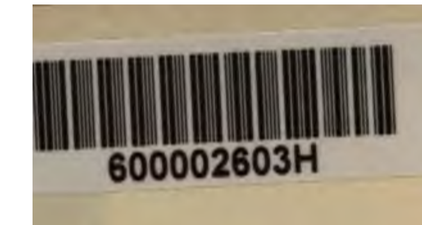




To Somerset Beaumont Esq
from a devoted and ever grateful friend in Asia Minor
Smyrna Decbr 4th 1874. Dr Scherzer
...y of his arrival in Smyrna.

LA

PROVINCE DE SMYRNE,

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE, ÉCONOMIQUE
ET INTELLECTUEL

PAR

CHARLES DE SCHERZER
CONSUL-GÉNÉRAL D'AUTRICHE-HONGRIE À SMYRNE.

EN COLLABORATION

AVEC MM. CH. HUMANN, INGÉNIEUR ET J. M. STÖCKEL, NÉGOCIANT.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

FERDINAND SILAS

ANCIEN ARCHIVISTE DE L'AMBASSADE DE FRANCE À VIENNE.

Avec une carte de l'Asie-Mineure, une carte thermale et plusieurs cartes spéciales.

VIENNE.
ALFRED HÖLDER
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE DE BECK.
1873.

D

LA
PROVINCE DE SMYRNE,

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE, ECONOMIQUE
ET INTELLECTUEL

PAR

CHARLES DE SCHERZER
CONSUL GÉNÉRAL D'AUTRICHE-HONGRIE A SMYRNE.

EN COLLABORATION

AVEC MM. CH. HUMANN, INGÉNIEUR ET J. M. STÖCKEL, NÉGOCIANT.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

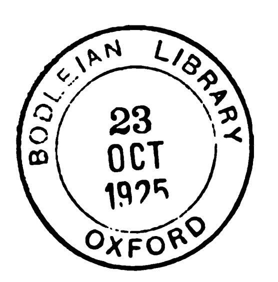
FERDINAND SILAS
ANCIEN ARCHIVISTE DE L'AMBASSADE DE FRANCE A VIENNE.

Avec une carte de l'Asie-Mineure, une carte thermale et plusieurs cartes spéciales.

VIENNE.
ALFRED HÖLDER
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE DE BECK.
1873.

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

LE SULTAN ABDUL-AZIZ-KHAN.


BODLEIAN LIBRARY
23
OCT
1925
OXFORD

AVANT-PROPOS.

Par une circulaire adressée le 29 Février 1872 aux Consulats et Agences consulaires d'Autriche-Hongrie dans le Levant, l'Ambassade Impériale et Royale à Constantinople invitait les titulaires de ces postes à transmettre à Vienne des rapports détaillés sur la situation économique de la Turquie. Ces rapports, motivés par l'Exposition de Vienne, devaient indiquer les besoins et les ressources des provinces et des populations de cet important empire, et, en propageant la connaissance de l'Orient, contribuer à développer le commerce entre la Turquie et l'Autriche-Hongrie.

Nous nous sommes efforcé de remplir de notre mieux la tâche qui nous était imposée. De plus, secondé par quelques hommes compétens, au courant des choses de Smyrne, nous avons essayé de tracer le tableau de l'état géographique, économique et intellectuel de l'Asie-Mineure et de faire pressentir l'avenir prospère qui attend la seconde ville de l'empire ottoman, si elle sait utiliser ses abondantes ressources et tirer parti des éléments fertilisants qu'elle trouverait dans la science, la civilisation et l'initiative européennes.

Les pages qui vont suivre doivent pour une bonne part leur publication au concours empressé de MM. W. Fürst, C. Humann, J. Stab et J. M. Stöckel, ainsi qu'aux notices remar-

quables, pour la plupart rédigées en langue italienne, française et anglaise, que MM. Carrer, Diamantopoulo, Lehmann frères, Léoni et d'autres membres de la Colonie austro-hongroise ont bien voulu mettre à notre disposition.

Au nombre des documents dont nous nous sommes utilement servi, nous signalerons particulièrement le travail du Professeur Fürst sur l'instruction publique en Asie-Mineure étudiée par ce savant avec une minutie que n'avait jamais observée avant lui aucun des auteurs qui ont traité cette question.

Si, dans le courant de notre livre, certaines institutions sont l'objet d'une censure un peu sévere, le gouvernement ottoman et les habitants de l'Orient ne nous sauront point mauvais gré, du moins, nous l'esperons d'avoir découvert ces plaies de leur organisation politique et économique, et ils ne verront dans ces critiques que l'intérêt qu'ils nous inspirent et le désir qui nous anime d'aider, par la suppression de certains maux, au développement et à la prospérité d'un pays qui, tout comme il fut jadis le berceau de la civilisation, promet aujourd'hui de devenir le foyer du mouvement économique dont l'influence s'étend jusqu'aux métropoles de l'Inde et jusqu'aux confins de l'ancien monde!

Smyrne, fin Avril 1873.

Charles de Scherzer.

TABLE DES MATIÈRES.

I.

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE DE LA PROVINCE.

Situation. — Frontières. — Littoral. — Principaux ports. — Salines. — Pêche maritime. — Fleuves. — Orographie. — Végétation. — Minerais. — Climat.

Dans la presqu'île asiatique comme dans la plupart des contrées du globe, la configuration du pays et la nature du littoral ont influé sur le développement de la population. Limitée au nord et au sud par une ligne de côtes presque régulièrement droite, dépourvue de ports et d'îles, ayant au nord la mer noire, au sud la Méditerrannée, toutes deux également difficiles à la navigation et au commerce, la presqu'île offre, au contraire, à l'ouest un littoral des plus favorables. Des nombreux promontoires qui s'étendent dans la mer comme autant de tentacules, des baies profondes, des refuges surs, puis la mer Egée avec ses îles et ses criques, devaient nécessairement attirer vers l'est la navigation et le commerce et établir sur ce point le centre autour duquel gravitera la population.

Et déjà dans l'antiquité, se modifiant tout au plus dans quelques villes principales (Sardes, Pergame, Ephèse et Smyrne), ce centre n'a pas varié, et Smyrne est restée la capitale incontestée de l'Asie-Mineure.

Il semble dès lors tout naturel que, parmi les diverses provinces de l'Asie-Mineure,* le vilayet de Smyrne dépasse les

* L'Asie-Mineure, la province la plus importante de l'Orient a à peu près l'etendue de la France et sa population totale compte environ 5 millions d'âmes.

autres, sinon par son territoire, du moins par son importance économique. Tout ce que la presqu'île asiatique possède de bon, d'utile, de beau, d'instructif et d'interéssant, se retrouve dans la province de Smyrne, depuis les monuments que nous a légués l'antiquité jusqu'aux chemins de fer et aux usines, depuis la tente légère des nomades et le *vaisseau du désert* jusqu'aux frégates cuirassées qui se balancent en rade.

A partir du fleuve Xanthos jusqu'aux rameaux du mont Ida, par conséquent sur toute la côte occidentale de l'Asie-Mineure, sauf la Troade, la province ne s'étend guère à l'intérieur au delà de vingt-cinq ou trente lieues. Elle peut donc être considérée comme une province maritime. Vu de plus près, son territoire commence au nord en face de l'île de Mytilène, à une demi-lieue au sud de Aivalik qui dépend de Brousse. La frontière court droit à l'est et se maintient ensuite entre les mers de Marmara et d'Egée jusque dans le voisinage de Demirdji. Seul, semblable à un cône de bois, Soma s'enfonce dans le district de Brousse et interrompt ainsi la ligne régulière des frontières.

De Demirdji, la frontière se dirige au sud-sud-est, embrassant Demirdji et plus au sud, Kuta-Dschakmak et Bullassan. Elle continue ensuite au sud-est, puis au sud-ouest vers les sommets du Boz-Dagh (l'ancien mont Salbakos) décrivant autour de Denislu un arc considérable. Du Boz-Dagh, la frontière se dirige vers Istène, mais avant d'arriver sur ce point, elle tourne brusquement au sud-sud-ouest et continue dans cette direction en une ligne presque droite, vers la mer, évitant Elmali à l'est, embrassant par contre le territoire fluvial du Xanthos.

La zône ainsi délimitée qui se développe sur une longueur de près de 400 kilomètres, mesure en moyenne 140 kilomètres de large et comprend une superficie de près de 57.000 kilomètres carrés.

En ce qui touche la géographie du pays, le gouvernement a laissé aux étrangers et notamment aux Allemands, le soin d'en répandre la connaissance. Le professeur Kieper se distingue, entre autres géographes, par ses cartes exactes et minutieuses.

De toutes les provinces de l'Asie-Mineure, la province de Smyrne (ou Aidin) est la mieux connue. Ses côtes ont été

relevées par l'amirauté anglaise, tandis que le centre, c'est à dire la Jonie et la région orientale, offrent sous le rapport archéologique et historique, un attrait tellement puissant que, déjà sous Choiseul, les explorateurs s'y sont établis. Le nord de la province a été relevé récemment par l'ingénieur Carl Humann, le sud et notamment les sommets et massifs sauvages situés entre le Méandre et l'Indus ou Doloman (l'ancienne Carie) ne sont connus que par les récits et les itinéraires de quelques voyageurs isolés.

Considérons d'abord la côte:

Bien que, administrativement, les villes de Edremid et Aivalik dépendent de la province de Brousse, elles appartiennent par leur commerce et ses voies de communication, à la province de Smyrne. Edremid et le golfe de ce nom n'offrent point d'abri aux navigateurs. A Aivalik, au contraire, la nature a créé un port incomparable. Indépendamment des refuges excellents que fournissent les criques des ilots groupés devant Aivalik, il s'est formé entre ces îles et la terre ferme un port profond de 50 à 100 pieds, qui couvre plusieurs milles marins, mais dont les deux entrées, fort étroites sont malheureusement presque guéables, de telle sorte que des bâtiments d'un très petit tirant d'eau peuvent seuls y pénétrer. Cependant, l'agrandissement du port aurait à peine sa raison d'être, car Aivalik, malgré ses trente mille habitants (exclusivement grecs) ne deviendra jamais un centre de commerce. Plus favorisée que Aivalik apparait la petite ville de Dikeli, située à cinq lieues au sud du premier de ces deux ports. La rade est bonne et n'est agitée que par les vents du Sud. Dikeli, facilement accessible aux produits de la Plaine du Caïque et à la veille d'être en communication directe avec Kinik, Soma et Kürkaghatsch par une route que le gouvernement fait en ce moment continuer jusqu'à Pergame, est sûre de son avenir.

A deux lieues au sud-ouest de Dikeli, nous trouvons l'excellent port de Azanos; la baie, petite et profonde, presque couverte par deux îles avancées, ressemble à un lac de l'intérieur du pays; cette baie, en quelque sorte obstruée par le Kava-Dagh, est difficilement accessible; aussi ne sert-elle qu' à la population riveraine. Dans la baie d'Elaea nous comptons Tschanderlik,

(l'ancien Pitone) port assez bon mais peu profond qui ne profite qu'aux localités voisines, puisque les produits de la plaine du Caïque gagnent la mer plus vite en passant par Dikeli. L'ancien port de Elaea s'est probablement ensablé par le retrait du Caïque, car on n'en trouve plus trace.

En longeant la côte au sud, nous rencontrons Jenidje-Fokia et Karadscha-Fokia, qui sont tous deux d'excellents ports. Karadscha devrait, en raison de sa situation rapprochée du centre, être le dépôt naturel des produits de la plaine du Gedis-tschai, mais Smyrne, par son commerce important, absorbe pour ainsi dire tout le trafic, d'autant plus qu'une ligne ferrée, partant de Smyrne, aboutit actuellement dans la plaine jusqu'à Magnésie et Cassaba. Nous voici arrivés au golfe de Smyrne, dont la côte méridionale nous montre Vourla avec sa rade (l'ancienne Klazomenae) puis nous pénétrons plus avant dans le golfe dont le coin méridional abrite Smyrne. Les navires de grand tonnage, en entrant, doivent passer au sud des montagnes, notamment à proximité du *Chateau* car même à 400 mètres de cet endroit le fond atteint à peine 25 pieds, et cela parceque le Gedis-tschai (l'ancien Hermos), qui débouche au nord du golfe, depose sa vase et ses sables fort avant dans la mer et embourbe celle-ci tous les ans davantage. Le Delta qui s'est ainsi formé, descend déjà à ce point qu' on appréhende le moment où, à moins de mesures énergiques, le port de Smyrne sera entièrement fermé à la navigation. L'ancien gouverneur-général, Sadyk Pascha, homme d'une haute intelligence et qui a signalé son passage aux affaires par les sympathies qu'il a témoignées à la province de Smyrne, a fait tout récemment entreprendre des études en vue de conduire l'Hermos vers l'ouest par la baie d'Aggria jusque dans la mer, et de supprimer ainsi le mal à tout jamais. Mais comme de grandes difficultés entravent l'éxécution de ce projet dispendieux, il est probable qu' on ne le réalisera point. La rade de Smyrne est abritée contre les vents du nord et du sud, mais à l'ouest le mer est largement ouverte. Or, lorsque, comme cela arrive parfois en hiver, un vent violent souffle de l'ouest, le travail du port est forcément suspendu et les lames battant alors les quais à peine surélevés d'un mètre, déferlent à trente ou quarante mètres et portent à terre les

baraques culbutées. Les navires de grand tonnage doivent, en raison du bas-fonds, s'arrêter à quelques cents mètres de la ville. Les travaux entrepris depuis peu et activement poussés ont pour but de rémédier à tous ces inconvénients, en ce que le quai, qui longe toute la ville, s'étendra dans la mer assez avant pour que les bâtiments puissent accoster. Un petit bassin qu'on creuse actuellement au sud de la baie, permettra dorénavant aux navires d'embarquer et de débarquer par tous les temps.

En sortant du golfe de Smyrne et contourant Karabunar vers le sud, nous arrivons au détroit de Chios, détroit toujours très fréquenté, d'abord parcequ'il sert de passage habituel, puis parceque sur ce point s'effectue la communication entre l'île et la terre ferme, notamment avec Tschesmé.

Tschesmé, célèbre par son commerce de raisins secs, possède un port excellent, très bien abrité contre les redoutables tempêtes du sud. Les baies qui coupent ensuite la côte: Agrilia, Sikia et Kalamaki, sont à peu près désertes et ne servent que de refuges temporaires. *

Dans le voisinage de l'ancien Teos nous reconnaissons Sigadschük avec un très bon port. Puis la côte où jadis brillèrent Lebedos, Kolophon et Ephèse, demeure abandonnée et déserte jusqu'à Scala Nuova (en turc Kudschadassi) qui a un mouillage parfaitement protégé contre les vents du sud. Sans avoir de commerce d'exportation ou d'importation, Scala Nuova sert d'intermédiaire entre le trafic de Samos avec la terre-ferme. Contournant le Cap Mycale, nous prolongeons le Delta plat et désert que le Méandre a formé si rapidement. Les anciens ports de Priene et de Milet gisent aujourd'hui fort avant dans les terres; Myus et Héraclée, situés autrefois au fond du golfe de Latmos, bordent actuellement un lac intérieur. C'est l'oeuvre du Méandre qui a ainsi détruit des ports jadis excellents.

Le golfe de Mendeliah a, par contre, conservé sa forme

* Un phénomène assez remarquable mérite d'être mentionné ici: Les roches qui bordent toutes ces baies ont été profondément rongées par les eaux, de telle sorte que quelques blocs isolés apparaissent comme des têtes posées sur des cous. Cet effet de l'incessante action de la lame démontre que, depuis des milliers d'années le niveau est resté invariablement le même.

primitive. Rempli de criques et de hâvres, il ne sert aujourd'hui qu'au cabotage, car aucune ville commerciale n'anime plus ses rives. Dans le golfe de Kos nous trouvons Budrun, l'ancienne Halicarnasse. Ce port, qui entretient un commerce assez considérable avec Kos, est dans une excellente position maritime, et, en raison de cela, la seule ville un peu peuplée de tout le golfe. Dans toute cette région, comme aussi plus méridionalement, nous constatons l'absence des éléments fondamentaux qui font les grands centres maritimes, c'est à dire que cette longue ligne de côtes n'a derrière elle aucun pays de production et n'a pas non plus de consommation propre. La campagne est sauvage. Ce sont les Alpes Cariques, couvertes de forêts vierges, et dont les villes ou villages peu peuplés trouvent à portée de la main les ressources qui suffisent à leur existence. Depuis le golfe de Kos jusqu'à l'embouchure du Xanthos, la rive est déchiquetée à ce point, qu'elle offre des centaines de refuges et de bons mouillages qui, autrefois, servaient d'antre aux pirates. Au sud le golfe de Kos est limité par le Cap Krio, l'ancienne Knyde.

Nous entrons ici dans le golfe de Syme, une véritable guirlande de baies à peu près inutiles aux navigateurs. Le meilleur de tous les ports est un peu plus vers l'ouest; c'est Mermeridsche, bassin clos de toutes parts, avec une entrée étroite et profonde.

Les rivages suivants sont à peu près déserts jusqu'au golfe de Makri. Le port de ce nom (l'ancien Telmessos) est animé par un commerce assez considérable, entretenu par des petits bateaux mais qui ne dépassent pas Rhodes. Tout au contraire, la rive occidentale du golfe est, malgré ses îles, ses criques et ses anses, à peu près déserte.

De nouveau la côte tourne au sud et forme sur cette ligne de 5 à 6 lieues, que suit la pente des monts Kragos, une véritable dentelle de promontoires et de baies. Le Xanthos a ensablé la mer au grand large. Le port du vieux Patara n'éxiste plus. Mais avant d'arriver à la limite de la province, nous voyons encore une fois s'ouvrir devant nous la baie de Kalamaki (le *Phoenicus portus* des Romains). Cette baie profonde et sure est malheureusement dépourvue d'eau potable et est dès lors, inhabitée.

A partir de ce point, la côte tourne franchement vers l'est, et, fait digne de remarque, avec ce changement de direction au nord comme au sud coincide un changement de configuration. Les baies profondes, les langues de terre et les promontoires avancés disparaissent; la côte devient de plus en plus droite et unie. C'est la limite de la Province.

Si nous considérons toute cette côte, Smyrne nous apparait comme un centre commercial de beaucoup plus considérable que les autres villes de l'Anatolie. En effet, grâce à sa situation géographique, Smyrne absorbe et l'importation et l'exportation de la plus grande partie de l'Asie-Mineure. Les autres villes maritimes de quelque importance se soutiennent, soit par les ressources qu'elles puisent dans le commerce intérieur, comme Dikeli, Fokia, Vourla, Sygadschük et Makri, soit par les rapports fréquents qu'elles entretiennent avec les îles voisines, comme par exemple Aivalik avec Mytilène, Tschesmé avec Chios, Scala nuova avec Samos, Budrun avec Kos, Mermeridsche et Makri avec Rhodes.

Ceci dit à propos de la côte, nous ne devons pas négliger les deux ressources importantes qu'elle offre à l'état. Il s'agit d'abord des salines dont le gouvernement exploite le monopole.

L'extraction du sel marin s'effectue en faisant arriver pendant l'été l'eau de la mer dans les bassins ou compartiments riverains dont le niveau a été maintenu par des moyens naturels ou artificiels au dessous de celui de la mer. La grande chaleur produit rapidement l'évaporation de l'eau et précipite le sel qu'elle renfermait en dissolution. A l'automne, toute la récolte est enlevée à l'aide de pelles. Les salinages les plus considérables se trouvent au sud d'Aivalik, puis à Fokia et dans le golfe de Smyrne. Le revenu qu'elles donnent à l'état s'élève à environ un million et demi de florins.* L'autre source de recettes fiscales est fournie par la pêche maritime. Des criques naturelles, ayant des entrées étroites et peu profondes sont barrées par des claies verticales. Une porte ménagée dans cette claie permet aux poissons de pénétrer en masses dans les criques qu'elles envahissent pendant l'été. Au moment où les froids arrivent, les

---

* La production totale du sel s'élève pour la province de Smyrne annuellement à 50 ou 60 millions d'okes valant de $2^1/_2$ à 3 millions de florins.

poissons cherchent à gagner des régions plus tempérées et sont alors chassés dans les compartiments séparés (appelés talian) où ils demeurent jusqu'à ce que l'on en ait besoin. Ces pêcheries dont la plus importante se trouve à Aivalik, puis entre Smyrne et le Chateau et encore auprès de l'ancien Milet, sont affermées par le Gouvernement.

Maintenant que nous avons esquissé en traits rapides les frontières et le littoral de la province, examinons les conditions physiques à l'intérieur du pays.

Cinq rivières parallèles traversent de l'est à l'ouest sur presque toute la largeur de la province, des plaines plus ou moins étendues mais toujours fertiles et peuplées. Ces rivières et ces plaines sont séparées entre elles par de longues chaînes de montagnes, également parallèles, et, en moyenne, très élevées. Celles-ci, pour la plupart non cultivées et peu habitées, sont boisées en partie. Cette configuration du sol, assez régulière en somme, prédomine au nord et au centre de la province jusqu'au Meandre.

La région sud est, forme au contraire, une zône alpestre peu peuplée que traversent en divers sens de hautes chaînes de montagnes, la plupart couvertes de forêts vierges. A partir du Boz-Dagh au nord et à l'ouest, presque toutes les rivières se jettent dans le Méandre; à l'est du Boz-Dagh, deux fleuves, flanqués de montagnes élevées, courent méridionalement vers la mer.

Commençant par le nord, nous apercevons d'abord sur la frontière, le Madara-Dagh et le Sailedjik-Dagh* haut de 4 à 5000 pieds, sur la pente méridionale desquels sourd le Ayasmat-tschai,** ainsi nommé parcequ' il débouche dans la mer près Ayasmat. Ce fleuve n'est indiqué sur aucune carte. La source se trouve sur le méridien de Kinik. Arrêté au sud par le Djuwén-Dagh, il forme entre cette montagne et le Sailedjik-Dagh, au nord, dans son trajet superieur, une vallée ou plutôt un bassin de 4 lieues de long sur 2 lieues de large, dans lequel une dizaine de villages s'étalent amplement. Cette vallée est

* dagh, en turc: chaine de montagnes.
** tschai, en turc: fleuve.

assez bien cultivée, et, par endroits, on trouve d'épais groupes de chênes-vellani (quercus aegilops). Les pentes et les coteaux sont couverts de vastes forêts de pistachiers. Les fruits de ces arbustes (Pistacia vera) renferment les pistaches si succulentes (en grec: kukunaria) qui forment une très importante denree d'exportation. C'est un étrange spectacle que celui qui s'offre à la vue, lorsque, du sommet du Sailedjik-Dagh, on regarde les coupoles arrondies de ces groupes de pistachiers, rangés comme autant de ruches d'abeilles. Le Djuwén-Dagh est, par contre, plus riche en pins communs, et ses pentes, assez raides, s'arrêtent dans la plaine du Caïque que l'on appelle actuellement Bakir-tschai, c'est-à-dire *rivière de cuivre*. Le Bakir, plus large que le Ayasmat, prend sa source dans les eaux qui sourdent d'une part, des hautes chaînes qui séparent les mers d'Egée et de Marmara, et qui, allant de l'est à l'ouest, prennent les noms de Usundja-jaila, Hodjah-dagh et Demirdji dagh, d'autre part, de celles qui proviennent des montagnes méridionales et de la petite ville de Bakir d'où il dérive son nom. Sur le parcours du Bakir se trouvent Gelembé, Kürkaghatsch, Soma, Kinik, Pergame, Tschandarlik et beaucoup de petits villages dont les habitants s'occupent principalement de la culture du coton, de la garance, du blé, de l'olivier, de la vigne et des fèves. La plaine qui s'étend depuis Bakir jusqu'au golfe d'Elaea communique au nord-ouest, sans différence de niveau perceptible, avec la vallée qui longe la rive depuis Dikeli jusqu' à Aivalik. Elle isole ainsi la chaîne située sur le cap, entre Dikeli et Tschandarlik. A l'est, près de Bakir, la plaine est séparée des vallées de l'Hermos par un talus naturel qui n'a guère plus de 50 mètres d'élévation. Cette configuration heureuse du sol facilite grandement les communications. A la plaine du Caïque, au sud, succède une chaîne de montagnes de moyenne hauteur qui se prolonge d'environ 15 lieues de l'est à l'ouest et de 6 à 8 lieues du nord au sud. C'est le Karahassan dagh. Cette chaîne est nue sur sa plus grande étendue, mais renferme quelques vallons et plateaux fertiles et peuplés d'une trentaine de villages. Elle touche immédiatement à la grande plaine du Gedis-tschai. Gedis, Uschak, Alaschehr et enfin Gördes et Akhissar fournissent les cours d'eau dont la réunion forme le Gedis-

tschai (l'ancien Hermos), qui arrose un territoire considérable et très fertile, sur lequel nous voyons Adala, Cassaba, Sardes, Manissa et Menemen. A Manissa, la plaine s'étend à 6 ou 8 lieues au nord (la plaine Hyrcane des anciens) et se prolonge jusqu'à Akhissar (l'ancienne Thyateira).

Le coton, le chêne-vellani, le vin, le blé, la garance, le tabac et le sésame sont les principaux produits de ce district.

Dans la direction du sud et longeant le fleuve, s'élève une haute chaîne de montagnes plus ou moins entrecoupée, qui maintes fois changeant de nom, s'appelle à l'ouest Imamlar dagh, puis Manissa - Dagh (l'ancien Sipylos), plus au sud Nif-Dagh et Mahmud-Dagh, à l'est Boz-Dagh (l'ancien Tmolos). La hauteur des sommets varie de 2000 à 6000 pieds. Les pics sont nus, déchiquetés et les crevasses remplies de neige. On y trouve des ours, des hyènes et des panthères. La pente nord montre des pins. Les pentes méridionales portent d'abondants groupes de figuiers, d'oliviers et des vignobles. On rencontre également le chêne-vélani. A partir de ce point, chaque jardin produit l'oranger et le citronnier. La ville de Smyrne est, pour ainsi dire, enveloppée par ces montagnes, mais il existe heureusement dans toutes les directions et à peu de hauteur, des passages praticables. Nous arrivons maintenant au quatrième fleuve, le Kütschük-Mender-Tschai ou petit Méandre (l'ancien Kaystros) qui est de beaucoup moins important que le précédent. Son territoire est peu étendu, mais très fertile et très peuplé. A partir de Smyrne, il traverse une vallée de 10 lieues que longe le chemin de fer de Smyrne à Aïdin, touchant sur sa route de nombreux villages en voie de construction. La plaine du Kaystros est plus étroite que les autres plaines mais elle est entourée de hautes montagnes; au nord, ce sont les flancs de l'Hermos, au sud les monts Messogis qui s'appellent aujourd'hui Djümah-Dagh, Djewis-Dagh et Aslan-Djailasi, ce dernier groupe ayant 6000 pieds de haut. L'antiquité, si nous exceptons Ephèse, située à l'entrée de la vallée, n'a point laissé dans cette région des traces aussi profondes que dans la plaine de l'Hermos. Bon nombre de villes et de villages florissants, entre autres Birgeh, Oedemisch, Tiréh, Baindir et le port de Scala Nuova couvrent cette plaine. Le Djumah - Dagh abandonne

déjà quelque peu sa direction de l'est à l'ouest et coule au sud ouest, vers la mer où il devient le cap Mycale. La dernière de ces chaînes a une crête nue et déserte, ses pentes et ses gorges sont remplies de pins et de chênes-rouvres.

Nous atteignons maintenant le cinquième fleuve, le Mendertschai (l'ancien Méandre) qui prend sa source fort loin dans l'intérieur des terres, près de Uschak et de Dinär. Dans la partie supérieure de son cours, il traverse de vastes plaines de blé; mais depuis Kujudjak òu la vallée s'élargit, il arrose d'immenses champs auxquels la nature a prodigué ses richesses. Les figues, le vin, l'huile, le coton, le sésame, les oranges, la garance, le maïs, le tabac et beaucoup d'autres végétaux utiles poussent sans culture et en abondance dans ce paradis terrestre, et chaque année les bras manquent pour ramasser et emmagasiner ces faciles récoltes. La ville de Aidin et de nombreux villages prospères couvrent la plaine et les pentes de la montagne. Au sud s'ouvrent d'autres vallées latérales très fructueuses et parmi celles-ci, nous citerons Tschina-dere et Harpa-dere, célèbres par la fécondité de leur sol. Dans l'antiquité cette plaine comptait déjà parmi les plus riches, ainsi que nous l'indiquent encore de nos jours les noms de Kolossai, Laodicée, Hiérapolis, Tripolis, Aphrodisias, Antioche, Harpasa, Nysa, Tralles, Magnésie, Priene, Myus, Mylet et ceux d'autres villes qui jadis couvraient cette vallée. Au sud du Méandre cesse la configuration régulière du terrain. Ce ne sont plus des chaînes entrecoupées de vallées. A vingt lieues au loin s'étend l'ancienne Carie, zône de montagnes déchiquetées et sinueuses. Les rivières, parmi lesquelles nous citerons le Tschina-dere et le Harpa-dère déjà nommés, sont des affluents du Méandre. A l'exception de quelques vallons, le pays n'est point cultivé. D'impénétrables forêts de pins, de chênes-rouvres et de platanes couvrent les monts et les gorges. Rarement le voyageur arrive à passer à cheval les sentiers escarpés, à peine reconnaissables, et souvent il lui faut conduire sa bête par la bride. Disséminés à des distances considérables, on trouve ça et là un misérable village turc dont les habitants, en cultivant un coin de leur sol, vivent de leurs troupeaux et des produits forestiers. On voit là de magnifiques troncs d'arbres dépérir sans profit pour personne, puisqu'il n'existe

aucun moyen de transport. Et cependant il n'en devait point être ainsi dans l'antiquité! Au milieu de ces forêts épaisses où nul chemin n'a jamais été tracé, le touriste trouve les ruines d'anciennes villes. Dans les théâtres on voit encore les sièges de marbre, les colonnes, les portiques, les vestibules et la scène. Mais l'herbe pousse dans les interstices et à deux pas de là, le pin gigantesque heurte la svelte colonne de marbre. Les montagnes qui s'élèvent davantage, en gagnant le sud-est, ont pour sommet le Boz-Dagh haut de 9000 pieds, dont une neige perpétuelle couvre les cimes. Derrière cette chaîne parait le Doloman-tschai (l'ancien Indus). A partir de sa source, il court d'abord au nord, puis à l'ouest, et, décrivant un arc considérable, va à la mer en suivant une ligne régulière du sud au sud-ouest. Avant de tourner au sud, il traverse dans la moitié supérieure de son parcours, un plateau très fertile, le Karadschük owassi. Dans son trajet inférieur il arrose de profondes gorges de rochers et des forêts à peine praticables. De hautes chaînes de montagnes inextricables séparent le Doloman de son voisin Xanthos (en turc hodja-tschai) qui court également au sud. Sa vallée est plus ouverte, mieux peuplée et mieux cultivée; mais la vallée l'est seule, car immédiatement à l'est du Xanthos s'élèvent les pentes raides et abruptes de l'Ak-dagh, haut de 10,000 pieds, qui délimite la province au sud.

Aucun des fleuves de la province n'est navigable et ils n'ont d'importance que pour l'agriculteur. Pendant l'été, réduits à l'état de ruisseaux à peine profonds de deux pieds, ils suintent à travers leurs lits de sable ou de cailloux, filtrant souvent au dessous du gravier, désséchés en apparence. Arrive l'hiver, et, les ruisseaux devenus rivières, inondent la plaine et arrêtent les communications. Ce n'est guère que dans leur cours supérieur, tant qu'ils descendent des montagnes, que les ruisseaux ont un lit proprement dit. Mais dès qu'ils touchent la plaine, leurs eaux indisciplinées changent de niveau, inondent le sol et causent de grands dommages à l'agriculture. Malgré le bétail nombreux que l'on entretient dans la province, les terrains qui encaissent les rivières ne sont point cultivés en pâturages et cela parceque en hiver et au printemps, la végétation est partout à ce point exubérante qu'il n'y a point à redouter une disette

de fourrages, et qu'en été les troupeaux gagnent la montagne, où sous l'influence des nombreuses sources d'eau vive et de l'air frais, l'herbe pousse en abondance. Presque toutes ces rivières et plus encore les lacs, sont riches en poissons, écrévisses et oiseaux aquatiques. C'est notamment le lac Mermereh, avoisinant Sardes, qui par ses innombrables carpes, fournit à dix lieues à la ronde un aliment important.

Les grandes plaines et les pentes douces qui occupent environ un tiers de la superficie de toute la province sont, à proprement parler, le siège de la richesse nationale. Elles nous apparaissent défrichées et fournissent par le seul emploi d'une charrue des plus primitives, sans engrais et sans aucun travail visible, des récoltes abondantes. Actuellement, environ deux tiers du sol arable sont cultivés, dont la moitié a été défrichée dans ces dernières vingt années. Depuis que le gouvernement a commencé de construire des routes, l'agriculture fait des progrès rapides, grâce surtout aux grecs qui se montrent bons agronomes. Les forêts épaisses qui, dans l'antiquité, couvraient les montagnes, ont presque disparu à une distance de 4 à 6 lieues de la mer. Mais si nous pénétrons plus avant dans l'intérieur, nous trouverons sur les chaînes méridionales, le pin, le chêne-rouvre et le pistachier, et sur les chaînes du nord, le chêne et l'orme ou le hêtre paraîssant soudain en groupes touffus. Le platane ne vient que dans la terre humide, le plus souvent dans les gorges. Le chataignier et le noyer se présentent souvent à l'état sauvage, cependant il est possible, que, à l'exemple d'autres arbres, ils croissent sur le sol de villages disparus. Quelques cimetières révèlent la trace d'anciens centres de population, mais mieux que dans tout le reste, la nature vivace perpétue dans l'arbre séculaire le souvenir des temps passés. Le figuier croît également à l'état sauvage, mais le plus souvent on le rencontre cultivé, de même que les orangers, les citronniers et les amandiers qui abondent dans les champs et les jardins Les pommes, les poires et les cerises ne valent pas celles de l'Europe centrale, tandis que le coing, l'abricot et la prune sont excellents. Le cyprès ne se plante guère que dans les cimetières, le palmier vient bien, même au sud de la province. Mais la véritable richesse du pays, c'est l'olivier. Il pousse ses racines

sur un terrain calcaire impropre à toute autre culture Peu apparent, d'un gris verdâtre, il ressemble par sa forme, sa taille et ses feuilles au saule-nain. Le mûrier, l'élément fondamental de la sériciculture jadis si florissante, disparait graduellement (du moins là où on ne l'entretient pas comme arbre purement ornemental), depuis que la maladie du ver-à-soie a, durant plusieurs années, défié toutes les peines et tout le travail des éleveurs. Des vignobles ont pris la place des champs de mûriers.

Nous citerons encore comme autre source de richesse, les minerais que récèle la province. Les montagnes à l'est et au sud de Smyrne, contiennent, en première ligne, de l'émeri qui est devenu un important article d'exportation. De même pour le fer chromé dont on trouve des quantités considérables. Les montagnes septentrionales renferment d'inépuisables masses de fer, mais dont l'extraction, par suite du manque de charbon et de voies de communication, ne peut encore être l'objet d'une exploitation profitable. Le cuivre et surtout le plomb, le graphite, le zinc et l'argent se trouvent dans les montagnes du centre et du nord. Peut-être que des explorations ultérieures en feront découvrir des filons considérables. Le charbon existe sur plusieurs points en couches épaisses, mais il est de formation tertiaire et trop éloigné des centres de consommation pour pouvoir être extrait utïlement. De même on trouve du soufre, de l'asphalte et de la terre à porcelaine. Les belles carrières de marbre restent inexploitées, car le marbre venu de l'étranger et arrivant par voie de mer, coûte moins cher, tandis que les débris pris parmi les ruines des anciennes villes suffisent à la consommation intérieure. Dans presque toutes les montagnes, l'on rencontre des courants d'eau en abondance qui n'attendent que la main de l'homme pour devenir force motrice et servir à l'industrie.

Le climat du pays est tempéré, chaud pendant l'été. A Smyrne la température moyenne annuelle est de 16. 22° C. Pendant dix-sept jours seulement, en 1870, le thermomètre est tombé au dessous de zéro. La température la plus basse a été de 3°, la plus élevée de 40° C. En Juillet et en Août, les mois les plus chauds de l'année, le thermomètre se maintient souvent entre 30 et 40°. La moyenne de la pluie est de 26 pouces anglais.

D'ordinaire, il ne pleut point depuis le mois d'Avril jusqu'à celui de Novembre, ou bien il ne tombe que quelques averses passagères. Décembre, Janvier, Février et Mars, au contraire, sont des mois de pluies et d'orages. Cependant il est rare que l'horizon demeure couvert pendant quinze jours consécutifs. La neige est extrêmement rare à Smyrne et ne persiste jamais. Mais elle tombe d'autant plus fort sur les montagnes des environs, d'où, pendant l'été, on la transporte à Smyrne pour servir de réfrigérant des boissons ou être employée dans les confiseries. Le vent du nord prédomine pendant les grandes chaleurs; par la singulière configuration du golfe, ce vent se déplace dans sa course et arrive à Smyrne en soufflant du nord-ouest (Imbatto). Il rafraîchit alors la température. Ce n'est que dans les quartiers éloignés de la mer, là où la brise ne parvient pas, que l'atmosphère est lourde et étouffante.

Le vent du sud, chaud et fatigant, est malsain. La saison la plus agréable dure de Septembre à Décembre. Les turcs l'appellent *son behar*, c'est à dire second printemps. Alors des journées tempérées, des nuits tièdes, une surabondance de fruits excellents, la verdure qui renaît partout, tout se réunit pour embellir ces quatre mois. Mais il n'en est pas ainsi partout. Sur les montagnes méridionales de la Carie, la neige commence à tomber en Septembre; dans le nord de Madaragh elle n'arrive qu'en Novembre. Contraste étrange avec les plaines chaudes couvertes d'une végétation exubérante et dans lesquelles les montagnards descendent aux jours de marché!

L'eau potable, accessible par de nombreux puits artésiens est généralement calcaire, mais bonne. Sur beaucoup de points sourdent des eaux thermales, sulfureuses, ferrugineuses et alcalines, chaudes et froides. Des milliers d'hommes dans les provinces vivent en plein air ou sous la tente. Sans avoir jamais habité de maisons closes, ils sont néanmoins vigoureux et bien portants. En dépit des fièvres locales on peut affirmer que le vilayet de Smyrne jouit d'un climat très salubre et que ses habitants en général, mais surtout ceux des campagnes, arrivent à une longévité relativement grande.

II.

L'AGRICULTURE.

Cultivateurs turcs et grecs. — Division du sol. — Économie rurale. — Villages. — Elève du bétail. — Nourriture de la population des campagnes. — Principales cultures. — Rendement. — Légumes. — Fruits. — Le figuier. — L'olivier. — La vigne. — Économie forestière. — Situation désespérée du cultivateur. — Valeur du sol arable. — Salaires. — Main d'oeuvre. — L'avenir.

Tandis qu'en Europe l'économie agricole est à la fois un art et une science, elle est pratiquée en Orient au hasard et sans aucune méthode scientifique.

Poursuivi selon les traditions primitives, le travail des champs se continue encore de nos jours d'après les principes que les générations disparues ont transmis à leurs descendants. Le paysan turc est hostile à toutes les innovations agricoles et il oppose une résistance systématique, inflexible aux Européens qui tentent de les introduire. Avec cela il n'aspire point au lucre. Du pain d'orge ou de froment, de l'huite d'olive, le Halva * et des légumes, suffisent à son entretien.

Tout au contraire, le grec, quoique aussi sobre que le turc, est de beaucoup plus ambitieux et plus actif Il tient à son foyer et aime à se revêtir de beaux habits aux jours de fête, et dès lors son industrie croît avec les besoins qu'il se crée. On peut dire que la population agricole de la province compte environ 450.000 âmes, dont les deux tiers sont turcs,

* Mets favori des indigènes, composé de miel ou de sirop, de farine et de sucre.

et le reste grecs. Les paysans musulmans sont, ou bien stables, ou nomades. Les turcs, indolents de leur nature, sont néanmoins travailleurs et s'occupent exclusivement de la culture du sol. Les nomades et les pâtres se livrent davantage à l'élevage du bétail. Cependant, tout chef de famille a sa parcelle de terre qu'il cultive pour s'assurer sa subsistance.

Les grecs sont plus intelligents, plus actifs et plus industrieux que les turcs. Mais comme le sol montueux et sec du littoral et des îles qu'ils habitent, est peu propre aux céréales, ils s'occupent principalement de l'élève de la chèvre et de viticulture. A peine la quatrième partie du sol défriché se cultive annuellement. Le sol est divisé en grandes propriétés (Tschiftlik) et en petites fermes. Les premières s'exploitent habituellement de compte à demi avec les paysans, c'est à dire que le propriétaire fournit le champ, la graine, et paie même, sur certains points du pays, les frais de la récolte, tandis que le paysan apporte, lui, le travail de ses bras. Déduction faite des impôts, les deux associés partagent le rendement; quelquefois aussi le propriétaire afferme ses champs contre un kilé d'orge ou un demi-kilé de froment pour chaque *dunum* * de sol, selon que le champ a produit l'une ou l'autre de ces céréales. Il y a aussi des endroits où le paysan livre pour chaque paire de boeufs qu'il emploie au labour, une quantité convenue de froment ou d'orge.

Les petites fermes sont toujours exploitées par les paysans eux-mêmes et dans le voisinage des villages, ils sont généralement propriétaires des champs. Comparativement aux villes, les villages sont sales, les rues étroites, sinueuses et non pavées, remplies constamment de boue et de fumiers. Les habitations pour la plupart à un seul étage, sont de mauvaises bicoques construites en briques séchées ou soleil (adobes), et ne contiennent le plus souvent qu'une seule chambre qui sert de dortoir et une sorte de veranda. Chaque village turc possède une mosquée (djami) et une école (mekteb). Dans les villages plus grands, il y a des cafés et des boutiques (bakals).

---

* *Dunum* signifie la quantité de terre qu' un paysan laboure dans une journée avec deux boeufs soit 900 mètres carrés.

Les villages grecs, plus propres et mieux construits que ceux des turcs, ont également une église, des cafés et des cabarets, qui, les uns et les autres, ont l'air misérable. Chaque bicoque est entourée d'une cour. Le rez-de-chaussée se compose d'une ou de deux chambres pour la famille; une troisième sert de boulangerie et de grenier à provisions.

Les murs de ces chambres ont un trou ou deux qui font office de fenêtres. Chaque bicoque possède une sorte d'antichambre pourvue d'un fourneau. C'est le réfectoire de la famille pendant la plus grande partie de l'année. L'installation intérieure est fort primitive: quelques nattes de paille étendues à terre et dans un coin, sur une planche fort basse, quelques matelas de laine avec des couvertures assez propres; un coffre de bois blanc ou peint contient le linge et les habits de fête; quelques ustensiles de cuivre et quelques cruchons pour l'eau; voilà tout le mobilier. Dans beaucoup de ces habitations on voit aussi des tapis plus ou moins élégants qui recouvrent une sorte de divan. A droite et à gauche des habitations sont les étables et les granges pour les fourrages des chameaux. Dans presque tous les villages turcs on trouve un ou plusieurs paysans qui, outre les chambres dont nous avons parlé, possèdent encore une chambre destinée aux étrangers. La basse-cour contient des poules, des dindons, des oies et des canards.

Bien que les progrès, qu'a faits de nos jours l'élevage du bétail, n'aient point encore pénétré dans ces régions, les paysans turcs s'adonnent cependant de préférence à cette branche de l'agriculture. C'est que l'élevage est une des grandes ressources du cultivateur, d'abord parceque le bétail ne réclame aucuns soins spéciaux, ensuite parceque, sauf les moutons et les chèvres, il est exempt d'impôts, et enfin, parceque, au besoin, le paysan en peut tirer de l'argent. On élève dans la province des boeufs, des buffles, des chevaux, des chameaux, des ânes, des mulets, des moutons et des chèvres.

Le paysan se nourrit principalement d'une éspèce de crêpe faite de farine de froment ou d'orge mêlée de millet (Pitetschorök), puis de lait caillé et de légumes.* Ces crêpes se

* En général la population rurale ne mange que du pain de froment.

préparent plusieurs fois par jour, et à cet effet, la pâte fraîchement pétrie, est placée sur une tôle au dessous de laquelle on entretien un feu. Indépendamment de ce farinage, le paysan mange, matin et soir une sorte de soupe ou patée faite d'ail, de fromage, Halva ou Bekmez (Syrop de raisins secs cuits) et de fruits. Tous les aliments sont préparés avec l'huile d'olive, seule graisse employée dans les cuisines turques. Les indigènes mangent rarement de la viande et ne consommant que celle que leur fournit la chasse, qui, de même que la pêche (sauf la grande pêche maritime) est absolument libre et facilite essentiellement l'alimentation des pauvres. Les fruits secs se mangent cuits ou servent à la préparation d'une boisson rafraîchissante.

Au printemps, on cultive, dans les régions boisées, de la bourrache en grandes quantités. Durant l'hiver, les enfants glanent de la chicorée et d'autres plantes qui, associées au maïs et au lait caillé, donnent une espèce de bouillie.

Les grecs consomment beaucoup d'olives et de coquillages. Les turcs ne mangent point ces derniers. La nourriture d'un journalier, travaillant aux champs, côute approximativement de $^1/_2$ à $2\,^1/_2$ piastres.

Les principaux produits du sol sont: le froment*, l'orge, les fèves, le millet, le sésame, le maïs, les lentilles, les pois, l'anis et le colza, dont la culture a été récemment introduite dans la province. En fait de plantes textiles on cultive le coton, le chanvre et le lin. Les narcotiques sont représentés par le pavot et le tabac, les matières tinctoriales par la garance dont on tire l'alizarine. Ces diverses plantes se sèment soit en automne, soit au printemps; le froment, l'orge, les fèves, le colza et le pavot en automne, toutes les autres éspèces au printemps.

Dans quelques districts la pâte est mêlée d'un $^1/_4$ de farine d'orge. Sur les montagnes, où le froment ne vient plus, le cultivateur se nourrit exclusivement de pain d'orge. D'ordinaire, l'orge qui n'est plantée qu'en vue de la nourriture des bestiaux, se cultive beaucoup moins que le froment.

* Tschichatcheff auquel nous sommes redevables d'un travail fort important sur la presqu'île asiatique (*Asie Mineure, Description physique, statistique et archéologique de cette contrée;* Paris 1852) estime que la province de Smyrne pourrait produire annuellement plus de 400 millions de kilogrammes de blé, dont le quart environ pourrait être exporté.

L'outillage aratoire peu nombreux et tout à fait primitiv, ne paraît pas s'être modifié depuis les temps d'Homère. Les principaux instruments sont la charrue, la herse, la faux, le hoyau, la bèche, la fourche et la pelle de bois, le rateau, la vanne et une charette à deux roues. L'engrais est à peu près inconnu; le sol n'en est pas moins d'une fertilité inépuisable.

Le cultivateur divise les champs en trois catégories: l'une reçoit les semailles du printemps, l'autre celles de l'automne et la troisième reste en jachère pour servir de pâturage au bétail, de telle sorte que les champs se reposent tous les trois ans.

Les terrains en friche sont habituellement pris pour les semailles printanières et en raison de ce service, on les travaille avec un peu plus de soin. En thèse générale on laboure deux fois et pour certaines plantes (le coton par exemple) jusqu'à trois fois.

Les mois d'Octobre, de Novembre et de Décembre sont assignés aux semailles des produits d'hiver (froment, orge et fèves). La charrue primitive ne creuse que des sillons très larges et laisse complétement intacte une grande partie du champ. Les mottes de terre sont à peine fouillées, et pendant les hivers humides et tempérés, fréquents dans ces contrées, l'ivraie pousse incessamment ses racines et étouffe la germination. La moisson se fait au moyen de la faux et sans gerbes. Le blé coupé, mis en petits faisceaux, reste à sécher sur place et n'est ramassé qu'au bout de deux ou trois jours pour être égréne ou battu. Cette dernière opération s'effectue à l'aide de chevaux, de boeufs ou de buffles que l'on fait marcher sur les blés; puis on passe la herse armée de dents de pierre très pointues, après quoi l'on bat avec la pelle de bois contre le vent jusqu'à ce que le grain se détache de l'épi. Le battage des autres produits (sésame, milet, fèves, lin et chanvre) a lieu au fléau ou simplement au bâton. D'ordinaire le froment produit 8 à 10 fois, les fèves 15 ou 20 fois et le maïs 20 à 25 fois la quantité de grain semé. Le seigle et l'avoine se cultivent à peine. Comme on le verra par les chiffres ci après, les céréales, quoique en donnant un profit moins grand que les autres produits agricoles, laissent encore un certain bénéfice, si l'on tient compte de la valeur de la paille employée comme fourrage. Examinons les

dépenses qu'exige un dunum de champ planté d'orge. Nous prenons l'orge, parceque cette céréale donne le rendement le plus bas et que, par conséquent, la culture des autres grains est plus avantageuse.

Labour	40 à 50	piastres
1 kilé (40 livres de graine) . .	17 à 20	„
frais de moisson	16 à 17	„
battage et égrenage	10 à 12	„
Total	83 à 99	piastres

Un rendement octuple est considéré comme bonne récolte, quadruple ou quintuple comme moyenne, si le produit est, bon an mal an, sextuple, le cultivateur est satisfait. La paille vaut de 2 à 5 piastres le quintal, selon les années et un dunum donne de 10 à 20 quintaux. En général, le revenu d'un dunum d'orge se décompose comme suit:

6 kilés à 18 piastres = 108 piastres,		
moins le dixième	97	piastres
Paille environ	20 à 30	„
	117 à 127	piastres.

Quand le produit est partagé entre le propriétaire du champ (qui fournit le sol et la graine) et le paysan qui apporte son travail, ce dernier reçoit de 58 à 64 piastres, c'est à dire moins que la somme à laquelle nous avons évalué sa main d'oeuvre (66 à 78 piastres). Celui qui cultive son propre champ pour en tirer de l'orge, se contente du profit que lui donne la paille.

La culture des prairies est inconnue dans le pays. On n'y fait pas non plus les foins; les animaux broutent toute l'année. Au printemps, il est vrai, l'herbe abonde, mais en été, où des mois entiers passent sans pluie, le bétail n'a pour nourriture que le chaume des champs. Au mois d'Octobre, après les premiers jours de l'automne, les plaines et les hauteurs se couvrent de verdure et le printemps renaît alors pour les hommes et pour les animaux. Les brebis, qui agnèlent déjà en novembre, retrouvent alors de quoi paître. Par contre, les bêtes de somme mettent plus de temps à se refaire. Leur nourriture se compose de paille battue menue, mêlée d'orge ou de ***buresak,*** espèce de vesce très recherchée des buffles. Comme l'hiver est

généralement doux, le manque d'étables n'a point d'inconvénients. Mais, quand par malheur, la terre reste couverte de neige, fût cependant quinze jours seulement, une quantité d'animaux, surtout les moutons, périt inévitablement. Alors les cultivateurs abritent le bétail restant, tant bien que mal, dans les habitations et le nourrissent d'orge, autant que le permettent les provisions. Dans les contrées boisées, on abat les arbres au besoin, dont les animaux, à moitié morts de faim, rongent alors l'écorce et les pousses. La culture potagère, bien que conduite avec plus de soin que l'on n'en consacre aux autres branches de l'agriculture, est cependant fort en retard sur celle de l'Europe. On plante une grande quantité d'espèces légumineuses et autres, telles que choux, choux-fleurs, navets, carottes, potirons, aubergines, oignons, ails, pommes de terre, betteraves, patates, tomates, artichauts, concombres, fèves, pois, céléri et diverses salades. Toutes ces espèces sont semées alternativement, de telle sorte qu'il y a des légumes frais durant toute l'année.

En fait de fruits, la province fournit des pommes, poires, pêches, abricots, cerises, coings, grenades, noix, pistaches, marrons, figues, oranges, amandes etc.

Une des grandes ressources du vilayet est le figuier qui produit les figues de Smyrne, si renommées en Europe et en Amérique. Les principales cultures de cet arbre se trouvent dans les vallées du Méandre et du Kaystros. Les arbres sont plantés avec grand soin à distances égales et le sol est biné et nettoyé quatre à six fois pendant l'été.

Une autre source de profit considérable est l'olivier qui croît sur les versants des montagnes, sur un sol sec et calcaire: Cet arbre réclame plus de soin que le figuier, et son sol demande à être labouré, enfumé, arrosé et biné. Mais le revenu qu'il produit compense au centuple les peines que donne sa culture.*

La vigne est également l'objet d'une culture importante. Outre les raisins secs connus en Europe sous le nom de Rosaki

* Un arbrisseau récent, épais d'un doigt, coûte environ 20 piastres, un arbre de 10 à 15 ans, gros comme un bras, 50 piastres; un arbre moyen de 200 à 400 piastres. Des exemplaires hors ligne valent jusqu' à 1000 piastres. A Mytilène, Aivalik et Edremid, les oliviers constituent la dot des jeunes filles, dont on évalue la fortune à raison de tant et tant d'arbres.

et de Sultanines, on exporte encore de grandes masses de grappes destinées à la distillation, ainsi que du vin. Les meilleurs raisins secs viennent des environs du cap Kara-burun, de Tschesmé et de Vourla, dont la population grecque, active et fort industrieuse, s'occupe presqu'exclusivement de viticulture. On exporte aussi des raisins frais en grandes quantités à Constantinople et en Egypte.

Nous croyons utile d'appeler l'attention sur un article qui promet d'être d'un grand rapport. Il s'agit du houblon *(humulus lupulus)* qui, sur beaucoup de points de la province, croît sans culture, mais qui jusqu'ici du moins, n'a pas encore été exporté.

Il n'existe ni en Turquie ni dans aucune des provinces ottomanes une industrie forestière, selon le sens que nous donnons à ce mot en Europe. Il y a quelques années, l'on a créé à Constantinople une administration et une école des forêts. Mais les inspecteurs sortis de cette école, n'ont guère servi qu'à augmenter le budget, sans profit pour la science.

Il y a dix ans, la province de Smyrne était encore très boisée de sapins, mais depuis la construction des chemins de fer, ces forêts ont été abattues sur une zône considérable et se trouvent maintenant fort reculées dans l'interieur. Le climat s'est ressenti de ces coupes gigantesques, car, depuis lors, les pluies autrefois régulières et abondantes, sont devenues des averses. Dans les pays chauds, il suffit de déboiser une forêt pour que les hauteurs voisines se dépouillent et se transforment en une masse de rochers nus. C'est ce qui est arrivé pour les monts Aleman-dagh, Dschuma-dagh, Nif-dagh et Boz-dagh, qui, autrefois couverts de pins, sont actuellement stériles et nus. La partie la plus boisée de la province est le Sandjak de Mentesche. On y trouve de vastes forêts de sapins, de chênes, de hêtres, de platanes, d'ormes et de lauriers, et l'on évalue à 46.000 hectares la superficie boisée de ce district. On trouve également des forêts de sapins dans les districts d'Aidin, notamment sur la chaîne du Djum-dagh, puis dans celui du Saron-Khan, sur le Boz-Dagh et sur le Nif-Dagh. On y rencontre en même temps des massifs considérables de chênes-vélani (quercus aegilops), dont le gland fournit les vélanèdes, qui, comme on sait, sont

un des principaux articles d'exportation du pays. Ces produits forestiers, en raison de la grande étendue du littoral et des facilités de transport qui en résultent, offrent les élément d'un revenu considérable.

Les fâcheuses conditions agricoles s'expliquent par l'insouciance que le gouvernement a, de tout temps, montrée à l'endroit de l'instruction publique, des routes et du bien être matériel du paysan. Délaissé plutôt que protégé par la législation, accablé par un système d'impôts irrationnel et, dès lors, onéreux, et qui l'empêche de profiter de son labeur, molesté par d'impitoyables fermiers ou usuriers, ignorant, privé d'appui et de bons conseils, le paysan semble mériter l'épithète de *„rundschber"* que la langue turque lui applique et qui signifie tourmenté.

Les fermiers des dîmes évaluent le produit de la récolte pendant la végétation, et non pas lors de la maturité de la plante. Parfois un seul jour de mauvais temps détruit les apparences d'une récolte heureuse. Ajoutons que le cultivateur ne peut rentrer la moisson qu'après avoir livré sa part au fermier, de manière que les récoltes demeurent quelquefois pendant des semaines entières en plein air, exposées à toutes les intempéries des saisons. Ce n'est certes pas demander une chose injuste que de réclamer une modification à ce système. La dîme devrait être prélevée sur le rendement réel et ne devrait point être affermée à des exploiteurs, mais perçue directement par les agents de l'Etat. Le cultivateur se verrait ainsi débarrassé de la charge très onéreuse qui l'accable actuellement.

Que de fois il arrive que le propriétaire, au lieu de soutenir le cultivateur dans les mauvaises années, fait saisir le bétail et les ustensiles aratoires et se paie sur leur vente; pendant que le fermier, privé de ses outils, livré aux usuriers, victime des rigueurs de son créancier, est ruiné pour le restant de ses jours.

Un dunum ou 900 mètres carrés de bonne terre de labour coûte, selon sa position, de 1 à 3 livres turques. A grande distance des côtes et des établissements, le prix n'est que de 25 à 100 piastres. Les terrains de grande étendue se vendent rarement plus de 20 piastres le dunum. Une bande de terre plantée de mûriers vaut, selon la qualité du sol, de 200 à 1500

piastres. A Smyrne et aux environs de Smyrne, la journée de l'ouvrier vaut environ 12 piastres. Dans les campagnes on paie le laboureur, selon la saison et les besoins, de 4 à 7 piastres et on le nourrit. Les femmes gagnent de 1 1/2 à 2 piastres, plus 1 piastre pour le pain. Un maçon ou un charpentier grec reçoit de 15 à 20 piastres par jour; les enfants et les filles, qui trient les figues ou les vélanèdes, ont 8 à 10 piastres. Dans les fabriques de coton le travail des femmes est rétribué à raison de 3 à 4 piastres, la journée de 12 heures. Les ouvriers indigènes sont fort mal payés; tout au contraire, les tailleurs, cordonniers et mécaniciens européens se font de 20 à 50 piastres par jour.

Le prix de la main d'oeuvre est, en somme, hors de proportion avec l'extrême bon marché des vivres, ainsi, un ouvrier turc ou grec peut se suffire avec 3 1/2 piastres, dont il dépensera 2 pour le pain de froment, 1 pour le Halva, les olives et le fromage, 10 paras pour le tabac et 10 pour le mastic (une sorte d'eau de vie). Durant la saison des raisins, qui est de quatre mois, l'ouvrier en consomme une ou deux oques par jour. Dans les campagnes où on le nourrit, il peut mettre de côté la totalité de son salaire. Voilà pourquoi bon nombre de cultivateurs endettés abandonnent leurs établissements et vont servir chez les autres.

Le nombre relativement restreint de la population agricole et le salaire élevé qui en est la conséquence, puisque 8 heures de travail se paient 6 à 8 piastres non compris la nourriture, l'insuffisante protection accordée à la propriété et à la personne des cultivateurs, l'inégale répartition des impôts, le manque d'un procédure civile régulière et l'absence de lois agraires, sont des causes qui ont éloigné, jusqu' ici les capitaux européens. Et cependant, dans les conditions actuelles, ces capitaux seuls pourraient assurer au pays un système agronomique rationnel, augmenter les communications à l'intérieur, créer des fermes écoles et des établissements modèles, en un mot, développer les trésors que la nature a enfouis dans le sol de ce pays et, par l'exploitation de ces richesses multiples, accroître le commerce de l'Asie-Mineure.

III.

HYGIÈNE PUBLIQUE.

Remarques générales. — Maladies prédominantes.

Ni à Smyrne ni dans le reste de l'empire Ottoman, il n'existe une administration sanitaire. De même pour la police des travaux publics et des bâtiments; les hôpitaux ne sont soumis à aucune surveillance publique et les écoles sont, en ce qui touche l'hygiène, privées de tout contrôle.

L'institution des médecins urbains ou de districts est absolument inconnue dans la province et les Memleket-tschekemi qui devraient s'ocuper de ces services, sont, pour la plupart, des docteurs sans diplômes, dont la seule occupation consiste à soigner des gendarmes malades et des prisonniers et à examiner les cas qui relèvent de la médecine légale. Par contre, Smyrne a, comme les autres villes maritimes, un médecin préposé aux quarantaines.

La vaccine n'est point obligatoire, mais la population chrétienne qui connaît les bienfaits de l'inoculation, se fait vacciner et revacciner. Les moslims, au contraire, par superstition religieuse, se refusent à l'inoculation. L'exercice de la médecine et de la pharmacie n'est assujetti à aucun contrôle. Le premier venu, s'il possède la confiance publique, peut donner des soins médicaux, écrire des ordonnances ou vendre des drogues. Il en résulte que le charlatanisme fleurit dans toute la province et exploite l'ignorance et la crédulité populaires. D'autre part les Tschiraks (chirurgiens) auxquels la masse s'aban-

donne volontiers, font un grand mal au pays. Les remèdes ***secrets*** sont l'objet d'un commerce tout à fait ***publie***. Les ordonnances et lois rendues il y a dix ans, à Constantinople, ne sont jamais entrées en vigueur. Les crimes qui devraient faire l'objet des recherches de la médecine légale sont fréquents et demeurent impunis. Ainsi par exemple, l'avortement journellement pratiqué dans la population musulmane, n'est pas même considéré comme un crime, et cet état de choses explique la diminution graduelle de la population turque. Il semble qu'une progéniture nombreuse soit peu compatible avec la pauvreté du pays et les moeurs du harem. Le service des inhumations a été réglementé dans ces dernières années. Autrefois on enterrait les morts dans les cours dépendant des églises; actuellement on les enfouit hors la ville, et quelques rares personnages seulement, comme par exemple les évêques, jouissent du privilége des sépultures dans les églises.

Dans un pays où le nombre des naissances est tout aussi inconnu que celui des décès, il ne saurait être question d'une statistique. Cependant, les efforts tentés par une société fondéé naguère par quelques médecins grecs, société qui compte déjà 24 docteurs diplômés sortis des diverses facultés du globe, auront probablement pour résultat d'améliorer la situation actuelle et de créer un service hygiénique régulier.

Si, malgré tout, l'état de la santé publique est satisfaisant dans une ville où, loin d'empêcher les causes de miasmes et d'exhalaisons nuisibles, l'incurie et l'ignorance locales les augmentent, où nulle mesure préventive ne conjure les épidémies, cela prouve que le climat est excellent et que, dès lors, la ville et la province, pour peu qu'on leur créât des conditions hygiéniques plus favorables, pourraient jouir d'une santé encore meilleure. La fièvre intermittente, dont les nombreux marais et les inondations fréquentes favorisent le développement, est endémique; elle apparaît été et hiver, et souvent sous forme maligne. La fièvre typhoïde est également endémique. Au contraire, le typhus pétéchial est rare et non endémique. La scarlatine se montre à l'état sporadique comme aussi à l'état endémique.

Les épidémies de variole et de rougeole sont fréquentes,

notamment la variole, qui a sévi en 1871 sous une forme assez maligne.

Le choléra a été introduit à plusieurs reprises d'Alexandrie et de Constantinople.

La diphthérite est endémique et se répand parfois avec des symptomes assez inquiétants, tandis que le croup paraît rarement.

Le manque absolu de statistiques ne permet pas de dire si les maladies de l'innervation et les affections mentales sont plus répandues que dans le nord; par contre l'hystérie est fréquente parmi les chrétiennes aussi bien que parmi les turques. Il en faut chercher la cause dans les conditions sociales, dans l'éducation anormale et dans l'étrange manière de vivre des femmes de ce pays.

En 1869, la méningite cérébro-spinale a paru à Smyrne à l'état épidémique; cependant elle y a sévi moins fort (40°/₀) que dans les autres contrées (en Grèce 70 à 90°/₀).

Les maladies de la peau telles que l'intertrigo, l'éczéma, etc. sont assez fréquentes.

Les affections pulmonaires ainsi que les catarrhes sévissent en hiver. La pneumonie et la pleurésie sont plus rares. Par contre, la phthisie des poumons est assez répandue, surtout parmi les femmes.

Les désordres intestinaux, de même que les catarrhes de l'estomac et les entérités (ces dernières notamment chez les nouveaux-nés) se rencontrent en grand nombre.

La dyssenterie n'est point endémique mais sporadique et parfois épidémique.

Les affections chroniques du foie sont rares. Les abcès hépatiques et cardiaques aigus sont plus fréquents que dans les climats froids.

En 1872 on a constaté *l'ictère gastro-duodénal* non maligne.

Dans presque toutes les villes maritimes et à Smyrne on observe habituellement pendant l'été, une maladie caractérisée par l'ictère, des vomissements de sang, une fièvre intense et des symptômes nerveux, maladie qui parfois se répand sur une grande zône et s'aggrave alors. Quelques médecins la considèrent comme étant la fièvre bilio-typhoïde de Griesinger, tandis que d'autres n'y voient (ce qui est plus probable) qu'une espèce de fièvre jaune

analogue à celle de l'Amérique ou peut-être identique avec cette dernière, mais non pas venue du dehors. Elle serait plutôt due à des influences locales.

Les maladies vénériennes sont fréquentes et paraîssent sous toutes les formes.

Les scrophules, très répandues dans les classes pauvres, le sont pourtant moins que dans les contrées du nord, où les enfants demeurent souvent enfermés pendant des journées entières dans des chambrettes humides. Au reste, le peuple se nourrit mieux à Smyrne parce que les vivres y sont plus abondants et meilleur marché qu'ailleurs.

Les blessures et accidents qui réclament l'intervention de la chirurgie sont rares, sans doute parceque le pays ne possède pas encore de grandes usines, de fabriques, de chemins de fer etc.

L'ophthalmie granuleuse et scrophuleuse de même que les maladies de l'utérus et la dysménnorrhée font d'autant plus de ravages que les malades se soumettent difficilement au traitement des médecins du pays.

Les maladies contagieuses demeurent circonscrites par suite du peu de densité des populations et aussi parce que les communications lentes et difficiles, limitées à quelques routes provinciales, en empêchent la propagation.

A l'intérieur de l'Asie-Mineure, l'hygiène publique est encore plus négligée qu'à Smyrne. Dans cette dernière ville, au moins, il arrive de temps à autre qu'un gouverneur ordonne, spontanément, ou poussé par les consuls étrangers, quelque mesure sanitaire.

La vaste étendue du pays, la diversité des conditions climatériques et telluriques, les formes variées qu'affectent les maladies endémiques et épidémiques, ne permettent guère de tracer ici un tableau plus complet de l'état sanitaire de la province.

IV.

ADMINISTRATION POLITIQUE ET JUDICIAIRE.

Division politique de la province. — Les fonctionnaires. — Organisation et compéten des tribunaux. — Le tribunal de Commerce. — Réformes nécessaires.

La province de Smyrne est divisée en quatre Sandjak (arrondissements) présidés chacun par un Mutessarif (gouver neur). Les Sandjaks se subdivisent en districts *(Kazas)* dirigé par un Kaimakan (Lieutenant du gouverneur). Les Kaza s partagent en Müderlik (Mairies) ayant pour chef un Mudir.

Ces Sandjaks et ces Kazas sont:

1. Le Sandjak de Saruchan, chef-lieu Magnésie, compren les Kazas de Pergame, Kürkaghadsch, Akhissar, Görde Adala, Kula, Demirdschi, Eschme, Kassaba et Alascheh
2. Le Sandjak de Sighala, chef-lieu Smyrne, comprend l Kazas de Fokia, Menemen, Vourla, Tschesmé, Baindi Oedemisch, Tire et Scala nuova.
3. Le Sandjak Aidin, chef-lieu Aidin, comprend les Kaz de Sokia, Nazlü, Demirlü, Boladan, Bozdoghan et Tschin
4. Le Sandjak de Mentesche, chef-lieu Mughla, compre les Kazas de Mandelia, Milassa, Budron, Mermeridsch Makri, Djerendime.

La province a pour chef suprême le vali (gouverne général) qui correspond directement avec la Sublime Porte. L autres fonctionnaires qui ne communiquent qu'avec le gouve neur général ou par l'intermédiaire de ce dernier, avec l'adm nistration centrale, sont:

1. Le Defterdar ou Controleur général des Finances, chef du service dans toute la province.
2. Le Divan-Reïssi ou président de la Cour d'appel pour les affaires criminelles et civiles.
3. Le Mektubdschi ou chef de la Correspondance provinciale.
4. Le Naïb ou président du Tribunal de première instance.
5. L'Alaï Bey ou chef de la Police provinciale, en même temps Colonel de la gendarmerie.
6. Le Tüdscharet-Reïssi ou président du Tribunal de commerce de première instance à Smyrne, et en même temps président de la Cour d'appel des Tribunaux de commerce de la province.
7. Le Beledié-Reïssi ou président de la Municipalité.
8. Le Evkaf Muhassibdschissi, administrateur des biens des églises (Vakouf).
9. Le Erasi kiatibi, administrateur des domaines de l'Etat.
10. Le Emlak-Reïssi ou chef du cadastre; ces trois derniers fonctionnaires relèvent immédiatement du Defterdar.
11. Le Edschnebi-Tahrirat-Müdiri ou chef du bureau de la correspondance extérieure.

Les douanes, postes et télégraphes relèvent directement de leurs départements respectifs à Constantinople.

Dans les provinces où les dîmes ne sont pas affermées, il y a un Aschar-Meemuri ou percepteur des dîmes qui dépend du Defterdar.

Dans les Sandjaks ou arrondissements présidés par un Mutessarif, qui correspond avec le vali, nous retrouvons la même distribution des emplois, avec cette différence, qu'ils n'ont qu'une action limitée et peu d'influence. Il en est de même des Kazas, dirigés par le Kaïmakan ou Vice-gouverneur, qui correspond avec son chef, le Moutessarif.

L'organisation de la justice et la compétence des tribunaux se ressentent des éléments hétérogènes accumulés dans un centre commercial aussi vaste, et trouvent leur raison d'être dans la diversité des moeurs, de la religion, de la langue des nationalités qui peuplent l'empire Ottoman. Quand on examine le mode de

procédure dans les affaires civiles, il ne faut pas perdre de vue que, en ce qui touche les rapports des mahométans avec les chrétiens, le code commercial a une importance bien autrement grande que le code civil commun; il faut se rappeler aussi, que l'étranger relève en toutes choses litigieuses de la juridiction consulaire, tandis que dans les procès entre Européens et sujets ottomans, l'Européen, qu'il soit demandeur ou défendeur, relève des tribunaux turcs et est soumis aux lois du pays. Smyrne possède un Medschlissi-Idaréi-Vilayet (conseil provincial) compétent dans toutes les contestations, qui surviennent entre les sujets de toutes nationalités et le gouvernement ottoman. Ce conseil, constitué en vertu d'une loi spéciale, est présidé par le gouverneur général et se compose de membres nommés d'office, c'est à dire du Defterdar, du Mektubdschi, des évêques grec et arménien et du grand rabbin, ainsi que de quatre membres librement élus, moitié par les communes musulmanes et moitié par les autres.

Les délibérations ont lieu à huis clos, les verdicts sont rendus à la majorité des voix. Moyennant le dépôt d'une caution, les jugements peuvent être frappés d'appel devant le conseil de l'Empire (Schurai-dewles) à Constantinople. En raison de sa composition, ce tribunal exerce une très grande influence et représente la cour suprême de la province. Immédiatement après le Medschlissi-Idarei-Vilayet nous citerons le Diváni-Temjis (cour d'appel civile et criminelle) présidé par un fonctionnaire nommé et rétribué par l'Etat. Ce tribunal est composé de deux juges permanents rétribués et de quatre juges non rétribués. Ces derniers sont élus annuellement parmi les notables des diverses corporations indigènes. Le Diváni Temjis, étant cour d'appel, connaît de tous appels et recours introduits contre les jugements rendus tant au civil qu'au criminel par les tribunaux de première instance de la province. Ses attributions sont, dès lors, fort étendues. Il juge d'après le code pénal ottoman et d'après le Schéri (droit sacré) et ces décisions peuvent être frappées d'appel devant la Cour Suprême (Ahkiámi-Adliè). Le Medschlissi-Temjissi-Hukuk ou tribunal de première instance est compétent pour toutes les affaires civiles ou criminelles. Il se compose de deux juges permanents rétribués, élus également

par les notables des communautés musulmanes, grecques, arméniennes et israélites. La présidence est déférée à un fonctionnaire du gouvernement. Les décisions de ce tribunal peuvent être réformées par la cour d'appel de Constantinople. Pour devenir juge auprès de tous ces tribunaux, il faut que le candidat, le fonctionnaire aussi bien que les notables pris parmi les chrétiens et les juifs, soient sujets ottomans. L'Autrichien, l'Anglais ou le Français qui plaide contre un turc (sauf les affaires civiles qui ressortissent au tribunal de commerce), ou celui qui est poursuivi par un turc, est tenu de comparaîstre *ratione materiae* devant ces cours où la loi ottomane est appliquée dans toutes ses rigueurs. Il est à regretter que le juge qui instruit l'affaire, soit autre que celui qui prononce l'arrêt. Le principe consacré par le droit romain et qui, véritable palladium du citoyen, assure la prompte éxécution du jugement rendu, n'est point suivi en Turquie. Le verdict est soumis au gouverneur général, qui, par un décret spécial, lui donne force de loi, puis il est transmis au bureau de police, chargé d'en assurer l'éxécution. Mais lorsqu'il s'agit de la saisie mobilière ou de la séquestration des biens, l'affaire passe sans aucune exception, non pas au juge qui a connu de l'affaire, mais à un autre juge spécial. Or, on conçoit que dans cet état de choses le barreau turc ait à lutter contre maint obstacle. Les jugements, il est vrai, s'obtiennent sans trop de difficultés, mais quand il s'agit de les exécuter, c'est autre chose; sous ce rapport une réforme radicale est nécessaire. Il serait à désirer que l'on adoptât la procédure européenne si simple et cependant si sûre.

Les condamnations à la peine capitale ou à la réclusion temporaire ou perpétuelle ne sont rendues éxécutoires qu'après avoir été sanctionnées par la cour suprême de Constantinople qui peut les confirmer, les révoquer ou les modifier.

Le droit reconnu par les diverses capitulations aux sujets étrangers d'être jugés par leurs consulats qui, dans ce cas, au civil comme au criminel, appliquent les lois de leur nation, constitue évidemment un privilège important et précieux. Par la régularité avec laquelle ils ont administré la justice à l'égard de leurs nationaux, les tribunaux consulaires ont infusé aux

populations le respect des lois étrangères et inculqué aux Ottomans des notions qu'aucun code turc ne peut leur apprendre, c'est à dire les éléments fondamentaux du droit commercial, tels qu'ils sont nés du progrès de la civilisation et des besoins du commerce.

Le Divani-Tüdscharet (Tribunal local commercial) incontestablement le meilleur tribunal du pays est, conformément aux traités conclus entre la Sublime Porte et les puissances européennes, compétent (sauf quelques cas réservés à des tribunaux spéciaux) pour juger toutes les causes civiles entre sujets ottomans et étrangers. Toutefois il ne peut alors siéger que comme tribunal mixte et ses arrêts ne deviennent valides que si les audiences ont eu lieu en présence d'un drogman appartenant à la nationalité de l'étranger, partie au procès. En ce qui touche l'organisation de ce tribunal, elle rappelle celle des tribunaux de commerce français, sauf la composition qui diffère. On comprend en effet qu'en raison des éléments hétérogènes de la population, on n'a pu donner à cette institution l'autonomie dont elle jouit en France. Le Divani-Tüdscharet a un président, un vice président et un juge à demeure, tous trois nommés et rétribués par le gouvernement, puis quatre assesseurs pris dans les communautés musulmanes, grecques, arméniennes et israélites, et enfin un délégué des consulats. Ces délégués ont voix délibérative chaque fois qu'un de leurs nationaux paraît au procès comme plaignant ou défendeur.

Le tribunal juge selon le code commercial français traduit en turc, c'est à dire selon les dispositions de ce code antérieurement aux changements introduits par la loi du 28 Mai 1838. Nous ajouterons que cette loi, grâce à l'énergie du Président actuel, Achmet Kiamil Effendi, est aujourd'hui interpretée et appliquée impartialement et que ce fonctionnaire a déjà réussi à supprimer bien des abus criants. Le tribunal compte deux sections : la première, *Teba' medschlissi*, s'occupe des causes entre ottomans ; la seconde, *Edschnebi medschlissi* (section mixte), est composée de membres de diverses nationalités et connaît des conflits entre européens et musulmans. Les avocats sont admis, au lieu et place de leurs clients, et les débats sont conduits en langue turque ou française selon les dispositions du

code de procédure ottomane. Autrefois le prononcé de l'arrêt était toujours ajourné à une autre audience. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Les juges, l'affaire entendue, se rendent dans la salle du conseil, et dès qu' ils se sont mis d'accord, le Président prononce l'arrêt en présence des parties. Cette innovation offre deux avantages. Elle accélère la marche des affaires et empêche que la conscience des juges ne soit influencée par des intrigues ou d'autres moyens détournés. Nous avons déjà dit que le code français sert de base à la procédure de ce tribunal, et à nos yeux c'est un mal, en ce sens que les lois d'un peuple marchant à la tête de la civilisation ne peuvent certainement pas être comprises et suivies par les habitants de Konieh, Alaschehr, Karahissar etc. La législation française prescrit nombre de formalités et de délais fâcheux, et souvent la forme emporte le fond. Or, comment admettre que de semblables lois puissent être appliquées dans un pays où il n'existe ni bureaux de l'Etat civil, ni notariats, ni greffes, où les trois quarts des sociétés commerciales établies sont constituées et se dissolvent par conventions verbales? En effet, il paraît maintenant urgent de simplifier tout ce système et de l'adapter mieux aux coutumes et à la civilisation du pays. Il faut, de même, reconnaitre qu'on a bien fait d'accorder à ce tribunal le droit de faire exécuter les jugements rendus. Les formalités qu'il faut remplir auprès des autres cours avant d'en arriver là, entraînent avec elles de nombreux délais, des frais, des déboires et souvent des fraudes réelles. De ce que nous avons dit, il résulte que beaucoup et d'importants progrés ont été réalisés depuis quelque temps, mais il est clair qu'on est encore loin d'un état de choses parfait. Pour atteindre cette perfection, pour inculquer à la population indigène et étrangère le respect de la loi, il faut que le gouvernement, poursuivant la route dans laquelle il s'est engagé, nomme des fonctionnaires probes, intelligents et expérimentés et comble les lacunes de la législation commerciale, en rectifiant et complétant les lois actuelles. Mais tout cela ne suffirait pas et n'épuiserait pas la série des réformes nécessaires. La suppression des Vakoufs (biens de main morte), l'adoption des lois européennes pour toutes les questions intéressant la propriété foncière, le renvoi des affaires à une magistrature qui, comme

les tribunaux de commerce, admettrait aussi des délégues des propriétaires étrangers et leur reconnaitrait voix délibérative, l'expédition régulière des jugements sans aucune immixtion des autres autorités, voilà les mesures à prendre, mesures d'autant plus urgentes, qu'il est notoire que la moitié du sol de la ville de Smyrne appartient à des étrangers et que les propriétés ont, en raison même de cet état de choses, déjà considérablement perdu de leur valeur.

V.

LES FINANCES.

Douanes. — Impôt foncier. — Dîme. — Exonération Militaire. — Salines. — Taxes judiciaires. — Droits sur les troupeaux de moutons et de chèvres. — Frais de l'administration provinciale. — Recettes et dépenses totales.

Les revenus de la province se composent du produit des douanes, de l'impôt foncier, de la dîme, de l'impôt de l'éxonération militaire, de l'impôt du sel, de l'impôt judiciaire, de l'impôt sur les moutons et les chèvres, et de quelques rétributions insignifiantes.

1. *Douanes (Gumrük).*

Il existe deux services séparés qui s'occupent de la perception, le bureau turc et le bureau franc. Le premier prélève les droits sur les marchandises et produits indigènes, à raison de 8% de la valeur pour les articles consommés à l'intérieur et de 1% de la valeur des produits exportés.

Le bureau franc perçoit 8%, en espèces d'argent, du prix d'estimation des marchandises importées. L'ensemble des recettes de douane pour les articles importés, exportés et consommés à l'intérieur (le sel excepté) s'élève à 71,500 000 piastres ou 6,217.392 florins argent d'Autriche (15,543.480 francs), dont 53,250.000 piastres reviennent au bureau franc. Des personnes compétentes en ces matières, estiment que ce service, mieux administré, pourrait rapporter le double de son produit actuel.

Les ports qui contribuent à ces recettes sont Smyrne, Aivalik, Mytilène, Chios, Tschesmé, Scala nuova, Rhodes, Stankio, Meiri, Melemen, Scalassi.

2. *Impôt foncier (Emlakié).*

Il y a trois ou quatre ans, l'administration prélevait 1,500.000 piastres, c'est à dire 5% de la valeur d'estimation du sol, évalué à 3 millions de livres turques. Depuis lors, cet impôt a été modifié en ce sens que la valeur d'estimation a été élevée de 20%, les taxes mêmes réduites de 5 à 4%. D'autre part, on a assujéti les propriétaires des maisons à un nouvel impôt de 4%. Par suite de ce changement, les recettes du chef de l'impôt foncier, ont atteint 2,900.000 piastres.

3. *Dîmes (Aschar).*

Cet impôt qui est de 10%, est prélevé, soit en argent soit en nature, sur les divers produits du sol, ce qui fait annuellement pour les quatre districts de la province de Smyrne 37 à 44,000.000 piastres. La quote-part de ces districts est, selon les récoltes plus ou moins favorables, pour

Smyrne . .	9,000.000	à	12,000.000	piastres.
Aidin. . .	7,500.000	à	9,000.000	,,
Magnésie .	18,000.000	à	20,000.000	,,
Menteschc .	2,500.000	à	3,000.000	,,
	37,000.000	à	44,000.000	piastres.

4. *Impôt sur les moutons et les chèvres.*

Pour chaque mouton ou chèvre ayant atteint l'âge d'un an, on perçoit un impôt unique, une fois payé, de 4 piastres, ce qui produit 8,300.000 piastres

soit pour Smyrne	2,200.000	piastres.
Aidin	2,200.000	,,
Magnésie. . . .	3,300.000	,,
Mentesche . . .	600.000	,,
	8,300.000	piastres.

5. *Impôt de l'éxonération militaire (Bedelié).*

Les Rayas, placés sous le protectorat turc, paient pour être exempts du service militaire, 2 millions de piastres et les musulmans qui veulent jouir du même privilège paient selon l'importance du contingent annuel, 80 à 150 livres turques.

6. *Taxes judiciaires.*

Elles s'élèvent environ à 500.000 piastres.

7. *Impôt du sel (Tus-remé)*

produit de 1,500.000 à 1,800.000 piastres.

8. *Menus impôts (Roussoumat).*

Droits de quintal (contarié), *droits de pêche* (Balik Chané), *taxe municipale* (Beledié) donnent un revenu total de 3,810.000 piastres réparties comme suit:

Smyrne	1,510.000	piastres
Magnésie	900.000	„
Aidin	1,100.000	„
Denizlü et Mughla . .	300.000	„
	3,810.000	piastres.

Les dépenses de la province varient entre 10,500.000 et 11,400.000 piastres auxquelles il faut ajouter les frais ci-après:

Administration	de la douane de Smyrne	768.000	piastres
„	des douanes des autres ports	2,304.000	„
„	du tribunal du commerce	200.000	„
„	des postes	50.000	„
„	des télégraphes	100.000	„
Régie du monopole du sel		100.000	„

Administration des casernes (selon l'effectif des garnisons).

Les recettes totales de la province ont atteint en 1872 la somme de 134,900.000 piastres ou 29,326.088 francs et se décomposent comme suit:

Smyrne	31,600.000	piastres.
Aidin	43,000.000	„
Mentesche	13,300.000	„
Magnésie	47,000.000	„
Total	134,900.000	piastres.

Le budget des dépenses présente un total de 14,922.000 piastres. Il y a donc un excédant de récettes de 119,978.000 piastres ou 26,082.175 francs.

VI.

LA POPULATION.

Les Habitants des villes. — Population rurale. — Les Turcs. — Causes de leur isolement. — Les Arméniens. — Les Juifs. — Les Juruks. — Les Bohémiens. — Les Catholiques. — Les Européens.

Il est difficile de préciser le chiffre de la population d'un pays où il n'existe point de recensement, où personne ne connaît le nombre des villages et des établissements, où passent et repassent des bandes nomades, dont nul ne sait l'origine. Si, malgré cela, nous essayons de nous rendre compte du chiffre, notre travail ne peut donner qu'un résultat approximatif, qui s'écartera peut-être de 10 % du total réel. Commençant par les villes, nous trouvons Smyrne (avec 18.750 maisons et 6250 magasins) dont la population est estimée à 155.000 âmes, c'est à dire 75.000 grecs,* 45.000 turcs, 15.000 juifs, 10.000 catholiques, 6000 arméniens et 4000 étrangers. Puis vient Magnésie avec environ 60.000 habitants (36.000 turcs, 13.000 grecs, 6000 arméniens, 3000 juifs et quelques étrangers); puis Aidin avec 35.000 âmes (24.000 turcs, 7000 grecs, 1000 arméniens, 3000 juifs, 300 catholiques et quelques étrangers). Le chef-lieu Mughla ne compte que 10 à 12.000 habitants. Les trente principales villes du district (Kaza) ont de 5 à 15.000 habitants,

* On établit une distinction rigoureuse entre les grecs nés dans le pays, vivant sous la domination ottomane (Rayas) et les hellènes immigrés ou à résidence temporaire qui sont sous le protectorat grec.

en moyenne 8 à 9000, de manière que la population totale peut être évaluée de 250 à 280.000 âmes. La population des nombreux villages et hameaux appartenant à l'une de ces trente villes, est un peu plus forte, de telle sorte que les paysans, c'est à dire la population agricole, y compris les nomades, compte de 400 à 450.000 têtes.

Cette évaluation donne pour les trois grandes villes	250 à 260.000
pour les villes du district avec Mughla	260 à 270.000
pour les habitants des campagnes	400 à 450.000

La population totale est donc de 910 à 980.000 âmes.

Classés selon les nations et les confessions, ces chiffres se répartissent approximativement comme suit: 400.000 Turcs, 300.000 Grecs, 40.000 Arméniens, 30.000 Juifs, 200.000 Turcomans et Bohémiens, 13.000 catholiques, 5000 européens. Sont compris parmi les grecs les 2 ou 3000 Bulgares et Croates.

Toutes ces tribus diffèrent essentiellement entre elles par la langue, la religion, l'occupation, le caractère et les moeurs.

En général, les Turcs ne comprennent que leur propre langue tandis que toutes les autres races de l'Empire Ottoman en parlent au moins deux. Cela tient d'abord au dédain qu'ils ont pour tout ce qui n'est pas Turc, puis à leur indolence. Le turc, taciturne, placide et sérieux a beaucoup de bon sens, est bon observateur, mais manque de ruse et de routine dans les affaires. Voilà pourquoi il est mauvais négociant. En effet, tout le commerce de la province, et surtout le grand commerce, est aux mains des autres nations. Dans les campagnes les turcs s'occupent de l'agriculture et de l'élève du bétail; dans les villes ils tiennent boutiques et vendent les marchandises de fabrication indigène ou se livrent aux métiers qui suffisent aux modestes exigences de la vie ottomane. C'est ainsi qu'on les voit selliers, savetiers, sabotiers, tailleurs, forgerons, chaudronniers, menuisiers, tailleurs de pierres, tanneurs, filateurs et teinturiers. La marine ne leur va guère; par contre ils s'entendent fort bien au service des caravanes. En thèse générale, les turcs sont honnêtes, bons, sincères et hospitaliers; sous le rapport religieux

ils sont, contrairement à leur réputation, les hommes les plus tolérants de l'Orient. Ce qui leur manque, c'est l'assiduité au travail, l'amour du gain et l'ambition. L'insouciance est un des principaux traits de leur caractère. Le lendemain ne les inquiète guère. Voilà pourquoi ils paient souvent des intérêts usuraires pour avoir de l'argent immédiatement et vendent leurs biens sans songer à l'avenir. Dans les régions où ils vivent avec les grecs et les arméniens, ils rétrogradent visiblement. Cependant le turc ne connait pas l'indigence véritable parce que le pays offre des ressources inépuisables et que ses besoins sont, pour ainsi dire, nuls. Le recrutement pèse lourdement sur la population mahométane, et pèse exclusivement sur elle. Ce fait, de même que la mauvaise éducation et le cynisme avec lequel les femmes se débarrassent de leur progéniture, sont les causes qui expliquent la diminution graduelle de la population ottomane, diminution qu'on signale notamment le long du littoral.

Il y a cependant une excuse à l'isolement qu'ils observent vis à vis des autres nationalités, nous voulons parler de leurs pratiques religieuses et des femmes reléguées au dernier rang de la société. Ici, les femmes ne sont point l'élément actif qui partage le travail, les peines et les joies de l'homme. Tout au contraire. Du moment qu'ils admettent que la femme, qui doit appartenir à son mari seul, ne peut regarder un autre homme, ni lui parler, ni encore moins être regardée par lui, il est tout naturel que de ce système découle tout un état de choses fâcheuses qui doit finalement influer sur la société. D'abord l'étranger n'a point accès dans la partie de la maison, cour et jardin, assignée à la femme et aux domestiques du sexe féminin. Des murs très élevés ou des palissades de bois empêchent la curiosité des voisins. Or, comme les turcs pauvres ne peuvent disposer d'une double habitation et diviser leur maison en deux portions dont l'une appartiendrait au maître, l'autre à la famille, ils font de l'habitation entière avec la cour, les étables et les jardins, un harem qui, entouré de murs élevés, ne communique avec le dehors que par une porte unique. Qu'on se figure dans ces conditions une rue du quartier turc: à droite et à gauche des murs coupés çà et là par une porte; ni fenêtre ni communication d'aucune sorte, et dans ces longues rues sinueuses,

étroites, un silence de mort. Cette claustration des Ottomanes a encore pour effet de faire de la femme un être à peu près inutile qui, se sachant sans appui, végète tristement jusqu'a la fin de ses jours. La vie des femmes, étant ainsi circonscrite, il est naturel que leur intelligence se ressente de cette claustration. Les turques sont pour la plupart fanatiques et n'ont aucune des facultés nécessaires pour donner à leurs enfants une éducation rationelle.

Les grecs sont, sous tous les rapports, l'opposé des turcs. Disséminés sur la pres'qu'île asiatique, ils sont peu nombreux le long du littoral de la mer noire, mais nous les trouvons en masse dans la mer de Marmora où, indépendamment du Bosphore, ils ont encore des colonies à Ismid, Mudania, Brousse et Panderina, ainsi que dans les Dardanelles. Au sud des monts Ida, à Edredmid, Kemer, Aivalik et dans la province de Smyrme, la population grecque devient de plus en plus dense. Au sud et à l'est de la province, sauf dans quelques endroits, leurs établissements disparaîssent de telle sorte que sur toute la population grecque répandue en Asie-Mineure, la province de Smyrne en contient la plus grande part.

Les grecs sont actifs, occupés nuit et jour de leurs affaires. Ils sont excellents négociants, marins hardis et éprouvés, cultivateurs assidus au travail, ouvriers habiles, aptes à imiter l'oeuvre d'autrui et apprennent vite et bien. Ils ont les meilleures écoles et savent presque tous lire et écrire (ce qui en raison des difficultés qu'offre la langue turque écrite, n'est point le cas chez les ottomans). Ajoutons qu'ils ont un grand esprit de solidarité, pratiquent une philantropie intelligente élèvent des écoles, des hospices, des asiles et des églises, et sont, presque tous, des gens aisés. Ils suivent toutes les professions et tous, les métiers des européens, et sont surtout médecins, avocats, banquiers, comptables, mécaniciens, ébénistes, sculpteurs, barbiers et aubergistes. Ils apprennent vite les langues étrangères mais ne les étudient que superficiellement parcequ'ils n'ont point l'esprit assez calme ni la patience nécessaire pour approfondir un sujet. L'ambition, le lucre et une grande versatilité paraissent être les traits distinctifs de leur caractère national. Dans les grandes villes, les hommes et les femmes ont adopté

les moeurs européennes, mais la vie de famille y a conservé l'allure patriarcale de l'Orient. Sous le rapport religieux ils sont malheureusement fort intolérants. Leur foi s'est graduellement abaissée et il ne leur reste plus que la forme. Cela tient à ce que le chergé, qui sort pour la plus grande partie des couches inférieures de la société, ne connaît que les pratiques du culte. Les médecins, les professeurs et les avocats et plus récemment les membres du haut clergé ont, pour la plupart, fait leurs études en Allemagne.

La facilité avec laquelle s'apprend la langue grecque explique l'affluence de l'élément étranger. Presque tous les européens parlent grec et leurs enfants, nés dans le pays, apprennent d'abord l'idiome national. De même, la plupart des Arméniens, des Juifs et des Bulgares, parlent grec dans leurs relations.

Le caractère national ne s'est point développé et maintenu chez les arméniens au même degré que chez les grecs. Cela tient à ce que, d'une part, les arméniens sont en trop petit nombre et n'ont pas une patrie indépendante qui pourrait stimuler chez eux les sentement national, d'autre part, à ce que établis depuis de longues années, ils se sont identifiés avec les Turcs et par les moeurs et les coutumes, et que souvent la pratique de la langue turque leur a fait oublier leur propre idiome. Voilà pourquoi les Turcs préfèrent l'Arménien qu'ils considèrent comme une sorte de chaînon entre eux et l'étranger à toutes les autres nations. En apparence lourdauds comme les Turcs, ils sont cependant plus rusés que ceux-ci. Le commerce de l'argent est leur occupation favorite mais ils sont en même temps bons ouvriers et deviennent d'habiles petits commerçants. Ils ne sont point marins, mais en revanche, bons cultivateurs. A Smyrne les Arméniens des classes aisées et les négociants ont fini par s'assimiler aux européens; à l'intérieur du pays il est souvent difficile de les distinguer des Turcs. Cependant, dans ces derniers temps on a remarqué qu'ils font des efforts vigoureux pour s'émanciper des Turcs. Les Arméniennes surtout travaillent énergiquement dans ce sens. Les écoles et les établissements relevant de leur communauté méritent nos éloges. Quelques Arméniennes sont catholiques, mais la plupart appartiennent à l'église nationale, que l'on désigne par église nationale

non-unie. Leur langue ne s'enseigne guère. Les Arméniennes n'ont pas d'idiome qui leur soit particulicur, mais ils parlent divers idiomes étrangers.

Les Israélites assez répandus ici, originaires des tribus juives chassées d'Espagne, sont, à de rares exceptions près et fort injustement, peu estimés. Ces exceptions sont les juifs établis naguère, négociants riches, que, chose étrange, leurs corréligionnaires fanatiques et illettrés, regardent comme des rénégats. La langue, qu'ils parlent entre eux, est une sorte d'espagnol corrompu. Cependant ils comprennent l'italien, le grec et le turc. Leur commerce est généralement le courtage, la commission et le petit négoce. Ils sont d'une probité reconnue, très actifs, et pour subvenir à leur existence acceptent les travaux les plus rudes. Ils habitent des bicoques pressées les unes contre les autres, vivent pauvrement et n'ont aucun soin de leur corps ce qui explique les ravages que font les épidemies dans les quartiers juifs. Mais le sabbath venu, ils sont méconnaissables. Alors les familles assemblées dans leurs quartiers sont assises devant les portes des habitations, les femmes et les filles parées de robes tressées d'or, les hommes revêtus du caftan somptueux. Ils se surveillent réciproquement avec une extrême vigilance et tiennent la main à ce que les préceptes de leur culte soient suivis avec la plus minutieuse fidélité.

Les *Juruks* (Turcomans) et les Zengari (ou bohémiens de l'orient) terminent la série des peuplades, qui habitent la province. Les Juruks sont des nomades immigrés il y a des sieèles; ils parlent le turc, mais ne savent ni lire ni écrire. Ils ne suivent aucune religion, n'ont ni église ni Iman, mais ils se font circoncire, croient à Mahomet et se considèrent jusqu'à un certain point, comme des mahométans.

Ils sont riches, du moins relativement, possédent de grands troupeaux de chameaux, de boeufs et de chèvres, et habitent en été les montagnes, en hiver les vallées et les plateaux. Ils sont vigoureux et d'une santé robuste mais ne s'adonnent point à l'agriculture. Outre leur occupation particulière, qui est l'élévage du bétail et la fabrication du fromage et du beurre, ils abattent les arbres, font la chasse, la maraude et commettent des vols au besoin, ce qui ne les empêche pas d'être hospitaliers.

Les Zengari analogues par leurs moeurs et leur vie nomade aux Juruks, se distinguent de ces derniers par la pauvreté et la malpropreté. Ils vivent de l'étamage des chaudrons, de mendicité et de vol, parlent turc et ressemblent, quant au reste aux autres bohémiens du globe.

A proprement parler, les catholiques et les européens sont les étrangers. Cette distinction paraîtra singulière mais elle a sa raison d'être. On entend par *catholiques* les descendants des européens catholiques immigrés durant les siècles passés, et qui étaient, le plus souvent, ou des italiens ou des sujets hellénes ou turcs de religion catholique. En orient, confession et nationalité sont synonymes. Lorsqu' on demande à l'un de ces habitants: „De quel pays êtes-vous?“ Il répond: „Le suis catholique.“ On les appelle aussi *Levantins*, désignation, qui leur déplaît habituellement. Ils sont, en somme, aussi plus fanatiques que les grecs, leur clergé est presque exclusivement italien. Pour le reste ils se rangent parmi les francs (on entend par *francs* les européens établis à demeure) dont ils partagent la manière de vivre. Leur langue est le plus souvent, l'italien ou le grec. Cependant ils parlent aussi les autres langues européennes, notamment le français.

Les francs occupent, en général, une position fort agréable. Exempts des contributions directes, relevant de la juridiction consulaire de leur patrie, supérieurs en toutes choses aux indigènes, associés aux négociants et affrêteurs européens, ils profitent de la liberté des métiers de tous temps reconnue en Turquie, pour trouver l'emploi de leurs aptitudes. Aussi les ouvriers, manoeuvres et mécaniciens arrivent-ils vite à se créer une position. Les négociants n'ont pas non plus trop à se plaindre. Mais ils ont à lutter contre la concurrence souvent déloyale des indigènes, et, plus d'un parmi eux, après avoir par vingt années d'efforts et de labeur incessants, conquis une fortune, la perd en quelques jours par les intrigues d'un imposteur. La majorité des européens sont commerciaux et absorbent la plus grande partie des affaires. Bien peu sont ouvriers, médecins, ingénieurs, avocats etc.

En résumé, le Franc est assez bien vu et traité des indigénes qui reconnaissent sa superiorité. Les autres étrangers

disséminés dans le vilayet, tels que Egyptiens, Arabes, Maltais, Persans, Tscherkesses, Nègres et autres disparaissent devant les indigènes et ne méritent point d'être signalés.

En dépit de la diversité des races, des nationalités et des confessions, tous ces groupes vivent, en apparence du moins, paisiblement, rivalisant entre eux d'activité et d'assiduité au gain.

Le philanthrope constate avec satisfaction les progrès que font dans ce pays la culture et la tolérance européennes. La civilisation de l'occident envahit à pas de géant toutes les couches et toutes les classes de la société, et Smyrne éclaire ainsi comme un phare toutes les autres provinces de l'Empire ottoman.

VII.

L'ASSISTANCE PUBLIQUE.

L'hôpital grec. — L'Orphelinat et l'hospice des enfants trouvés grecs. — L'hôpital de St. Antoine. — L'hôpital St. Roch. — L'orphelinat des soeurs de Charité. — L'hôpital israélite. — L'hôpital turc. — L'hôpital arménien. — Les hôpitaux anglais, hollandais et français.

Au siècle passé, la ville de Smyrne possédait à peine un établissement hospitalier. Ce n'est que dans ces dernières dix années que la population, à mesure qu'elle gagnait en culture et en civilisation, s'est préoccupée des indigents et des malades et qu'elle est venue à leur aide dans une large mesure.

Une statistique proprement dite de l'assistance publique est chose impossible; mais comme c'est dans les institutions humanitaires que se manifestent les sentiments charitables d'une population, nous indiquerons ici brièvement les établissements hospitaliers qui peuvent donner la mesure de l'esprit philanthropique du pays.

I. L'hôpital grec,

le plus ancien et le plus important de la ville, existe depuis 1848. Etablissement vaste, bien construit et favorablement situé, fondé et entretenu par les cotisations volontaires de la population grecque; cet hôpital comprend un service médical et chirurgical, une section d'accouchement, puis des salles pour les vieillards, les incurables et les aliénés. Cette dernière section est malheureusement dans un état très primitif, tandis que les autres services sont au niveau des progrès de la médecine contempo-

raine. L'etablissement possède aussi une Polyclinique, où plus de cent malades de toutes nationalités et de toute religion trouvent journellement et sans frais des conseils de la science et des médicaments consciencieusement préparés. L'hôpital, reçoit des patients de toute confession, et délivre gratuitement aux pauvres de la ville sur le simple vu de l'ordonnance les remèdes prescrits. Le nombre des lits est de 250, de 300 au besoin. Quatre médecins, dont deux pour la pathologie interne et l'obstétrique, un pour la chirurgie et un interne, qui habite l'établissement, sont chargés du service quotidien. Les trois premiers sont nommés annuellement parmi le corps médical grec de Smyrne, et ne sont point rétribués. Un cinquième médecin préside à la Polyclinique.

La direction et l'administration sont confiées à dix personnes élues annuellement et dont deux doivent être médecins. Le nombre des malades traités dans l'année est de 3000; les dépenses s'élèvent à 6000 livres turques. Comme les recettes ordinaires n'atteignent que 1000 livres turques, le déficit doit être couvert par des souscriptions volontaires, par le produit des ventes tenues dans les bazars, les loteries etc. Sur les revenus de l'hôpital le gymnase grec de Smyrne reçoit un subside annuel de 100 livres turques.

2. L'Orphelinat et la Maison des Enfants trouvés.

Il y a quelques années s'est établie une société philanthropique grecque qui s'est donné pour mission de créer cet orphelinat. Le nombre des enfants recueillis est illimité. On ne se préoccupe ni de la religion ni de la nationalité des orphelins. Chaque enfant est élevé dans sa propre religion, suit une école et apprend un métier. Le salaire payé aux élèves pour leur travail est placé à intérêt et leur est remboursé à leur majorité ou quand ils quittent l'établissement.

L'orphelinat remplace en toutes choses la famille absente; il s'efforce d'établir les garçons, de marier les filles etc. Le nombre actuel des pensionnaires est de 170, savoir 42 orphelins de parents légitimes, 88 enfants trouvés (parents inconnus). Les recettes (cotisations des souscripteurs) s'élèvent à 360 livres

turques. Des legs et des contributions volontaires ont donné, durant l'année dernière, un fonds supplémentaire de 1160 livres turques.

3. L'hôpital catholique de „St. Antoine"
(connu aussi sous le nom *d'hôpital autrichien*),

établissement vaste, aéré, très bien entretenu, fondé par la communauté catholique avec le produit de souscriptions recueillies principalement en Autriche-Hongrie, est placé sous le protectorat austro-hongrois. Les malades indigènes catholiques y sont admis gratuitement; les marins de la flotte et les malades non-catholiques contre paiement de 7 piastres par jour. Une confrérie dont tout catholique peut devenir membre moyennant une cotisation annuelle de 1 livre turque, subvient aux dépenses de l'hôpital et nomme à l'élection un comité de douze personnes dont deux (les prieurs) administrent l'hôpital.

L'établissement compte cent lits de malades, d'incurables et d'aliénés. Le traitement de ces derniers laisse, comme à l'hôpital grec, beaucoup à désirer. Le mouvement annuel des entrées est de 380 à 400.

Les recettes ordinaires atteignent 500, les dépenses 1650 livres turques annuellement. Le déficit est couvert de la même manière que pour l'hôpital grec.

4. L'hôpital „St. Roch"

maison vaste à un seul étage, d'après ses statuts, propriété commune de tous les catholiques de Smyrne. Cet établissement n'existe que depuis peu d'années et a été fondé par quelques catholiques qui ont abandonné la confrérie de St. Antoine. Il n'a que des revenus insuffisants et est, dès lors, très souvent obligé de faire appel à la charité des Smyrniotes. L'hôpital contient 25 à 30 lits, qui reçoivent gratuitement, en moyenne, environ 100 malades par an. Des patients aisés sont admis à raison de 7 piastres par jour. Les dépenses annuelles s'élèvent à 500 livres turques. Le service est fait par des infirmières appartenant aux ordres religieux. Dans ces derniers temps, les deux hôpitaux (St. Antoine et St. Roch) se sont fusionnés et n'ont plus qu'une administration unique.

5. L'Orphelinàt catholique des „Soeurs de Charité“

n'existe que depuis quelques années; établissement modèle, bien entretenu, compte environ 200 orphelins, la plupart catholiques. L'instruction est donnée en français par les soeurs. Le nombre des pensionnaires est illimité. Les élèves apprennent la couture, et les articles confectionnés dans l'établissement sont vendus au profit de celui-ci. Les élèves y demeurent jusqu'à leur majorité à moins qu'on ne les ait casées ailleurs avant leur sortie définitive.

L'orphelinat possède une polyclinique desservie par les soeurs qui soignent environ 100 malades par jour et leur donnent des médicaments gratis. Les dépenses de pharmacie s'élèvent à 5000 francs annuellement. L'établissement n'a point de capital en propriété. Les dépenses sont couvertes par le produit du travail des pensionnaires, par les bazars et par le pensionnat de jeunes filles annexé à l'orphelinat et dirigé par les soeurs, de même que par un subside minime annuel fourni par la France.

6. L'hôpital israélite

a été fondé en 1831 par le Baron Salomon de Rothschild. La maison est vieille, n'a qu'un étage et laisse sous tous les rapports, beaucoup à désirer. Les recettes sont insignifiantes, l'administration est fort limitée, le traitement insuffisant. La communauté a, dans ces derniers temps, fait de louables efforts pour relever l'hôpital. Un médecin-pharmacien est chargé du service. On soigne environ 200 malades par an, gratuitement. Il y a, à côté de l'établissement et dépendant de ce dernier, une polyclinique qui rend d'utiles services, car les israélites montrent en général une grande répugnance à entrer à l'hôpital, et l'attachement à leur foyer fait qu'ils préfèrent se faire traiter chez eux, au risque même d'y être moins bien soignés. Voilà pourquoi les juifs indigents recourent si peu à l'établissement. Les recettes s'élèvent à 400 livres turques, les dépenses à presque la même somme.

7. L'hôpital Turc,

édifice quadrangulaire, assez vaste et bien entretenu, compte 100 lits et admet par an 1200 à 1400 malades mahométans,

sans toutefois exclure les infidèles. Les dépenses atteignent 1500 livres et les recettes ordinaires, 1200. Le déficit est couvert par des cotisations volontaires.

8. L'hôpital Arménien

existe depuis 10 ans et a 30 lits pour malades et aliénés. Une association philantropique dont relève cet établissement, assiste les malades et les indigents à domicile.

Finalement nous citerons les hôpitaux hollandais, anglais et français. Tous ces établissements sont espacés, bien aérés et bien installés. Cependant ces institutions ne peuvent être inscrites au compte de la charité smyrniote, car leur mission consiste uniquement à donner un asile gratuit aux malades sujets français, anglais ou hollandais.

Nous terminerons en disant que la philantropie des habitants de Smyrne ne se borne pas à entretenir les établissements dont nous avons parlé. Sous quelque forme que se manifeste la misère humaine, la sympathie des Smyrniotes lui vient largement en aide et on peut justement dire que dans aucune autre ville de l'Empire Ottoman la charité s'exerce plus libéralement qu'à Smyrne. Malheureusement, il n'en est pas de même des villes de l'interieur de l'Asie-Mineure. Ce n'est que dans les communautés grecques que l'on s'efforce de créer des écoles et là, on n'oublie pas non plus les malades et les pauvres. Dans les communes plus importantes qui, depuis longtemps déjà, possedent des écoles, on a successivement ouvert de petits hospices comme, par exemple, à Magnésie, à Aidin, à Ephèse etc. et cet accroissement graduel des etablissements hospitaliers affirme une fois de plus ce fait consacré pas l'expérience, que les sentiments de charité se developpent en raison directe de l'instruction. Les écoles sont ici, comme partout, le pont qui mène aux glorieux monuments de l'amour du prochain, c'est à dire aux hopitaux et aux orphelinats.

VIII.

ETAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Historique. — Population Indigène. — Mahométans. — Grecs. — Israélites. — Le colonies austro-hongroise et allemande. — La colonie française. — La colonie anglaise. — La colonie italienne. — Sociétés scientifiques. — Journaux et recueils périodiques. — Imprimeries. — Librairies. — Bibliothèques.

Depuis les temps les plus reculés, Smyrne, l'antique berceau de la gloire et de la splendeur de l'Ionie, s'est signalée par la position qu'elle a prise dans le monde. La côte occidentale de même que les îles de la mer Egée fut peuplée d'immigrants grecs à une époque où les faits de l'humanité sont encore, pour ainsi dire, enveloppés de ténèbres. Les célèbres manufactures de laine de Milet, les magnificences que déployèrent les marchands ioniens ont été citées par des auteurs anciens. Mais après que Crésus eut soumis les colonies grecques, les habitants de cette region commencèrent à connaître les dures épreuves d'un véritable esclavage, et Smyrne, accusée de rebellion, fut traitée avec une rigueur exceptionnelle, et totalement détruite par les Lydiens. Alexandre le Grand la rebâtit à deux lieues de son ancien site. Sous les successeurs de ce conquérant, elle retrouva bientôt sa prospérité, si bien qu'en peu de temps elle dépassa les autres villes. Et, quand après toutes sortes de vicissitudes, l'Asie Mineure fut soumise à la domination romaine, Smyrne passa pour être la capitale du luxe oriental. Mais ces splendeurs ne devaient pas durer. Au mois de juin de l'an 177 de notre ère, la plus grande partie de la ville fut détruite par un

tremblement de terre. Marc-Aurèle secourut les victimes avec la générosité que ce prince illustre montra en tant d'autres occasions. Smyrne se releva de ses ruines.

Mais tout ce pays connut encore maintes vicissitudes, car il fut trop souvent la proie des hordes d'envahisseurs qui ravagèrent ou emportèrent au loin tout ce que les Smyrniotes avaient créé dans l'intervalle. Cependant de temps en temps, apparaissent à travers les sombres épisodes de l'histoire de l'Asie-Mineure quelques faits consolants, qui rappellent une ère de prospérité matérielle et intellectuelle.

Pendant que Constantinople fut aux mains des Latins (1202 à 1216), Smyrne et une partie de la côte occidentale eurent pour maître l'empereur grec de Nicée. Sous Théodore Lascaris I et sous Jean Ducas Vatacès, l'Asie-Mineure retrouve son antique éclat. Ce fut ce dernier, qui construisit le bourg imperial de Nymphoia (petite ville située à quatre lieues de Smyrne) dont les ruines portent vestige d'un édifice monumental de style romain.

Bien que l'empire des Osmans fut cruellement éprouvé le 20 Juillet 1402 dans les plaines d'Angora, il se releva rapidement et grâce aux dissensions politiques et religieuses qui divisaient en ce moment là l'Europe occidentale, grâce aussi à l'indolence des Byzantins, les Musulmans, vingt-deux ans plus tard, reprirent possession de Smyrne où ils surent se maintenir. A l'exception d'une démonstration, que tenta la flotte vénitienne en 1694, Smyrne demeura depuis lors à l'abri des horreurs de la guerre, mais elle fut éprouvée par deux tremblements de terre formidables, 1688 et 1778, et par les incendies qui, à plusieurs reprises, détruisirent des quartiers entiers de la ville.

De nos jours l'instruction publique a fait un grand pas, surtout à la suite de la dernière guerre orientale (1854). L'idée civilisatrice, qui, quoiqu'on en dise, motiva cette campagne, eut une influence heureuse et agit comme un stimulant sur les esprits. La population, s'arrachant enfin à son insouciance traditionnelle, aborda activement la création de nouveaux établissements scolaires et réforma ceux qui existaient déjà. Les germes de la culture européenne fructifièrent de plus en plus, et les moeurs des Smyrniotes se modifièrent insensiblement sous

l'influence de cet heureux changement. De toutes parts on arriva à reconnaître qu'un système d'enseignement régulier bien compris et une éducation rationnelle peuvent seuls donner au pays les éléments, qui feront de la génération actuelle et de ses enfants un peuple véritablement civilisé. Si, ça et là, des esprits rétrogrades veulent entraver le courant des idées, ces velléités d'opposition disparaîtront bientôt par la force des choses. Cependant la population musulmane semble encore réfractaire au mouvement qui s'est emparé des esprits. Mais il y a lieu d'éspérer que les rapports internationaux, développés par un réseau de voies ferrées, auront bientôt emporté les dernières tràces de cet antagonisme fâcheux.

I. Les Mahométans.

Si, par impossible, l'esprit d'un des coryphées de la puissance islamite ou des lettres orientales, redescendait sur la terre, il se voilerait la face à la vue de l'abétissement qui a atteint les fils du prophète. L'éducation et l'enseignement rationneils, qui peuvent seuls infuser à un organisme social une vie saine et vigoureuse, sont choses inconnues dans ce milieu. Il est vrai qu'il n'y manque point de lois ou ordonnances règlementant les écoles publiques et que, de temps à autre, on essaie d'améliorer, notamment parmi les musulmans des classes plus élevées, l'enseignement public, mais l'étrange façon de voir qui préside à tous les actes des moslims, et l'absence des éléments propres à développer la vie de famille explique, que toutes ces tentatives, si louables et st sincères qu' elles soient, demeurent vaines. Quels fruits ont porté les lois de 1869 avec leurs dispositions organiques relatives à l'enseignement? Aucuns. — Ses paragraphes sont restés lettre morte. On n'a pas mis en vigueur l'instruction obligatoire et on n'a point donné suite au projet de réforme des écoles primaires. Il serait présomptueux de demander que 'on s'occupât d'un système rationnel d'éducation des femmes. Les hommes, qui en Asie-Mineure, dirigent l'esprit des masses (les Ulémas, Imans etc.), veillent à ce que rien ne soit changé aux conditions actuelles des femmes et à ce que l'on ne donne point aux turques une position sociale, qui aurait pour effet de les arracher à leur indifférence contemplative. Quiconque parmi les jeunes

musulmans tenterait une semblable innovation, serait sûr d'être accusé d'hérésie, et passerait aux yeux des croyants pour un homme dangereux, vomi par l'enfer.

De quelque côté que l'on regarde en Anatolie on n'aperçoit nulle part trace d'établissements scolaires turcs qui répondissent même aux plus modestes exigences. L'enseignement se pratique machinalement, d'après des principes de didactique qui abrutissent l'intelligence. L'instruction primaire surtout, cette colonne et cette clef de voûte de toute éducation, est cruellement négligée. Le prix de la rétribution scolaire ne s'élève pour l'année entière qu'à 18 piastres. Les familles sans fortune ne paient rien. Tous ces établissements ont été, pour la plupart, fondés par des particuliers.

Entrons dans une de ces écoles: Au rez-de-chaussée d'une maison vermoulue, les enfants rangés sur un paillasson font le demi-cercle autour de leur maître et sont, pour ainsi dire, couchés à ses pieds. L'iman de la mosquée voisine, qui pour se distraire, fait métier de pédagogue, trône sur une estrade assez basse. Armé de l'inévitable tschibouk dont il tire des nuages de fumée, il fait réciter aux élèves des versets du Koran ou leur enseigne avec une emphase comique les principes de l'a b c turc. Tout récemment (Octobre 1872) on a essayé de perfectionner ce système. Une lettre vizirielle enjoint aux gouverneurs généraux des provinces de s'occuper dorénavant davantage des écoles populaires. Tout village devra avoir une école élémentaire bien organisée pour les garçons et pour les filles. Les communes doivent verser aux autorités locales une somme modique pour fonder ou entretenir ces établissements. Nous ne voyons pas trop comment on arrivera à réaliser les bienveillantes intentions du gouvernement, car l'apathie des populations de l'Asie-Mineure à l'endroit de toute innovation est un obstacle sérieux à toutes les réformes proposées.

L'école moyenne ou *Ruschdié,* qui existe dans chaque chef-lieu de province et de district, est mieux organisée. Ces établissements, considérés comme institutions d'utilité publique, admettent les élèves gratuitement. L'enseignement comprend, outre l'instruction élémentaire, l'étude des langues turque, persane et arabe; les langues européennes sont exclues du programme.

Dans ces écoles on s'applique surtout à la calligraphie des diverses écritures turques. On enseigne d'abord à l'élève l'écriture usuelle *(Lulus)*, puis la *Ricca*, employée dans le commerce. Les Ruschdié de l'Asie-Mineure vont, dit-on, être bientôt réformés radicalement. Mais comme il n'existe aucun livre scolaire, propre à l'instruction des élèves, l'administration, pour peu qu' elle veuille arriver à un résultat, aura une lourde tâche à accomplir. Il est regrettable, que l'on ait, par un motif d'économie, supprimé l'an dernier la section scientifique instituée auprès du grand Conseil du Divan, section qui avait pour mission de préparer les livres d'éducation et d'instruction pratique en langue turque. On avait trouvé, pour accomplir cette tâche, des hommes capables dont les connaissances spéciales en matière d'instruction avaient assuré le succès de l'oeuvre. Ce qui a survécu en fait d'enseignement supérieur de la théologie ou du droit aux temps glorieux des califes se débite en bribes dans les médresses dont l'organisation rappelle celle des écoles conventuelles du moyen âge. A chaque grande mosquée en est annexée une. Les salles d'étude, les dortoirs et les réfectoires en sont fort vastes. Les softas ou disciples vivent en cellules. Ces établissements, jadis le berceau de l'erudition islamite, sont libéralement dotés. Ils sont administrés par l'Autorité chargée de surveiller les fondations religieuses et les séminaires (Evkaf). Les jeunes gens, après avoir reçu dans les Ruschdié une instruction préparatoire insuffisante, entrent à 18 ou à 20 ans dans les médresses et y demeurent souvent jusqu' à l'âge de trente ans et plus. C'est parmi eux que se récrutent les membres du haut et bas clergé et les juges près les tribunaux civils et criminels. Il est évident que l'enseignement scientifique suivi dans les médresses ne peut être que tout à fait superficiel et insuffisant. Tout le programme des études y tourne machinalement autour de l'exégèse du Coran; toute la science humaine devient tributaire des livres sacrés. Des commentaires arabes d'Aristote forment la base de la philosophie qui, à son tour, roule sur des subtilités scolastiques vides de sens. L'enseignement historique est façonné *ad usum fidelium*. Cependant il est juste de reconnaître que pour apprendre par coeur les chiffres, chapitres, versets et même les lettres du Coran, que pour prononcer les

mots exactement (car selon la valeur donnée à chaque lettre le mot lui-même change de sens), que pour retenir les syno nymes, les discerner selon le sens et l'orthographe, il fau un travail de mnémotechnie incessant et infatigable. Mai l'enseignement religieux en Turquie est à ce point intimemen lié aux idées musulmanes, que toutes les tentatives faites pa quelques moslims bien intentionnés en vue de perfectionner l système universitaire et l'adapter aux besoins de la civilisatio contemporaine, sont restées et devaient rester stériles.

2. Les Grecs.

La vie intellectuelle des Grecs en Asie-Mineure et dan les îles de la mer Egée n'a depuis la renaissance de la Grèc cessé de se développer graduellement.

L'étude des sciences a été, il est vrai, suivie de tou temps avec zèle et dévoûement dans les pépinières de l'hellé nisme, à Smyrne, Chios, Aivalik et Patmos; mais ce n'est qu de nos jours que l'instruction qui autrefois était le partage d quelques cercles privilégiés, s'est répandue dans le peupl L'influence de l'idée nationale qui domine l'esprit des Grecs, donné naissance à un mouvement de progrès qui a pénétr jusque dans les régions les plus reculées de l'Anatolie, sur le quelles le régime turc avait pesé le plus lourdement. Des écol s'élèvent partout. Les plus petites communes s'empressent d consacrer avant tout à l'enseignement public les maigres re sources municipales. Ce zèle est d'autant plus louable qu procède uniquement de l'initiative de la population grecque qu sous ce rapport comme sous tant d'autres, ne trouve aucu appui auprès du gouvernement. Ainsi tout récemment il a suf d'un appel du métropolitain de Césarée, aujourd'hui Kaisarijeh capitale de la Cappadoce, pour faire affluer l'argent nécessai à la fondation d'un gymnase. L'intérêt que l'on témoigne l'oeuvre nous permet de croire qu' avant fort peu de temp les habitants de ce coin perdu de l'Anatolie jouiront des bienfaits d'un enseignement perfectionné. Sur d'autres points encore, les diverses classes sociales rivalisent de zèle et travaillent en commun au grand oeuvre de l'instruction publique.

En ce qui touche les écoles des îles de Samos, Chios et

Mytilène leur essor mérite, notamment depuis vingt ans, une mention élogieuse. Ces contrées possèdent des gymnases bien organisés, dirigés par des philologues capables, puis de nombreuses écoles élémentaires et moyennes, et enfin des écoles de petites filles et des pensionnats supérieurs pour les filles adultes. Chios et Mytilène ont des bibliothèques communales importantes qui contiennent non seulement des livres de philologie, mais aussi les derniers ouvrages de philosophie et d'histoire. Il faut encore citer le gymnase d'Aivalik (le Kydoniai des anciens). Lorsque, au commencement de ce siècle, Kaïris, l'illustre mathématicien y enseignait les sciences, le gymnase d'Aivalik atteignit à l'apogée de sa gloire, et de près et de loin des disciples accoururent pour suivre les leçons du célèbre savant.

De nos jours plus que jamais depuis la domination ottomane qui remonte actuellement à quatre siècles, Smyrne porte le cachet d'une ville grecque. L'élément héllénique qui forme la partie essentielle de la population (environ 75.000 âmes) domine partout, et personne n'arrive à s'y soustraire. L'établissement connu depuis de longues années sous le nom d'école évangélique et qui comprend diverses écoles publiques du premier et du second degré, nous donne la mesure de ce que peut une commune, même quand ses ressources ne sont pas grandes, lorsqu' elle est mue par une volonté ferme et éclairée. Ces écoles élémentaires, moyennes et supérieures, sont fréquentées par 2500 élèves. Deux écoles moyennes qui correspondent aux établissements inférieurs de l'Allemagne, préparent au gymnase qui compte quatre classes. L'école évangélique pourvoit aussi aux dépenses des écoles supérieures de filles (600 élèves) ainsi qu'à celles des nombreuses écoles élémentaires de garçons et de filles établies dans les divers quartiers de la ville. Pour les familles qui préfèrent donner à leurs enfants une éducation particulière, il existe trois pensionnats grecs bien conduits, qui paraissent faire de louables efforts pour se maintenir au niveau actuel.

Tous ces établissements ont, en somme, d'excellents professeurs. L'université d'Athènes et l'Ecole Normale forment des maîtres, qui, dirigeant plus tard les écoles élémentaires moyennes ou supérieures, trouvent en Grèce comme à l'étranger un

utile emploi de leurs aptitudes. Les écoles de filles sont habituellement dirigées par des maîtresses élevées au célèbre séminaire d'Athènes. Les méthodes d'enseignement, les livres et les manuels sont les mêmes que ceux dont on se sert on Grèce.

3. Les Arméniens.

Ce qu' un touriste américain, voyageant en Turquie, a dit un jour des Arméniens, savoir que plus qu' aucun autre peuple oriental, ils ont conservé quelque chose du caractère des phéniciens, est encore vrai, si nous ramenons le terme à sa signification étroite. Adroits, actifs, entreprenants et prêts à tout faire en tant qu' il s'agit de commerce, ils savent s'intéresser utilement à l'enseignement et à l'éducation. La jeune génération s'est surtout ralliée au mouvement qui a en vue d'améliorer l'instruction publique de l'élément national. L'école principale de la communauté arménienne (350 à 400 élèves), établissement en somme bien conduit, semblait pourtant dans ces dernières années être restée stationnaire. Mais sous la nouvelle administration et maintenant que les dissensions des partis ont cessé, les questions relatives à l'instruction seront sans doute résolues d'une manière satisfaisante. Le programme des études comprend la Géographie, l'Histoire, la Physique et les Mathématiques. Outre la langue nationale on enseigne encore le turc, le grec, le fran.ais et l'anglais.

L'école communale des filles (250 à 300 élèves), dans laquelle on enseigne également le français, se développe journellement. Il est certain que cette population arménienne qui compte à peine 6000 âmes ne manque ni d'aptitudes ni de bonne volonté pour apprendre, car on trouve dans le nombre des pensionnats anglais et français un notable contingent de garçons et de demoiselles appartenant à de bonnes familles arméniennes.

C'est là un symptôme heureux, qui prouve que la population arménienne sait apprécier une éducation bien entendue. Il en est autrement à l'intérieur de l'Asie-Mineure. Là, les Arméniens, même dans les villes où ils sont en grands nombres, comme à Magnésie, à Cassaba, à Aidin etc., n'ont que des écoles fort incomplètes et mal organisées, qui manquent tout

d'abord de professeurs capables. Peut-être, quand ces contrées auront été rendues plus accessibles, les choses changeront de face. Du reste, il est probable que le mouvement intellectuel, qui s'est emparé de nouveau des Arméniens à Constantinople stimulera leurs frères de l'Asie-Mineure.

4. Les Israélites.

La cessation de la dominiation Maure sur la péninsule ibérique au commencement du 15e siècle réveilla chez les Espagnols toutes les cruautés d'un fanatisme implacable qui recherchait surtout ceux là qui répudaient les vues religieuses de l'Inquisition. Les juifs qui sous le régime sarrazin occupaient des positions influentes soit comme fonctionnaires, médecins ou savants, eurent tout d'abord à souffrir de la pérsécution. Ils s'enfuirent de l'Espagne et se répandirent sur tous les coins du globe. C'est ainsi qu'ils s'établirent en grand nombre dans l'Empire Ottoman où les sultans leur accordèrent la plus vaste hospitalité. Bien qu'ils vécussent dans un parfait accord avec la population musulmane et qu'ils établîssent leurs quartiers à proximité des habitations turques, ils ont opiniâtrément conservé, tout corrompu qu'il soit, l'idiôme que leurs ancêtres avaient parlé en Espagne. Leur communauté jouit des mêmes droits autonomes que les communautés chrétiennes. Nulle entrave politique ne restreint leur développement. L'intelligence et le zélotisme de leurs rabbins sont la seule cause de la coupable incurie avec laquelle ils assistent au dépérissement de leurs écoles qui, il faut bien le dire, sont dans un état d'abandon impossible à décrire. L'école communale israélite a, pour une population juive de 15.000 âmes, moins de 400 élèves, et l'instruction y est limitée à une stérile explication, mot à mot, des saintes Ecritures. Dans quelques écoles particulières on apprend les éléments du français. Mais la méthode d'enseignement est partout la même, inepte et abrutissante. Les efforts faits par l'Alliance Israélite Universelle en vue de fonder des écoles de garçons et de filles n'ont été guère encouragés parmi la communauté juive. Dans l'intérieur de l'Asie-Mineure il n'existe de communes juives d'une certaine importance qu'à Magnésie, Kassaba et Aidin, mais les écoles y sont encore plus mauvaises.

5. La colonie austro-hongroise et la colonie allemande.

La colonie austro-hongroise, l'une des plus anciennes de la province, a, de tout temps, en se faisant la propagatrice de la science et de la civilisation allemandes, exercé une influence salutaire sur les écoles et les communautés religieuses de Smyrne. L'établissement des Méchitaristes (67 élèves) est en pleine prospérité. Le gouvernement lui accorde un subside annuel de 1375 francs à la condition expresse que la langue allemande fasse partie de l'enseignement, et les Méchitaristes s'acquittent avec zèle et dévouement du mandat qui leur est confié. L'empire austro hongrois, fidèle au passé, ne manquera pas, dans l'avenir de garder en tout ce qui touche aux questions intéressant l'instruction publique, une attitude digne du rang qu'il occupe.

Déjà vers le milieu du siècle dernier florissait à Smyrne une petite colonie allemande qui, relativement à ses temples et ses écoles, était libéralement soutenue par les habitants de Copenhague, d'Augsbourg, de Danzig et de Halle. Dans un bâtiment appartenant à la communauté, les ministres de l'église, se faisant maîtres d'école, enseignaient l'allemand aux enfants de la ville. Malgré les conditions locales alors peu favorables la langue allemande y demeura langue d'enseignement. L'office divin auquel assistaient les danois et les suédois, était célébré en allemand, dans une chapelle propriété de la communauté. De divers côtés on s'efforça de venir en aide à cette petite colonie germanique. Malheureusement un incendie qui vers la fin du siècle dernier, réduisit en cendres la ville de Smyrne presque tout entière, anéantit le temple et l'école. Cette catastrophe fut le commencement des lourdes épreuves que la communauté traversa dans la suite. En dernier lieu un fléau plus terrible encore, la peste, fit disparaître la communauté, qui d'ailleurs se trouvait déjà à ce moment en pleine dissolution.

Dans ces derniers vingt ans la colonie allemande s'est relevée de ses ruines. Moins par le nombre que par l'intelligence, l'activité et l'industrie de ses membres, ce groupe d'européens sut arriver à une position fort influente, et cela malgré les obstacles qu'il rencontrait au milieu d'une population polyglotte, souvent hostile au germanisme. Nous croyons que le moment n'est pas éloigné où la colonie, qui se développe très rapidement,

disposera d'une école spécialement allemande calquée sur l'école allemande-suisse établie à Constantinople. En attendant, nos compatriotes et parmi eux les professeurs allemands, ont fait de leur mieux. Nous citerons notamment le pensionnat supérieur de demoiselles dirigé par les chanoinesses de Kaiserswerth. Cette institution à laquelle le consulat de Prusse avait préparé les voies, fut ouvert en 1853 par deux maîtresses de cet ordre dans un local, loué à cet effet. Le nombre des élèves s'accrût rapidement et à peine la première année se fut-elle écoulée que l'on se vit obligé de prendre une maison plus vaste. Grâce au libéral appui de personnages influents, et surtout grâce à une somme importante dont lui fit don le roi Guillaume IV, l'institution put, en 1854, acheter la maison et le jardin attenant et s'agrandir ainsi de manière à répondre à des besoins toujours croissants. Depuis lors l'établissement a pris un essor considérable. Il compte actuellement 200 à 220 élèves dont 130 sont ou internes ou demi-pensionnaires. Sur ce nombre 20 allemandes, 50 grecques, 40 anglaises, 50 arméniennes, quelques hollandaises, italiennes et russes suivent comme pensionnaires ou simplement comme externes les leçons que donnent des professeurs spéciaux, dont trois enseignent le français, trois le grec, deux l'arménien et deux l'anglais. L'allemand, facultatif jusqu'en 1872 est, depuis l'an dernier, devenu obligatoire.

L'établissement s'est tout récemment notablement étendu par la création d'une école d'indigents et la fondation d'un orphelinat. Cent dix filles, exclusivement grecques, fréquentent cette école gratuite. L'orphelinat entretient, instruit et élève 30 pensionnaires dont 7 sont allemandes, 8 anglaises, 5 grecques, 3 arméniennes, 5 juives converties et 2 turques converties. Des souscriptions recueillies à Smyrne même fournissent les fonds nécessaires aux dépenses de l'école et de l'orphelinat.

6. Colonie Française:

Bien avant la conclusion des capitulations intervenues entre la France et la Turquie (1535) la cote occidentale de l'Asie-Mineure comptait des établissements français. Les croisades eurent pour effet de disséminer sur divers points de l'Orient des traînards qui, après avoir quelque peu perdu de la foi, qui

les avait conduits en Orient, se tournèrent vers le côte pratique de la vie et se firent colons. Mais la seule présence de l'élément français n'aurait pas suffi pour faire prédominer dans ces contrées l'influence, les idées et les moeurs françaises. On commença par agir sur la religion; on s'empara de l'église et des écoles afin que dès le berceau, les enfants prissent la direction qu' on voulait leur faire suivre. Les jésuites arrivèrent dans le pays et, sous l'égide française, se remuèrent tant et si bien que les traces de leur activité sont encore partout très clairement visibles. Ce mode de propagation de l'influence française était devenu règle d'état. Cependant les jésuites quoiqu' ils eussent en haut lieu des amis dévoués et prêts à tous les sacrifices, n'étaient pas toujours sur un lit de roses. L'année 1773 amena leur expulsion de tous les points de l'Empire Ottoman. La cour de France fût très attristée de l'incident et on chercha les moyens de combler les vides qu' allait produire le départ des jésuites. Louis XVI rendit à cet effet, le 23 décembre 1773, une ordonnance qui enjoignit aux Lazaristes d'aller en Turquie prendre la succession des Révérends Pères et de les remplacer dans les églises et dans les écoles. Rome donna d'autant plus volontiers son assentiment à cette mesure, que par là, l'ancien état de choses se reconstituait imperceptiblement, quoique sous une autre enseigne. Depuis lors les Lazaristes font de leur mieux pour ressembler sous tous les rapports à leurs confrères.

Toutes les tentatives faites pour fonder des écoles laiques sont restées stériles. Dès le début on a échoué devant les intrigues réunies des confréries religieuses. Voila pourquoi l'éducation de la jeunesse des deux sexes est encore, comme par le passé, aux mains des religieux.

Il existe à Smyrne trois grandes congrégations pour garçons et filles. Le collège de la propagande, qui après la dissolution du collège de l'Archevêché fût fondé en 1845 compte maintenant 70 élèves. Le programme et la méthode de l'enseignement sont calqués sur le système adopté dans les écoles secondaires françaises. L'institution, dirigée par des Lazaristes est entretenue soit par la rétribution scolaire soit par les subventions régulières, que paie le gouvernement français.

Depuis 1841 l'école primaire des *frères ignorantins* donne l'instruction gratuite à un grand nombre de garçons indigents. Les dépenses de cet établissement sont assurées par des subsides importants, que fournit annuellement la Propagande de la Foi et par les allocations du gouvernement français. L'école des filles, tenue par les religieuses de l'ordre de St. Vincent de Paule, est fréquentée par 110 à 130 élèves. Cet institut de même que quelques crèches et orphelinats sont également très libéralement soutenus par des fonds provenant soit de l'état français, soit des ordres religieux. En dehors de Smyrne, les Lazaristes tiennent les écoles de quelques villes ou villages de l'intérieur de l'Asie-Mineure où l'on rencontre également les soeurs de Charité exerçant leur utile mission d'infirmières.

7. La Colonie anglaise.

L'esprit entreprenant des anglais a, il y a bien longtemps déjà, exploité les contrées fertiles de l'Asie-Mineure et y a fondé des établissements permanents. Après que sous la reine Elisabeth, des traités eurent garanti la sécurité des personnes et des propriétés, une puissante société de commerce, la *Levant Company* se fonda en 1581, société qui plus tard, sous Jaques I[er], sut s'aquérir une sorte de monopole, et obtenir du sultan des privilèges fort étendus. L'activité de cette société embrassait un vaste champ. Elle possédait en dehors de Smyrne des factoreries importantes à Chios, Alexandrie, Tripoli de Syrie, Tripoli de Barbari, Tunis et Constantinople. Elle représentait, réglementait et faisait exclusivement à tous autres négociants, le commerce du Levant avec la mère-patrie. C'est elle qui créa les consulats et les rétribuait. Elle avait la juridiction sur les sujets anglais. Au commencement de ce siècle, des considérations politiques et mercantiles la firent dissoudre. Eu égard à l'autorité extrâordinaire que la société avait exercée, on devait, à bon droit, s'attendre à ce que son influence se serait étendue dans une certaine mesure sur l'éducation. Mais selon les idées qui dominaient alors, on ne se préoccupa guère de ces questions et on ne donna aux choses intellectuelles qu' une attention passagère. C'est seulement dans ces derniers temps qu' apparaît

la volonté de satisfaire enfin aux exigences toujours croissantes de la jeunesse actuelle.

En vue de faciliter à la jeunesse anglaise de Smyrne une éducation conforme aux idées britanniques, on fonda en 1848, à l'aide de ressources privées, une école, qui prit le nom de „*Burnabat English College*", établissement qui, situé à Burnabat, petite ville connue par ses merveilleux jardins, déploie une activité remarquable. Un autre institut analogue, créé quelques années plus tard à Smyrne, le „*British College*" est très estimé et peut, en raison de son excellent enseignement linguistique, être considéré comme une institution internationale.

L'école supérieure de commerce, ouverte l'an dernier sous le nom de *English Commercial School* promet de prospérer, d'autant plus que, tout en s'appliquant à l'enseignement des langues vivantes, elle s'efforce de tenir compte de la position commerciale de Smyrne. Il est consolant de mentionner ici l'école populaire anglaise qui depuis peu d'années donne l'instruction gratuite aux enfants des ouvriers anglais et des employés des chemins de fer, les familiarise en outre avec les idées orientales, et leur enseigne toutes sortes de choses utiles.

Il faut finalement citer élogieusement l'école de la Mission Ecossaise qui, poursuivant, comme on le dit, une tâche purement pédagogique, est volontiers fréquentée par les enfants (garçons et filles) des familles grecques, arméniennes et israélites.

8. La Colonie italienne.

L'Italie unie réveille de nouveau les glorieux souvenirs que laissèrent jadis en Anatolie les républiques italiennes, maîtresses du commerce maritime. La mère-patrie fait des efforts louables pour développer et consolider la colonie italienne. En ce qui touche l'école nationale italienne de Smyrne, ce n'est encore guère qu'un établissement modeste mais qui bientôt prendra d'autant mieux son essor que le gouvernement italien a accordé récemment une subvention considérable avec laquelle on pourvoira aux dépenses des écoles du Levant.

9. La Colonie hollandaise.

La Colonie hollandaise était autrefois fort considérable. Depuis la fin du moyen-âge jusqu'au commencement de ce siècle

elle a eu une grande part au trafic entre l'Europe et l'Asie-Mineure, mais quand la Hollande perdit son ancienne importance politique, la colonie s'en ressentit naturellement et finit par ne plus compter que quelques familles. Elle n'a point d'écoles, mais le bien qu'elle a fait jadis en des temps plus propices, demeura certainement écrit en lettres d'or dans les annales de l'Asie-Mineure.

Les pages qui précèdent et dans lesquelles nous avons tracé à grands traits la physionomie intellectuelle de l'Anatolie, résument tout ce que des observations recueillies sur place pendant plusieurs années nous ont appris sur la contrée. L'archéologue qui parcourt l'Asie-Mineure s'approfondit habituellement à ce point dans l'étude des ruines historiques, qu'il ne lui reste aucune impression des choses qui ont survécu à ces ruines. Certes, la connaissance exacte de tout ce qui a rapport aux anciens, à ce qu'ils ont pensé, créé et accompli, est d'une haute importance; mais le présent a, lui aussi, droit à notre intérêt et nous touche peut-être davantage encore.

A côté des écoles et des établissements d'éducation, d'autres institutions fondées pour propager l'instruction, réclament l'attention. Nous citerons l'association scientifique grecque „*Homère*", qui travaille activement à répandre les connaissances utiles. Cette institution a tout récemment établi à l'aide de ses propres ressources une école normale pour les adultes. Les travaux scientifiques de l'Homère sont publiés dans un recueil mensuel. La presse politique est représentée par deux journaux turco-grecs qui contiennent les actes officiels du gouvernement, puis par trois feuilles grecques bi-hebdomadaires, deux journaux français, l'un quotidien et l'autre hebdomadaire. Ajoutons une feuille politique arménienne paraissant toutes les semaines. Il existe encore trois publications périodiques, soit politiques, soit autres, dont deux, illustrées, sont imprimées en langue grecque et dont la troisième, en arménien, est hebdomadaire.

Les imprimeries sont au nombre de 17, soit 10 grecques, 3 arméniennes, 1 turque (appartenant au gouvernement), 2 françaises et une hébraïque.

La librairie indigène et étrangère compte 10 maisons, dont 1 allemande, 5 grecques, 2 arméniennes et 2 françaises.

En fait de bibliothèques publiques nous ne trouvons guère que la bibliothèque de l'Ecole des Sciences (grecque) qui s'est, notamment dans ces dernières années, enrichie par le fonds des livres ayant appartenu au professeur Markofridis.

Autrefois les mosquées possédaient des bibliothèques et des collections de manuscrits considérables et bien classées. Les livres ont été mangés aux vers et sont à moitié pourris; les manuscrits, en tant qu' ils étaient précieux, ont été transportés à Constantinople.

IX.

LES COMMUNICATIONS.

Etendue du littoral commercial. — Routes. — Carawanes. — Le Kagirdschi ou messager. — Le Hamal. — Chemins de fer. — Bateaux à vapeur. — Postes. — Télégraphes.

Avant d'aborder ce chapitre, précisons l'étendue du territoire commercial de Smyrne.

Le nord et le nord-est de l'Asie-Mineure n'ont que très peu de rapports avec la province. Par contre le sud et le centre jusqu' à 20 lieues de distance, dirigent la totalité de leurs produits sur Smyrne. De même les marchandises européennes, centralisées à Smyrne, s'écoulent de là sur tous les points du sud et du centre. Au nord, le territoire qu'embrasse ainsi le commerce atteint jusqu'à la mer de Marmara et se prolonge par Siwrihissar jusqu'à Eskischehr. Angora seul exporte ses produits par Ismid sur la mer de Marmara. A l'est, nous trouvons la limite à Kaisarijeh et au sud-est aux montagnes ciliciennes. Mais ce que nous avons dit ne s'applique qu'aux transports directs par voie de terre. Pour le commerce maritime, la plaine de Adana, toute la côte méridionale et presque toutes les îles considérent Smyrne comme centre principal, avec lequel ils sont d'ailleurs en correspondance permanente par des steamers réguliers et par quantité de cabotiers.

En ce qui touche les communications par voie de terre, l'Anatolie compte vers l'intérieur du pays des marchés auxquels affluent les produits de tous côtés qui sont ensuite dirigés sur Smyrne. C'est à ces marchés centraux que conduisent les routses

principales, dont l'une va de Smyrne à Magnésie, Ak-hissar et Kürgakatsch, tandis que l'autre, passant à l'ouest, va par Cassaba, Alaschehr, Kula, Uschak, Afium-Karahissar, Akschehr, Konijah, Akserai jusqu' à Kaisarijeh, rejoignant par des routes locales Konijah-Eregli et Konijah-Karaman. Une troisième chaussée conduit de Smyrne à Aidin et continue de ce dernier point en longeant le Méandre jusqu'à Denislü d'où la route se bifurque d'une part sur Karadschük-Bazar, Istenus et Adalia, et de l'autre à Buldur et Isbarta.

Une chaussée macadamisée de deux lieues de long, construite par un entrepreneur qui prélève un droit de péage, réunit Smyrne et la petite ville de Burnabat. Une deuxième chaussée en voie de construction part de Aivalik à Dikeli, Pergame, Soma et Kürgakatsch. Cette route, également exécutée par un concessionnaire, aura 120 kilomètres de long sur lesquels 60 kilomètres sont terminés.

Toutes les autres voies de communication ne sont guère que des chemins ou sentiers à peu près unis, ouverts entre deux localités. Il n'existe presque pas de ponts, ou bien ceux que l'on rencontre, datent de plusieurs siècles. Ça et là, sur les points marécageux, la commune voisine ou un des habitants a construit un *Kaldyrym* ou autrement dit une rampe voûtée pavée avec de grosses pierres, large de 3 à 6 pieds, mais que l'on évite le plus que l'on peut. Car ces petits ponts sont le plus souvent, en raison de leur vétusté, remplis de fondrières, ou bien la pierre qui a servi à leur construction, généralement de la roche calcaire, s'est usée avec le temps et n'offre plus de prise au voyageur ou au cheval.

Mais si les habitants ont négligé les ponts, ils n'ont point oublié les fontaines ou les puits et notamment les musulmans se sont, de tous temps, appliqués à creuser au bord des chemins des puits ou à amener l'eau qui aboutit à de petites fontaines devant lesquelles ils ont placé des auges (souvent de vieux sarcophages) pour les animaux. Quiconque ayant voyagé en été dans ces contrées, où l'on ne rencontre souvent aucune habitation à dix lieues à la ronde, sait ce que vaut dans ces conditions, un peu d'eau potable. Voilà pourquoi aux yeux des turcs, l'établissement d'une fontaine publique est considérée

comme une oeuvre pie et méritoire. Mais dans les dernières années, la foi religieuse ayant sensiblement diminué, on s'est peu à peu habitué à l'idée que ces sortes d'entreprises sont du ressort de l'état.

Il est évident que dans les conditions où se trouvent les routes en Anatolie, il ne saurait être question d'un système de camionnage analogue à celui qui existait en Europe avant les chemins de fer. Mais l'Asie-Mineure, contrastant en cela avec les provinces septentrionales de la Turquie, a le bonheur d'avoir les meilleurs chameaux et d'en posséder un très grand nombre. Dans la seule province de Smyrne on les compte par dix mille. Ces animaux utiles sont, au sens figuré comme au sens propre, les soutiens du commerce. Sobres, infatigables, peu sujets aux maladies, ils sont d'autant plus indispensables à l'homme que leur entretien, qui coûte à peine un franc par jour, est insignifiant, comparé aux services qu' ils rendent. Un bon chameau porte dix quintaux et quatre quintaux seulement quand les voyages sont de longue durée. Il peut faire 6 à 8 lieues par jour avec une vitesse égale à celle de l'homme marchant d'un pas ordinaire. Cinq à neuf chameaux, habituellement sept, marchant à la file et suivant leur guide monté sur un âne, forment une carawane, qui à travers la boue et la poussière, passant les fleuves et les rochers, avance d'une allure régulière. Le dernier chameau porte des clochettes qui, tant qu' elles tintent, avertissent le chamelier que tout est en ordre. Ces chameliers ou plutôt ces guides, le plus souvent turcs ou turcomans, sont des hommes qui n'ont jamais couché dans un lit ou sous un abri. Vêtus grossièrement, coiffés d'un turban épais et haut qui les protège contre le soleil, enveloppés d'un gros manteau de poils de chèvre, ils se nourrissent de pain et de fruits. Quand la carawane a vent debout, le chamelier se retourne sur son âne. Quand il a sommeil, il se couche à plat ventre, laisse pendre bras et jambes ou dort assis.

Quand il est de bonne humeur, il chante pendant des heures entières, d'un ton nasillard, des chansons sans fin. Et l'âne continue sa route sans jamais changer d'allure. Il ne peut s'égarer car il suit la route, et souvent des caravanes se succèdent ainsi sans interruption pendant des lieues entières.

Le nombre des chameaux employés en Asie-Mineure au transport des marchandises s'élève à environ 45.000; — 9000 sont occupés dans les districts de Cassaba et d'Aidin, tandis que près de 8000 partent pendant l'automne des points les plus éloignés du pays, comme par exemple de Afium, Kara-hissar etc., portent les colis à Smyrne et demeurent ensuite dans le voisinage de Cassaba pour repartir vers le milieu d'Avril. En été, ces animaux regagnent les pâturages de leurs montagnes natales.

La différence considérable qui existe dans les tarifs des transports qui varient toutes les 80 lieues de 40 à 180 para par ocque, s'explique par la viabilité des routes. Or quelques unes de celles-ci sont à ce point mauvaises que souvent le tiers des chameaux succombe en chemin avant la fin du voyage Mais en général les chaussées qui partent de Smyrne sont en assez bon état jusqu'à une distance de quelques journées de marche. Les hivers sont plus doux, les fourrages et le climat sont meilleurs, de sorte que la mortalité des animaux dépasse rarement 3% pour la campagne entière (Octobre à Avril).

Après le chamelier, et égal en importance à ce dernier, vient le muletier ou mieux messager (Katyrdschi) chargé du service postal entre les villes et les centres de population. Chaque village tant soit peu habité envoie mensuellement le Katyrdschi au chef-lieu voisin pour y recevoir les lettres et les journaux et s'acquitter des diverses commissions particulières. La plupart des localités envoient leurs messagers directement à Smyrne. Les Katyrdschi sont payés partie par l'état, partie par les commerçants, qui sont pour ainsi dire ses abonnés. En moyenne le messager touche de ses clients réguliers 10 francs par mois; moyennant ce prix il porte les paquets à Smyrne où il les remet à destination et remporte les correspondances ou paquets adressés aux abonnés. Les paquets d'un certain volume, soit par exemple ceux dont le poids est égal à la demi-charge d'un cheval, paient un supplément, de même les envois d'argent. Généralement les habitants quand ils se déplacent profitent du départ du messager qu' ils accompagnent et qui les protège en cas de besoin. Le prix de cette conduite et de 75 centimes à 1 franc par cheval et par lieue.

La vie du Katyrdschi est pénible. L'importance de la mission qui lui est confiée aussi bien que le sentiment du devoir, le font partir à heure fixe, quelque temps qu'il fasse, nuit et jour. Quand les cours d'eau ou les rivières ont monté, il lui faut les traverser à la nage et souvent déjà un Katyrdschi a péri victime de sa profession. La plupart de ces messagers sont grecs, très peu d'entre eux sont turcs.

Dans ces dernières annèes le gouvernement turc a installé des bureaux de poste sur les points importants et a ordonné l'emploi obligatoire de ces bureaux. Dès lors, le Katyrdschi est ou bien forcé d'affranchir ses lettres avec des timbres, ou bien il doit simplement porter les correspondances d'un bureau à l'autre. Dans ce dernier cas l'administration lui paie une indemnité à moins qu'elle n'entretienne à ses propres frais un messager spécial qui fait alors fonction de postillon.

Le petit factage entre les villages et les hameaux est fait à l'aide d'ânes et de mulets. On rencontre quelquefois dans les fermes des chariots fort primitifs à deux roues, attelés d'une paire de buffles ou de boeufs, tels qu' on s'en servait il y a trois mille ans. Ces chariots transportent les colis ou objets lourds et encombrants qu'on ne peut charger sur les chameaux, comme par exemple la paille, le fumier, les troncs d'arbres, les pierres à bâtir etc. Indépendamment de ces véhicules incommodes on trouve dans quelques plaines des *talika,* voitures légères à quatre roues sur lesquelles est monté un coffre de bois couvert de toile. Ces talika qui n'ont point de sièges, servent de calèches de voyage et sont attelés de deux chevaux, Les voyageurs s'asseyent au fond du coffre, les jambes croisées ou s'installent sur leurs bagages. En général, le cheval s'attelle rarement et ne sert qu' aux cavaliers. Le chameau, par contre, n'est jamais monté par les européens. Pour les courses à grandes distances dans l'intérieur, on prend des chevaux ou des mulets, tandis qu'à Smyrne on emploie en grand nombre des voitures élégantes venues d'Europe.

Nous citerons finalement les hamals (portefaix), qui, à Smyrne et dans tout le reste de la Turquie absorbent à eux seuls le service des transports. Dans l'intérieur de la ville où, en raison des petites distances, le chameau est superflu et où,

eu égard aux rues étroites, les chariots sont impossibles, o emploie le hamal qui s'acquitte de sa besogne avec un vigueur et une adresse admirables. Les hamals sont tou turcs ou arméniens, venus des montagnes de l'intérieur. Lour dauds, trapus, extrêmement forts, ces hommes qui ne se nouris sent que de pain, de fromage et de fruits et qui ne boiven que de l'eau pure, portent cependant très aisément des fardeau de deux quintaux à de grandes distances et les montent jusqu au faîte des maisons. Quelques hamals portent jusqu' à quatr quintaux et font ainsi la concurrence aux chameaux.

Comme ils sont honnêtes et sûrs, on emploie les hammal en qualité de gardiens des entrepots ou des magasins. On leu donne alors un lit, plus une petite indemnité. Le métier d portefaix leur rapporte assez d'argent, de sorte que leur gai journalier atteint de 15 à 20 piastres. Les hamals étant, e règle générale, fort sobres, amassent ainsi en quelques anné de quoi retourner chez eux où ils retrouvent leurs familles. Il forment une sorte de corporation présidée par le Hama Baschi qui distribue le travail et a le droit de louer pour so compte des magasins ou dépôts dans lesquels il fait opérer l triage et l'emballage des produits indigènes qu'il expédie er suite aux quais d'embarquement. La corporation se charg également de l'enlèvement des colis passés en Douane. Tout les sommes touchées par les hamals lui sont remises; il e tient compte et le dimanche les répartit également entre le membres de l'association. Sa part de syndic n'excède que d très peu de chose celle des hamals.

Indépendamment des moyens de communication fo primitifs dont nous avons parlé, la province possède depu quelques années deux lignes ferrées; la première contournant l golfe, pénètre dans la vallée de l'Hermos en touchant Meneme et Magnésie, et aboutit à Cassaba, à 98 kilomètres de so point de départ. Ouvert depuis 1866, avec un embranchemen sur Burnabat à 5 lieues de Smyrne, le chemin qui a été con struit avec des capitaux anglais par l'ingénieur allemand Möll hausen, est d'un assez bon rapport. Le matériel roulant compt 8 locomotives, 237 wagons (43 de voyageurs, 178 de mar chandises et 16 fourgons pour les bestiaux). On a transport

depuis 1867 annuellement et en moyenne 209.080 passagers et environ 66.000 tonnes de marchandises. Ces dernières consistent pour 1872 en

Céréales	21.517	tonnes
Vélanèdes	18.025	„
Racine de garance .	3.565	„
Coton	6.366	„
Graines de coton . .	3.689	„
Marchandises diverses	12.867	„
en tout	66.029	tonnes.

En général cette voie ferrée est exploitée dans d'assez bonnes conditions; l'état qui a garanti à l'entreprise pour une période de 99 années des recettes nettes de 40.000 livres turques ou 5 % du capital fixé à 800.000 livres turques, n'a dû, dans ces dernières années, fournir qu'un supplément de 9500 livres turques. Les recettes augmenteront quand la ligne, qui sera prolongée de Cassaba à Alaschehr, ira ainsi à la rencontre des carawanes et embarquera alors les marchandises à l'endroit où se bifurque la grande voie qui réunit le nord-est à la vallée de l'Hermos. Les frais d'établissement du chemin (47 lieues anglaises) s'élèveront à 8000 livres Sterling par lieue anglaise. Déjà maintenant Alaschehr exporte annuellement près de 10.000 tonnes de marchandises (principalement des vélanèdes, céréales, opium, suc de réglisse et laine) tandis que les produits des districts que traverse la ligne prolongée (vélanèdes, alizari, froment, orge, coton, opium, fruits secs, laine de mouton et de chèvre, peaux et fourrures, animaux vivants, oeufs de vers-à-soie) représentent plus de 335.000 tonnes de marchandises.

Une autre ligne (chemin de fer de Smyrne à Aidin) suivant une direction méridionale, coupe la vallée du Caïstros, et, près d'Ephèse, remonte le long du Méandre jusqu'à Aidin. Ce chemin, long de 82 $^1/_4$ milles anglais, a été construit par des ingénieurs anglais avec des capitaux de même origine, mais les dépenses se sont élevées à ce point que l'entreprise, en dépit des recettes considérables que fournit l'exploitation n'a pas même encore pu suffire au paiement des intérêts. Le gouvernement ottoman qui a garanti une recette minimum annuelle de

112.000 livres Sterling, soit 6 % du capital fixé à 1,866.000 livres Sterling (14.359 l. St. par Kilomètre) est donc obligé de payer tous les ans le supplément énorme de 92.000 livres Sterling ou environ 709 l. St. par Kilomètre. La voie exploitée depuis 1857 possède actuellement 16 locomotives et 306 wagons (50 pour voyageurs et 256 pour marchandises et bestiaux). La moyenne des passagers annuels s'élève à 141.518, celle des marchandises à 46.978 tonnes. En 1871—1872 on a transporté:

Céréales	4.743	tonnes
Graines oléagineuses .	5.259	,,
Figues	8.551	,,
Raisins secs	3.469	,,
Huile d'olive . . .	2.599	,,
Coton	3.635	,,
Vélanèdes	7.416	,,
Emeri	3.822	,,
Marchandises diverses	9.296	,,
ensemble	48.790	tonnes.

Indépendamment des voies ferrées, les lignes de bateaux à vapeur suivantes font un service régulier.

1. Le Lloyd austro-hongrois (établi depuis 1836), chargé du transport des voyageurs, de la poste et des marchandises entre Smyrne et Trieste, entre Smyrne et les principaux ports de l'Empire Ottoman, entre la côte syrienne et le littoral égyptien, entre les ports de l'Archipel grec et ceux de l'Adriatique, et qui étend ses services jusqu'aux entrepôts de la Mer Noire, de telle sorte que cette société, la plus grande entreprise maritime du Levant, est en relation directe avec soixante ports, et rend ainsi de très grands services au commerce et à la civilisation.
2. La compagnie française des Messageries Maritimes, dont les steamers touchent depuis 1850 une fois par semaine à leur départ de Marseille (via Palerme et Syra) à Smyrne et font tous les quinze jours le service entre la côte syrienne et la côte égyptienne.

3. La compagnie russe de navigation à vapeur de commerce et du chemin de fer d'Odessa, qui depuis 1858 entretient un service régulier bi-mensuel avec les ports de l'empire russe dans la Mer Noire et la mer d'Azow.
4. La compagnie de navigation des bateaux à vapeur égyptiens (Azizié) dont les bateaux vont depuis 1860 une fois par semaine de Constantinople à Alexandrie, et touchent alternativement à Rhodes, Chios ou Syra. Cette entreprise se charge du transport des marchandises pour l'intérieur de l'Egypte et pour Djeddah.
5. La société Italienne de navigation à vapeur Trinacria qui a depuis peu de temps organisé un service bi-mensuel entre Naples et Constantinople et dont les steamers font escale à Palerme, Messine et le Pyrée.

Outre les bateaux de ces cinq grandes compagnies, il existe encore bon nombre de steamers particuliers qui, sans faire de voyages réguliers, desservent le port de Smyrne. Nous citerons entre autres les navires de Mess. Burns et Mac Ivor et ceux de Mess. John Bibby et fils à Liverpool qui effectuent des transports considérables.

Le mouvement total de la navigation à vapeur comprend 710 navires avec 532.774 tonnes (contre 213.991 tonnes en 1858) et donne pour l'année 1872 les chiffres suivants:

Pavillon	Vapeurs marchands	Tonnes	Vapeurs postaux	Tonnes
Austro-hongrois	1	1.252	162	164.230
égyptien	,,	,,	105	83.498
anglais	186	113.678	29	6.212
français	6	2.322	95	90.733
grec	3	891	,,	,,
hollandais	3	3.046	,,	,,
russes	,,	,,	53	35.614
espagnol	9	2.271	,,	,,
turcs	4	4.121	54	24.906
ensemble	212	127.581	498	405.193

La poste ottomane qui transporte principalement les corr spondances pour l'intérieur du pays a transmis en 1872

	Arrivé nombre de lettres	*Expédié* nombre de lettres	*Recettes* piastres
Correspondance officielle	20.000	220.000	70.000
Lettres de particuliers	110.000	130.000	338.516
Journaux et envois sous bande	2.000	8.500	3.500
Envois d'argent	1.200	5.850	505.000
Paquets	300	600	9.828

L'Autriche-Hongrie, la France, la Russie, la Grèce (l'Egypte (et depuis quelques mois aussi la Grande Bretagne) entr tiennent des bureaux de poste spéciaux. D'autre part les dive ses compagnies de bateaux à vapeur jouissent du privilège d transporter les lettres, les espèces d'argent, les journaux et l paquets en destination de leurs escales.

Le bureau postal austro-hongrois a, en 1872, reçu o expédié 125.758 lettres ou dépêches. Les recettes provenant d la vente des timbres atteignent annuellement environ 13.00 florins d'argent.

Les Steamers du Lloyd austro-hongrois ont transpor 98.000 lettres dont la transmission leur a rapporte 12.727 f 27 kr.

Les autres bureaux étrangers ont transmis (à l'arrivée o au départ)

le bureau français . .	132.000	lettres
,, ,, russe . . .	6.000	,,
,, ,, grec . . .	4.000	,,
,, ,, égyptien . .	36.000	,,

Le nombre total des correspondances échangées par l'intermediaire des divers bureaux s'élève donc annuellement à environ 702.000 articles.

Un télégraphe assure la correspondance electrique ave tous les points du globe.

Un document émané de la Direction des Télégraphes d l'Etat indique pour les dépêches arrivées à Smyrne en 1872 o

expédiées de cette ville, 6157 dépêches officielles, et 7916 dépêches privées qui ont produit 358.485 piastres argent ou 82.400 francs. Le service international offre au départ 38 dépêches officielles avec 503 mots et 1381 dépêches privées avec 279.615 mots et à l'arrivée 14.632 dépêches tant officielles que privées avec 309.729 mots. Les recettes totales ont fourni, pour les dépêches officielles 2070 piastres d'argent (460 francs) et 758.485 piastres (174.360 francs) pour les dépêches privées.

X.

HISTOIRE DU COMMERCE.

Origine. — Influence des révolutions politiques. — Colonies étrangères. — Fondation du Lloyd autrichien. — Autres lignes de Steamers. — La guerre de Crimée et ses conséquences économiques. — Mouvement commercial. — Navigation. — Travaux du port. — Le revers de la médaille. — Réformes nécessaires.

Lorsqu'au XIIe siècle de l'ère du monde, les Phéniciens étendirent leur commerce depuis les côtes septentrionales de la Méditerrannée jusqu'à l'île de Tenedos, située à l'entrée de l'Hellespont, Smyrne, l'une des douze villes ioniennes, n'eut qu'une part infime à ce mouvement. Pendant que les villes de Milet et de Phocée, importantes, l'une par son industrie, l'autre par sa navigation, florissaient toutes deux et purent, grâce à leur situation, échanger facilement leurs produits avec les phéniciens, Smyrne n'avait pour débouchés que la consommation intérieure et demeura, en raison de sa position exposée, un des points les plus faibles et les plus menacés des établissements ioniens.

Placée au nord-est au bord du golfe et au pied du Tantalos, bourg en ruines à peine reconnaissable aujourd'hui, Smyrne, incessamment tourmentée par les incursions des Lydiens, ne put poursuivre les tentatives qu'elle avait faites en vue de participer au commerce du peuple phénicien; et faute d'avoir été secourue afficacement par les Joniens, la ville succomba finalement en l'an du monde 627 aux attaques du roi Sadyatte. Ses murs furent rasés, et la population disséminée s'établit dans

des bourgades ouvertes. Bien que Smyrne conservât encore une certaine autonomie politique, son influence n'était pas assez grande pour qu'elle eût pu exercer une action quelconque sur les affaires de la confédération ionienne, à laquelle Milet, Phocée, Samos et Chios, plus rapprochées que Smyrne, faisaient sentir leur voisinage. La décadence de Smyrne pendant l'ère lydienne et persane fut manifeste et rapide à ce point que de la ville il ne resta bientôt plus qu'un groupe de maisons disséminées, absolument dépourvu de tout centre urbain.

Après la destruction de l'empire persan par Alexandre le Grand (330 av. J. C.) ce conquérant, devenu maître de l'Asie-Mineure, ordonna que l'on reconstruisît la ville. Mais la mort prématurée de l'illustre capitaine et l'anarchie qui s'en suivit, firent retarder la réalisation du projet.

La reconstruction de Smyrne, commencée d'abord par Antigonus du côté sud-ouest du golfe, presqu' en face de son site primitif, au pied du mont Pagos, fut interrompue par la mort de ce prince qui périt en l'an 301 à la bataille d'Ipsus. Lysimaque la termina bientot après et c'est lui qui fit éléver l'acropole à l'endroit où elle existe encore aujourd'hui.

Pendant les guerres qui divisèrent les dynasties syrienne et pergaménienne, Smyrne, tout en conservant une certaine indépendance, demeura sous la domination syrienne. Après que les romains eurent fait cesser cette domination, Smyrne favorisée par sa position, put enfin s'associer activement au commerce romain, quoiqu' elle eût à combattre la concurrence d'Ephèse, qui, siège de l'administration, jouissait naturellement de maint privilège qui lui assurait la prééminence sur les autres villes.

Le partage de l'empire romain, et plus tard les vicissitudes que subit la portion orientale de cet empire, n'amoindrirent point l'importance commerciale de Smyrne, tandis qu' Ephèse succomba aux désastres politiques, et fut encore entièrement ruinée par le retrait des eaux, qui abandonnant le port, amenèrent ainsi l'anéantissement de son commerce maritime. Les incessants troubles que traversa plus tard l'empire byzantin dans ses luttes contre les conquêtes du nord, firent enfin déchoir Constantinople de son monopole commercial, et cet événement, mémorable dans l'histoire du globe, ne manqua pas d'avoir son

contre-coup sur Smyrne. C'est dans cette grave et terrible époque de l'invasion des barbares que le commerce de l'Asie-Mineure connut ces jours d'épreuves; beaucoup de villes périrent; Smyrne, retombée au pouvoir des barbares et tourmentée sans cesse par les guerres de religion, perdit les débouchés qui jusque là, avaient entretenu son commerce. Il n' y avait plus ni la sécurité ni la liberté, qui seules peuvent assurer le succès des grandes entreprises mercantiles. La prise de Smyrne, arrachée par les Seldschouks (1074 de notre ère) aux Romains de l'est, la reprise de la ville après des combats sans nombre (1097), la conquête de l'Empire Byzantin par les Croisés, et enfin la fondation d'un Empire latin furent le signal d'une anarchie générale. Tels que des oiseaux de proie, des hordes d'aventuriers européens se jetèrent sur la côte occidentale. Candie, les Cyclades et quelques villes importantes du continent européen tombèrent aux main des Vénitiens, qui, protégés par la république de Venise alors au faîte de sa puissance, s'emparérent d'îles entières, tandis que sur le littoral grec les Champelitte, les Villehardouin etc. fondèrent leurs principautés. Soixante années plus tard l'empire latin disparut, et Michel Paléologue, ce prince cruel, astucieux, mais intelligent et énergique, put de nouveau dominer de Byzance la plus grande partie des anciennes possessions de l'empire, mais ce fut là un tronc sans membres. Trébisonde gouvernée par un prince de la dynastie Komnène, demeura indépendante de même que l'Epire, la Thessalie et les principautés franques de l'Hellas et du Péloponnèse.

L'empereur n'osa pas reprendre les îles aux vénitiens, car lui-même n'avait pu reconquérir sa capitale qu'avec le secours des génois et c'est ainsi que s'explique l'apparition des génois sur ce côte de l'Archipel. Les Latins de Constantinople n'avaient jamais pu prendre pied en Asie et les Lascarides tout comme plus tard les Paléologues, y régnèrent en souverains, ayant Nicée pour résidence. Après que les princes de ces deux dynasties eurent repris bon nombre de provinces européennes et réoccupé la métropole, ils se trouvèrent naturellement ennemis des vénitiens. Comme leur flotte avait été anéantie et qu'ils étaient trop pauvres pour en armer une autre, force leur fut de s'allier

avec la Reine de l'Adriatique. Des privilèges considérables, largement exploités par ce peuple industrieux et plus tard par les génois, furent les conséquences de cette alliance. En fait de territoires, ils prirent Chios, Phocée, Mytilène etc., qui devinrent la propriété de familles génoises, sous la suzeraineté nominale des empereurs grecs, et c'est peut-être de ces divers points que des garnisons génoises détachées là, gardèrent dans leur propre intérêt ou dans l'intérêt impérial les acropoles de Smyrne et d'Ephèse. Il est probable que les Giustiniani, les Castelli dont on retrouve les noms encore aujoud'hui à Smyrne, descendent des anciennes familles génoises venues dans le pays à l'époque dont nous parlons.

Pendant ce temps l'Empire des Paléologues marchait rapidement vers sa fin. Après la mort de Michel, des dissensions survenues au sein de la famille impériale affaiblirent la dynastie, de même que l'avaient fait en Europe les Serbes et les Bulgares; les Turcs, conduits par un prince de la maison d'Osman, s'annexèrent successivement en Asie-Mineure tout le territoire grec. De plus, une nouvelle lutte domestique ayant éclaté parmi les Paléologues, les turcs arrivèrent en Europe et nous les retrouvons au commencement du quinzième siècle maîtres de Smyrne depuis assez longtemps.

Les incessants changements de gouvernement, tantôt vénitiens, rhodiens ou génois, empêchèrent le commerce aussi bien à Smyrne que dans la province. Ajoutons que les déprédations des pirates, dont le métier n'avait jamais été plus florissant, paralysaient la navigation qui venait précisément de se relever sous le régime génois.

Pendant que les peuples civilisés de l'Occident développaient librement leur commerce et, secondés par l'art et l'industrie, s'ouvraient des routes nouvelles, la ville si cruellement éprouvée déjà, subit encore d'autres calamités. En l'an 1402, Tamerlan parut devant Smyrne, et après un siège de quinze jours la força de capituler.

Les habitants, du moins ceux qui avaient échappé au glaive de Tamerlan, furent décimés par la peste qui revenait à des intervalles périodiques. La population décrût rapidement et les Smyrniotes, privés de ressources, ne purent plus relever leur

navigation. A partir de ce moment, le mouvement commercial de Smyrne demeura circonscrit par l'oppression étrangère et par les obstacles qui en furent la conséquence et ne dépassa point les limites de la province.

Les quelques européens établis dans Smyrne n'y étaient que tolérés. On leur assigna des quartiers *(Frankhanés)* situés le long de la Rue de la Marine. Ces cours se fermaient tous les soirs au coucher du soleil. Smyrne, dès lors placée sous la juridiction de Magnésie, siège temporaire des sultans, s'amoindrit et devint bientôt un simple village. Les arrivages (autrefois si importants) de l'intérieur de l'Anatolie cessèrent complètement, car les ravages qui suivirent les conquêtes des turcs, eurent pour résultat de chasser le paysan, jusque là victime de maintes épreuves et constamment menacé dans son existence ainsi que dans celle des siens. Cette époque mémorable dans les annales commerciales de Smyrne mérite d'autant plus d'être considérée comme formant un chapitre important dans l'histoire de l'Asie-Mineure, qu'à partir de ce moment Smyrne demeura à l'abri de toute commotion de ce genre.

Les graves événements dont l'Orient fut le théâtre, comme par exemple la conquête de Constantinople par les Turcs (1453), le vaste développement du commerce qui, sous la suprématie espagnole et portugaise, suivit la découverte de l'Amérique, tout cela passa inaperçu pour Smyrne, car, abstraction faite de l'abandon où se trouvait alors l'Anatolie, abandon qui interrompit longuement les exportations, le commerce se portait en ce temps là bien plus vers les régions lointaines de l'Occident. Ajoutons aussi que la route maritime nouvellement trouvée (1497) et par laquelle les navigateurs, doublant le Cap de Bonne Espérance, gagnaient l'Inde, eut pour résultat de faire complètement déserter l'ancien trajet par la Perse et celui de la mer Caspienne par la Tauride vers les ports de l'Asie-Mineure.

Ce fut seulement à la fin du seizième siècle, après que les Hollandais eurent lutté de toutes leur forces pour maintenir vis-à-vis des anglais leur suprématie commerciale, que les regards de l'Occident se tournèrent de nouveau du côté du littoral oriental de la Méditerranée, notamment vers l'Asie-Mineure.

Les Hollandais devinrent au commencement du XVIIe siècle les maîtres du commerce du Levant. Les maisons importantes d'Amsterdam établirent des comptoirs dans les principaux ports de cette mer, et la navigation prit un nouvel essor. Disons aussi que les Pays-Bas, aidés en cela par les autres puissances européennes, réussirent à obtenir de la Turquie certains privilèges qui furent consentis aux colonies européennes.

Le commerce avec l'Orient grandit alors à tel point que le gouvernement néerlandais fut forcé d'instituer à Amsterdam une seconde chambre de commerce, qui eut pour unique besogne de s'occuper des intérêts du Levant. Par la création d'autres colonies, telles que celles des Danois et des Suédois, les affaires augmentèrent de toutes parts. Le marché se ranima par de nouveaux arrivages, car même pour l'Anatolie, une meilleure ère s'annonçait. La civilisation qui gagnait peu à peu les provinces vit grandir le commerce d'importation. Les habitants de l'Archipel, de Chios, Mytilène, Rhodes, Samos, Naxos etc., qui par la vente des huiles, des éponges et des céréales avaient retrouvé un certain bien-être, donnèrent l'exemple. Smyrne, entrepôt central, non seulement fournit à ces îles tous les produits européens dont elles avaient besoin, mais étendit encore les débouchés dans l'intérieur, au nord jusqu'à Pergame et Uschak, au sud jusqu'à Konijah et la Tauride.

L'Angleterre qui, après de longues luttes, ébranla enfin la suprématie des Pays-Bas et s'assura la domination sur toutes les mers du globe, envoya à la fin du XVIIe siècle, à diverses reprises, sa flotte dans les eaux du Levant, et, encouragée par les succès qu' avaient obtenus ses devanciers hollandais, elle consacra toute son attention au commerce méditerranéen. Les ressources dont les anglais, plus qu'aucune autre nation, pouvaient disposer en vue d'entamer des relations commerciales avec l'Etranger étaient naturellement tout spécialement adaptées au but à atteindre, c'est à dire qu' il s'agissait d'exploiter le plus largement possible ce nouveau champ ouvert au négoce britannique, et l'utiliser aussi bien au point de vue de l'importation qu'à celui de l'exportation. La *„Levant Company"* qui fonctionna plus d'un siècle, aida essentiellement ce projet. Dans ces conditions Smyrne prospéra rapidement et

redevint bientôt, de village qu'elle était, une ville commerciale importante. Des négociants européens à la tête de vastes entreprises occupèrent des milliers de familles, répandant le bien-être dans le pays.

Au commencement du XVIII[e] siècle, Smyrne comptait déjà 30.000 habitants. L'arrivée de nouveaux colons augmenta ce nombre et accrût la population dans des proportions inconnues sur les autres points de l'Orient. L'Autriche fournit dès ce moment le plus grand contingent des colonies qui s'établirent à Smyrne et dans le reste de l'Orient. La paix de Belgrade avait enfin fait succéder le calme aux tourmentes passées. Les deux états avec leurs nombreuses voies de communication virent refleurir le commerce. Les districts septentrionaux de la Turquie commencèrent à se mouvoir. Les produits du sol fertile de la Serbie et de la Bosnie retrouvèrent et cette fois plus abondamment que jadis, des débouchés en Autriche. Celle-ci, appuyée sur l'Allemagne industrielle, fournit aux bazars turcs des articles manufacturés et des marchandises de tous genres. L'industrie de Vienne et celle de Bohême qui rivalisaient déjà à cette époque avec celle de l'Angleterre, assurèrent à leurs produits fabriqués selon le goût oriental, un débouché régulier et permanent. Plusieurs fabriques de verrerie et de porcelaine de Bohême fondèrent à Constantinople et à Smyrne des dépôts qui, pour la plupart, existent encore aujourd'hui. Le service des postes et le transit par l'Autriche devint plus régulier; deux fois par mois des estafettes venues d'Europe portaient les lettres à Smyrne par Constantinople et Brousse, tandis que l'envoi par Venise et Trieste à bord de navires marchands, prenait souvent des mois entiers.

La fondation de l'Académie Orientale de Vienne qui date du règne de Marie Thérèse, témoigne de l'intérêt que le gouvernement autrichien portait alors aux relations avec la Turquie. Le but de cet établissement était, comme il l'est encore aujourd'hui, de former des diplomates et des consuls pour les missions du Levant et de les familiariser avec les langues orientales.

Au commencement de ce siècle, la France, rendue au calme, prit une part active au commerce méditerranéen. Les

progrès de la civilisation et la prospérité qui renaissait partout, firent bientôt répandre chez les orientaux, amateurs du faste, les articles de fabrication française; d'autre part Smyrne et Brousse vendaient des quantités considérables de soie brute à la France qui, grâce à sa position géographique, était encore l'intermédiaire naturel du transit avec la Suisse et l'Allemagne occidentale.

La révolution grecque et les réformes décrétées sous les gouvernement de Mahmud II, la marche progressive des armées russes jusqu'à Varna, la fondation du royaume héllenique et enfin la fréquente apparition de la peste, n'eurent qu'une influence passagère sur le commerce de Smyrne et de l'Anatolie.

Par contre, l'application de la vapeur aux navires marchands, innovation qui date de 1830, amena une révolution considérable dans le mouvement commercial. Les relations devenues plus rapides, notamment avec les ports, multiplièrent les affaires en Orient. L'Angleterre, toujours pionnière du progrés, sut par l'établissement de steamers réguliers dans la Méditerrannée, utiliser vite et bien les avantages qu'offrait le nouvel état de choses. Trieste, aidée par sa marine marchande, si rapidement organisée et pourtant si supérieure à celle de Venise, ne pouvait rester en arrière, sous peine de déchoir du rang qu'elle avait acquis comme premier port de l'Autriche. Le zèle que déploya l'ingénieux baron de Bruck lors de l'établissement d'une ligne de Steamers réguliers entre les ports principaux de l'Adriatique et de la Méditerranée, et la sollicitude qu'il ne cessa de témoigner à cette entreprise pendant de longues années; démontrent combien cet homme d'état était convaincu de l'utilité de son oeuvre. Trieste doit sa prospérité actuelle à la réforme dont Bruck avait pris l'initiative et qu'il a accomplie, tout comme Smyrne et les autres ports du Levant sont essentiellement redevables de leur développement aux lignes postales et maritimes établies en 1837 et qui depuis lors assurent des communications régulières entre cette partie de l'Orient et l'Autriche et l'Allemagne.

En dépit des lignes rivales de steamers français, russes, italiens, égyptiens et turcs créées plus tard, les bateaux du Lloyd autrichien ont continué de maintenir dans les eaux du

Levant la suprématie qu'ils se sont assurée par leur excellente organisation, et il faut espérer que ce vaste établissement maritime, le plus important de la monarchie austro-hongroise, s'efforcera aussi dans l'avenir, de conserver par des tarifs modérés et par un service rapide et sûr le rang qu'il s'est acquis parmi les compagnies maritimes de l'Europe. Les craintes qu' avait fait naître l'augmentation des lignes de steamers se sont dissipées lorsqu'on a reconnu que la décentralisation produite par cette augmentation, loin d'amoindrir le mouvement, l'a tout au contraire favorisé dans une proportion notable. En effet, la statistique démontre un accroissement constant. Le déficit dans les importations a été plus que compensé par l'extension des exportations. Il est vrai que, par suite de l'établissement de ces nouvelles lignes, les îles de Syra, Chios, Mytilène, ainsi que les villes maritimes de Adalia, Adana, Alexandrette et Beyrouth sont entrées en relations directes avec l'Europe, de même que les caravanes de l'intérieur ont, de préférence, amené leurs marchandises jusqu'aux escales desservies par ces steamers. Mais aussi les exportations de Smyrne ont augmenté, car le commerce profitait ainsi des avantages qu' offrent toujours les expéditions rapides qui permettent de profiter en temps utile de la situation du marché européen. On connaît le rôle important qu'a joué la navigation à vapeur de la Méditerranée pendant la guerre de Crimée. Apres Constantinople, c'est Smyrne qui obtint la plus grande partie des fournitures militaires et qui profita le plus des affaires qui s'engagèrent à l'occasion de ces vastes opérations et le bénéfice eû été considérable si la conclusion inattendue de la paix n'avai brusquement arrêté les spéculations. Indépendamment des pri vilèges obtenus par les grandes puissances en faveur des popu lations chrétiennes, Smyrne doit à cette mémorable guerr d'Orient maintes entreprises créées par les capitaux anglais comme par exemple l'établissement du premier chemin de fer turc (de Smyrne à Aïdin). A cette même époque remonte la construction de la ligne télégraphique qui, réunissant l'Empire Ottoman à l'Europe, passa d'abord par Chios, puis par Gallipoli et en dernier lieu par Constantinople.

L'importance des arrivages d'Europe qui, venus du nord est, se dirigeaient vers Smyrne, encouragea un entrepreneur

anglais à construire en 1865 une seconde ligne ferrée jusqu'à Cassaba.

Un traité intervenu en janvier 1873 entre le gouvernement ottoman et la société anglaise, permet de croire que cette voie sera prolongée jusqu'à Alaschehr.

Le tableau qui suit, donnant les chiffres des importations et des exportations durant une période de vingt années, nous fait pressentir l'essor que prendra le commerce de Smyrne après l'achèvement des diverses routes ou lignes ferrées actuellement on voie de construction.

Les chiffres qui suivent, tirés de recherches faites à la Douane, donnent pour les années 1852, 1862, 1871 et 1872 le résultat spécifié ci-après:

	Valeur des importations		Valeur des exportations	
1852	11,802.956	fl. v. a.	15,362.203	fl. v. a.
1862	31,294.800	„	26,100.243	„
1871	41,290.900	„	36,405.000	„
1872	48,668.376	„	34,738.232	„

La navigation présente un mouvement également progressif, et d'année en année, les voiliers cèdent davantage la place aux vapeurs:

	Vapeurs postaux	Vapeurs de Commerce	Voiliers	Nombre total des navires	Tonnage
entrés en 1852:	167	88	1207	1462	245.929
sortis „ „	172	83	1180	1435	250.819
entrés „ 1862:	463	129	956	1548	507.826
sortis „ „	459	131	1009	1599	510.953
entrés „ 1871:	424	180	801	1405	928.933
sortis „ „	419	176	686	1284	620.374
entrés „ 1872:	498	212	950	1640	639.332
sortis „ „	495	204	801	1500	612.171

Les petits caboteurs navigant sous pavillon turc et grec ne sont point compris dans les chiffres ci-dessus.

L'accroissement du mouvement maritime fit naître une entreprise française qui, dirigée par les frères Dussaud de Marseille, s'occupe activement de construire des quais à Smyrne. L'on craint, que le commerce souffrira des droits assez élevés

qu'il est question d'imposer aux négociants, mais nous avons lieu de croire que les taxes fixées pour l'emploi des quais seront en rapport avec le tarif d'embarquement et de débarquement, ainsi que cela a d'ailleurs été formellement stipulé par le gouvernement turc dans l'acte de concession.

Maintenant, puisque le port de Smyrne et la province tout entière prospèrent aujourd'hui d'une manière évidente pour tous comment se fait-il que cet entrepôt maritime soit actuellement beaucoup plus qu'aucun autre port du Levant, frappé de discrédit? Le négociant européen se demandera les causes de la défaveur dont souffre Smyrne.

Nous croyons qu'il faut d'abord s'en prendre aux conditions sociales qu'ont créées les nombreux éléments hétérogènes accumulés dans ce pays. L'administration de la province s'est ressentie de cet état de choses et, il faut bien le dire, si l'on considère les difficultés qui entravent en général l'éxécution d'entreprises d'utilité publique, il se passera encore bien des années avant que l'on ait complètement remédié au mal.

Au nombre des réformes qu'a introduites le gouvernement turc, il convient de signaler l'établissement du tribunal de commerce (Tüdscharet) installé vers 1850. Ce tribunal juge d'après des lois européennes pour la plupart empruntées au Code Napoléon, et en raison du concours que lui prêtent les délégués envoyés par chaque colonie, il passe pour être plus impartial que les autres cours de justice. La procédure est sommaire et l'exécution des jugements fort rigoureuse. Seulement il est regrettable que parfois des arrêts dont l'exécution incombe aux autorités locales, notamment ceux dans lesquels il s'agit de valeurs mobilières, restent sans effet par suite de divergences entre les textes du droit civil et du droit commercial. Parmi les réformes qu'il serait urgent d'introduire nous citerons en première ligne les changements que réclament la perception des dîmes et l'organisation des douanes. Ces deux services ont, jusqu'à ce jour, traîné de manière à entraver sensiblement le commerce.

Il y a encore d'autres réformes qui intéressent des institutions étroitement liées au commerce, car les trois crises qui se sont succédé à des intervalles assez rapprochés (1846, 1864, 1865 et 1867) sont la conséquence d'un état de choses mal

défini. Voyons par exemple les usances du marché. Les affaires d'importation se traitent à Smyrne comme à l'intérieur de la province, à des échéances infiniment éloignées; d'autre part, les contrats pour la fourniture de produits indigènes se font au comptant, contre espèces. Or, quand la récolte est mauvaise, les crises locales exercent dans ces conditions des effets désastreux. Voilà pourquoi les européens se sont, jusqu'à présent, tenus éloignés de toute entreprise financière, et ont hésité à s'associer à des banques smyrniotes. Ajoutons que la diversité des monnaies, des poids et mesures contribue également à perpétuer le mal.

En dépit du nouveau système monétaire, fondé en 1844, bon nombre de marchands persistent à conserver les anciennes traditions, ce qui favorise maintes irrégularités, surtout dans le petit commerce. Disons finalement, que ni les agents de change ni les courtiers en marchandises ne sont assermentés, ou soumis à un contrôle, ou bien tenus à fournir un cautionnement, ce qui a pour effet de laisser un libre jeu à bien des abus.

Si la fraction intelligente et industrieuse des négociants de Smyrne réussit à réformer tous ces abus et à substituer un état de choses normal à un système dont souffre le commerce, Smyrne aura conquis bientôt la place à laquelle lui donne droit son passé glorieux et sa position si merveilleusement favorisée par la nature.

XI.

MONNAIES.

a) Monnaies d'argent.

Le système monétaire de l'Empire Ottoman n'a jamais été bien régulier et dans ces derniers temps la monnaie a diminué de plus en plus. La monnaie nouvelle dont on a ordonné la fabrication en 1844 n'existe pas en quantité suffisante. Bien qu'on ait ordonné, le retrait de toutes les pièces anciennes celles-ci sont restées en circulation, et comme les pièces nouvelles qui ne suffisent pas au besoins du commerce, sont d'un titre plus élevé, leur cours subit, selon l'état du marché, de grandes variations. Depuis 1844, conformément à la nouvelle loi monétaire, on a frappé les monnaies désignées ci-après:

a) monnaie d'or, cinq espèces, à 500, 250, 100, 50 et 25 piastres, du poids légal de 36.080, 18.040, 7.216 3.608 et 1.804 grammes, au titre de 916 millièmes

b) monnaie d'argent, six espèces à 20, 10, 5, 2, 1 et 1/2 piastre du poids légal de 24.055, 12.027, 6.013, 2.405 1.202 et 601 grammes au titre de 830 millièmes:

c) monnaie de cuivre, cinq espèces à 40, 20, 10, 5 et para du poids légal de 42,896, 21,448, 10,724, 5,362 et 1,072 grammes.

Ces nouvelles monnaies, d'après le souverain qui en a ordonné la fabrication, s'appellent *Medschidié*, et cette désignation s'applique surtout aux pièces d'argent de 20 piastres.

Conformément à la loi, les monnaies frappées depuis 1844 contiennent en moyenne 235 pièces ou piastres d'argent par marc colonais d'argent pur, par conséquent la valeur intrinsèque de la piastre d'argent à 40 para atteint:

a) en monnaie d'argent d'Autriche (à 21 florins le marc colonais d'argent pur) 0.8936172 florins d'argent = $8^{9}/_{10}$es Kreuzer, soit 1 florin d'argent = $11^{21}/_{89}$ piastres = 469 paras;

b) en monnaie allemande: (à 42 marcs de l'Empire = par marc de Cologne argent pur) 0.178234 marcs de l'Empire = $17^{7}/_{8}$ Pfennigs; soit 1 marc de l'Empire = $5^{85}/_{143}$ piastres = 224 paras;

c) en monnaie de France (à 5242 francs pour le marc de Cologne argent pur) 0.2234043 francs = $22^{16}/_{47}$ centimes; soit 1 franc = $4^{10}/_{21}$ piastres = $179^{1}/_{21}$ paras.

d) en monnaie anglaise 0.0086736 Livres Sterling = 2.0745 pence; soit 1 Livre Sterling = $115^{9}/_{13}$ piastres = 115.693.077 paras.

Le rapport de l'or à l'argent de la frappe nouvelle est comme 1 à 15.0999255 ou comme 1 à 15.1.

b) Papier monnaie.

Le papier n'est plus en circulation depuis que le gouvernement a supprimé les Kaimé, aussi bien ceua qui portaient intérêt que les autres. Cependant la succursale de la Banque Impériale Ottomane possède le privilège, afin de faciliter les relations commerciales, d'émettre pour Smyrne même, des assignats de 10 medschidié et des billets de 200 piastres d'argent.

c) Cours du change.

Les lettres de change sont tirées en *monnaie de change,* qui a pour base le medschidié ou la pièce de 20 piastres d'argent. Bien que la monnaie de change doive être acceptée pour 23·15, elle a, dans ces derniers temps, par suite du manque de piastres, subi une hausse forcée. Aujourd'hui le Medschidié est à 23·25 et la livre turque (pièce d'or) à 118·25 piastres.

Les changes sont:

Vienne-Trieste	3 mois	462—465	piastres	=	80 fl. v. a.
Londres-Liverpool	3 „	128—120	„	=	1 livre St.
Paris-Marseille	3 „	200—202	„	=	40 Francs
Anvers	3 „	204—205	„	=	40 „
Hambourg-Berlin	3 „	127—127$^1/_2$	„	=	20 Marcs de l'
Amsterdam-Rotterdam	3 „	422—425	„	=	40 fl. holland
Odessa-Petersbourg	3 „	16$^3/_4$—17	„	=	1 Rouble pa

De tous ces changes, ceux sur l'Autriche et la varient le plus.

XII.

BANQUES.

La succursale smyrniote de la Banque Ottomane fondée à ɔstantinople en 1853 à l'aide de capitaux français et anglais, ıt seule être qualifiée de banque dans le sens réel du mot. but de cet établissement et de ses succursales a été, dans le ncipe, de centraliser tous les fonds dus à l'Etat, dans toutes parties de l'Empire, de retirer de la circulation les illes monnaies usées et de les remplacer par des pièces ıves en or ou en argent, puis d'escompter des traites, mettre des mandats tant sur la province que sur l'etranger, un mot d'entretenir des relations avec les diverses places 'opéennes, d'effectuer des envois d'espèces sur ces divers points de soutenir le commerce par des prêts hypothécaires à —15%, sur plusieurs signatures. Cette dernière partie de son ›gramme n'a été remplie qu'à moitié, car depuis quelque ıps la succursale de Smyrne a de beaucoup restreint ses :rations, et elle escompte seulement des traites de premières isons ou bien accorde des avances sur marchandises. Les :res succursales ne s'occupent que de faire rentrer les sommes es à l'Etat. La succursale de Smyrne est autorisée à émettre banknotes pour les besoins locaux, à la condition qu'un rs des sommes émises sera représenté par des dépôts en ;ent.



XIII.

POIDS ET MESURES.

a) Mesures de longueur.

Le *pic* = 0.8766 aunes de Vienne (68 centimètre qui pour la mesure des tapis etc., se divise en 8 fractions. en est de même de *l'Endasch* usité dans le petit commerce qui est égal à 65 1/3 centimètres.

b) Mesures des céréales.

Le kilé légal de Constantinople équivaut à 36·103 litr = 1820 pouces cubes de Paris = 0·12416 quarters anglai Autrefois 1 1/2 kilé de Constantinople équivalaient à 1 kilé Smyrne, mais ce mode de compter est aboli depuis lon temps.

c) Mesures des liquides.

Pour mesurer les liquides, on a des vases qui contienne en eau de puits, le volume représentatif du poids qu'il s'ag d'appliquer. On a ainsi des récipiens d'une oke, d'une 1/ d'un 1/4 et d'un 1/8 d'oke. L'oke contient 1·2817 litres = 64·612 pouces cubes de Paris. Comme ces mesures sont fort raremer controlées, le public a fini par renoncer à leur emploi; le vi et l'huile d'olive en gros s'achètent maintenant au poids.

d) Poids du commerce.

L'oke de 400 drams représente 1280·9266 grammes. On s'en sert pour peser le café, le sucre, l'indigo, le riz et, en général, les comestibles et les articles d'épiceries. Le cantar de 44 okes serait, dès lors, égal à 100·642 livres de Vienne ou 56·3608 ou 112·7215 livres douanières allemandes. Mais le cantar réel ne dépend nullement de l'oke et constitue un poids spécial de 100 Rotoli qui sert pour les balances décimales, seules usitées dans le commerce de gros. Ce cantar pèse 1 quintal et 6 onces de Vienne ou $100^{3}/_{16}$ livres de Vienne = 56·1062 kilogrammes ou 112·2124 livres allemandes. Il est vrai que dans la pratique on assimile le cantar à 44 okes, ce qui est inexact. Si l'on considère l'oke comme étant la 44e partie du kantar, on a, pour cette deuxième espèce d'oke, un poids de 2·27699 livres de Vienne = à 1275·14096 grammes ou 2·550282 livres douanières d'Allemagne. En général on assimile le cantar à 44 okes ou 100 rotoli, à un quintal de Vienne de 100 livres, donc 1 rotoli pour 1 livre, et l'on se sert des balances divisées d'après les poids de Vienne.

Les fruits du midi, les noix de galle, la gomme, le mastix, l'huile d'olive, les graines, l'éméri, la cire, sont vendues d'après le cantar lourd de Smyrne; tandis que la garance, le coton, la gomme traganthe, les graines jaunes, la laine de moutons, les vélanèdes et d'autres articles se vendent d'après le cantar léger de $41^{9}/_{10}$ d'okes égaux à 95·178 182 livres de Vienne = 54·3009 kilogrammes = 106·6018 livres douanières allemandes. Le pesage de ces produits se fait, il est vrai, d'après le cantar lourd, mais on ajoute 5% pour la différence entre les deux poids. L'opium s'achète selon un poids spécial, c'est à dire que l'on le pèse avec des okes lourdes qu'on convertit ensuite en Tscheki. Le Tscheki réprésente $^{5}/_{8}$ d'oke léger, ou $27^{5}/_{462}$ okes lourdes. Les poils de chèvre (filiks) sont vendus d'après un poids également arbitraire. On les vend par Tscheleki à 2 okes lourdes ou 800 drammes.

XIV.

DOUANES.

Les droits d'entrée sont fixés à $8^0/_0$ du prix d'estimatio des marchandises; les droits de sortie à $1^0/_0$ et ceux de transi à $2^0/_0$ payables en argent (Medschidié). Tous les produits indi gènes destinés à être consommés dans Smyrne, sont, comm les produits étrangers, assujettis à un droit de $8^0/_0$. En outre toute marchandise qui quitte le territoire pour entrer dans l province, paie un droit de $4^0/_0$. Les expéditions de tabac (obje d'un monopole) ne sont autorisées que moyennant le dépô d'une caution. Cette caution est restituée ultérieurement su production d'un certificat constatant l'arrivée du tabac au lie de destination, moyennant déduction d'un pour $^0/_0$ pour droit d sortie.

XV.

USANCES.

a) Usances en général.

Le crédit alloûé aux acheteurs d'articles européens se règle habituellement d'après la nature de ces articles. Pour les produits manufacturés anglais destinés au bazar on calcule l'échéance des crédits à partir de l'envoi, si les achats sont faits à commission, plus rarement à partir du jour de leur arrivée. Au bout de ce temps, l'acheteur doit payer comptant ou fournir des traites à courte ou longue échéance. Les denrées coloniales sont vendues d'ordinaire contre des traites payables de 30 à 90 jours. Par contre les négociants quincailliers et marchands de nouveautés etc. reclament un crédit plus long, surtout en été. Du reste tous les négociants, qui vendent sur place ne commencent à payer qu'après l'expiration du terme qui leur a été accordé, et alors ils le font par à-comptes selon leurs recettes hebdomadaires. Le samedi est fixé pour l'encaissement des traites et le paiement de toutes les affaires. L'intérêt légal est de 12 %. Mais les avances d'argent envoyées à l'intérieur de la province coûtent souvent jusqu'à 22 %. L'encaissement sur place est calculé à raison de $^1/_4$ %, la commission de change $^1/_4$ % à payer par le vendeur; le droit de courtage selon le volume des marchandises, $^1/_4$ à $^1/_2$ % du vendeur et de l'acheteur; la vérification des marchandises coûte également de $^1/_2$ à 1 % payé par l'acheteur. Les vérifications de l'opium prennent $^1/_2$ %, mais moyennant

cette indemnité ils garantissent pleinement la qualité du produit. Les courtiers, suivant un abus qui date de loin, paient 1 $^0/_0$ au personnel du comptoir.

La vente d'articles destinés à l'exportation se fait uniquement au comptant contre espèces, ou, dans les cas les plus favorables, le vendeur accorde pour la seconde moitié de la facture un délai de sept jours. Les commissionnaires de Smyrne comptent $2\,^1/_2$ à $3\,^0/_0$ pour provision d'achat et de vente y compris les frais justifiés. Le Ducroire est compté à $3\,^0/_0$, la perte de change à 1 $^0/_0$. Les affaires de consignation en Draps ont généralement, en raison des trop longues échéances et des risques courus, donné des pertes réelles, tandis que les opérations en denrées coloniales se liquident mieux et plus rapidement. Les Sarafs (changeurs) dont le nombre s'est considérablement accrû dans ces derniers temps, s'occupent presque exclusivemen du change des monnaies, et ce commerce, eu égard aux masse de monnaies étrangères qui circulent dans le pays et dont l cours est constamment soumis à des fluctuations, donne d'excellents profits. Les Sarafs bien posés escomptent des traite locales à courte échéance contre des provisions assez élevées e ouvrent à leurs clients des comptes courants contre $^1/_8$ à $^1/_4$ ^{0} de commission sur le montant brut des sommes avancées.

b) Droit de Change.

Le code de commerce promulgué en 1850 et entré e vigueur deux ans plus tard et qui est calqué sur le code d commerce français, se divise en 4 parties. Le titre premie traite des sociétés en général, le titre 2 des lettres de change le titre 3 de la faillite et des banqueroutes, et le titre 4 du commerce maritime et des assurances. Mais comme ce code n'a point prévu bon nombre de cas qui se sont présentés depuis sa promulgation, il est permis de recourir aux codes étrangers et notamment au code allemand. Les simples lettres de change sur lesquelles la cause et le mode de paiement sont inscrits n'ont point de valeur légale. On les transforme habituellement en bons au porteur qui conservent leur droit même après l'échéance et n'ont pas besoin d'être protestés.

c) Timbre des effets de commerce.

Tous les effets, documents et écrits, relatifs à une opération de commerce entre des sujets ottomans et étrangers sont soumis au timbre et paient:

pour une somme de				100 à 500	piastres	20 paras,
,,	,,	,,	,,	500 à 1000	,,	2 piastres,
,,	,,	,,	,,	1000 à 3000	,,	3 ,,

et ainsi de suite; par conséquent, en moyenne 1 pour mille. Toutes sommes qui dépassent 100.000 piastres paient un timbre fixe de 150 piastres.

Les infractions à cette règle sont punies d'une amende de 3% infligée au porteur du document.

XVI.

ASSURANCES.

Il y a dix ans, Smyrne ne connaissait point encore les sociétés d'assurances et aujourd'hui après que les institutions anglaises y ont fait de très bonnes affaires, le nombre des compagnies s'augmente tous les ans. Les assurances contre les incendies et les accidents de mer sont:

a) Sociétés contre l'incendie.

Allemande:	Compagnie de Magdebourg,	siège	à	Magdebourg
Anglaise:	Sun Fire office	,,	,,	Londres
,,	Royal Insurance Company	,,	,,	,,
,,	Phoenix	,,	,,	Liverpool
,,	Northern Insurance Company	,,	,,	Londres
,,	Commercial Union Insurance Comp.	,,	,,	,,
,,	Lancashire Insurance Company	,,	,,	,,
,,	Imperial Insurance	,,	,,	,,
,,	Eagle	,,	,,	,,

Les primes sont en général assez élevées et atteignent $^1/_2$ à ou $1\,^1/_2\%$ de la valeur assurée. Ce droit, vu la fréquence et l'importance des sinistres, ne semble pas exagéré.

b) Contre les accidents de mer.

Autrichienne: Le Danube ayant son siège à Vienne.
,, Sociéte générale d'assurances de transports maritimes, ayant son siège à Vienne.

Autrichienne: Victoria, ayant son siège à Klausenbourg.
Allemande: Lloyd allemand pour les expéditions par mer et par terre ayant son siège à Berlin.
Anglaise: London and Oriental Steam Transit Insurance Company ayant son siège à Londres.
Française: Compagnie Lyonnaise d'Assurances Maritimes ayant son siège à Lyon.
Grecque: Archipelagos, Amphitriti } Athènes. Phönix } Syra.

Les primes d'assurances pour les mers européennes du nord comme pour les ports de l'Adriatique et de la Méditerrannée sont établies ainsi qu'il suit.

Pendant les mois d'été	par vapeur	$^1/_4$	à $^5/_8$ %
,, ,, ,, d'hiver	,, ,,	$^1/_2$	à $^3/_4$ %
,, ,, ,, d'éte	,, voilier	1	à 1 $^3/_4$ %
,, ,, ,, d'hiver	,, ,,	1 $^1/_2$	à 2 %

selon la classe du navire et la nature du chargement. Les assurances faites par des compagnies grecques n'ont plus pour objets que les caboteurs.

XVII.

PRODUITS DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Coton. — Vélanèdes. — Noix de galle. — Graines jaunes. — Garance. — Huile d'olive. - Origan. — Fruits Secs. — Opium. — Gomme mastix. — Gomme traganthe. — Su de réglisse. — Scamonnée. — Styrax. — Saponaire. — Racine de réglisse. — Salep. - Graines de coton. — Graines de chanvre. — Graines de pavot. — Sésame. — Alpiste. - Anis. — Chanvre. — Chiffons. — Orge. — Froment. — Dari (froment blanc). — Maïs. - Fèves. — Tabac. — Vin.

1. Coton.

La guerre d'Amérique a, tout comme dans les autres contrées du globe, exercé en Asie-Mineure une action décisive sur la culture du coton. Avant 1862 on n'y plantait que peu de coton; la récolte entière ne dépassait pas 12.000 balles dont environ 5000 étaient exportées; le reste était consommé sur place. Comme le nettoyage du coton se pratiquait d'une manière fort primitive à l'aide de Tzikriks (machines à la main) la valeur du produit ne dépassa jamais de 280 à 320 piastres par quintal de 45 okes ou 100 rotoli.

Depuis ce temps le rendement s'est élevé en Asie Mineure à environ 150.000 balles de coton pressé, à $3\,^1/_2$ quintaux de Vienne, qui, au prix moyen de 500 piastres par quintal, représentent une valeur totale de 25 millions de florins d'Autriche.* 34 Egraineries comptant 700 gins (égréneuses) nettoient par jour plus de 2000 quintaux.

* La production totale cotonnière de l'Empire turc s'élève à environ 850.000 balles à 3 quintaux $^1/_2$, et se répartit comme suit:

La culture embrasse les vallées du Bakir et de l'Hermos au nord, ainsi que celles du Kaïstros et du Méandre au sud. Le produit des districts du nord (Akhissar, Kürkagatsch, Pergame, Cassaba, Magnésie et Menemen) est un peu rude mais d'un blanc éclatant. Plus au sud (Baindir, Thyr, Oedemisch, Aidin et Denizlü) il est plus soyeux mais d'un blanc jaunâtre. Seulement le nettoyage donne, en raison de l'inégalité des soies, un déchet considérable.

Toutes ces sortes atteignent à peu près les mêmes prix, sauf le Tzikrik nettoyé à l'aide d'outils indigènes, et qui en moyenne coûte 3, quelquefois 4, et même 5% de moins. Du reste la récolte du Tzikrik n'atteint pas le tiers de la récolte totale. Les autres différences de qualités sont, ou bien accidentelles (influence de la température pendant la germination) ou bien elles tiennent à des procédés particuliers de cueillette et d'égrénage.

Ainsi par exemple dans la plupart des plantations, le paysan égraine le coton au moment de la cueillette ou peu de temps aprés celle-ci, et il vend alors le produit (Aschütli) qui n'a plus qu'à être nettoyé. Sur d'autres points (probablement pour la plus grande commodité des agronomes) on porte le produit tel quel au marché; il s'ensuit que la capsule, devenue rigide pendant le transport, ne peut plus être détachée de son contenu sans laisser beaucoup d'impuretés dans le produit.

Le quintal (45 okes) de coton nettoyé vaut:

Graines d'Amérique 540 paras par cantar = $9^1/_8$ d. par livre anglaise = 105 fr. 33 cent. par 50 kilogr. ou 53 fl. v. a. par quintal de Vienne.

L'Egypte produit	450.000	balles	à $4^1/_2$	quint.	=	2,025.000	qu. de Vienne
La Roumélie (Salonique)	220.000	„	„ $1^1/_4$	„	=	275.000	„
Chypre	5.000	„	„ $3^1/_2$	„	=	17.500	„
Smyrne	75.000	„	„ $3^1/_2$	„	=	262.500	„
Les Dardanelles (Gallipoli)	5.000	„	„ $3^1/_2$	„	=	17.500	„
La Géorgie (Trébizonde)	10.000	„	„ $3^1/_2$	„	=	35.000	„
Adana (Asie-Mineure)	75.000	„	„ $2^1/_2$	„	=	187.500	„
Beyrouth (Liban) et Alep (Syrie)	10.000	„	„ 3	„	=	30.000	„
	850.000	balles			=	2,850.000	quintaux.

Subudja
Baindür
Cassaba
Kürkagatsch } 525 p. par Cantar = $8\,^{7}/_{8}$ d. par livre anglai: 102 fr. 50 cent. par 50 kilogr. 51 fl. 75 kr. v. : par quintal de Vienne.

Tzikrik 500 p. par cantar = $8\,^{7}/_{16}$ d. par livre anglaise, 97 f 75 c. par 50 kilogrammes, 49 fl. 33 kr. par qui tal de Vienne.

Adana 460 p. par cantar = $7\,^{6}/_{8}$ d. par livre anglaise, 90 1 25 cent. par 50 kilogr., 45 fl. 50 kr. par quint viennois; y compris l'emballage du produit livré bord à Smyrne.

Du reste ces prix ne sont que nominaux et sont, comm le prix d'autres produits, soumis à de constantes variation: *(Voir le tableau des fluctuations pendant la période décennal de 1862 à 1872).*

L'Espagne enlève la plus grande partie du coton exporté Elle emploie de 35 à 40.000 balles qui passent dans les filature espagnoles spécialement outillées pour le travail du coton court soie, que la province produit plus que toute autre espèce Le reste va en Angleterre, en Autriche, en Italie, en France e en Russie.

Indépendamment du produit récolté en Asie-Mineure o exporte annuellement encore 12.000 balles ou 32.000 quintau de coton de Syrie, provenant de Adana, Chypre etc.

On cultive en Asie-Mineure, de préférence aux autre espèces, le Yerli indigène, puis le Sea-island du nord de l'Amé rique. Si cette dernière espèce, qui, tout en donnant un rende ment meilleur, supporte mieux la sécheresse et est plus chèi que la première, n'est pas cultivée davantage, cela tient à c que les capsules de provenance américaine éclatent dès que fruit est mûr, le produit est alors emporté par le vent et cueillette est nécessairement plus difficile et plus dispendieu: que celle du Yerli. De plus, les graines américaines s'altèrei facilement, et à moins de les renouveler tous les deux ans c obtient alors une soie qui n'est pas plus longue que celle d produit indigène. Le gouvernement pourrait seul remédier à c état de choses, et il suffirait pour cela qu'il suivît l'exemp

de la grande Bretagne dans l'Inde, et qu'il se chargeât de céder aux planteurs à un prix modique des graines fraîches.

Les semailles se font habituellement depuis le milieu d'Avril jusqu'au 15 Mai et on emploie de 3 à 5 okes de graines pour chaque dunum de terre.

Les tiges de l'éspèce indigène portent 6 à 10 capsules et fournissent, par une bonne récolte, 5 cantars de graines. L'espèce américaine fournit 170 capsules et même davantage et demande 80 à 200 okes par dunum. En moyenne on évalue à deux cantars (maximum) le rendement d'un dunum de terre planté de cotonniers.

La cueillette qui a lieu en Octobre et en Novembre se fait par des femmes et des enfants, qui selon les localités, reçoivent un salaire journalier de 3 à 6 piastres.

Dans tous les districts qui, appropriés à la culture du coton, entretiennent des communications rapides et faciles avec Smyrne, le cotonnier, en donnant un produit valant jusqu'à 400 piastres par cantar, est d'un rendement au moins aussi profitable que la culture des céréales aux prix actuels. On peut dire que l'Asie-Mineure pourrait décupler sa production cotonnière sans qu'elle courût le risque de surcharger le marché et de faire baisser les prix. Car le coton est de matière première des vêtements de la plupart des habitants du globe et sa consommation augmente d'année en année.

La consommation totale du coton atteint pour l'Univers entier environ $6^1/_2$ millions de balles à 386 livres par an, soit 2.590,000.000 livres anglaises.*

Sur cette quantité la grande Bretagne seule en emploie

* Il résulte d'une évaluation approximative que les états européens consomment annuellement les quantités suivantes:

La Grande-Bretagne	1.200,000.000	de livres
La France	300,000.000	"
L'Allemagne	200,000.000	"
La Russie	150,000.000	"
La Hollande	45,000.000	"
L'Autriche	45,000.000	"
L'Espagne	45,000.000	"
L'Italie	35,000.000	"
Ensemble	2.020,000.000	de livres.

60.000 balles par semaine, tandis que le continent européen tout entier, n'en file que 40.000 balles par semaine.*

La production cotonnière totale couvre à peine les besoins annuels** et le sort de plus de 100.000 ouvriers dépend encore actuellement de la récolte que nous donneront les Etats Unis, qui, à eux seuls, fournissent la plus grande portion du coton nécessaire à la consommation du globe, soit $3^1/_2$ millions de balles ou 1.351,000.000 livres, tandis que le Brésil, l'Inde, l'Egypte, l'Asie-Mineure etc. ne produisent ensemble que environ 3 millions de balles.

Après l'Amérique du nord, il n'est point de contrée dont le sol et le climat conviennent mieux à la culture du coton que ceux de l'Asie-Mineure.

Il serait à désirer que le gouvernement turc encourageât cette culture et accordât au planteur certaines facilités, puis qu'il abolît à tout jamais toutes ces mesures vexatoires qui entravent actuellement non seulement l'industrie cotonnière, mais encore toutes les autres branches de l'agriculture.

2. Vélanèdes.

Les vélanèdes employées par les teinturiers proviennent du chêne-vélani *(quercus aegilops)* qui croît à Uschak, Borlo, Demirdschi, Ghiördes, Adala, Nazlü, Buldur, Sokia, Balat,

---

Répartie par habitants, la consommation annuelle de coton manufacturé atteint par tête, en Angleterre 9 livres, en France 4 l., en Allemagne et en Autriche 2 l., en Turquie à peine 1 l. Dans l'Amérique du Nord la consommation est évaluée à 12 livres par habitant.

* L'Amérique du Nord comptait en 1870: 874 filatures avec 7,114.000 boches qui ont filé 881.564 balles de coton à 466 livres. Les Etats du Nord figurent dans ce nombre pour 738 filatures et 6,851.779 broches et les états du Sud pour 109 filatures et 1,011.985 broches.

** La récolte annuelle des diverses contrées cotonnières du globe a donné en 1872 6,950.000 balles reparties comme suit:

Les Etats Unis de l'Amérique	3,500.000	balles
L'Inde Orientale	2,000.000	„
L'Egypte	450.000	„
L'Empire Ottoman	400.000	„
Le Brésil et le Pérou	500.000	„
Les Indes occidentales	100.000	„
Ensemble	6,950.000	balles.

Troja, Aivalik et Mytilène. On en exporte annuellement des quantités considérables (près de 600.000 quintaux valant environ 4,800.000 florins), qui sont employées par les teintureries d'Angleterre, d'Autriche et d'Italie.

Sur les lieux de production, les galles brutes, non triées, valent selon les demandes et la récolte, de 50 à 60 paras l'oke ou 50 à 70 piastres le quintal de 44 okes. On les transporte soit à dos de chameaux, soit par chemin de fer jusqu' à Smyrne où on les trie. Il existe cinq espèces de vélanèdes, savoir:

Les *Mezzana* ou uso Trieste (les meilleures de toutes les galles) valant 140 piastres le quintal = 21 3/4 livres Sterling par tonne anglaise = 13 fl. 50 kr. v. a. par quintal de Vienne.

Les *Naturale* ou un' acqua, 112 à 115 piastres par cantar = 17 1/2 à 18 livres Sterling par tonne anglaise, 11 à 11 fl. 50 kr. par quintal de Vienne.

Les uso-inglese ou galles de seconde qualité, 105 piastres par cantar = 16 1/2 livres Sterling par tonne anglaise 110 fl. par quintal de Vienne.

Les uso-inglese de troisième qualité, 75 piastres par cantar = 11 7/8 livres Sterling par tonne anglaise, 7 fl. 50 kr. par quintal de Vienne.

Les galles de rebut (scarto) 50 piastres le cantar = 8 livres Sterling par tonne anglaise, 5 fl. par quintal viennois emballées en grenier et livrées à bord à Smyrne.

Les frais de transport du lieu de production jusqu'au port atteignent, selon la distance de 8 à 20 piastres par cantar. Les droits de douane sont à la charge du vendeur. Le triage et l'emballage des galles occupe des milliers d'ouvriers payés à raison de 3 piastres par cantar.

A Smyrne les vélanèdes se vendent contre paiement en valeur de change, la livre turque étant comptée à 118 1/4 piastres ou 23 3/10 de piastres par Medschidié, 103 piastres par Napoléon d'or et 129 1/4 piastres par livre Sterling.

D'Octobre à Février les vélanèdes sont expédiées en sacs afin d'empêcher la fermentation du produit. A partir du mois de Mars, on les transporte *„en grenier“* et le plus souvent par des voiliers.

La presque totalité des récoltes est consommée en Angle-

terre qui emploie surtout les espèces de moyenne qualit L'Autriche n'achète que les mezzana et un-acqua et les fait e pédier seulement par Steamers.

En 1872 l'exportation des vélanèdes a donné pour:

l'Angleterre	535.411	quintaux,
l'Autriche	148.675	„
l'Italie	38.779	„
d'autres pays	16.875	„
Total	739.740	quintaux,

valant ensemble 6,370.720 florins d'argent.

Outre les vélanèdes on exporte encore les noix de galle autre espèce d'excroissances produites par la piqûre d'u insecte sur l'enveloppe du gland et sur le pédicule de diverse espèces de chênes.

3. Noix de galle.

L'insecte du genre *cynips (cynips quercus folii)* qui, arm d'une tarière fort longue, produit la galle, dépose son oeuf dan le tissu cellulaire de la plante; le point piqué en se gonflan donne naissance à l'excroissance dans laquelle la larve, sortie d l'oeuf, se nourrit et se développe pour reparaître après quelqu temps à l'état d'insecte ailé qui s'échappe finalement de s prison par une ouverture que l'animal a pratiquée du dedan au dehors en rongeant la galle dessechée.

Tant que la larve, qui le plus souvent se tient dans un très petite cavité au centre de la noix, vit et se nourrit, l galle conserve sa sève, et celle-ci qui exsude à l'état concentr contient plus qu'aucune autre partie du chêne le tannin s précieux aux tanneurs et aux teinturiers.

Les noix de galle de provenance turque qui poussent su les jeunes rameaux du chêne à galles *(quercus infectoria)* chêne fort bas de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Perse sont recoltées aux environs d'Alaschehr, de Kula, de Magnésie de Uschak et de Pergame. Elles ont en moyenne de 4 à 9 lignes sont globuleuses, à surface inégale et couvertes de saillies char- nues. Leur consistance est ligneuse et leur goût est âcre et astringent. Les galles jeunes qui contiennent encore l'insecte

sont de couleur foncée, lourdes et d'une contexture très résistante. On les appelle galles noires et galles vertes. Les galles blanches ou jaunes, au contraire, sont celles dont l'insecte est sorti, comme on le voit aux trous ou piqûres qui garnissent la surface. Leur consistance est plus spongieuse et plus légère et elles sont plus pauvres en tannin.

Une quatrième espèce, non développée, mais dont l'insecte est cependant sorti est la galle exportée sous le nom de Tschinkir ou galle à couronne. Elle est plus jaune et moitié plus petite que les autres galles, mais néanmoins plus riche en tannin que les galles blanches. La récolte annuelle varie entre 2000 et 2500 sacs de 2 quintaux de Vienne valant ensemble 325.000 florins d'argent. La totalité du produit, après avoir subi un triage, est exportée en Europe et en Amérique, surtout en Angleterre, en Allemagne et en Autriche.

Les prix moyens sont:

Galles noires 10 à 11 p. par oke = 76 à 84 shillings par quintal, 95 à 104 francs par 50 kilogr. 46 à 50 fl. 50 kr. par quintal de Vienne.

Galles vertes 6 1/2 à 7 piastres par oke = 50 à 54 shillings par quintal, 62 fr. 50 à 67 francs par 50 kilogr., 30 fl. 50 à 33 fl. 50 v. a. par quintal viennois.

Galles blanches 5 1/2 à 6 piastres par oke = 43 à 46 1/2 shillings par quintal, 53 fr. 25 à 57 francs 75 par 50 kilogr., 26 à 28 fl. 50 v. a. par quintal viennois.

Galles Tschinkir 4 1/2 à 5 piastres par oke = 35 1/2 à 39 shillings par quintal, 44 à 48 francs 50 par 50 kilogr., 21 fl. 50 à 24 fl. v. a. par quintal viennois,

livrés francs de port, à bord, y compris les sacs.

L'emballage se fait habituellement en sacs d'une contenance de 2 à 2 1/4 quintaux. Les frais de sortie se montent en moyenne a 1 %.

4. Graines jaunes ou Baies de Nerprun *(Rhamnus alaternus)*.

Les alaternes appelées dans le commerce appelées graines jaunes ou graines de Perse sont des baies de la grosseur d'un petit

pois, applaties par en haut, et pointues en bas. Elles renferme quatre graines de couleur claire, olivâtre. C'est l'espère pr ferée des teinturiers. Le Nerprun se cultive dans les régio orientales de la Caramanie, notamment aux environs de Ka sarijeh. Les alaternes de première qualité doivent avoir grandes baies de couleur verte et doivent être fraîches, car principe colorant qu'elles contiennent (la rhamnine) abonde da la plante avant la maturité du fruit, d'où il suit qu'il faut hâter de les cueillir et les garder soigneusement desséchée Conservées en un lieu sec et bien aéré, elles gagnent en qualit Quand on laisse mûrir les baies sur la plante, elles noircisser Il faut donc veiller à ce que les baies noires ne soient p mêlées aux baies vertes qui, triées, constituent la première qu lité. La deuxième qualitée est fournie par des alaternes égal ment vertes et fraîches, mais plus petites et qui ont été mis de côté quand on a trié la prémière qualité. Les vendeurs préoccupent fort peu de cette seconde qualité, car celle-ci e très rarement exempte de corps étrangers; le plus souvent el est mêlée de graines de Morée vertes qui ressemblent assez au alaternes et contiennent également un principe colorant jaune mais qui corrompt fort celui des baies de nerprun. A la suit des fraudes que nous venons de signaler, les acheteurs ont dit-on, renoncé à faire venir la seconde qualité. D'ailleurs l différence très petite entre les deux sortes (2 à 3 piastres pa oke) explique la préférence accordée aux baies de premier choix

Depuis quinze ans, le prix des graines jaunes a con stamment haussé. En 1857 la première qualité coûtait 5 piastre l'oke; pendent la guerre d'Amérique 13 piastres et maintenar que l'Amérique en consomme de grandes quantités, le pri moyen est de 21 à 22 piastres par oke = $7^3/_{10}$ livres $7^3/_5$ livres Sterling par quintal; 182 à 185 francs par 50 Kilogr. 91 à 95 fl. par quintal de Vienne.

La seconde qualité, 19 à 20 piastres par oke = $6^3/_5$ $6^9/_{10}$ livres Sterling par quintal; 165 à 168 francs pa 50 kilogr.; 80 à 84 florins ö. W. par quintal viennois, y com pris l'emballage en sacs rendus franco à bord des navires.

En raison de l'élévation de ces prix, les teinturiers rem placent souvent le nerprun par le quercitron. En règle géné

rale, les prix sont plus bas au moment de la récolte qui a lieu en Août. Ils se règlent d'après les approvisionnements dans les ports, de telle sorte qu'il y a souvent des différences très notables entre les prix de Smyrne et ceux de Constantinople et d'Alep.

On peut évaluer l'exportation annuelle des alaternes en moyenne à 250.000 okes valant ensemble 600.000 florins val. aut. L'Angleterre en emploie la plus grande part, l'Allemagne, la Suisse, la France et la Russie ne viennent qu'en seconde ligne. Les baies du nerprun traitées par l'eau bouillante donnent seules ou avec l'addition de curcuma et de quercitron, la laque jaune nommée Stil de grain.

5. Alizari, Garance *(Rubia tinctorum).*

Les meilleures sortes (environ 30 % de la récolte totale) viennent de Bakir, Gelembe et Eregli; celles de Kula, Demirdschi et Karaman (environ 40 % du rendement entier) et enfin les racines ordinaires de Schapchané, Jediz et Alazata tiennent le second rang. Entre les qualités supérieures et inférieures, la différence de prix atteint 15 %.

La garance est expédiée de l'intérieur en sacs de 2 1/2 à 3 quintaux et n'est pressée en balles qu'à Smyrne après la vente. Bien que la France, l'Italie et la Grèce produisent de grandes masses de garance, la consommation est telle que sa culture donne également d'excellents profits aux industriels de l'Asie Mineure.

On admet que la province de Smyrne produit annuellement environ 10.000 balles du poids de 6 1/2 à 7 quintaux, qui, au prix moyen de 315 piastres le quintal, représentent une valeur d'environ 1,800.000 fl.

La culture commence d'ordinaire en Mars et dure jusqu'à l'automne. La récolte se fait de Juillet à Septembre. En général, la racine demeure sous terre pendant cinq à six années, ce qui améliore la plante et la rend plus fine. Un dunum donne 10 à 20 quintaux de racine. A l'intérieur de la province on compte le quintal à 45 okes; à Smyrne lors des ventes, on ajoute 50 % au poids.

La garance s'expédie en sacs de toile de chanvre qui

remplis pèsent 3 quintaux et sont généralement restitués au vendeur.

Les prix pendant les dernières 27 années (1845 à 1872) ont peu varié. Ils ont été pour

le Prima Bakir 300 à 340 p. par cantar = 49 à 55 sh. par quintal; 61 fr. 50 à 69 fr. 25 par 50 kilogr., 30 fl. 50 à 34 fls. 50 v. a. par quintal de Vienne;

le Karamania 300 à 320 p par cantar = 49 à $52^1/_3$ sh. par quintal; 61 fr. 50 à 65 fr. 50 par 50 kilogr., 30 fl. 50 à 32 fl. 50 v. a. par quintal de Vienne;

Ghiördes et Demirdschi 290 à 300 p. par cantar = $47^1/_2$ à 49 sh. par quintal, 59 fr. 50 à 61 fr. 50 par 50 kilogr., 30 fl. à 31 fl. 50 v. a. par quintal de Vienne;

le Kapadschik 280 à 290 p. par cantar = 46 à $47^1/_2$ sh. par quintal; 57 fr. 50 à 59 fr. 50 par 50 kilogr., 29 à 30 fl. v. a. par quintal de Vienne

y compris l'emballage, rendus francs de port à bord des navires.

L'usage veut qu'un sac rempli de racines de garance ne doit pas contenir plus d'une oke de terre. S'il en contient davantage on déduit le surplus au profit de l'acheteur.

6. L'huile d'olives

un des produits les plus abondants et les plus profitables du pays, est tirée principalement de Aivalik, Adramütü et de l'île de Mytilene, comme aussi de l'intérieur, notamment de Aidin et Baïndür.

Les premières qualités viennent d'Aivali, Adramütü et Aidin. L'huile de Mytilène bien que de bonne qualité, n'est pas estimée autant que les autres, et cela parce qu'elle n'a pas la couleur pure et jaune des huiles précitées, mais une teinte verdâtre.

Les huiles fabriquées à l'intérieur de la province, sont, sauf celles d'Aidin, de mauvaise qualité, épaisse et foncées de couleur.

On peut évaluer à environ 233 à 257.000 cantar valant 6,250.000 fl. v. a. la quantité totale de l'huile que la province

de Smyrne produit dans une année de bonne récolte, et qui se répartit comme suit:

Aidin	75 à 80.000	cantars
Mytilène	55 à 65.000	,,
Adramütü / Aivalik	75 à 80.000	,,
Vourla	10 à 12.000	,,
Samos	18 à 20.000	,,
total	233 à 257.000	cantars.

D'ordinaire les bonnes récoltes alternent avec les mauvaises qui équivalent à environ 175.000 quintaux.

Une récolte médiocre empêche souvent l'exportation car dans ces cas l'huile d'olives coûte plus cher sur place que dans les ports européens.

La province ainsi que les villes maritimes de la mer noire prélèvent pour leur propre consommation environ 100 à 110.000 quintaux de la récolte annuelle. Le reste va à l'etranger

soit 35% à Marseille,
,, 30% à Trieste,
,, 20% en Angleterre,
,, 15% en Allemagne.

L'huile est toujours vendue livrée à bord. Les producteurs la transportent dans des outres, à leurs frais jusque sur les navires où on la met en barils. On admet, en régle générale, qu'un quintal d'huile d'olive pris aux lieux d'origine revient à 8—9 medschidié ou 164 à 185 piastres et à Smyrne avec les frais de transport de douane, de barils et d'embarquement, à 280 à 230 piastres argent de change = 41½ à 43 livres sterling par tonne anglaise = 100 à 105 francs par 50 kilogr. = 27 à 28 fl. v. a. par quintal de Vienne rendue à bord.

Les affaires se traitent habituellement en Janvier et en Février à la condition que la marchandise sera livrée en Avril ou en Mai, et l'acheteur reçoit à titre d'à-compte les deux tiers de sa facture. Le commerce de l'huile souffre de la disposition légale qui défend aux cultivateurs de presser leurs olives avant d'avoir livré à qui de droit, la dîme qui leur est imposée. Comme en raison de la lenteur qui préside à toutes

choses, en Orient, les propriétaires négligent très souvent de faire rentrer leur dîme, les producteurs ou fermiers d'oliviers sont contraints de saler les olives afin de les préserver de la corruption, et de les conserver pendant des mois entiers, jusqu'à ce qu'on leur permet de porter les olives au moulin où l'on en extrait l'huile.

Les olives, à force d'etre ainsi salées et de demeurer amoncelées, perdent de leur fraîcheur et de leurs qualités naturelles, de telle sorte que le produit qui pourrait etre excellent, est loin d'etre aussi fin qu'il le serait si l'on procédait autrement.

7. Huile d'Origan

obtenue par la distillation de cette plante, au moment de la floraison. Elle est très fluide, de couleur jaune et d'un goût aromatique amer, s'emploie en Allemagne et en Autriche, mais seulement en pharmacie.

Cette huile qui n'est jamais sophistiquée, s'exporte en quantités insignifiantes. Son prix est de 110 piastres par oke $7^1/_6$ shellings par livre anglaise; 9 francs par $^1/_2$ kilogr. $4^1/_2$ fl v. a. par livre de Vienne rendue à bord.

8. Fruits secs ou du Midi.

Ces articles, les plus importants de tous les produits de la province, comprennent les raisins secs à grosses baies, les sultanines et les figues.

a) Raisins et Sultanines.

Les principaux centres de provenance des diverses espèces de raisins sont:

1. Tschesmé, situé en face de l'île de Chios, puis Alazata, Reisdere et Catapanaja, qui, réunis, produisent annuellement

80 à 90.000 quintaux de raisins rouges avec leurs rafles
35 à 40.000 „ „ „ noirs à gros grains
12 à 15.000 „ „ sultanines à petits grains sans pépins.

Depuis cinq ans, les cultivateurs de Tschesmé ($^3/_4$ grecs non unis, $^1/_4$ turcs) détachent de leurs rafles la plus grande partie des raisins rouges. Ils les rendent ainsi plus vendables. Déjà

Les prix de vente sont: Elemé (sans rafles) 125 à 135 piastres par cantar = 21 1/4 à 23 sh. par quintal; 21 1/2 à 23 marcs de l'Empire par quintal douanier; 13 à 14 fl. par quintal viennois. Pour les Sultanines (sans rafles) 140 à 160 piastres par cantar = 25 à 28 sh. par quintal; 26 1/4 à 28 1/2 marcs par quintal douanier; 15 à 18 fl. v. a. par quintal viennois y compris les boîtes; rendu, à bord à Vourla, la livre turque comptée à 117 piastres.

Deux tiers des Elemé rouges de Vourla sont envoyés à Trieste, en Allemagne et en Hollande; le reste va en Egypte, en Angleterre et dans la Russie méridionale. Par contre les sultanines se vendent principalement pour Trieste et l'Angleterre, une petite part va en Allemagne, en Hollande et en Egypte.

3. Karaburu, situé sur un cap du golfe de Smyrne entre Tschesmé et Vourla, produit annuellement de 20 à 25.000 quintaux de sultanines de la meilleure qualité. Les prix moyens sont, pour l'élémé sans rafles, 145 à 200 piastres par cantar = 29 sh. 6 à 35 d. par quintal; 30 à 35 marcs par quintal douanier; 18 à 21 1/3 fl. v. a. par quintal viennois. Les sultanines coûtent 175 à 240 piastres le cantar, 32 1/2 à 42 sh. le quintal; 33 à 42 marcs, 19 1/2 à 25 fl. v. a. par quintal viennois, y compris l'emballage, rendus à bord à Smyrne (la livre turque comptée à 117 piastres).

La moitié de la récolte et en même temps la meilleure sorte est envoyée dans la Russie méridionale (Odessa, Taganrog), le reste va en Angleterre, Autriche (Trieste) et en Egypte. Les meilleures sultanines environ un tiers de la récolte, sont exportées en Angleterre. Deux tiers sont pris par l'Autriche, l'Allemagne et la Hollande.

4. Le territoire de Smyrne (comprenant St. George, Nymphoi, Turbali, Siwrihassar, Kizyldagh, Sevdikiö et Boudja), qui produit principalement la sorte connue sous le nom de *yerli*, fournit annuellement:

40 à 45.000	cantars	de	raisins rouges,
75 à 80.000	„	„	sultanines,
10 à 12.000	„	„	raisins rouges

à gros grains *(Eri-Kara)*.

Une grande partie de raisins rouges et de sultanines va en Autriche (Trieste), en Angleterre, en Hollande et en Egypte, une petite quantité s'expédie à Marseille et à Odessa, tandis que le reste est consommé sur place.

Le prix de vente varie de 75 à 90 piastres pour les raisins rouges sur rafles = 18 sh. 6 d. à 20 sh. par quintal 18 1/2 à 21 marcs par quintal douanier; 9 1/2 à 11 fl. v. a. par quintal viennois; 65 à 85 piastres pour les Eri-Kara = 17 à 19 sh. par quintal, 15 à 17 marcs par quintal douanier, 8 à 10 fl. 50 kr. v. a. par quintal viennois; 110 à 140 piastres pour les sultanines = 20 1/2 à 27 sh. 6 d. par quintal, 21 à 28 marcs par quintal douanier; 11 1/2 à 14 3/4 fl. v. a. par quintal viennois y compris l'emballage rendus à bord à Smyrne; la livre turque comptée à 117 piastres.

5. Foglieri (dont la population se compose principalement de grecs chrétiens) produit annuellement de 40 à 50.000 quintaux de raisins noirs à gros grains, et de 7 à 8000 quintaux de raisins rouges et 4 à 6000 quintaux de sultanines.

Les produits de cette province se vendent, savoir les raisins rouges, de 75 à 90 piastres = 16 sh. 6 d. à 19 sh. 9 d. le quintal; 16 1/2 à 19 marcs le quintal douanier, 10 à 11 1/2 fl. v. a. le quintal de Vienne; les raisins noirs à gros grains, de 40 à 50 piastres = 10 à 12 sh. par quintal, 10 à 12 marcs le quintal douanier, 6 1/4 à 7 1/3 fl. v. a. par quintal viennois, et les sultanines de 110 à 140 piastres le quintal = 22 sh. 6 d. à 28 sh. 6 d. le quintal, 22 1/4 à 28 1/2 marcs le quintal douanier; 14 à 17 1/2 fl. v. a. le quintal viennois, y compris l'emballage en boites ou caisses rendues à bord, la livre turque comptée à 105 piastres.

Cet article s'exporte principalement à destination des Principautés Danubiennes, d'Odessa et d'Egypte.

6. L'île de Samos située en face de Scala Nuova et exclusivement peuplée de grecs, produit annuellement de 35 à 50 mille quintaux de raisins rouges (Muscat) et 15 à 20.000 quintaux de raisins noirs à gros grains. Le Muscat de Samos vaut ordinairement de 40 à 50 piastres le quintal ou 10 sh. 2 d. à 12 sh. le quintal; 10 1/8 à 12 marcs par quintal douanier; 6 1/4 à 7 1/4 fl. v. a. par quintal viennois y compris les barils, rendues

à bord, à Samos. On les envoie surtout en Autriche et en Hollande, l'Angleterre n'en consomme qu' une quantité minime.

Le raisin noir à gros grains vendu de 40 à 50 piastres (au cours de 104 piastres pour 1 livré turque) = 10 sh. 2 d. à 11 sh. le quintal; $10^1/_8$ à $11^1/_4$ marcs par quintal douanier; $6^1/_4$ à $6^3/_4$ fl. v. a. par quintal viennois y compris les barils, livré à bord à Samos, s'expédie en Egypte, dans les principautés Danubiennes, et quelquefois, mais en petites quantités, en France et en Autriche (Trieste).

7. L'île de Cos ou Stanchio produit 15 à 30.000 quintaux de raisin rouge qui, vendu de 65 à 75 piastres le quintal (£t. à P. 104) = 14 sh. 8 d. à 17 sh. le quintal $10^3/_4$ à 9 fl. v. a. le quintal viennois y compris le baril, livré à Cos, s'envoie principalement à Trieste et en Angleterre.

Les districts de Tyr, Baindür, Aidin et Mellassa (ayant une population presque entièrement turque) produisent environ 300 mille quintaux de petit raisin. La moitié de la récolte va en France, en Grèce, en Russie et à Trieste; le reste est consommé sur place.

Les sortes provenant de Tyr et de Baindür valent de 35 à 40 piastres le quintal = 95 sh. 3 d. à 10 sh. le quintal; $9^1/_2$ à $10^1/_4$ marcs; celles de Aidin 50 à 55 piastres = 12 à 13 sh. le quintal; 12 à 13 marcs le quintal douanier; 7 fl. 35 kr. à 7 fl. 75 kr. v. a. par quintal viennois y compris les barils ou les sacs, franco à bord à Smyrne. Ce fruit a des grains demi-gros, est sec et se vend sans rafles.

La récolte des raisins commence ordinairement dans le courant du mois d'Août. Les grains détachés sont jetés dans un baquet d'eau dans laquelle on a fait préalablement bouillir de la cendre de bois additionnée d'environ 1 centième d'huile; puis on expose le fruit pendant 8 à 10 jours à la chaleur du soleil.

Le raisin se vend par quintal de Constantinople = 44 okes = 100 livres de Vienne = 56 kilogrammes.

Le raisin rouge avec ou sans rafles expédié à destination de Trieste, d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande s'emballe en caisses par 50 livres. Celui qui s'envoie en Russie se vend en barils de deux quintaux.

Les sultanines se vendent, pour Trieste, en boîtes de 4 à 5 okes, pour l'Angleterre en boîtes de 5 à 8 okes, pour l'Allemagne et la Hollande en caisses de $^1/_4$ à $^1/_2$ quintal.

Les raisins noirs à gros grains de Samos, de même que ceux de Tschesmé et de Foglieri s'expédient pour l'Europe et les Principautés Danubiennes en tonneaux de 3 quintaux. Le petit raisin de Tyr et de Baindür, et les Eri-Kara de Smyrne s'exportent en sacs.

Les ventes ont lieu au comptant, c'est à dire que les affaires faites dans le courant de la semaine se règlent le samedi. Si nous additionnons le rendement total des divers centres de production dont nous nous sommes occupé en détail, nous verrons, que cette production annuelle fournit en moyenne

	302.000	quintaux de	raisin rouge à gros grain
	117.000	„ „	„ noir „ „
	150.000	„ „	sultanines
	300.000	„ „	raisin noir à petits grains
ensemble	869.000	quintaux de	fruits secs d'une valeur totale de

8,000.000 florins argent,* qui pour la plus grande partie s'exportent à l'étranger, savoir:

	raisin rouge à gros grains	raisin noir à gros grains	sultanines
Tschesmé	90.000 quint.	40.000 quint.	15.000 quint.
Vourla	70.000 „	— „	40.000 „
Karaburu	25.000 „	— „	15.000 „
Smyrne	45.000 „	12.000 „	75.000 „
Foglieri	7.000 „	45.000 „	5.000 „
Samos	45.000 „	20.000 „	— „
Stanchiò	20.000 „	— „	— „
	302.000 quint.	117.000 quint.	150.000 quint.

non compris 300.000 quintaux de raisin noir à petits grains qu'exportent Tyr, Baindür, Aidin & Mélassa.

Le tableau qui suit donne un aperçu des prix des diverses sortes de raisins pendant les dernières onze années (1861 à 1871).

* En 1872 la récolte ayant manqué dans divers districts, on n'a exporté que 540.000 quintaux, c'est à dire 232.000 quintaux de raisin rouge à gros grains, 105.000 quintaux raisins noirs à gros grains, 150.000 quintaux sultanines et 80.000 quintaux raisin noir à petits grains.

Prix des diverses espèces de raisins de 1861 à 1871.

Lieux de provenance	Espèces	1861	1862	1863	1864	1865	1866	1867	1868	1869	1870	1871
Tschesmé	rouges	153	135	120	118	126	118	120	90	120	105	105
	sultanines	176	155	130	140	145	140	143	110	145	135	125
	noirs	67	65	63	65	60	62	63	58	64	62	60
Vourla	Elemé	173	180	132	140	152	137	132	107	140	124	120
	sultanines	257	200	145	155	165	160	160	120	165	150	148
Karaburun	Elemé	200	200	155	165	170	172	168	135	170	154	150
	sultanines	280	230	180	170	184	180	182	143	186	171	169
Smyrna (Yerli)	rouges	146	140	100	100	105	116	121	95	122	107	105
	sultanines	230	180	135	140	150	143	150	115	148	141	139
Foglieri	noirs	70	67	66	67	62	60	61	59	66	64	62
	rouges	140	135	92	96	100	110	115	90	118	102	101
	sultanines	210	170	40	150	162	156	154	115	155	145	142
Samos	muscat	60	50	56	58	52	63	62	45	46	53	50
	noirs	56	54	50	53	48	53	54	41	42	46	42
Stanchiò	rouges	120	110	95	97	100	92	90	70	92	75	72
Tyr, Baindûr, Aidin	noirs, petit grain	125	65	60	55	50	52	45	42	36	40	40

Prix des raisins pendant les mois d'Août, Septembre et Octobre 1872.

	Août	Septembre	Octobre
Tschesmé, rouge	—	118	136
„ sultanines	145	145	160
„ noirs	—	70	80
Vourla, Elemé	—	135	160
„ sultanines	—	160	180
Yerli, rouges	—	120	140
„ sultanines	165	155	170
Tyr, noirs	42	50	62
Samos, muscat	—	65	68
„ noirs	—	58	68

Observation.

Tout ces prix sont comptés en argent de change la livre turque à $118\frac{1}{2}$ piastres, et il faut y ajouter les frais jusqu' à bord, c'est à dire les caisses ou barils l'emballage, l'embarquement, le salaire des portefaix, les droits d'emmagasinage et la commission.

b) Figues.

Ces fruits ont été, sans doute, connus de l'homme, avant les céréales et peut être, eurent ils jadis, pour les zones tempérées, la même importance qu' ont, de nos jours, les bananes dans les tropiques. Le figuier produit durant une grande partie de l'année. Les premières figues mûrissent fin Juin; puis viennent les figues d'été qui occupent une grande partie de la population et arrivent au marché en masses abondantes à la fin d'Octobre ou au commencement de Novembre. Souvent aussi le figuier donne une troisième récolte qui mûrit parfois quand les feuilles sont déjà tombées. Les figues séchées pour l'exportation proviennent principalement de la plaine de Aidin et sont expédiées à Smyrne par chemin de fer.

Ou peut évaluer à plus de 200.000 quintaux d'une valeur d'environ 2 millions de florins, la quantité de figues que les lieux de production de l'intérieur envoient annuellement à Smyrne pour être exportée de ce port.

C'est seulement à leur arrivée à Smyrne, que les figues, triées par des femmes sont mises en boîtes par des hommes. Le prix des figues prêtes pour la vente varie selon la qualité, depuis 80 jusqu'à 260 piastres le quintal. L'article choisi (Ekmis) se vend même jusqu'à 450 piastres le quintal.

En moyenne on paie le quintal:

Figues d'Aidin 70 à 120 piastres = 26 à 36 sh. le quintal; 27 à 37 marcs le quintal douanier; 16 à 22 fl. v. a. le quintal viennois.

Figues d'Erbeli 110 à 160 piastres = 33 à 42 sh. le quintal; 33 à 43 marcs le quintal douanier; 21 à 28 fl. v. a. par quintal viennois.

Figues d'Elemé 180 à 230 piastres = 46 à 56 sh. le quintal; 47 à 57 marcs le quintal douanier; 30 à 36 fl. v. a. par quintal viennois, y compris l'emballage en caisses ou boîtes de bois, rendues à bord à Smyrne.

Pendant les dernières dix années l'exportation des figues a atteint les chiffres indiqués dans la tableau qui suit;

Figues provenant des districts de l'Intérieur			Exportées en							
			Angleterre	Amérique	Autriche	Russie	Allemagne	Constantinople	Egypte	France
Année	Quintaux	Charges de chameau à quatre quintaux	Quintaux	Quintaux	Quintaux	Quintaux	Quintaux	Quintaux	Quintaux	Quintaux
1863	90.000	22.290	40.000	25.000	6.000	7.000	1.000	6.000	3.000	2.000
1864	114.000	25.373	47.000	32.000	8.000	9.000	3.500	7.000	4.500	3.000
1865	122.000	27.130	60.000	23.000	9.000	13.000	4.000	5.000	4.000	1.000
1866	145.000	32.240	50.000	48.000	11.000	18.000	5.000	4.000	4.400	5.000
1867	127.000	28.310	48.000	38.000	10.000	13.000	6.000	5.000	3.000	4.000
1868	124.000	27.630	50.000	35.000	11.000	12.000	5.000	1.000	4.000	3.000
1869	135.000	29.780	60.000	30.000	14.000	13.000	6.000	4.000	5.000	3.000
1870	141.000	34.730	64.000	38.000	11.000	15.000	5.000	2.000	4.000	2.000
1871	181.000	40.310	72.000	48.000	20.000	20.000	10.000	3.000	5.000	3.000
1872	213.000	47.563	80.000	52.000	25.000	25.000	13.000	6.000	7.060	5.000

9. Opium.

Parmi les nombres produits de l'Anatolie aucun n'a, au point de vue du commerce, l'importance qu'a prise l'opium, la plus précieuse des substances exportées. L'Asie-Mineure forme la région la plus septentrionale des vastes contrées si favorables à la culture du pavot. Partant de l'Inde orientale, cette culture s'est répandue graduellement en Egypte, en Algérie en Anatolie et finalement en Perse, où vers la fin du siècle dernier, la colonie hollandaise, dont les membres avaient, pour la plupart, des etablissements importans en Asie-Mineure, introduisirent le pavot. La société néerlandaise du commerce qui entretenait des rapports fréquents avec les colonies hollandaises de l'Inde et de Java, donna la première impulsion à ce commerce considérable. Actuellement encore, cette société achète environ le quart des récoltes moyennes, pour couvrir les besoins de ses marchés de l'archipel indien. Dans le temps, l'opium n'était employé que par les fumeurs, et exclusivement par les peuples asiatiques. La thérapeutique ne s'en servait que fort peu. Les préparations de morphine et de ses dérivés datent de nos jours.

L'opium demande un terrain d'argile sablonneux qui ne doit pas être resté en jachère mais avoir été préparé à cette culture une année à l'avance. Si le sol n'a pas déjà été engraissé, ou doit le fumer abondamment avec du fumier d'étable, et le labourer à deux reprises, en croix. On sème alors dans le second sillon, qu'on ne doit par trop creuser. Afin de couvrir légérement la semaille ou fait passer sur le champ ainsi préparé, un arbre muni de tous ses branchages et traîné par des boeufs. Mais il faut veiller à ce que le sol ne se mouille pas trop dans l'intervalle qui s'écoule entre le labourage et les semailles, et qu'il ne couvre la terre sous-jacente que très légèrement. Ou préfére pour les semailles les graines claires, c'est à dire celles qui sont blanches ou jaunes. Elles donnent, avec des fleurs jaunes et blanches des pavots vigoureux qui fournissent un suc plus abondant et une résine plus claire, tandis que les graines grises ou noires qui portent des fleurs bleues et rouge-foncé, produisent des têtes petites, contiennent moins de suc et fournissent un opium de couleur foncée. De plus, l'analyse

chèmique démontre que l'opium clair contient plus de morphine que l'opium foncé. On compte par dunum environ $^3/_4$ de livres (poids douanier) de semences de pavot, qui avant d'être répandues dans la terre, doivent être mêlées avec quatre fois leur volume de sable ou de terre légère, afin que la surface soit ensemencée dans des proportions égales, ce qui serait difficile si l'on employait les graines telles quelles. La fin d'Octobre et le commencement de Novembre sont considérés comme étant particulièrement favorables aux semailles, notamment quand le beau temps ayant succédé aux premières pluies, a préparé la terre au labour. On sème exactement comme pour le pavot des jardins d'Europe.* La germination dure quinze jours environ. Si par suite de gelées, la terre s'étant recouverte d'une croûte durcie, les graines ne s'ouvrent pas, on laboure et on sème de nouveau à la fin de Novembre ou au commencement de Décembre. Tant que dure l'hiver la plante demeure petite et ne croît que par la racine qui, dans un sol bien remué, se fortifie et ne souffre même pas quand les gelées de nuit ont endommagé la plante. Le printemps venu, le développement est d'autant plus rapide que la racine a été plus vigoureuse et que les semis ont été mieux réussis. On taille et on eclaircit alors la plante; on élague les mauvaises herbes et même les tiges de pavot trop rapprochées les unes des autres. Quelquefois, quand les mauvaises herbes croissent à nouveau, une deuxième taille est nécessaire. La plante monte alors rapidement et pousse de une à quatre tiges, hautes de 3 à 4 pieds qui portent leurs fleurs fin Avril ou au commencement de Mai. Les têtes du pavot se développent dans un espace d'environ quinze jours après la chute des fleurs. On reconnait la maturité en pressant légèrement avec le doigt. La tête mûrie du pavot *(papaver somniferum)* est molle, tandis qu'elle résiste quand le fruit est encore vert. Il faut s'attacher à bien connaitre le moment précis de la maturité, car les incisions doivent alors

* Le pavot commun cultivé dans l'Europe méridionale uniquement pour les graines qu'il donne, fournit, il est vrai, un opium excellent mais l'extraction ne pouvant se faire sur une grande échelle, cet opium coûte beaucoup trop cher.

être faites immédiatement. La récolte elle même doit être achevée en quelques jours; autrement le pavot trop mûr, c'est à dire celui qui après la maturité reste encore pendant six ou huit jours sur sa tige, ne donne plus de suc.

Les incisions se pratiquent le soir avec un petit couteau taillé en faux. L'incision faite à mi-tête, doit être circulaire. A cet effet, on saisit le pavot avec le pouce et l'index de la main gauche et on fait de la main droite, la moitié de l'incision, après quoi, sans quitter la place, on tourne légèrement le pavot et on achève d'inciser. Dès que le couteau (qui toutefois ne doit pas pénétrer dans la capsule, car si celle-ci était lésée le suc s'écoulerait au dedans du pavot et serait perdu), a fait son entaille, le suc blanc du pavot s'échappe et coule tout autour de l'incision. Ou le aisse alors sécher sur place au soleil pendant six à huit heures. Au bout de ce temps il s'épaissit et se transforme en une masse résineuse jaune qui plus tard, tourne au rouge brun. Puis on l'enlève avec un couteau et on en pétrit des pains orbiculaires de diverses grandeurs mais dont le poids dépasse rarement 2 livres douanières. Ces pains, enveloppés de feuilles de pavot, sèchent pendant quelques jours au soleil. Les pains encore mous sont emballés dans des paniers ou dans des petites couffes d'osier garnies de toile. Toutefois, pour empêcher que les pains ne de déforment ou adhèrent les uns aux autres, on les saupoudre de semences séches d'oseille. Il faut pour la récolte de cinq dunums, récolte qui comme nous l'avons dit plus haut doit être faite trés rapidement, environ dix ouvriers. Le rendement moyen d'un dunum est évalué à 4 livres douanières, à peu près.

En Asie-Mineure la culture de l'opium ne réussit guère que dans les vallées de Kutaja, Uschak, Karahissar, Balikesri Afium, Sparte et Konijah qui, pour la plupart, sont protégées contre les vents froids par de hautes chaînes de montagnes, et dont le sol épais, propre au froment, convient tout particulierement au pavot. Les principaux arrivages de l'intérieur touchent Smyrne à la fin de Juillet ou au commencement d'Août. L'opium récent, trop lourd en raison de sa fraîcheur, ne trouve point d'achetaur. On lui préfére la substance plus ancienne qui est séche et qui, dès lors, coûte davan-

tage. La vente conclue, l'opium est vérifié en présence d l'acheteur et du vendeur par un expert reconnu comme tel pa tous les commerçants, et on élimine alors les fragments qu appartiennent à une autre qualité ou qui, par le mélange d'in grédiens étrangers, perdent de leur valeur. La marchandise mis au rebut *(Tschikinté)* est restituée au vendeur qui la cède ave 20 ou 30% de rabais aux fabricants de morphine allemands e français. L'opium ainsi trié, est enfermé hermétiquement dan des boîtes de fer blanc et celles-ci placées dans des caisses d bois sont, dès-lors, prètes pour l'exportation. Le meilleur opium vient du district de Kutaja (ou Kutachia) c'est à dire du villag de Bogaditsch et de ses environs. Il est en pains assez petits de forme ronde, a une couleur brun-clair avec des reflet bleuâtres et répand une odeur pénétrante. Il contient de 11 11 $^1/_2$ pour cent de morphine.

L'opium connu dans le commerce sous le nom de *yer* et qui provient des districts occidentaux (Kintabir, Akhissa: Kürkagatsch) ne contient que 8 à 10%. Une autre qualit appelée *roba mercantile* ou *roba commune* cultivée à Afium Karahissar abonde sur les marchés. Ce dernier produit qui e: en pains de couleur foncée, presque noire, contient seulemer de 7 $^1/_2$ à 9% de morphine. Enfin la dernière qualité, fourn par la province de Konijah et dont les pains sont petits tr durs et de couleur foncée, ne renferme que de 7 à 8% c morphine et se vend sous le nom de *adet* (ordinaire).

Le prix de l'opium dépend avant tout, de la récolte ann elle. Celle-ci a varié durant ces dernières années entre 4 et 700 paniers à environ 150 livres. Cependant dans les conditior normales, quand la récolte donne 4000 paniers *(Couffes)* le pri moyen des Tscheki est de 200 piastres (L. t. = 118 p.) = 23 sh. 7 d. par livre anglaise; 34 francs le $^1/_2$ kilogr., 18 fl 15 kr. v. a. la livre de Vienne; tandis que par une récolte de 7000 couffes, ce prix tombe à 120 p. = 14 sh. 2 d. la livre anglaise; 20 francs 46 c. le $^1/_2$ kilogr. 10 fl. 75 kr. v. a. la livre de Vienne, rendue à bord à Smyrne. La récolte diminue quand par exemple, le manque de pluie a retardé les semis de quinze jours, ou lorsque de fortes gelées blanches ont endommagé la plante, enfin quand les mois de mars et d'Avril passen

sans pluie ou que celle-ci arrive soudain au moment de la maturité.

Le prix de l'opium est encore influencé :

1. par les approvisionnements provenant de la dernière récolte, en reserve dans les dépôts de Smyrne et de Londres qui sont les principaux marchés d'opium;
2. par les besoins de l'Amérique qui absorbe depuis quelques années des masses considérables d'opium pour ses provinces de l'ouest où cette substance sert moins aux médecins qu'aux chinois immigrés (depuis la construction des chemins de fer californiens) qui en fument de grandes quantités;
3. par la récolte de la Perse et de l'Inde. La Perse, depuis quelques années, cultive l'opium avec beaucoup de succès et les marchés européens étaient déjà abondamment pourvus d'opium de cette provenance, quand la famine qui en 1871 a désolé la Perse, est venue arrêter la culture. L'Inde, le veritable centre de la production de l'opium est, même quand les récoltes atteignent leur maximum, hors d'état de suffire aux besoins de la Chine et elle achète alors les approvisionnements à Smyrne ou à Londres.
4. Par l'offre et la demande.

La fluctuation des prix qui varient souvent de 100 pour cent par Tscheki, au cours d'une campagne, c'est à dire du commencement d'Août à la fin de Mai, offre un ample jeu à la spéculation. On peut admettre que plus du quart de la récolte annuelle change ainsi constamment de mains, outre que le même état de choses se produit sur les marchés de Londres et de New-York. Ajoutons encore que l'opium est un article de vente journalière et que, par conséquent, la spéculation est indépendante de la consommation. Il en résulte que très souvent, les prix sur les marchés de l'Etranger sont inférieurs à ceux des lieux de production.

10. Mastic.

Résine odorante qui comme la gomme adraganthe, est obtenue par incisions pratiquées dans l'écorce du Pistachier *(Pistacia lentiscus L.)* arbrisseau toujours vert qui abonde dans

l'île de Chios. Le suc qui s'écoule par les incisions cruciales faites dans l'écorce et qui se concrète en larmes, est recueilli soit sur les troncs soit à terre et c'est cette dernière sorte qui fournit le mastic commun qui, très souvent impur et mêlé de grains de sable, est employé sur place pour la fabrication des confitures et des liqueurs, tandis que la première qualité soigneusement triée *(Mastix in granis seu electa)* et purifiée par un lavage et un raclage minutieux, est exclusivement vendue pour l'exportation. En raison de sa transparence on désigne ce produit sous le nom de *mastic du sérail.*

Le mastic est, du moins en Europe, fort peu employé en médecine et sa consommation ne dépasse probablement pas 80 quintaux. Par contre il sert souvent à la fabrication des vernis et du *mastic des vitriers.* L'Orient en consomme des quantités considérables. Le mastic y est devenu un besoin pour les femmes grecques, arméniennes et turques qui le mâchent, soi-disant pour nettoyer les dents et fortifier les gencives.

La production actuelle de Chios qui atteint annuellement 4500 à 5000 quintaux d'une valeur de 1,200.000 florins est de beaucoup inférieure à celle d'autrefois qui arrivait souvent ou décuple de ce chiffre. Les fabriques de vernis et de laques, en substituant à ce produit des résines moins chères, ont fait baisser la consommation européenne de 50 à 60 pour cent.

Les prix qui varient peu, sont pour le mastic clair, de première qualité de 95 à 100 piastres l'oke ou 35 à 40 livres St. le quintal; 900 à 950 francs les 50 kilogr.; 450 à 470 fl. v. a. le quintal viennois. La deuxième qualité non épurée vaut de 70 à 75 piastres l'oke ou $24^1/_2$ à 27 livres St. le quintal; 625 à 650 francs par 50 kilogr.; 315 à 325 fl. v. a. le quintal de Vienne y compris l'emballage, rendu à bord.

La première qualité s'emballe dans des petites caisses, la seconde dans des petits tonneaux ou dans des sacs.

11. Gomme Adraganthe

ou Gomme-Dragon connue dans le commerce sous le nom de Traganth de Smyrne. Cette sorte, qui passe pour être la meilleure de toutes les gommes de Morée, de Syrie et d'Egypte, s'exporte

à l'état pur. L'adraganthe est le suc provenant de divers arbrisseaux du genre *Astragalus* et obtenu soit par des incisions, soit sans celles-ci, par la seule influence de l'air. Les astragales qui fournissent cette gomme, croissent spontanément à l'intérieur de l'Asie Mineure, le plus souvent sur les hautes montagnes, où ils abondent surtout dans les contrées de Karahissàr, Jalowadsch, Burdur, Musul et Karaman.

La gomme se présente sous forme de filaments blancs, jaunes ou rougeâtres, aplatis et vermiculés irrégulièrement, et rubannés selon que la gomme s'est écoulée librement au soleil ou que cette exsudation a été aidée par la main de l'homme. Plus on abandonne à l'air, où il se concrète, le suc qui coule des tiges de l'arbrisseau (souvent haut de 2 à 3 pieds) plus la gomme s'épaissit en masses globuleuses et plus elle se fonce. La substance, tout en etant pure, perd alors de sa valeur. Jalowadsch et Burdur ont fourni jusqu'à ce jour des gommes pures, en masses grandes et blanches, ce qui indique une surveillance constante de l'excrétion, tandis que Karahissar, Musul et Karaman livrent une qualité plus commune. La tige s'incise au printemps et en été, comme le pavot. La récolte se fait généralement au milieu de septembre, à l'arrivée des premières pluies qui entravent ou empêchent complètement cette opération.

La consommation de ce produit si important pour les teintureries sur etoffes et indispensable aux industriels anglais français et suisses, ainsi qu'aux fabriques de laques et aux confiseurs, augmente d'année en année. Maintenant que l'Amérique tire également ses approvisionnements de l'Orient, la production n'est plus en rapport avec la consommation. C'est pour cela que les prix des gommes de Smyrne se maintiennent malgré la concurrence d'Alep et ne varient que très rarement.

La Gomme Adraganthe blanche en plaques coûte de 40 à 50 piastres l'oke, 14 à 18 livres St. le quintal; 345 à 425 francs les 50 kilogr. 170 à 210 fl. v. a. le quintal de Vienne.

La seconde qualité blanche et rouge, en plaques 30 à 35 piastres l'oke, $8^4/_5$ à $12^2/_5$ livres St. le quintal; 219 à 309 francs les 50 kilogr., 130 à 150 fl. v. a. le quintal viennois.

La troisième qualité en plaques rouges 18 à 20 piastres l'oke. 6 à 7 livres St. le quintal; $157^1/_2$ à 170 francs les 50 kilogr.;

80 à $87\frac{1}{2}$ fl. v. a. par quintal viennois, y compris l'emballag livrés à bord à Smyrne.

Les premiers arrivages, généralement en petites portion et non triés, gagnent Smyrne en automne. Le triage qui exig beaucoup de patience, est exclusivement fait par des juifs espag nols, dont le salaire dépasse rarement cinq piastres. Les quali tés supérieures s'emballent en caisses de $2\frac{1}{2}$ quintaux. Le qualités inférieures en sacs de même poids. L'exportatioı annuelle atteint 1800 sacs ou 4500 quintaux valant ensembl 675.000 fl. v. a.

12. Suc de réglisse

extrait de la racine du *Glycyrhiza glabra.* La consommation de ce produit augmente de jour en jour depuis que des fabriques établies dans l'intérieur de la province (Nazlü, Sokia Aidin, Alaschehr etc.) accélèrent par des moyens mécanique la décoction, l'évaporation et la dessication du suc. Le régliss de Smyrne livré au commerce chimiquement pur, arrive souven dans les marchés européens comme produit espagnol. Il es d'aussi bonne qualité que ce dernier, et également dur; sa cas sure est brillante.

Une analyse faite à Londres avec du suc récent a donné

Extrait	63.30
Cendre	9.10
Substances végétales .	4.20
Hydrogène	23.40.

D'ordinaire on coule le suc dans les caisses d'un volum déterminé et on le fait sécher à l'air. Le poids de ces caisses bie remplies, est habituellement de $2\frac{1}{2}$ quintaux anglais.

La fabrication du réglisse en bâtons est restée à l'éta d'essais qui n'ont point donné de bons résultats sans doute parceque la masse est trop fluide pour adopter une forme con stante. D'ailleurs ces magdaléons sont d'une confection difficil et peu profitable au fabricant. L'exportation du suc en mass a varié durant ces dernières années entre 5000 et 5500 caisse valant ensemble 300.000 fl. v. a. Les prix subissent peu d changement; la première qualité vaut 11 medschidié le canta = 40 sh. le quintal, 50 francs les 50 kilogr. 25 fl. v. a. le

quintal viennois. L'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne absorbent la presque totalité du produit.

La fabrication du suc de réglisse a fait naître et prospérer une autre industrie, c'est à dire que dans le voisinage des lieux de production (Nazlü, Aidin, Sokia) ou a trouvé du lignite qui fournit un excellent combustible et dont environ 1 million d'okes sont employées dans ces fabriques pour la préparation du suc de réglisse.

13. Scammonée

ou Diacrydium, gomme résine purgative obtenue par l'incision de la racine du *Convolvulus Scammonia,* plante grimpante qui croît spontanément dans l'intérieur de l'Asie-Mineure. Elle est en fragments de couleur grise, souvent brun-foncé, d'une odeur faible mais d'une saveur âcre trés marqué. Mélée à des substances terreuses, on l'expédie en petites quantités en Italie, en France et en Angleterre. On l'emploie en médecine comme drastique d'un effet sur, mais cette consommation a beaucoup diminué depuis quelques années. Presque tous les villages des environs de Smyrne s'occupent de sa production. Toutefois cette production dépasse rarement 7 à 800 okes valant ensemble 25.000 fl. v. a. La première qualité, c'est à dire la résine grise, non adulterée qui, avant l'expédition, est scrupuleusement vérifiée, coûte 350 piastres l'oke = 22 sh. la livre anglaise, 30 francs 75 cent. le $^1/_2$ kilogr. 17 fl. 25 kr. v. a. la livre viennoise. La seconde qualité (les fragments de couleur foncée éliminés lors du premié tri), coûte 280 piastres l'oke = 17 sh. la livre anglaise, 23 francs 50 cent. le $^1/_2$ kilogr. 13 fl. 25 kr. v. a. la livre de Vienne, y compris l'emballage en boites de fer blanc et de bois, livrables à bord à Smyrne.

14. Storax.

Le storax cultivé dans les montagnes de Melassa et de Mughla s'exporte de Smyrne en pains, plus souvent en masses semi-fluides. La production dépasse rarement 200 quintaux de Vienne car la consommation qui ne varie point, est fort restreinte. On obtient le storax par un procédé analogue à celui qu'on emploie pour toutes les autres résines. Des incisions pratiquées

dans le *Styrax officinalis* activent l'écoulement du baume q se transforme graduellement en une substance d'abord visqueu puis solide. Le storax est d'une odeur balsamique très agréal qui se dégage surtout quand on chauffe cette résine. La su stance concrète de couleur foncée, qui constitue généraleme la première qualité, s'obtient par la fusion de la résine bru que l'on décante ensuite. Elle est un peu grasse au touch se laisse pétrir lorsqu'on la chauffe dans le creux de la mai et quand on l'allume, brûle avec une flamme claire, persistan En raison de son prix trés-élevé, on l'exporte fort peu. Chin quement le storax est composé de résine, d'huile volatile d'acide benzoïque qui apparait parfois en efflorescences supe ficielles. Les producteurs s'occupent de préférence du stor liquide, impur, mêlé de parties corticales, et épaissi au moy de sciure de bois. La substance ainsi préparée et qui se ve sous le nom de storax commun, pour la Chine et l'Egypt donne un bénéfice relativement plus grand que les qualit supérieures. Son prix est généralement de 7 piastres l'oke = 2 livres St. 14 sh. le quintal, 67 francs les 50 kilogr., 33 v. a. le quintal de Vienne y compris l'emballage en peti barils, rendus à Smyrne à bord. Le storax exporté de Smyr (environ 25 à 30.000 okes), qui représentant à peu près 20.0 florins argent, s'emploie en parfumerie, en fumigation, pu aussi dans la préparation de l'encens des églises.

15. Saponaire.

La racine de saponaire provient du *Saponaria officinalis*, q croît spontanément dans la plupart des lieux humides de l'An tolie. Elle est blanche, grosse, de forme tuberculeuse et s décocté donne un mucilage analogue à celui du savon. O l'emploie dans l'industrie pour blanchir et lustrer les étoffe Son exportation est nulle, et ne dépasse pas 600 cantars qu vendus pour l'Italie et Trieste, coûtent en moyenne 5 piastr l'oke ou 23 sh. le quintal, 29 francs les 50 kilogr., 14 fl. 75 k v. a. le quintal viennois y compris les sacs, rendus à bord Smyrne. A l'intérieur de l'Asie-Mineure la racine de saponai est l'objet d'une consommation assez importante. La productio

totale, évaluée à 100.000 okes, représenterait alors une valeur de 30.000 florins argent.

16. Racine de réglisse.

La racine de cet arbrisseau qui croît spontanément et en abondance sur presque tous les points de la province, surtout à Nazlü, Aidin, Tyr, Alascher, est généralement enlevée de terre à la fin de l'automne ou en hiver ou bien encore pendant la saison des pluies. On la sèche au printemps, puis on l'assortit selon la longueur des racines, on réunit celles-ci en paquets dont on recouvre les deux extrémités avec une calotte de toile et l'article dès lors prêt pour l'exportation, est envoyé en Angleterre, en Allemagne, en Hollande et en Amérique. Jusqu'à ce jour le réglisse se vendait seulement dans certains cas spéciaux et à certaines époques comme par exemple quand la récolte ayant manqué en Sicile et en Espagne, celle de Smyrne pouvait se substituer aux autres. Ceci explique que le réglisse d'Anatolie n'a point encore la réputation dont jouissent les bois d'autres provenances. La cause de cette infériorité tient moins à la qualité et au prix du produit smyrniote qu'au mauvais triage et au mauvais emballage des racines, puis encore aux différences de poids assez sensibles qui se révèlent tout à coup, au cours du voyage, à la suite de la dessication qui s'est opérée. Cet article réclame une attention continue et plus de soins qu'on ne lui en a donnés jusqu'à présent. Les parties fibreuses doivent être élaguées et le produit doit être uni, sec et sans nodosités. D'ordinaire le commerce ne connait que deux espèces, savoir:

1. En batons égaux, de la grosseur d'un doigt, longs de 70 centimètres, au prix de 65 piastres le cantar = 11 sh. 2 d. le quintal $11^1/_4$ marcs le quintal douanier, 13 francs 15 cent. les 100 kilogr., 7 fl. v. a. le quintal viennois, et
2. en bottes qui contiennent au centre des fragments plus petits et inégaux d'environ 25 à 60 centimètres de longueur, au prix de 40 p. le cantar = 7 sh. 6 d. le quintal, $7^1/_2$ marcs le quintal douanier, 8 francs 85 cent. les 100 kilogr., 4 fl. 70 kr. v. a.

les 100 livres de Vienne, emballés comme nous l'avons dit plus haut, et rendus à bord à Smyrne.

L'exportation qui atteint environ 25 à 30.000 quintaux de la valeur totale de 120.000 florins argent, augmentera sans doute, pour peu que les producteurs s'appliquent à mettre plus de soin dans le choix et dans la manipulation de cette plante si abondante dans leurs contrées.

17. Salep

(Radix salep). Au printemps, après la floraison de la plante, on déterre à Smyrne les bulbes de diverses espèces d'orchis indigènes. On choisit parmi celles-ci les bulbes récents, et après les avoir nettoyés et lavés à l'eau, on les séche soigneusement au soleil. Dans ces conditions, le salep se présente sous forme de petits tubercules jaunes ou jaunes-bruns cornés, demi transparents qui, par l'ébullition abandonnent un mucilage blanc, abondant. Les orientaux préconisent cette plante pour l'alimentation des enfants débiles et des poitrinaires et pendant toute l'année on vend du salep bouilli dans les rues de Smyrne. Mersina, Maghla et Milas sont à peu près les seules localités qui cultivent cet orchis.

Il y a quelques années, l'exportation des bulbes de Smyrne était assez importante, notamment à destination de Trieste, mais depuis que l'Europe a substitué à ce produit d'un prix relativement élevé, diverses guimauves et orchis *(Althaea officinalis, Orchis morio, massula* et *miletaris)*, les expéditions de Salep de première qualité, la seule qui s'exporte, ne dépassent pas 5000 okes par an et la production totale n'excède guères 500 quintaux valant 37.500 florins v. a. Le prix de 20 à 21 piastres l'oke, $7^3/_5$ livres St. à 8 livres St. le quintal; 190 à 198 francs les 50 kilogr.; 90 à 95 fl. v. a. par quintal viennois, livré à bord, y compris les sacs, ne varie presque jamais.

18. Graines de coton

(Semen gossypium), comme les graines de pavot, de chanvre et de sésame, exclusivement employées à la fabrication de l'huile, prennent de plus en plus d'importance pour le commerce de

Smyrne. Ainsi dans les dernières années, l'exportation de cet article a atteint, en moyenne, 160.000 cantars, valant ensemble 325.000 fl. argent. Les graines de coton qui sont toujours vendues ferme, jamais en consignation, et qu'on expédie en grenier, par voiliers, trouvent un débouché régulier en Angleterre, à Marseille, dans le nord de la France, et en Belgique ou l'on en extrait une huile de table et une huile à brûler qui reviennent meilleur marché que l'huile de navette. D'ailleurs, les tourteaux (*cotton cakes*) résidus de la fabrication de l'huile, ont, comme nourriture des bestiaux, une valeur assez grande. Généralement, la livraison des commandes de graines de coton prend des mois entiers, car les producteurs de l'intérieur ne vendent que contre les avances payées en espèces. Le prix se règle selon les récoltes et varie habituellement entre 19 et 21 paras l'oke = 55 à 72 sh. la tonne 8 à 9 francs les 100 kilogr. 2 fl. à 2 fl. 25 kr. v. a. le quintal de Vienne, en grenier, rendus à bord des voiliers à Smyrne. Les tarifs des bateaux à vapeur sont trop élevés, et les transbordements de cet article sont trop difficiles, pour qu'on puisse l'expédier par steamers.

19. Graines de chanvre

(*Semen cannabis*); ces graines oléagineuses s'emploient en en médecine et dans l'industrie. Le commerce en tirerait un bénéfice bien plus considérable si le triage des graines était fait avec plus de soin. Actuellement cet article se vend mélangé de 5 à 6% de substances étrangères, ce qui nuit en même temps à l'apparence extérieure du produit. On la récolte aux environs de Aidin, Naslü et Demislü en grandes quantités, c'est à dire près de 20.000 kilé (1 kilé = 16 okes) valant 33.000 florins argent et qui s'exportent principalement en Amérique. Les prix varient de 18 à 26 piastres argent par kilé, $34^1/_4$ sh. les 480 livres anglaises; 20 francs les 100 kilogr., 5 fl. v. a le quintal de Vienne, en greniers, ou 36 sh., 21 francs et 5 fl. 40 v. a. avec les sacs, rendus à bord à Smyrne.

20. Semences de pavot

(*Semen papaveris*). Le commerce en connait deux sortes. Les semences communes, gris-noirâtres, et les semences blanches

(semen papaveris albi) qui proviennent du pavot blanc do les capsules restent habituellement closes. La substance prop de la graine est oléagineuse et a des propriétés narcotiques dû à la présence d'une faible proportion de morphine. L'huile obten par l'expression des semences de ce pavot est très fluide, de co leur jaune-pâle et d'un goût agréable. Quand la récolte de l'olivi est mauvaise ou insuffisante, on l'emploie comme succédané l'huile d'olives. L'huile plus foncée que fournit la seconde pre sion, sert dans le fabrication des savons durs. Le prix de semences dépend essentiellement des récoltes de l'opium et de besoins plus ou moins considérables et atteint en moyenne 8 à 100 paras l'oke, 35 à 43$^1/_2$ sh. les 100 kilogr.; 14 à 17$^1/$ marcs le quintal douanier 8 fl. 40 kr. à 10 fl. 50 kr. v. a. l quintal de Vienne, en greniers, à Smyrne. Le nord et le su de la France, l'Allemagne méridionale et l'Angleterre en em ploient annuellement 80.000 quintaux qui valent ensemb 625.000 fl. v. a.

21. Sésame

(Sesamum orientale). Ce produit qui fournit la plus importan des graines oléagineuses, est cultivé dans les marais de la Kar manie près de Mersine et de Tarsus, de même que dans l vallées du fleuve Méandre près de Aidin, Turbali et Ajuslü La culture du sésame augmente tous les ans et la récolte a nuelle fournit actuellement environ 140.000 sacs à 65 okes 220,000 quintaux valant ensemble 2$^1/_2$ millions de florins arger La plus grande partie de ce produit s'expédie à Marseille où en extrait l'huile de sésame dont la meilleure qualité est cel que le commerce connait sous le nom *d'huile de sésame froissage* et qui, obtenue à froid, vaut la plus fine des huil d'olives et sert aux parfumeurs, tandis que *l'huile de rab* extraite des résidus traités à chaud, fournit une qualité inf rieure. Le prix du sésame varie peu; il est ordinairement de 4 à 49 piastres le kilé (1 kilé = 17 okes, 92 sh. 4 d. à 94 sl 9 d. par 480 livres anglaises; 27 francs à 27 fr. 50 les 5 kilogr. 13 fl. 50 à 14 fl. v. a par. quintal de Vienne, y compri les sacs, livrable à bord à Smyrne.

22. Alpiste.

Les graines de cette graminée *(Phalaris canariensis)* cultivée principalement en Roumélie, contiennent d'ordinaire de 3 à 4% de substances étrangères. On les exporte de Smyrne pour l'Amérique du Nord, l'Allemagne et la Hollande. Ce phalaris qui n'est autre que notre *alpiste des canaries* fournit une excellente nourriture des serins, tandis que la farine obtenue par les graines sert pour encoller les tissus de coton et pour ce dernier emploi on la préfère même à la farine de froment. Malgré la concurrence de Tunis qui produit des graines moins chères, mais aussi moins riches en farine, l'exportation de Smyrne augmente graduellement, ce qui a eu pour consequence de faire hausser les prix qui, depuis ces dernières années, se sont maintenus à 27 piastres le kilé d'environ 20 okes = 47 sh. 3 d. par 480 livres anglaises, 11 marcs par quintal douanier, 6 fl. 75 v. a par quintal viennois y compris les sacs, livrés franco à bord à Smyrne. L'exportation annuelle peut être évaluée à 2500 sacs ou 6250 quintaux de Vienne, valant ensemble 40.000 fl. v. a.

23. Anis

(Pimpinella anisum). Cette plante qui croit spontanément et en abondance en Anatolie et en Roumélie est employée dans la fabrication de la liqueur dite *Mastic* a laquelle elle communique l'arome particulier à cette ombellifère. Ce n'est que dans les années de bonne récolte que l'anis qui se vend alors à assez bas prix peut etre exporté en Angleterre, en Autriche et en Allemagne. Les environs de Alazata et de Tschesmé produisent annuellement 7 à 8000 quintaux valant ensemble 15 à 16.000 florins argent. D'ordinaire l'oke d'anis se vend $4^1/_2$ p. = $1^3/_4$ livre St. les 100 livres anglaises, 42 fr. 60 les 50 kilogr., $31^3/_4$ marcs le quintal douanier; 21 fl. 50 kr. v. a. le quintal viennois, y compris l'emballage en sacs, livrés a bord à Tschesmé ou à Smyrne. Quand la récolte est abondante les prix ci-dessus baissent de 10 à 15%.

24. Chanvre.

Le chanvre que, depuis ces dernières dix années les environs de Aidin, de Naslü et de Demislü produisent en quantités

considérables, pourrait, si la culture était conduite avec plus de soin, devenir un excellent article d'exportation. Actuellement le chanvre de l'Asie Mineure, mal nettoyé et trés inégal, se vend à bas prix, c'est à dire à 204 piastres le cantar = 35 sh. les 100 livrés anglaises, 43 fr. 75 le kilogr., 21 fl. 75 kr. v. a. le quintal viennois, y compris l'emballage, rendu à bord. Le chanvre de l'Anatolie est de couleur jaune-pâle, presque blanc, très fort et très long et particulièrement propre à la fabrication de la toile etc.

25. Chiffons.

Depuis quelques années seulement on s'occupe à Smyrne de recueillir les chiffons et ce sont notamment les familles juives pauvres qui se livrent à cette industrie. Les chiffons triés selon leur couleur (blancs, bleus et rouges) et selon leur qualité, sont ensuite pressés en balles. Smyrne et ses environs exportent annuellement de 15 à 20.000 quintaux, pour la plupart, de coton, et dont le prix est de 40 à 55 piastres le cantar, 8 à 11 livres St. la tonne anglaise, 20 à 28 francs les 100 kilogr., 4 à 5 fl. 50 kr. v. a. par quintal viennois, rendus à bord à Smyrne et représentant une valeur totale de 70 à 100.000 florins d'Autriche, qui s'exportent principalement en Amérique. De petites quantités de chiffons, les *colori*, sont expédiés en France et en Italie.

26. Orge.

L'exportation de cette graminée a considérablement diminué et cela par suite de l'insuffisante production. Les récoltes ont été dans ces dernières années à ce point défavorables que le rendement a, à peine, couvert la consommation indigène. Dès lors, l'agriculteur a préferé s'adonner à la culture du coton. Du reste les orges expédiées en Europe donnent bien rarement des bénéfices aux acheteurs, car les envois faits sans conscience présentent le plus souvent d'assez notables déficits dans le poids de l'article. L'orge qui s'achète à Smyrne par kilé, selon la mesure adoptée pour les céréales, se vend à l'étranger d'après le poids constaté à l'arrivée du produit, et le plus souvent il y a perte pour le négociant européen.

En moyenne l'orge dite Menemen et celle de Aidin coûtent de 10 à 12 piastres (le medschidié compté à $20\frac{1}{2}$ piastres) le kilé de 16 à 17 okes, 16 à 19 sh. le quart impérial, soit 10 francs 50 cent. à 13 francs 65 cent. les 100 kilogr., 2 fl. 85 kr. à 3 fl. 40 kr. les 100 livres de Vienne, en greniers rendus à bord. L'orge battue en plein air par des chevaux, contient de 2 à 4% de substances étrangères et est de 7 à 8% plus lourde que celle de Syrie. La récolte moyenne dans la province de Smyrne est évaluée à 900.000 kilés d'une valeur totale de 300.000 florins argent.

27. Froment.

Le froment se prête encore moins que l'orge à l'exportation car les récoltes ordinaires sont presque toujours absorbées par la consommation indigène. Parfois même, quand la province manque de céréales la Russie méridionale (Kherson et Taganrog) couvre le deficit. Ce n'est que lorsque les récoltes sont exceptionnellement bonnes que l'exportation dans les pays voisins, en Egypte et dans le midi de la France et l'Italie, peut laisser un bénéfice, et seulement quand les prix ne dépassent pas 20 à 24 piastres (1 medschidié = $20\frac{1}{2}$ piastres) le kilé de 20 okes ou 32 à $38\frac{1}{2}$ sh. les 480 livres anglaises, 19 francs 25 cent. à 23 francs les 100 kilogr., 5 fl. 60 kr. à 6 fl. 75 kr. v. a. par livre de Vienne, en grenier, rendus à bord. Le produit d'une récolte moyenne est évalué à 1,500.000 kilés valant ensemble 3,200.000 fl. argent.

28. Froment blanc,

ou *Dari,* ne s'exporte que lorsque la récolte est surabondante et dans ce dernier cas, l'Angleterre en achète des quantités assez importantes. Le prix est habituellement de 12 p. par kilé de 16 à 17 okes, 19 sh. 2 d. par 480 livres anglaises, 11 francs 80 cent. par 100 kilogr., 3 fl. 45 kr. argent d'Autriche par 11 livres de Vienne, en grenier, rendu à bord. Quand le dari se vend en sacs, ceux-ci sont comptés à part. Les premiers envois de l'intérieur arrivent généralement en Septembre. La récolte moyenne atteint 60.000 kilés valant ensemble 80.000 fl. argent.

29. Blé jaune de Turquie

ou maïs ou blé d'Inde. L'exportation de cette graminée dépei des éventualités que nous avons déjà fait connaitre pour le fr ment blanc, c'est à dire que le maïs ne s'expédie à l'etrang (en Angleterre) que lorsque la récolte a dépassé les besoi locaux. Ordinairement ce blé se vend par kilé = 21 okes à rais de 15 piastres = 24 livres St. les 480 livres anglaises, 14 fran 60 cent. les 100 kilogr., 4 fl. 25 kr. v. a. par 116 livres Vienne, en grenier, rendu à bord. On évalue le rendeme d'une récolte moyenne à 60 ou 70.000 kilés valant ensem 110.000 florins argent.

30. Fèves.

De toutes les fèves cultivées en Anatolie on n'exporte (Angleterre) que la fève commune ou fève des marais *(Vici faba* ou *faba vulgaris)* qui sert principalement à la nourritu des bestiaux. Dans les années de bonne récolte comme pa exemple en 1872, où ce produit a atteint 55.000 kilé, d'un valeur totale de 750.000 fl. argent, le prix est assez bas et n dépasse habituellement pas $13\,^1/_2$ piastres le kilé de $18\,^1/_2$ à 1 okes = $21\,^1/_2$ sh. par quart impérial de 400 livres anglaise 15 francs 25 cent. par 100 kilogr. et 3 fl. 85 kr. argent pa quintal viennois, en grenier, rendu à bord.

31. Tabac.

Dans la province entière la culture du tabac n'embrass guères que 1500 dunums ou 375 acres anglais (l'acre angla = 40 ares $^{16}/_{100}$) qui fournissent annuellement 120.000 oke Ce rendement réparti selon les localités donne pour

Magnésia	12.000 okes	valant de 12 à 21 piastres l'oke
Pergame	13.000 „	
Adalavase	40.000 „	
Oedemisch-Baindür .	40.000 „	
Azapoluk	15.000 „	val. 20 à 30 piastres l'ok
ensemble .	120.000 okes.	

Cependant Smyrne exporte en tout 420.000 okes de tab représentant ensemble 250.000 fl. v. a. et sur cette quanti

300.000 okes proviennent des autres provinces dans les proportions indiquées ci-après:

Zenidge et Cavalla fournissent	10.000	okes	à 20 à 30	p. l'oke
Adrianople	30.000	„	à 17 à 22	„
Volo	30.000	„	à 16 à 27	„
Samsun	150.000	„	à 18 à 28	„
Salonique	80.000	„	à 18 à 27	„
ensemble .	300.000	okes.		

Avant l'établissement de l'impôt sur le tabac *(murouryé)* les envois effectués sur Smyrne des autres provinces, etaient bien plus considérables et dépassaient souvent 540.000 okes par an tandis que les prix de beaucoup plus bas, oscillaient entre 7 et 25 piastres. Par contre, les environs de Smyrne ne produisaient alors guère plus de 15.000 okes. La culture du tabac en Anatolie peut encore être largement étendue. Le système dit *Orta* que l'on suit actuellement consiste en ce que le propriétaire du sol fait préparer et labourer les parcelles destinées à recevoir le tabac et les céde ensuite au planteur qui moyennant le prix fixe de 40 piastres par dunum ou 1 livre St. par acre, se charge des semailles, de l'entretien et de la cueillette des feuilles. Le rendement est ensuite partagé entre le propriétaire et le planteur.

32. Vin.

La production totale du vin s'élève en Anatolie à 80.000 barils à 50 okes ou 90.750 Eimer de Vienne (1 Eimer = 56 litres $^{6}/_{10}$) valant de 80 à 120 piastres le cantar. On en consomme la plus grande partie dans le pays même, tandis que 10.000 barils environ ou 500.000 okes de la valeur de 90.000 fl. argent, s'exportent en Russie. Un vignoble bien entretenu donne de 20 à 30 quintaux de raisins par dunum. Depuis l'apparition de l'oïdium, on soufre les ceps, au commencement de mars, pêu avant la floraison de la vigne. Si la viticulture y était conduite plus rationellement, l'Asie-Mineure non seulement décuplerait sa production, mais encore elle donnerait un vin qui ne le céderait en rien aux meilleurs vins d'Espagne. A l'appui de ce que nous avancons ici, nous renvoyons, le lecteur aux échantillons des vins exposés à Vienne et qui proviennent du vilayet de Smyrne.

Une sorte d'eau de vie, dite *mastic* préparée avec le raisin, s'exporte annuellement par quantités considérables, soit 200.00 galons qui valent de 4 à 10 piastres l'oke. Il y a de grandes fabrique d'eau de vie à Tyr, à Aivalik et dans l'île de Chios qui pro duisent des eaux de vie de 17 à 19 degrés, vendues au pri de 14 à 20 piastres l'oke. Le mastic se fabrique d'après un méthode fort primitive: On mélange dans une bassine 150 ok d'eau de vie à 17^0 avec $3^1/_2$ à 4 okes de mastic pulverisé, y ajoute 4 okes d'anis et on laisse bouillir jusqu'à ce que liquide soit réduit à 24 ou 25 pour cent. Après avoir fait refroi la liqueur, on la ramène au moyen de l'eau à 17 ou 19 degr

XVIII.

PRODUITS DU RÈGNE ANIMAL.

Laines. — Peaux. — Os. — Cire. — Miel. — Soie et cocons. — Sangsues. — Eponges.

1. Laines.

L'Asie-Mineure (Angora, Afium-Karahissar, Pergame, Kassaba) fournit annuellement de 80 à 90.000 quintaux de laine représentant une valeur de $3^1/_2$ à 4 millions de florins argent. La tonte a lieu deux fois par an, entre Avril et Septembre. Si le commerce des laines, loin de s'être accru suit au contraire, une marche rétrograde, cela tient à ce que l'éducation des brebis a été jusqu'à ce jour fort négligée. La laine est encore actuellement tout aussi rude qu'elle l'était, il y a un demi siècle, d'où il suit qu'on ne peut l'employer que pour la fabrication des tapis indigènes, des couvertures, des feutres, des draps ordinaires et des étoffes foulées. Le manque de laine de moutons qui s'est fait sentir depuis presque deux ans, a eu pour effet de hausser la valeur du produit de l'Anatolie et de montrer aux éleveurs les bénéfices qu'ils peuvent tirer de leurs troupeaux. Il y a quelques années, les prix qui ne variaient guères, s'élevaient à 220 piastres pour la première et à 180 ou 190 piastres le quintal, pour la deuxième qualité. Mais depuis la guerre franco-allemande, ces prix ont successivement monté à 220, 300, 350, 400, 450 et même 480 piastres. Actuellement la laine non lavée vaut de 400 à 440 piastres le cantar = 64 à 70 sh. le quintal, 80 francs 50 cent. à 88 francs les 50 kilogr.,

39 à 42 fl. 75 kr. v. a. le quintal de Vienne; la laine lavée vaut de 520 à 740 piastres ou 82 à 115 sh., 104 à 146 franc 50 cent., 50 fl. 25 kr. à 70 fl. 50 kr. v. a. le quintal, y compris l'envoi à bord, en balles pressées.

La laine de chèvre (dont le pays fournit environ 100 à 120.000 quintaux par an, représentant une valeur de 2,500.000 florins argent) se vend: la première qualité de $5^{3}/_{4}$ à 6 piastres l'oke = 42 à 45 sh. le quintal, 52 francs 50 cent. à 57 francs 50 cent. les 50 kilogr., 26 fl. 50 kr. à 29 fl. v. a. le quintal de Vienne; la seconde qualité 4 piastres l'oke = 30 sh. le quintal, 38 francs les 50 kilogr., 19 fl. 25 kr. v. a. le quintal viennois; la troisième qualité vaut 3 piastres $^{1}/_{2}$ = 27 sh. le quintal, 33 francs les 50 kilogr., 16 fl. v. a. le quintal de Vienne.

Les Teftiks ou Laines en toisons donnent environ 70.000 okes par an, représentant une valeur de 100.000 fl. argent. La qualité dite anglaise, ou noire vaut $17^{1}/_{2}$ piastres l'oke = 6 livres St. 5 sh. le quintal, 160 francs les 50 kilogr., 75 fl. v. a. le quintal de Vienne; les autres sortes *(pinta)* 14 piastres l'oke = 5 livres St. le quintal, 125 francs les 50 kilogr., 59 fl. v. a. le quintal viennois y compris l'emballage, rendu à bord à Smyrne.

La laine fine en pelotons s'exporte à Marseille, Londres et Trieste, en quantités de 60 à 70.000 okes représentant une valeur de 135.000 florins argent, au prix de 20 piastres l'oke = 7 livres St. 5 sh. le quintal, 185 francs les 50 kilogr., 88 fl. 50 kr. v. a. le quintal viennois. Cette laine se vend à Smyrne par des commerçants de l'Anatolie (grecs, arméniens, turcs, juifs) qui l'achètent directement dans les provinces, aux éleveurs ou propriétaires de troupeaux, et l'apportent au marché, en sacs de toile grossière de la contenance de $2^{1}/_{2}$ à 3 quintaux. Les sacs sont rendus au vendeur moyennant déduction de la tare. Les payements se font en monnaie de change, et s'échelonnent par à-comptes de quinze jours à trois semaines.

2. Pelleterie.

Le commerce des peaux de tous genres est assez important. Les achats se font d'ordinaire 3 à 4 mois avant la livraison

moyennant des arrhes de deux tiers du montant de la facture. A l'exception des peaux de lapin, de chèvres et d'agneau, toutes les autres peaux sont expédiées de l'intérieur soit desséchées soit salées, et transportées à dos de chameau moyennant 22 à 56 $^1/_2$ piastres monnaie de change, en cargaisons de 200 okes; ou bien elles viennent par chemin de fer et payent alors selon la distance, de 6 à 10 $^1/_4$ piastres, plus, pour le transport de la gare aux magasins, 5 $^3/_4$ piastres par charge.

Les peaux de boeuf et de vache s'exportent au nombre de 40.000 pesant de 4 à 5 okes la pièce, au prix de 10 $^3/_4$ à 13 $^1/_2$ piastres (monnaie de change) par oke = 175 à 220 francs les 100 kilogr., 70 à 88 marcs le quintal douanier, 42 fl. 50 kr. à 53 fl. 50 kr. v. a. le quintal de Vienne, y compris l'emballage, livrable à bord à Smyrne. Cet article s'expédie principalement en Italie où l'on préfère les peaux légères.

Les peaux de chèvres et d'agnelets viennent des environs de Smyrne et se vendent de Décembre à Mars au nombre d'environ 15.000, au prix de 6·35 à 8·90 piastres, monnaie de change = 1 francs 35 cent. à 1 francs 90 cent., 1·10 à 1·50 marcs de l'Empire, 60 à 82 $^1/_2$ kr. v. a. y compris l'emballage, livrable à bord à Smyrne. Les peaux de chèvres pèsent de 2 $^1/_2$ à 3 kilogr., les agneaux de 4 à 6 kilogr. la douzaine. On en exporterait davantage si les peaux étaiens desséchées avec plus de soin.

Les chevrettes, au nombre de 30.000 se vendent de Juillet à Novembre. Elles pèsent de 8 à 11 kilogr. la douzaine et coûtent de 8 $^3/_4$ à 9 piastres la pièce = 1 francs 90 cent. à 2 francs, 1·50 à 1·90 marcs, 82 $^1/_2$ à 87 $^1/_2$ kr. v. a. Lieux de provenance: Masli, Kürkaghatsch, Akhissar et Küniki; celles des bords de la mer sont de qualité inférieure.

Les peaux d'agneau, environ 110.000, arrivent dans les ports, de Mai à Juillet; elles pèsent de 10 à 12 kilogr. la douzaine et coûtent de 8 $^3/_4$ à 9 $^1/_2$ piastres la pièce. L'Angleterre en achète les $^6/_8$, Trieste $^2/_8$. L'Allemagne les demande souvent non salées et emballées en sacs.

Les peaux de mouton se vendent principalement aux tanneurs indigènes. En 1872, par suite du prix élevé de la laine, on en a exporté une grande quantité en Angleterre; ces peaux

pesaient de $1\frac{1}{2}$ à 2 okes et valaient de $13\frac{1}{2}$ à $15\frac{3}{4}$ piastres = 3 francs à 3 francs 50 cent., 2·40 à 2·80 marcs, 1 fl. 35 kr. à 1 fl. 50 kr. v. a. la pièce.

Environ 40.000 peaux de chèvres et de boucs arrivent à Smyrne, durant l'hiver, de toutes les parties de la province. Les chèvres pèsent de 1 à $1\frac{1}{2}$ okes, les boucs de $1\frac{1}{2}$ à 2 okes. Ces peaux ne s'exportent en France et surtout en Italie que depuis 3 ou 4 ans et se paient, selon leur qualité et les besoins du marché, à raison de $10\frac{1}{2}$ à $13\frac{1}{2}$ piastres l'oke = 170 à 220 francs les 100 kilogr., 70 à 80 marcs le quintal douanier, 41 à $53\frac{1}{2}$ fl. v. a. les 100 livres de Vienne.

Les peaux de lièvres exportées annuellement, environ 350 à 400.000 pièces, sont assorties par paquets de 100 qui se vendent de 160 à 250 piastres = $37\frac{1}{2}$ à 55 francs, 30 à 44 marcs, $16\frac{1}{4}$ à 25 fl. v. a.

La très grande hausse qui s'est produite dans les prix de toutes les peaux est evidemment due au manque de cet article en Europe et surtout en France.

Le commerce des pelleteries se fait au comptant. Les peaux se paient en monnaie dite Beschlik, le medschidié calculé à $20\frac{1}{2}$ piastres = 23·15 piastres monnaie de change y compris les droits de douane de 1 % de la valeur.

3. Os

toujours abondants en toute saison, s'expédient habituellement en été, par voiliers à destination de l'Italie et de l'Angleterre. En 1872 l'exportation a atteint 1576 tonnes valant ensemble 600.000 fl. argent.

Les prix des os, vendus pêle-mêle, non triés, est d'ordinaire de 20 à $20\frac{1}{2}$ piastres le cantar = 3 livres St. 8 sh. la tonne anglaise, 84 à 86 francs les 1000 kilogr., 2 fl. 10 kr. à 2 fl. 20 kr. v. a. le quintal viennois, livrés à Smyrne ou dans un port voisin.

Les commandes se font, comme pour la plupart des matières brutes, de longs mois à l'avance, contre payement anticipé de la moitié ou des deux tiers du prix d'achat.

4. Cire.

La cire de Smyrne, très estimée à cause de sa pureté et de son parfait blanchiment, est un des articles les plus recherchés du marché. Eu égard aux conditions fort primitives du pays, il ne saurait être question d'apiculture, du moins de l'éducation des abeilles telle qu'elle est pratiquée en Autriche et en Allemagne où elle donne de si excellents résultats. L'abeille de l'Asie-Mineure qui appartient à l'espèce la plus industrieuse, n'a pas même de ruche. Elle est constamment exposée aux intempéries des saisons et par conséquent, les essaims sont de beaucoup plus éprouvés qu'ils ne le sont dans d'autres pays, notamment les jeunes insectes.

C'est dans les contrées boisées de Milas, Mughla, Satahé, et Megré, ainsi que dans l'île de Rhodes, que les essaims sont les plus nombreux. Etablis dans les troncs d'arbres, ils font leurs gateaux que l'on enlèvo à partir de la fin du mois de Mai.

Bien que la cire soit déjà, aux lieux de provenance, soumise à un premier blanchiment, on la vérifie de nouveau et on la repurifie à l'arrivée à Smyrne. Cette opération a moins pour objet de rechercher les falsifications qui, par le fait ne se produisent jamais, que de découvrir les erreurs de poids, très fréquentes dans ce commerce.

La cire vierge produite par les jeunes abeilles est d'une belle couleur jaune paille; celle des abeilles adultes est d'un jaune rougeâtre. Les deux sortes se vendent mélées et s'exportent en sacs de toile de chanvre ou en petits tonneaux.

L'oke de cire (400 dr.) revient, sur place, à 19 à 22 piastres. Le blanchiment qui lui fait perdre environ 3 à 6 % de son poids coûte 10 piastres par quintal. Les frais du transport de l'intérieur à Smyrne, s'élèvent, selon les distances, à 10—20 piastres. Les frais de toute nature avant l'embarquement peuvent être évalués de 65—69 piastres le quintal.

La cire d'abeilles de première qualité blanchie, se vend en disques, 23 piastres l'oke = 8 livres St. 13 sh. 8 d. le quintal = 218 francs les 50 kilogr. = 111 fl. 50 kr. v. a. le quintal de Vienne. Une bonne récolte produit environ 3000 quintaux représentant une valeur de 325.000 fl. argent.

5. Miel.

Le miel récolté dans toute l'Asie-Mineure, mais principalement aux environs de Mughla, Makri, Milas, Rhodes, Aïdin et Tyr peut être évalué à 70.000 okes représentant 22.500 fl. argent. Par suite de la consommation locale assez considérable, l'exportation est réduite à presque rien, de telle sorte que le miel, expédié en barils de 1 à 1 ½ quintaux, va tout au plus à Constantinople, Alexandrie et Odessa. Les prix d'achat à Smyrne, varient, selon la récolte de 4 à 4 ¼ piastres l'oke en monnaie de change = 32 à 34 sh. le quintal, 39 francs 50 cent. à 41 francs 75 cent. les 100 kilogr., 19 fl. v. a. par quintal viennois rendus à bord à Smyrne.

Quand le miel est consommé à l'intérieur il acquitte, comme tous les autres produits, un droit de 8 %. Par contre l'exportation n'est frappée que de 1 %; l'un et l'autre de ces droits sont à la charge du vendeur.

6. Soies et vers à soie.

Autrefois la soie était un des principaux articles du commerce de Smyrne. Avant que les bateaux à vapeur sillonnassent la Méditerranée dans tous les sens, Smyrne, grâce à son excellente situation géographique et grâce à la navigation relativement active qu'elle entretenait avec l'Europe, était le grand entrepôt des soies produites en Perse et à Brousse, et amenées à Smyrne par les carawanes. Les changements qui ont été la conséquence du nouveau mode de transports maritimes, et les ravages causés par la maladie du bombyx, ont presque totalement supprimé l'exportation.

Indépendamment des envois incessants qui lui arrivaient des régions les plus éloignées, Smyrne et ses environs produisaient des quantités considérables de soie, et bien que celles-ci fussent filées et ouvrées d'une manière très primitive, la soie de Smyrne était, de tout temps, fort recherchée en Europe. Encouragés par l'excellence de ce produit, quelques européens établirent, il y a vingt cinq ans, une filature à vapeur. L'industrie séricicole se ressentit rapidement de cette innovation et se développa puissamment. Le nombre des mûriers doubla

bientôt, et au bout de très peu de temps on comptait six filatures dont 4 à vapeur. Elles avaient ensemble 500 broches et produisaient par an de 19 à 20.000 okes (44 à 45.000 livres douanières) de soie brute. En un mot, la fabrication des soies était arrivée à une prospérité inconnue jusqu'alors, quand survint tout à coup l'épidémie qui anéantit cette brillante industrie. Depuis douze ans les filatures sont désertes, les métiers chôment. Ça et là on voit quelques ouvriers travailler isolément comme s'ils avaient à coeur de démontrer que la sériciculture n'est pas entièrement morte. Ils filent, pour la plupart, des soies floches pour cordonnets et la couture. La consommation annuelle s'élève à environ 5000 okes sur lesquelles Smyrne et ses environs en fabriquent 2000 qui proviennent de cocons de qualité inférieure. Le reste des cocons est fourni par l'Italie, la Macédonie et la Grèce. Le prix des soies filées à Smyrne varie, selon la qualité, entre 9 et 12 medschidié ou 41 à 56 francs par oke à 1282 grammes. La soie importée, de qualité inférieure, se paye ordinairement de 6 à 9 medschidiés l'oke.

La sériciculture occupe l'Anatolie tout entière, depuis Smyrne jusqu'au plus infime village de l'intérieur. Généralement cette industrie est aux mains de petits paysans qui ajoutent ainsi une source de bénéfices à leur métier habituel et apportent annuellement au marché de plus ou moins grandes quantités d'oeufs de vers à soie, selon que leurs habitations sont plus ou moins adaptées à cette occupation et selon l'importance des magnaneries.

La sériciculture se pratique en Asie-Mineure d'après des principes fort anciens et parfois très bizarres. Après que les papillons se sont accouplés sur une toile tendue dans une chambre chaude, le mâle est séparé de la femelle qui commence immédiatement la ponte. Celle-ci n'est tolérée que pendant trois heures car l'expérience a démontré que les oeufs déposés plus tard, donnent de mauvais vers. Les oeufs, jaunes au commencement, se foncent graduellement après une dessication de huit jours. Le climat tempéré favorise visiblement l'éclosion qui est souvent hâtée à l'aide de la chaleur humaine et jamais au moyen de la chaleur artificielle. De même les chenilles ne se

développent que dans une température naturelle. Les vers éclos, à peine perceptibles, répandus sur des feuilles de papier ou sur des cartons, commencent dès lors à se nourrir peu à peu. Leur nourriture consiste en feuilles de mûrier coupées menues bien lisses et dépourvues de veines. Après que les vers ont terminé leur seconde mue, on les installe dans des paniers de paille tressés *ad hoc*, enduits de fumier de vache et on les y laisse jusqu'à leur quatrième mue. L'odeur de ce fumier, favorise, dit on, puissamment le développement du ver, si les paniers sont fréquemment changés, si la nourriture est constamment renouvelée et si toutes les mesures de propreté sont rigoureusement observées.

Huit jours après la quatrième et dernière mue, commence la montée, c'est à dire la seconde métamorphose. Le ver ne mange plus et monte spontanément sur les petits branchages voisins disposés en plans inclinés; abrité et installé là, il commence à filer son cocon et à opérer sa transformation qui est achevée en dix jours.

Avant l'invasion de la maladie du bombyx, la récolte annuelle était de 100 à 120.000 okes de cocons frais, et quoique cette production fût déjà considérable, elle augmenta encore graduellement et atteignit en 1860 le chiffre de 270.000 okes de cocons indigènes de bonne qualité. Depuis l'apparition de l'épidémie le rendement annuel n'a plus dépassé 50.000 okes.

Les prix des cocons de Smyrne se sont presque exclusivement réglés d'après la situation du marché de Marseille, et varient, aux lieux de production, selon la qualité et les conditions de la place, entre 25 et 40 piastres l'oke de cocons récents.

Tous les cocons de la province (sauf les petits japonais et quelques variétés jaunes croisées avec les japonais, qui comme nous l'avons déjà dit, sont filés à Smyrne même) s'expédient à Marseille et en Italie (Milan); environ 90% de la qualité supérieure sont retenus dans le pays et servent à la fabrication des chemises, des draps de lit des foulards et d'autres objets qui chez les indigènes, constituent la dot des filles. Les frais de transport des cocons frais depuis les lieux de production jusqu'à Smyrne s'élèvent à $^1/_2$ piastre l'oke, pour les localités voisines,

et à 1 piastre pour les points plus éloignés. Le transport des cocons secs, c'est à dire de ceux dont les chrysalides ont été étouffées intentionnellement par une dessication artificielle et rapide, coûte $^1/_4$ à $^1/_2$ piastre l'oke. Pour les achats de cocons frais, effectués dans les villages voisins on paye généralement à l'agent chargé de ces achats, une commission de $5^0/_0$. Le triage des cocons coûte de 2 à $2^1/_2$ piastres l'oke. Le frêt jusqu'à Marseille, par les vapeurs des Messageries maritimes est de 50 à 60 francs par 100 kilogr., les navires des autres compagnies ne comptent que de 40 à 50 francs, quelquefois même moins. Le frêt pour les ports italiens, par les steamers du Lloyd autrichien qui naguères, ne se payait que 25 francs les 100 kilogr. est actuellement monté à 40 francs. Le droit de sortie à acquitter par l'acheteur est prélevé à raison de $74^1/_2$ centimes par oke. Les ventes se font uniquement au comptant. L'établissement du prix de revient des cocons rendus à bord est souvent fort difficile car les cocons, après avoir été triés, offrent au point de vue de la qualité, des résultats très variables, et le plus souvent, défavorables. Les prix moyens dans les dernières années ont été les suivants:

Cocons frais:

blancs, bivoltins non triès	11 à 13	p. l'oke ou	90 à 100	francs les 50 kilogr.
verts annuels .	15 à 18	,, ,,	,, 100 à 140	,, ,, ,, ,,
bâtards	13 à 15	,, ,,	,, 90 à 140	,, ,, ,, ,,
croisés	22 à 24	,, ,,	,, 200 à 225	,, ,, ,, ,,
jaunes indigènes	25 à 30	,, ,,	,, 230 à 275	,, ,, ,, ,,

Cocons secs non triés:

japonais, blancs, bivoltins	40 à 50	p. l'oke ou	350 à 400	francs les 50 kilogr.
croisés	75 à 80	,, ,,	,, 675 à 700	,, ,, ,, ,,
verts	70 à 75	,, ,,	,, 650 à 675	,, ,, ,, ,,
jaunes indigènes	70 à 100	,, ,,	,, 800 à 850	,, ,, ,, ,,

Cocons secs et triés:

croisés	105 à 110	p. l'oke ou	900 à 950	francs les 50 kilogr.
verts	100 à 105	,, ,,	,, 875 à 900	,, ,, ,, ,,
jaunes indigèn.	125 à 130	,, ,,	,, 1050 à 1200	,, ,, ,, ,,

emballés en caisses, livrés à bord.

Dans ces dernières années, les prix des cocons frais et secs ont subi de grandes fluctuations; d'une part, les chrysalides, dont il s'agissait d'améliorer les graines, étaient fort demandées, et d'autre part les ravages causés par l'épidémie avaient considérablement diminué la production. Ainsi par exemple, en 1860 la totalité des chenilles de la province a servi à l'incubation de la graine. On payait pour des cocons frais 80 à 100 piastres l'oke, selon la qualité. Cet état de choses eut pour conséquence de forcer les filateurs indigènes à cesser le travail qui, depuis lors, n'a plus jamais pu reprendre sur une grande échelle. En 1861, quand apparut la maladie des vers à soie, la récolte, nonobstant les quantités considérables de graines employées pour l'incubation, fut des plus minimes. On mit de côté les réserves de bonnes graines pour produire quelques cocons qui se vendirent de 35 à 40 piastres l'oke. En 1862 la récolte fut encore plus mauvaise, et on paya pour des chrysalides fraiches, selon leur qualité, de 30 à 45 piastres. De plus, quelques petites parties de cocons secs non triés envoyées à Marseille furent payées de $3^1/_2$ à $3^3/_4$ medschidiés. Depuis lors, la production n'a ni haussé ni baissé. Elle est restée stationnaire. Du reste une augmentation n'est possible que si le pays, pratiquant la sériciculture en grandes masses et secondé par un concours de circonstances favorables, peut au début rivaliser avec les autres contrées séricicoles. Les prix d'achat ont été, pendant les derniers dix ans:

1863	cocons	frais	25 à 30	p.	cocons	secs	$3^3/_4$ à 4 medschidié
1864	„	„	24 à 26	„	„	„	$3^3/_4$ à $4^1/_4$ „
1865	„	„	26 à 28	„	„	„	4 à $4^1/_4$ „
1866	„	„	20 à 22	„	„	„	$3^3/_4$ à 4 „
1867	„	„	22 à 24	„	„	„	$4^1/_4$ à $4^1/_2$ „
1868	„	„	25 à 33	„	„	„	$4^1/_2$ à $5^1/_2$ „
1869	„	„	25 à 30	„	„	„	4 à 5 „
1870	„	„	30 à 40	„	„	„	3 à 6 „
1871	„	„	25 à 30	„	„	„	4 à 5 „
1872	„	„	25 à 40	„	„	„	5 à $5^1/_2$ „

par 44 okes = 1 quintal de Vienne, 20 p. ou 1 medschidié 4 francs 65 centimes.

7. Sangsues.

Cet article qui, il y a dix ans, s'exportait en quantités considérables et qui pour cette raison, était l'objet de soins particuliers, a beaucoup diminué d'importance, sans doute parceque la médecine moderne, en restreignant les saignées, a nécessairement circonscrit l'emploi des sangsues. On en exporte actuellement environ 5 à 6000 okes = $13^1/_2$ à $14^1/_2$ livres St. par quintal, 350 à 360 francs les 50 kilogr., 170 à 185 fl. v. a. le quintal viennois, livrables sur place. Les expéditions se font en caisses et en petits tonneaux qui, selon les distances à franchir jusqu'à destination, contiennent de 3 à 5 okes de sangsues.

En 1871 on a vendu:

	1500	okes provenant	d'Aidin,
	1200	,, ,,	de Satalia,
	900	,, ,,	de Sparte,
	2300	,, ,,	de Konieh,
ensemble	5900	okes sur lesquelles	

l'Autriche a reçu	2000	okes
la France	2200	,,
l'Italie	500	,,
et d'autres pays	200	,,

En 1872 l'exportation a été de 995 paquets et caisses représentant une valeur totale de 82.950 francs et dont l'Autriche et la France ont reçu la plus grande partie, soit l'Autriche 450 caisses valant 35.000 francs et la France 430 caisses valant 36.550 francs.

8. Eponges.

Les éponges sont des polypes composés d'un squelette cornu dont la structure consiste en une sorte de gelée informe répartie entre les febres. Elles forment le dernier échelon du régne animal. Tandis que le squelette de quelques variétés spongiaires contient des sécrétions concrètes, inorganiques, celui des éponges du commerce consiste en fibres organiques flexibles qui sont etroitement enchevêtrées entre elles. C'est à cette structure qu'elles doivent leur propriété d'absorption en ce que les liquides montent par la capillarité dans les interstices de ces fibres.

Les éponges se trouvent le plus souvent à peu de profondeur sur les rochers du bord de la mer et se rencontrent en masses dans presque toutes les eaux des climats tempérés. La mer Egée et tout particulièrement les Sporades fournissent les meilleures éponges. On les exporte de Syme, de Rhodes, de Calymnos et de Smyrne, mais les trois premiers ports peuvent seuls être considérés comme véritables lieux de provenance; Smyrne est devenue des nos jours l'entrepôt principal et le centre du commerce des éponges. Indépendamment des contrées que nous venons de nommer, les populations maritimes de la côte de Barbarie et de Tripoli s'occupent encore de la pêche de cet important article. Autrefois, la Dalmatie, la Sicile, les ports de la mer Rouge puis l'Amérique du Nord et l'Inde occidentale pratiquaient également cette pêche, mais sur une petite échelle. Les éponges de ces dernières provenances sont peu estimées, notamment celles de l'Amérique (comme par exemple la *Spongia usitatissima)* dont l'exportation est à peu près nulle aujourd'hui. Les îles de Bahama, au contraire, occupent de toutes les contrées étrangères, la place la plus importante au point de vue de la concurrence que ces îles font actuellement au commerce. En effet, leur exportation peut être évaluée à 6000 balles par au.

Le commerce des éponges constitue pour Syme, Kalymnos et Rhodes la principale source du revenu de ces contrées. Des milliers de marins sont, toute l'année, occupés à cette industrie qui embrasse les côtes de la Grèce, de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de l'Afrique jusqu'à Mandruka et Borghasi, et qui comprend la pêche, le nettoyage, la dessication et le blanchiment de l'éponge. Le métier de ces marins est périlleux et pénible car bon nombre de plongeurs se noient quand la mer est grosse. La récolte des éponges se fait à Rhodes, Syme et Kalymnos au moyen de 300 à 400 barques. Environ 50 de ces dernières sont munies de scaphandres construits d'après le système de W. Bauer, perfectionné par M. Denayrouze. Les autres n'emportent qu'un simple plomb de sonde auquel ils substituent parfois un fragment de marbre percé d'un trou dans lequel passe un cable. Le scaphandre qui, comme l'on sait permet au plongeur, par le renouvellement incessant de l'air,

de demeurer pendant une demi heure ou même pendant une heure au fond de la mer, offre en outre cet avantage que cet appareil peut être employé par quelque temps qu'il fasse, conséquemment en toutes saisons; cependant le scaphandre ne dépasse pas une profondeur moyenne qui, dans les cas les plus favorables, n'excède pas 15 mètres.* Avec la pierre qui pèse de 30 à 40 livres, le plongeur ne peut travailler que par une mer très calme, de Mai à fin Septembre, et seulement jusqu'à 25 mètres de profondeur. Le plongeur, entièrement nu, ceint d'un sac, saisit la pierre de ses deux mains, s'enfonce dans l'eau, recueille rapidement en les détachant avec son couteau, les éponges attachées au fond, en remplit son sac, et dès que sa respiration devient plus difficile, tire sur la corde. Sur ce signal ses camarades qui attendent dans la barque, le hissent à bord immédiatement. Des plongeurs exercés demeurent souvent de $3^{1}/_{2}$ à 4 minutes au fond de l'eau. Habituellement la barque qui part pour la pêche de l'éponge a une équipe de sept hommes, cinq plongeurs et deux rameurs.

L'éponge extraite du fond de la mer est noire et vivante. On la *piétine* alors, c'est à dire que par la pression répetée exercée à l'aide des pieds, on en fait sortir un liquide laiteux. L'éponge meurt immédiatement. On la replonge alors dans la mer d'où on la retire au bout de 8 à 10 heures. Puis, à l'aide d'un couteau on détache l'enveloppe noire et cornée, et par de fréquents lavages et des manipulations répétées et finalement par le blanchiment, le produit prend la belle couleur jaune ou brune qui lui est propre. En général les éponges pêchées à de grandes profondeurs fournissent les sortes les plus fines.

L'exportation totale des éponges de Syme, Rhodes et Kalymnos a atteint, dans ces dernières années, une valeur de 60.000 livres St. Un tiers a été expédié en Angleterre, un tiers

---

* On construit en ce moment en Angleterre des appareils à l'aide esquels le plongeur pourra non seulement séjourner au fond de l'eau plus ongtemps que céla n'avait été possible jusqu'ici, mais qui encore, par un ystème de signaux très bien combinés, lui permettent de correspondre avec équipage des embarcations de manière à ce que la provision d'air puisse re constamment renouvelée selon les exigences du plongeur.

partagé entre la France et l'Italie, et le reste entre l'Autriche et l'Allemagne.

L'Angleterre recoit d'ordinaire et le plus souvent en consignation, les sortes mal lavées qui contiennent encore du sable, tandis que les sortes mieux lavées et blanchies sont vendues ferme, pour les autres pays. Quant à la marchandise livrée *al uso inglese* on ne peut en fixer le prix, car elle est vendue aux enchères, à l'arrivée en Angleterre. D'autre part, les affaires qui se traitent dans les qualités fines, mieux nettoyées et contenant 10 à 12 % de sable au maximum, reposent uniquement sur la confiance que le vendeur a su s'assurer par ses expéditions successives. Si celles-ci ont donné de bons résultats au client, il est evident qu'il s'en tiendra pour les achats futurs, au commissionnaire qui l'aura satisfait le mieux.

Le commerce connait cinq sortes d'éponges:

Champignons, creusés en dedans, se vendent selon la forme et la qualité au prix de 300 à 350 piastres l'oke ou 60 à 65 francs le 1/2 kilogr., 30 à 35 fl. v. a. la livre de Vienne.

Eponges de dame, fines et arrondies, aux mêmes prix.

Eponges fines pour bains, selon la grosseur et le poids, de 1/2 once à 10 onces, de 40 à 130 piastres l'oke ou 7 francs 50 cent. à 24 francs le 1/2 kilogr., 4 à 12 fl. v. a. la livre de Vienne.

Eponges Zimocca, pour bains, plates, tenaces et dures de 1/2 once à 5 onces, de 20 à 60 piastres l'oke ou 3 francs 75 cent. à 11 francs le 1/2 kilogr., 2 à 6 fl. v. a. la livre de Vienne.

Eponges brunes, en masses arrondies, à grands trous, tissu dur, pour le service des écuries, de 3/4 à 8 onces de 15 à 60 piastres l'oke ou 3 à 10 francs le 1/2 kilogr., 1 1/2 à 6 fl. v. a. la livre de Vienne rendue à bord à Smyrne.

Toutes ces sortes s'achètent, aux lieux de provenance, au poids, c'est à dire par okes (44 okes = 1 quintal de Vienne) en piastres (115 piastres = 1 livre turque).

Les diverses espèces se subdivisent en deux classes, ou pour employer le terme technique, assorties al uso de Venise

et de Trieste. La première se distingue de l'autre en ce que les éponges sont lavées et blanchies avec plus de soin, mieux taillées et plus gracieuses de forme, et qu'elles contiennent moins de sable; mais elles coûtent, par la même raison plus cher que les triestines.

L'emballage se fait, selon la qualité, en caisses et en sacs; les bonnes sortes en caisses, l'article ordinaire, moins bien lavé en sacs.

Les droits de sortie sont de 1 % *ad valorem*. Les envois se font habituellement de Syme, Rhodes et Kalymnos par des vapeurs anglais et turcs qui entretiennent un service hebdomadaire régulier entre ces îles et Smyrne, d'où la marchandise est réexpédiée à sa destination. Les frais de transport jusqu'à Smyrne s'élèvent en moyenne à 10–15 shillings anglais par 40 pieds cubes anglais.

L'exportation totale pour l'Europe présente, pour ces dernières années et le port de Smyrne, les chiffres suivants:

1865	1866	1867	1868	1869	1870	1871	1872
10.716,	10.115,	11.205,	11.657,	11.870,	12.055,	12.316,	14.815

caisses et sacs.

XIX.

PRODUITS DU RÈGNE MINÉRAL.

Emeri. — Pierres à aiguiser. — Fer chromé. — Houille. — Ecume de mer. — Eau minérales.

1. Emeri.

L'émeri, qui, pulverisé sert à polir les métaux et les cristaux et qui en raison de cet emploi est devenu indispensable à l'industrie, se rencontre a l'état de corindon grenu de couleur grise-bleuâtre, habituellement mêlé à du fer magnétique. On ne l'a trouvé en Turquie qu'en 1844. Avant cette époque l'île de Naxos dans l'archipel grec alimentait exclusivement les marchés européens. Et encore aujourd'hui, l'émeri de Naxos, le meilleur des corindons, se vend plus cher que l'émeri turc, de manière que la tonne de Naxos est payée à Londres 13 livres tandis que l'émeri turc ne vaut que 7 livres Sterling.

En Turquie on trouve l'émeri dans plusieurs districts. Nous mentionnerons les gisements suivants:

1. Le banc découvert en 1869 aux environs de Tyr, appartenant à M. Charnaud et contenant environ 5884 dunums ou 1360 acres anglais.

2. Les bancs de Rousch-Alni, découverts également en 1869, aux environs de Jenikieu, district de Tyr, appartenant à M. Patterson, mais qui dans ces derniers temps n'ont donné qu'une quantité minime d'émeri-corindon.

3. Les bancs découverts en 1865, situés dans le district

de Tyr et connus sous le nom de Allagiali, qui embrassent une superficie d'environ 12.000 dunums (2776 acres) et dont l'exploitation a été cédée pour un certain nombre d'années, par le gouvernement ottoman, à Madame Hélène Abbott.

Mais les gisemens les plus importants où ce minerai, encastré à l'état grenu dans d'anciennes roches granitiques est le plus abondant, se trouvent, dit on, dans cette chaine de montagnes qui commençant au Ghumnah Dagh, se prolonge vers les districts de Sokia, Cousch, Adassa, Aynabat, Kula et Kutaijah.

La consommation annuelle de l'émeri ne dépasse pas, pour le globe entier, 5000 tonnes qui représentent une valeur de 500.000 florins v. a. Sur cette quantité, Naxos fournit 2500 tonnes valant 325.000 fl. et le reste, environ 175.000 fl. provient de Turquie qui en envoie 2000 tonnes en Angleterre et 500 dans l'Amérique du Nord. Le continent européen emploie principalement de l'émeri de Naxos.

2. Pierre à aiguiser

connue sous le nom de *Pierre du Levant* ou pierre à l'huile. C'est une variété de dolomite gris clair ou vert clair, qui humectée avec de l'huile, sert à affûter le tranchant des instruments et est, en raison de cette propriété, utile aux graveurs, aux xylographes etc. Elles surpassent en qualité les pierres à repasser de l'Arkansas et de Thuringe qui sont, les premières, trop dures pour des instruments à lame fine, les autres trop douces.

Les pierres du levant se rencontrent à Candie et dans l'intérieur de l'Asie Mineure, d'où on les extrait en blocs ou dalles assez égales, que l'on embarque tels quels, à l'état brut, à fond de cale des voiliers qui les emportent ainsi comme lest en Europe, notamment en France. Il est difficile de préciser la valeur totale de cette exportation car, indépendamment des quantités très différentes embarquées annuellement, le prix s'établit selon la nature de l'article et est, pour des dalles pures, de belle forme, de 22 sh. le quintal = 22 marcs le quintal douanier; 12 fl. v. a. le quintal de Vienne, rendues à bord à Smyrne, et embarquées telles quelles. Les pierres inégales coûtent moitié moins cher. Des documents officiels évaluent l'exportation annuelle à plus de 800 pierres de toute grandeur.

3. Chrome.

Ce minerai si important par son emploi industriel, se rencontre surtout à Volo et dans les Dardanelles, d'où comme les éponges, l'écume de mer etc., on l'envoie à Smyrne. Le chrome extrait à Kutaijah (environ 3000 tonnes représentant une valeur de 250.000 florins v. a.), s'expédie des ports de Marmara, principalement pour l'Angleterre.

4. Houille.

L'houille, comme le fer, le cuivre, le plomb, le soufre le nickel et l'alumine se rencontrent en grandes quantités sur divers points de la province, mais jusqu'à ce jour, on a négligé d'exploiter ces filons rationnellement. Dans l'intérêt de la prospérité du pays il serait à désirer qu'on se décidât à explorer les gisements et que des hommes compétents se chargeassent de la tâche. Non seulement la spéculation y trouverait son compte, mais encore l'industrie indigène, en obtenant ses matières brutes à bon marché, profiterait largement de ces investigations.

5. Ecume de mer.

Cette substance qui n'est autre que du silicate de magnésie, ne vient pas de la province de Smyrne, mais est devenue pour le port de Smyrne un article d'exportation à ce point considérable qu'il convient d'en faire une mention spéciale. Les principaux dépôts de l'Anatolie se trouvent à huit lieues au sud-est de la ville de Eskischehr, l'ancienne Dorylea, dont la population (environ 12.000 arméniens et turcs), s'occupent exclusivement de l'exploitation de ce minéral. Les divers gisements distants de 1 à 3 lieues, portent des noms particuliers; les principaux sont: Sepettschi-Odschagay et Kemiktschi-Odschagay.

On obtient l'écume en ouvrant des puits de 8 à 40 mètres; quand les mineurs découvrent un filon, ils continuent de creuser en ligne horizontale une sorte de galerie que l'on éclaire au moyen de lampes alimentées d'huile de pavot.

Le minéral fraichement extrait, de couleur blanche un peu jaunâtre, se nomme Cham Tasch ou pierre brute. Il est enveloppé d'une couche de terre grasse rouge, épaisse d'un doigt et

tendre à ce point qu'on le peut couper au couteau. Quarante ou cinquante mineurs travaillent, été et hiver, dans ces galeries souterraines. Les ouvriers d'une même galerie forment une association et se partagent le produit extrait.

Les blocs varient de dimensions; on en trouve de la grosseur d'une noix; d'autres ont un pied cube et plus. Les plus grands sont les plus recherchés.

Les achats se concluent sur place, et n'ont pour base ni poids ni mesure mais une quantité établie par la tradition et que l'on appelle: „trois sacs pleins“ ou bien *bir araba dolusu*, c'est à dire une charretée. Le prix de cette charretée varie, selon la qualité du produit, entre 500 et 3000 piastres.

La manipulation que subit l'écume de mer avant d'être exportée, est compliquée et dispendieuse.

On débarrasse d'abord les fragments de leur couche de terre, puis on les fait sécher, en été au soleil pendant 5 à 6 jours, en hiver pendant 8 à 10 jours, dans des espaces clos, chauffés. Puis on procède à un second nettoyage après quoi on polit l'écume au moyen de la cire. Quand ces manipulations sont terminées, on trie les fragments selon la qualité (il y en a dix) et on les emballe dans des caisses ouatées afin d'empêcher le frottement. Les diverses sortes s'appellent *Sira-mali* (marchandises de depôt), *Birim-birlik* (grand coton), *Pembeli* (petit coton), *Dekmé* (caisse) et *Tschikinté* (rebut pour être mis au pilon). L'écume de mer, depuis le moment où on l'extrait de la terre jusqu'à celui où elle s'expédie, perd, soit par le nettoyage ou le séchage, etc. environ deux tiers de son poids et de son volume. Chacune des caisses (celles ci sont toutes d'égales dimensions) ne contient que des fragments d'une même qualité, soit de 30 à 80 grands morceaux, 80 à 100 moyens, 200 à 300 petits et 600 à 1200 menus morceaux. Le poids d'une caisse remplie de gros fragments est de 24 à 25 okes, celui d'une caisse de petits morceaux 30 à 35 okes. Une caisse d'écume de moyenne qualité vaut actuellement 12 livres turques, mais ce prix dépend essentiellement des demandes des marchés européens. La plus grande partie de l'écume s'expédie à Vienne et en Allemagne et l'exportation annuelle s'élève de 8 à 10.000 caisses valant environ 1,200.000 florins v. a.

Le gouvernement perçoit un droit de $12^1/_2\%$ sur la vente du produit brut au lieu même de l'extraction, puis un deuxième droit de $12^1/_2\%$ sur la vente de l'écume exportée, de telle sorte que l'Etat touche 25% de la valeur de cet article. Outre ce double impôt, le fisc prélève encore pour chaque caisse d'écume embarquée, le droit de sortie ordinaire. L'exploitation des gisements n'est point affermée, le gouvernement les vend à tant le pouce. Ainsi par exemple en 1872, l'Etat a conclu avec une association de négociants de Kutaijah une convention pour quatre années, en vertu de laquelle cette societé acquiert moyennant une somme de 3,600.000 livres turques payables en termes annuels de 90.000 livres le droit exclusif à l'exploitation des gisements d'écume de Eskischehr.

6. Eaux minérales.

Le vilayet de Smyrne ou d'Aidin, possède, outre les richesses que nous avons déjà décrites, de nombreuses sources minérales chaudes. Malheureusement, il n'a pas été possible d'envoyer à l'exposition de Vienne une collection complète de ces eaux. Les sources de l'Asie-Mineure se subdivisent en cinq classes.

1. Les eaux de la presqu'île Ionienne,
2. Les eaux de la vallée du petit Méandre,
3. Les eaux de la vallée du grand Méandre,
4. Les eaux de la vallée de l'Hermos,
5. Les eaux de la côte de Karie.

I. Eaux de la presqu'île Ionienne.

Au sud du golfe, à l'ouest de Smyrne et à une demi lieue de cette ville, se trouve à proximité du Château une source chaude abondante, connue dans le pays sous le nom de *Lidascha*. D'après un rapport officiel, la température de cette source serait de 44° C. Elle a une saveur légèrement sulfureuse et s'emploie en bains contre les rhumatismes, en boissons contre les maladies de l'intestin. L'établissement compte quelques chambres et deux piscines ou *Hammam*. Ce sont probablement les thermes dont Philostrate, Strabon et Pausa-

nias font mention et qui étaient déjà connus des anciens, puisque pendant la guerre de Troie, les oracles conseillaient de se baigner dans les eaux chaudes de l'Ionie auxquels ils donnèrent le nom de bains d'Agamemnon.

En longeant la côte sud du golfe vers l'ouest, on arrive à la baie de Vourla dans laquelle est située la petite ville de ce nom. A une demi-lieue de là nous trouvons une source minérale: Itschme-ssu. D'après les renseignemens qui nous ont été donnés, l'eau en est froide et a des propriétés purgatives. Il y a dans les environs de Itschme-ssu deux sources chaudes, Karakodsch-Kidschassi et Tschogha-suju (eau des draps). De même aux environs du village Ritri qui occupe le site de l'ancienne Erythrea, on connait plusieurs thermes. Tschihatscheff en mentionne deux, dont l'une, fortement sulfureuse, aurait 21° C. et l'autre, saline, aurait 24° C.

Puis vient la source chaude de Tschesmé, située dans le village de Latzata et cachée dans une vallée des monts Corycut, non loin du cap Argennes, sur la route de Tschesmé à Vourla. Ces sources chaudes sont les plus fréquentées et méritent la réputation qu'elles possèdent d'être souveraines contre la goutte. L'établissement thermal de Tschesmé n'est malheureusement pas installé pour répondre même aux exigences les plus modestes. D'après Texier ces thermes sont les mêmes que ceux dont parle Pausanias. Cet historien grec raconte que les bains en question se trouvent non loin du cap Makria et se composent soit de grottes naturelles établies dans la roche soit de constructions somptueuses élevées par la main des hommes. En suivant la côte on rencontre, entre Teos et Lebedos, encore plusieurs sources chaudes dont la plus importante se trouve dans le voisinage du cap Ypsili. Son eau, qui a une température de 70 à 83° C. sourd du sol avec tant d'abondance que les habitants des environs s'en servent pour faire tourner un moulin. Cette eau a une saveur acide, sulfureuse. A Lebedos il y a également des sources chaudes qui revèlent des traces d'anciens thermes.

2. Eaux minérales de la vallée du petit Méandre.

Non loin de l'embouchure du petit Méandre et sur la rive méridionale de ce fleuve est située la ville de Scala-Nuova,

que les Turcs appellent Kusch-adassi. A une demi-lieue de là se trouvent les sources chaudes de Pare-Ilidscha-suju, fréquentées par les habitans des environs, du 1 Mai au 15 Septembre. Une autre source, Barut-Hidscha-suju, est située à une lieue de la ville. Sur un plateau qui borde le petit Méandre, nous voyons la ville de Baïndür, sur le versant méridional du mont Tmolos. Une demi-lieue plus loin et dans un lieu des plus pittoresques, sourd le Kukurt-Maden (eau de soufre) dont l'eau a été captée et se débite d'une manière fort primitive.

Dans la même vallée, à quinze lieues d'Aidin, sur le versant de la montagne, existe une source dont l'eau est, dit on, ferrugineuse.

3. Les eaux minérales du grand Méandre.

Le rapport officiel mentionne très brièvement une source minérale située à une demi-lieue de Aidin, à proximité de l'ancien Tralle, dans la vallée du grand Méandre. C'est évidemment la source dont parle Tschihatscheff qui dit qu'elle se trouve à l'entrée de la ville de Aidin, qu'elle a 28° C. et contient de l'alun. Puis viennent les thermes du village Elgenli situés à cinq lieues d'Aidin. Ces sources sont à ce point abondantes qu'elles pourraient faire marcher un moulin. On les préconise contre les rhumatismes. La source de Gümüsch-Ilidschassi, à six lieues d'Aidin, est également très abondante. La vallée du grand Méandre contient, à seize lieues d'Aidin, encore d'autres thermes chauds, avec des traces d'anciens établissements. Les sources de Kadschi-Jenidsche, Ilidschassi ou Miri-Ilidschassi, à vingt lieues de Aidin sont situées sur le plateau du grand Méandre, près de Baladan. Ces sources sont très fréquentées. L'établissement ne possède qu'un Hamman fort simple. Les sources de Arpas-Kalessi ressemblent fort à celles d'Aidin. Aux environs de Ladik, l'ancienne Laodicée, on connait plusieurs sources chaudes, parmi lesquelles on cite celles de Kaonsa *(Thermae Phazemonitarum)*, contenant des ruines d'anciens thermes. Les sources de Hierapolis et de Pambuk-Kalessi, déjà célèbres dans l'antiquité, sont aujourd'hui complètement abandonnées. Elles ont une température de 80° C., sont limpides, agréables à boire, d'un goût légèrement piquant ce

qui revèle la présence de l'acide carbonique. Par leur richesse en sels calcaires elles ont formé des incrustations à ce point considérables que toute une colline de tuf calcaire s'est ainsi agglomérée successivement. La beauté et la varieté des cristaux qui se sont précipités sur ce point pendant des siècles, dépassent celles des incrustations analogues que l'on admire dans des sources européennes.

4. Eaux minérales de la vallée de l'Hermos.

En remontant la vallée de l'Hermos on arrive à Manissa, l'ancienne Magnésie. A une lieue de la ville se trouve la source minérale du village de Boz dont l'eau sert de boisson aux indigènes. La source de Ilidscha-su qui contient de la tourbe, est située dans la banlieue de Magnésie. Remontant toujours l'Hermos, on arrive à un de ses plus importans affluents, le petit Pogamus (Kusu-Tschai) sur la rive duquel s'élève l'ancienne Philadelphie. Autour de la ville sont les sources de: Demir-sumadeni (eau ferrugineuse, potable), Soris-kuss-suju (eau de la fille jaune), Kukurt-madeni, dont l'eau se prend en boissons et en bains.

En ce qui touche la source Emir-hammami, située dans l'arrondissement de Kula, elle est à 26 lieues de Smyrne et se trouve sur le chemin des caravanes, entre cette dernière ville et Kutaijah. La source de Emir-hammam (bain de l'émir) est au nord-ouest à trois lieues de Kula. Elle sourd tout près de l'Hermos et a une température de 59° C. Les ruines qu'on remarque en cet endroit paraissent remonter aux premiers siècles du monde, et portent d'après Texier, des traces d'édifices consacrés à la religion et à l'Hygiène.

5. Eaux minérales de la côte de Karie.

Aux environs de Kenghes, à proximité de l'ancien Caunut, nous trouvous diverses sources:

1. Les sources chaudes de Doloman; température 28° C. guérissent à ce que l'on assure, la lèpre.

2. Les sources du village de Dalian à l'endroit où s'élevait Caunut; température 48° C.

3. La source chaude de Ilidscha-su, à un quart d'heure

de Kenghes, dans les environs de laquelle on voit de nombreuses ruines d'anciens thermes.

Dans l'île de Mytilène on trouve presque à chaque pas des sources chaudes. Les traces d'anciens établissements indiquent que ces thermes étaient fréquentés dans l'antiquité. Et de nos jours encore, les habitants de l'île, obéissant à leur instinct, emploient ces eaux pour le traitement des maladies chroniques rebelles aux autres remèdes. Ces eaux produisent les effets les plus favorables dans les affections rhumatismales et les maladies chroniques des organes de la digestion.

Il y a notamment trois sources qui paraissent avoir été très fréquentées dans l'antiquité:

La source de Thermé qui dérive son nom du village de Thermé, située à deux lieues de Mytilène, près de la rive; sa température est de 37° C. Elle contient du fer et du soufre, et est souveraine contre les scrofules et la chlorose, les anémies et la cachexie, quand celle-ci est due à une fievre intermittente chronique. L'établissement actuel nous a été légué, tel quel, par l'antiquité. C'est un bassin de marbre pouvant donner place à 30 baigneurs, entouré de murs et abrité par un toit fort primitif. L'eau sourd sans interruption en un jet formidable et s'écoule quand la piscine est pleine, par une rigole qui la conduit dans la mer. A quelques pas de là est une source gazeuse très purgative et qui a le goût de l'eau de Selters. Ces sources sont entourées de champs en jachère et de quelques jardins potagers. Le Dr. Baudens, inspecteur de l'armée d'Orient a eu, pendant la guerre de Crimée, le projet d'établir un hopital militaire a Thermé. Cet hopital, si la guerre avait continué, eût employé les sources minérales dont nous venons de parler. Les paysans malades des environs de Thermé viennent tous les jours à la source, prennent leur bain, et retournent à leur village, ou, s'ils demeurent trop loin, s'établissent sous des tentes à proximité de la source. On concoit que dans ces conditions, l'eau ne puisse pas agir convenablement. Les sources du golfe de Sera (Port-Olivier), sont situées dans une contrée très pittoresque au bord de la mer, accessibles par une bonne route carrossable. L'eau, très utile contre la dyspepsie et les maladies du canal digestif est

légèrement alcaline et a une température habituelle de 32° C. qui s'élève parfois jusqu'à 37° C. Il y a deux sources éloignées entre elles de 15 à 20 mètres. Les anciens avaient construit pour chacune d'elles un bassin de marbre assez grand pour contenir 50 baigneurs. Ces bassins séparés ont sans doute, autrefois comme aujourd'hui, servi, l'un aux hommes, l'autre aux femmes.

La plus chaude de toutes ces sources est celle de Polichnito à 12 lieues de Mytilène et dont la température est de 100° C. La plupart des habitants de Polichnito s'en servent pour la cuisson de leurs aliments; ils épargnent ainsi les dépenses de combustible. On ne pourrait l'employer en bains, s'il n'y avait immédiatement à côté une source froide dont l'eau est conduite par un canal dans un bassin commun. On arrive ainsi à établir une température égale de 48° C. Il parait que le fer est l'élément principal de cette eau qui sourd d'un sol très volcanique, et qui, d'après des expériences nombreuses faites jusqu'ici, est souveraine contre les affections chroniques et rhumatismales.

Les renseignements qui précédent, tout incomplets qu'ils soient, suffiront, nous le pensons, pour donner une idée de l'abondance des sources thermales dans la Presqu'ile Asiatique. Il serait à désirer que des hommes spéciaux consacrassent leur attention à cette branche si importante des sciences naturelles et de la médecine et qu'à l' Exposition de Vienne fût réservée la bonne fortune d'avoir, la première, pris l'initiative d'une sérieuse et scientifique exploration des eaux minérales de l'Asie-Mineure.

XX.

PRODUITS INDUSTRIELS.

Tapis. — Etoffes de soie et mi-soie. — Tissus de coton. — Machines. — Comestibles.

1. Tapis.

L'industrie la plus importante de l'Anatolie, et jusqu'à un certain point, de l'Empire Ottoman, a pour objet la fabrication des tapis. Non seulement l'ouvrier qui travaille dans des ateliers dont quelques uns sont outillés à l'européenne, mais le paysan et le nomade vivant sous la tente, s'occupent de la confection de ce beau et utile produit. On évalue à environ 900.000 florins la valeur des tapis fabriqués annuellement dans toute la province. Un dixième à peine est consommé à l'intérieur; le reste est exporté et s'expédie en Angleterre, en Amérique et en France.

L'industrie des tapis se subdivise en Anatolie en trois groupes principaux.

1. Les produits de la tribu nomade des Juruks qui travaillent sur cadre et fixent la trame au moyen de peignes de fer. Cette fabrication ne livre que des tapis oblongs.

2. Les produits de Giördes, village d'ouvriers à l'intérieur de l'Anatolie à deux journées de voyage de Smyrne, et qui compte 9000 habitants, pour la plupart turcs. Giördes qui imite à la perfection les modèles persans, fabrique trois qualités de tapis: les tapis fins *(Hali* ou *Kilim)* de grandes dimensions

mesurant jusqu'à 180 pics carrés; *Siziadé* (petits tapis de 3 à 10 pics) et les *Siziadé Kiari Kadim* de 3 à 10 pics. On confectionne environ 20.000 pics de Siziadé à 50—60 piastres et 4 à 5000 pics de petits Siziadé à 60—80 piastres, et 10 à 12.000 pics de la troisième sorte, à 40—45 piastres.

3. Les produits de Uschak, un grand village d'ouvriers, à six journées de Smyrne. Siège principal de la fabrication des tapis dits de Smyrne, tissés d'après des dessins turcs (arabesques).

Environ 3000 femmes, travaillant à plusieurs centaines de métiers *(tesjiak)* tissent annuellement plus de 150.000 pics de tapis de toutes qualités et de toutes grandeurs. Le nombre des ouvrières et ouvriers occupés par tapis dépend de la dimension de celui-ci. Généralement pour un tapis de 10 pics de longueur on emploie dix femmes qui travaillent à 1 pic de distance. Les hommes sont chargés de teindre la laine. La salaire est de 1 ½ piastres par jour ou 7 à 8 piastres par semaine. La totalité des sommes dépensées annuellement en salaires d'ouvriers et d'ouvrières, peut être évaluée à 1,500.000 piastres.

L'industrie des tapis consomme par an 270.000 okes de laine, représentant 2,160.000 piastres. Ces laines qu'on achète dans les villages des environs, au prix moyen de 8 piastres l'oke, contiennent encore une certaine quantité de suint et doivent être désuintées ce qui leur fait perdre environ 40%, de manière que la quantité réellement passée au métier, désuintée, lavée et blanchie ne dépasse probablement pas 170.000 okes. Indépendamment de ces laines on emploie encore, pour faire la chaîne, une qualité inférieure dont la consommation totale représente une valeur de 100.000 piastres.

Les matières tinctoriales dont on se sert dans l'industrie des tapis sont pour le rouge: la garance indigène et la cochenille importée d'Angleterre et de France, qui fournit le carmin; pour le bleu, l'indigo également importé d'Angleterre et aussi de l'Inde orientale, le nerprun (graines jaunes) et quelques matières tinctoriales tirées d'Europe qui servent à la préparation des nuances tendres et diverses qui distinguent les tapis de Smyrne.

Avant 1856 on ne fabriquait à Uschak que des tapis à fond de garance. Plus tard on a employé également la cochenille et enfin en 1860 on a commencé la confection des *veloutés* qui depuis, sont arrivés à une si grande réputation.

Les demandes toujours croissantes, l'augmentation de la main d'oeuvre et le renchérissement des matières tinctoriales ont amené la hausse de près de 40% qui s'est produite dans ces dernières années dans les prix des tapis de Smyrne. Quelques fabricants qui avaient voulu diminuer les prix de revient afin de pouvoir vendre à des conditions plus favorables, ont essayé de fabriquer avec des matières colorantes moins chères, telles que l'aniline. Mais les produits, tout en présentant, avec des dessins d'ailleurs fort réussis, des couleurs très éclatantes, avaient perdu en qualité et en solidité et les fabricants se convainquirent bientot que la poursuite de ce système amènerait la ruine de leur réputation sans même leur assurer un débouché permanent et un profit plus considérable. Aussi sont ils revenus aux anciens procédés.

La fabrication des tapis est actuellement menacée d'un grand danger: quelques industriels, trop empressés de satisfaire aux caprices de certains européens, notamment d'acheteurs anglais, s'efforcent de substituer aux anciens et véritables dessins turcs, des modèles modernes. On ne saurait trop prémunir les fabricants contre les périls de cette innovation, car pour peu que ce système, qui semble avoir gagné jusqu'aux tisserands de l'intérieur, soit continué encore pendant quelque temps, l'industrie des tapis, actuellement si lucrative, courra infailliblement à sa ruine.

En ce qui touche les prix de vente, on paye pour les tapis des diverses sortes, selon leur qualité, par pic carré (0·68 mètres) en medschidiés turcs:

Alizari	40 à 50 piastres = 10 à $11^1/_4$ francs, 8 à $9^1/_4$ marcs, $4^1/_3$ à $4^7/_8$ florins v. a.
Alizari et cochenille mêlés	50 à 58 piastres = 12 à $12^1/_2$ francs, $9^3/_5$ à 10 marcs, 5 fl. 25 kr à 5 fl. 50 kr. v. a.

ille 1. qualité . . 60 à 68 piastres = 14 à $15\frac{1}{2}$ francs, $11\frac{1}{4}$ à $12\frac{1}{2}$ marcs, 6 fl. à 6 fl. 75 kr. v. a.

:s . . . . . . 65 à 70 piastres = $15\frac{1}{2}$ à $16\frac{1}{2}$ francs, $12\frac{1}{2}$ à $13\frac{1}{4}$ marcs, 6 fl. 75 kr. à 7 fl. 25 kr. v. a.

:arré rendu à bord à Smyrne.

es tapis de toutes qualités et de toutes dimensions expor- la province (175.000 pics carrés) représentent une valeur .000 florins argent. Nous donnerons ci-après un tableau ·atif des prix payés depuis 1846 pour des tapis d'Uschak : carré, en piastres turques:

Alizari piastres	Cochenille piastres	Veloutés piastres	Monnaies	
18 à 20	—	—	Beschliks	
24 à 26	—	—	,,	
29 à 30	—	—	,,	
35 à 40	—	—	Livre turque à 108 p.	
38 à 40	45 à 50	—	,,	
35 à 36	45 à 46	—	,,	à 109 ,,
39 à 40	49 à 50	60 à 62	,,	à $110\frac{1}{2}$,,
,,	,,	,,	,,	,,
44 à 48	54 à 58	66 à 68	,,	à $115\frac{1}{2}$,,
48 à 52	70 à 72	76 à 78	,,	à $116\frac{1}{2}$,,
,,	,,	,,	,,	,,
44 à 46	65 à 69	73 à 75	,,	,,
38 à 45	58 à 60	68 à 70	100 med. à 20 p.	
38 à 42	,,	,,	,,	
38 à 40	,,	,,	,,	
36 à 40	,,	,,	,,	
,,	,,	,,	,,	
,,	,,	,,	,,	
,,	,,	,,	,,	
40 à 50	60 à 65	,,	,,	

.'exportation totale a atteint en 1872 le chiffre approxi- de 135.000 pics carrés représentant une valeur de 9 mil- le piastres ou 720.000 florins argent; on a expédié en

outre environ 10.000 pics à Constantinople et à Alexandrie. L'étranger a reçu:

la Grande Bretagne	100.000	p. c.
la France	23.000	„
l'Autriche	10.000	„
l'Italie	2000	„
ensemble	135.000	pics carrés.

2. Etoffes de soie et mi-soie.

Les étoffes fabriquées dans le vilayet servent presque exclusivement à la consommation locale. Leur quantité ne dépasse pas 8000 pics représentant une valeur de 50.000 florins.

Aux environs de Smyrne on confectionne principalement des rubans de soie, des cordonnets, des tresses de diverses couleurs et des broderies au fil d'or (Chavlik, Tsevré etc.)

3. Tissus de coton.

On en fabrique sur divers points de la province et on en exporte annuellement à Trieste pour 500.000 florins qui, pour la plupart, sont des articles fort ordinaires et par conséquent à bas prix.

Centres de fabrication:

Smyrne: 600 à 700.000 pièces de *Tschemberi,* toile de coton imprimée, de la dimension de 0·70 à 1 mètre au prix de 1 $^1/_2$ à 3 piastres la pièce; 3000 à 3500 couvertures de lit *(paploma)* de 40 à 250 piastres la pièce, selon la qualité et la dimension.

Menemen: 4 à 5000 pièces de toile de coton, blanche, de 15 à 20 piastres, pour la consommation locale.

Magnésie fabrique annuellement plusieurs milliers de pièces d'Aladja, tissus de coton, rayé, pour la consommation indigène. La concurrence européenne a ramené cette production à 8 ou 10.000 pièces.

Aidin fabrique des peignoirs pour bains. (Pechtimals).

Enfin on fabrique encore à Tyr et à Baïndür toutes sortes

d'articles de corderie de chanvre et de lin qui représentent ensemble environ 250 à 300.000 okes.

4. Machines.

Avant 1857 il n'y avait à Smyrne qu'un seul atelier assez petit d'ailleurs, qui se chargeait des grosses réparations de machines. L'établissement du chemin de fer de Aidin a amené la création de plusieurs fonderies et ateliers qui, par l'industrie cotonnière nouvellement introduite dans le pays, ont eu bientot des commandes suffisantes en appareils etc. Indépendamment du travail que fournissent les bateaux à vapeur, ces ateliers ont encore pour clientèle permanente les égraineries qui, au nombre de plus de 40 pour toute la province, donnent constamment de la besogne aux mécaniciens. Les usines et les fonderies les plus importantes de Smyrne sont celles de Mess. D. Issigonis, S. H. Papps, J. T. Smith, Biejerring et Westfeld.

L'atelier Issigonis a produit en 1872, 11 machines à vapeur de 2 à 20 chevaux de force, 12 chaudières de diverses capacités, 20 à 30 presses hydrauliques (pour l'huile) de diverses grandeurs, 100 pompes à main ou à vapeur, 40 pompes de jardin, 5 pompes à incendie, 2 moulins à vapeur, 60 à 70 réservoirs pour l'eau ou pour huile d'une capacité de 500 à 30.000 okes cubes, 10 bassines en fer ou cuivre pour la fabrication du savon, 2000 okes de fonte de fer; plus des fontes de divers métaux de toutes dimensions, des charrettes et des instrumens aratoires. L'atelier occupe 60 à 70 ouvriers. Le salaire journalier est pour les ouvriers habiles de 15 à 70 piastres, pour les ouvriers ordinaires 10 à 15 piastres, pour les enfans, 5 à 8 piastres.

La fabrique Papps s'occupe principalement des réparations de machines à vapeur. Cependant elle à livré en 1872:

1 machine de 10 chevaux, 1 chaudière, 5 presses à huile, 4 pompes de jardin, 100 pompes à main de toutes grandeurs, 3 moulins à vapeur, 20 réservoirs en fer de toutes dimensions pour l'eau et l'huile, et une tonne de fonte. L'atelier occupe 30 à 35 hommes et apprentis dont le salaire journalier est pour

10 heures de travail, 40 à 50 piastres pour les ouvriers habiles, 10 à 18 piastres pour les ouvriers ordinaires et 5 à 8 piastres pour les enfans. Le travail de nuit et celui du dimanche est compté double.

Les ateliers et la fonderie Smith s'occupent comme ceux de Papps et de Issigonis de la réparation des machines et ils produisent encore dans le courant de l'année 2 machines à vapeur (jusqu'à 30 chevaux de force), 10 réservoirs de toutes dimensions pour eau et huile, 12 moulins hydrauliques ou à vapeur. En ce moment on y a mis en chantier un bateau en fer de 100 tonnes dont toutes, les parties seront construites à Smyrne.

Les ateliers Biejerring et Westland réparent des machines de toute espèce et fabriquent des égreneuses d'après un système perfectionné par les propriétaires de cet établissement.

5. Comestibles.

De tous les comestibles de la province, le Halva, appelé aussi *Tachin Helvassi* mérite une mention spéciale. C'est une espèce de pâte faite avec du miel, du syrop et de la racine de saponaire et qui non seulement constitue l'alimentation principale des indigènes, mais encore s'exporte en grandes quantités en Grèce, dans les Principautés Danubiennes et en Russie, en boites de bois et de fer blanc. Le Halva commun qui se vend en pains gigantesques, coûte de $6^1/_2$ à 7 piastres l'oke; mais il y a une qualité supérieure additionnée de sucre et de miel qui vaut de 8 à 10 piastres l'oke. Cinquante drams de Halva et un morceau de pain par jour suffisent à la nourriture d'un ouvrier. En Russie on prend le Halva avec le Thé.

Un autre aliment très aimé du peuple est le *Petmetz*; espèce de syrop fait avec du vin doux ou moût de vin. On le prépare en faisant cuire lentement 100 okes de moût jusqu'à ce que la masse soit réduite au quart. Il n'y a pas de famille turque ou grecque qui ne fasse provision de ce syrop. Le Petmetz se mange avec le pain ou des fruits ou il sert à la préparation de la pâte décrite plus haute.

Dans les contrées de l'Anatolie qui ne produisent pas de

vin, on sèche un partie des raisins et le reste est employé à la fabrication du Petmetz. L'oke de Petmetz coûte de 90 à 100 piastres.

Il a encore aux environs de Smyrne 9 fabriques de macarons qui produisent annuellement 300.000 okes de cet article.

Indépendamment des diverses fabriques que nous avons énumerées, il existe, du côté d'Aidin, 9 savonneries qui livrent par an 700 à 800.000 okes de savon du prix de $4\frac{1}{2}$ à 5 piastre l'oke ou 180 à 200 piastres par quintal.

XXI.

IMPORTATION.

1. Tissus de coton.

L'importation totale en fait de tissus de coton représente une valeur d'environ 122,000.000 p. ou 8,715.000 florins argent. L'Angleterre y participe pour 99,000.000 p. (7,692.308 florins argent) puis vient la Suisse qui figure pour environ 13,000.000 p. (1,000.000 fl.) Les autres pays de l'Europe n'envoient que peu de ces d'articles.

Autrefois l'Amérique expédiait d'assez grandes quantités de *Cabots* et *Drills* foulards de coton écrus et bleus; mais actuellement l'importation est insignifiante car on préfère les produits anglais inférieurs en qualité, mais aussi d'un prix moins élevé. Pour la même raison, les articles de fabrication suisse, surtout les tissus de couleur à dispositions, ont perdu de valeur, à Smyrne comme dans les autres ports du Levant. Ce n'est pas exagérer que d'évaluer à 200.000 p. seulement, l'importation actuelle d'articles suisses, importation qui autrefois atteignait 1,500.000 piastres. Par contre, la vente des foulards imprimés *(Jasmas)* et les Mohairs d'origine suisse a augmente; mais, bien que les manufactures hélvetiques aient presque entièrement monopolisé cet article, on entend constamment des plaintes sur les prix insuffissamment rémunérateurs de ces produits, ce qui est d'autant plus étrange que les affaires se traitent en quantités considérables, non pas au comptant, mais à de longues échéances qui sont même souvent peu observées.

Alep et Damas, qui sont représentés au bazar par des marchands arabes, envoient régulièrement des tissus de coton et des tissus de mi-soie de couleurs qui, dans les dernières cinq années, ont fait une concurrence assez sensible aux autres articles d'importation. Ces produits syriens se distinguent par leur bon marché et leur solidité à ce point que, jusqu-ici, aucun fabricant européen n'est encore parvenu à lutter avantageusement contre cette branche de l'industrie orientale. De même on fabrique à l'intérieur de l'Anatolie, notamment à Magnésie et Kadikiöi avec du fil importé, de grandes quantités de tissus de couleur qui, destinés à la consommation locale, représentent une valeur de 14 à 15,000.000 piastres. L'étranger ne peut pas non plus outenir cette concurrence, ce qui est d'autant plus singulier ue le fil fabriqué en Angleterre avec du coton de provenance rientale, est d'origine anglaise. Les arrivages de produits manuacturés anglais ont lieu par des steamers de Liverpool qui font n service hebdomadaire régulier. Leur voyage jusqu'à Smyrne ure généralement de 3 à 4 semaines tandis que le trajet jusqu'à onstantinople qu'ils touchent en premier, ne prend que quinze urs. Les marchandises du continent arrivent toutes les semaines ar des steamers des Messageries françaises et du Lloyd austroongrois. Le frêt de Liverpool s'élève, pour les produits manufacrés, à 20 shellings (pour le fil à 15 sh. seulement) et à 10% e primage par tonne anglaise = 40 pieds cubes anglais ou nviron 15 à 16 quintaux anglais. C'est un prix assez bas comaré au tarif des frêts du continent via Trieste ou Marseille. insi par exemple, les marchandises suisses (les plus favorisées) ayent de Zurich à Smyrne environ 14 francs les 100 kilogr. andis que le transport de Manchestre jusqu'à Smyrne ne coûte ue tout au plus 35 sh. la tonne.

Les fils de coton (écrus), qui viennent uniquement d'Anleterre s'importent en quantités de 9000 balles environ par 30 aquets pesant chacun 10 livres anglaises et représentant une aleur totale de 22,000.000. Les ventes se font, soit au comptant oit à termes, et souvent à longues échéances.

Les fils depuis le No. 4 jusqu'au No. 32 qualités dites Vater twist et Extra hard se vendent actuellement (Mai 1873) u bazar, aux prix suivants:

No. 4 à 14	Water twist	70 p.	les 10 livres anglaises	
„ 16 à 24	„	„ 95	„ „ „ „	„
„ 28 à 32	„	„ 105	„ „ „ „	„
„ 6 à 14	extra durs	85	„ „ „ „	„
„ 16 à 24	„	„ 97	„ „ „ „	„
„ 28 à 32	„	„ 120	„ „ „ „	„

Les fils teints rouges viennent exclusivement d'Angleterre et spécialement de Glasgow. On en importe de 900 à 1000 balles à 30 paquets de 10 livres anglaises (presque uniquement du Water No. 20), représentant une valeur totale de 6 millions de piastres.

Les prix actuels du bazar sont:

No. 20	par 10 livres anglaises	120 p.
„ 8/14	„ „ „ „	207 „

On n'importe que fort peu de fil blanchis ou teints indigo.

Tissus de coton. Les Grey-Cloths anglais et notamment les T-Cloth et Grey-Shirtings (Calicots), viennent en première ligne, et alimentent, avec le fil, le commerce de la place.

En fait de T-Cloth on vend, en poids de 4, 5, 6, 7 et 8 livres, y compris les fractions intermédiaires, ensemble 350.000 pièces = 1,950.000 livres anglaises = 8,100.000 yards représentant une valeur de 18 millions de piastres; en Grey-Shirtings à 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 livres, ensemble 185.000 pièces = 1,300.000 livres anglaises = 6,800.000 yards représentant une valeur de 13 millions de piastres. Les prix du T-Cloth sont de 9 à 9 1/4 piastres la livre, ceux des Grey-Shirtings 10 piastres la livre.

Les Madapolams ou Calicots blancs (White-Shirtings) à 32—40 yards au prix de 70 à 150 piastres la pièce, se vendent au nombre d'environ 5000 pièces et le plus souvent on achète la qualité coûtant de 100 à 120 piastres. La valeur totale des Madapolams importés est de 5 millions de piastres.

3.000	pièces Grey-Drills 28	pouces,	40	yards	à 2 1/2 p. le yards
500	„ Drills blanchis 28	„	40	„	à 2 3/4 „ „
10.000	„ bleu indigo 24 à 26	„	40	„	à 2 1/2 à 4 1/2 „

ensemble 13.500 pièces = 540.000 yards valant 1,900.000 piastres.

0.000	pièces	Tanjibs blanchis de 28 à 29 pouces, 19 à 20 yards à 31 piastres la pièce.
5.000	„	Tanjibs blanchis de 34 pouces, 19 à 20 yards à 31 piastres la pièce.
		ensemble 45.000 pièces = 900.000 yards représentant une valeur de 1,000.000 piastres.
5.000	„	Cambrics blanchis de 42 pouces, 20 yards à 42 piastres la pièce = 100.000 yards, valant ensemble 200.000 piastres.
5.000	„	Calicot teint garance, 32 pouces, 20 yards à 46 piastres la pièce.
5.000	„	Shirtings croisés rouge (Turkish Red Twill), 28 pouces, 8 yards à 24 piastres la pièce.
2.000	„	pièces du même de 36 pouces, 12 yards à 50 piastres la pièce,
		ensemble 364.000 yards, valeur 900.000 piastres.
5.000	„	Bez de 18 pouces, 14 yards, en orange, café etc. à 20—22 piastres le yard.
5.000	„	Madapolam, teints, 32 pouces, 40 yards à $2^1/_2$ piastres le yard.
5.000	„	spinato, 18 pouces, 40 yards à 22 piastres la pièce.
2.000	„	satins noirs, 32 pouces, 40 yards à $5—5^1/_2$ piastres le yard,
		ensemble 690.000 yards valant 1,300.000 piastres.
0.000	„	$^7/_8$ et $^9/_8$ Imprimés (Prints) de 30 et 25 yards de longueur. Sur cette quantité 33 % sont des $^7/_8$ ayant 26 pouces de large et 67 % sont des $^9/_8$ ayant 30 pouces. Habituellement les imprimés destinés à la vente de Smyrne sont enroulés sur des pics de 25 pouces. Les prix sont pour les $^7/_8$ entre 65 et 95 paras le pic, pour les $^9/_8$ entre 80 et 120 paras le pic,
		ensemble 8,000.000 yards, représentant une valeur de 26,000.000 piastres.

La consommation des tissus imprimés est très considérable, rceque cette étoffe sert à l'habillement de presque toute la pulation, du moins aux vêtemens des basses classes. La position et la couleur des imprimés varient selon les lieux

et la saison. On n'emploie, au reste, que des tissus angl imprimés français ou allemands étant trop chers, ne pas d'acheteurs.

15.000 pièces de Zebra imprimés (printed Zebras), 18 à 65 paras le yard,
ensemble 600.000 yards, valant 1,000.000

10.000 „ printed Zebra Châles, $^{18}/_{70}$ pouces à $5^1/_2$ le yard.

5.000 „ printed Zebra Châles, $^{18}/_{90}$ pouces à $7^1/_2$ le yard.

25.000 „ Jaquard, double Wool, $^{10}/_{63}$ pouces à $10^1/_2$ le yard.

25.000 „ Jaquard, double Wool, $^{18}/_{93}$ pouces à 18 le yard,
ensemble 65.000 Châles, valant à 800,000

2.000 „ Ticks, rayés bleu et blanc, 25 pouces, 4 3 à $3^1/_2$ piastres le yard.

1.500 „ Ticks, couleurs diverses, 38 pouces, 4($3^1/_2$ piastres le yard.

2.000 „ Ticks, couleurs diverses de 42 pouces, . à $4^1/_4$ piastres le yard.

1.000 „ Ticks, couleurs diverses, 48 pouces, 40 $5^1/_4$ piastres le yard,
ensemble 6500 pièces = 260.000 yards 1,000.000 piastres.

10.000 „ cotton Checks en couleurs à 22, 36 et 4: de large de $1^3/_4$ piastres à 4 piastres le y semble 400.000 yards, valeur 1,000.000

Tous les articles émunérés plus haut sont de fal anglaise. Les quantités importées et leur valeur dor chiffre total ci-après:

Fils, écrus et teints (rouges) 10.000 balles de 300 liv. 28,oc
T-Cloth et Grey-Shirtings 535.000 pièces 31,oc
Foulards blanchis et de couleur de diverses espèces,
environ $4^1/_2$ millions de yards 10,5c
Articles de fantaisie (tissés) . . . . 2,8(
Imprimés (Prints) $^7/_8$, $^9/_8$ et 18 pouces 315.000 . . 27,oc
Total de l'importation des articles de coton anglais 99,3c

Quant aux cabots américains et aux Coutils *(Drills)* blanchis ou teints en bleu, de 28 à 32 pouces de large, 40 yards de long, en très belles qualités, la consommation atteint actuellement 10.000 pièces = 400.000 yards représentant une valeur d'environ 2,000.000 piastres (150.000 florins argent).

Ces articles arrivent par voiliers et s'échangent contre des produits de Smyrne qu'on embarque pour l'Amérique.

En fait de tissus de coton suisses les plus importants sont les *Jasmas* ou foulards imprimés pour coiffure. On en consomme annuellement de 1700 à 1800 caisses d'une valeur totale de 10,000.000 piastres ou 750.000 florins argent. L'imitation de ces articles qui sont imprimés à la main en une grande variété de dessins et de couleurs, a été vainement tentée par les fabricants anglais. Les grandes difficultés techniques qu'il y avait à vaincre, pour arriver à conserver à ces jasmas, leur cachet original, expliquent cet insuccés. Par contre il est juste de dire que les produits manufacturés en Orient même (à Constantinople et à Smyrne) font une redoutable concurrence à l'industrie suisse. On exporte de Constantinople à Aden pour 2 millions de piastres de Jasmas (Jasmas Mousseline) et on fabrique à Smyrne pour environ 2 millions de piastres de Jasmas (Uscudars.) L'article indigène ne peut être comparé à celui de Suisse, et néanmoins quelques consommateurs, sans doute par suite d'un préjugé, le préfèrent à tous autres. Les prix actuels des Jasmas sont:

$^6/_4$	Mousseline Fleur de lis et	$^6/_4$	Mi doubles	53 à 55	paras
$^7/_4$	„ „ „ „ „	$^7/_4$	„	60 à 63	„
$^8/_4$	„ „ „ „ „	$^8/_4$	„	80 à 83	„
$^9/_4$	„ „ „ „ „	$^9/_4$	„	100 à 103	„

On ne consomme que peu de jasmas $^{10}/_4$. En mouchoirs on vend des $^5/_4$ et $^6/_4$ Uso Seta, Nanking, Bleu de Prusse, Mouchoirs-Merinos etc. mais en trop minimes quantités pour qu'il y ait lieu de les spécifier. La valeur totale n'atteint pas 1 million de piastres.

Parmi les autres articles de coton suisses, nous citerons:

30.000 Cettaris $^{17}/_{24}$" à . . . . 17 à 18 p.

40.000 paires Pestimals $^{35}/_{56}$" bleus et autres couleurs 14 à 15 „

2.000 pièces Printaniers à 60 pics I. 19" bleu à 75 paras le pic.
1.000 „ „ à 60 „ II. 16" „ à 45 „ „
5.000 douz. Mouchoirs baroques 27" 45 p. la douz.
2.500 pièces Cambrics $^{11}/_{4}$ blanchis, 16 yards de longs à 75 p. la pièce.
1.000 pièces Mousseline $^{9}/_{4}$ bordée, couleur et blancs de 60 à 120 p. la pièce 8 $\frac{40''}{\text{aunes}}$
4.000 pièces Mousseline à bouquets Jaquard $^{9}/_{4}$ à 30 p. la pièce de $5\,^{1}/_{2}$ $\frac{48''}{\text{aunes}}$

Ces divers articles représentant une valeur totale d'environ 2 millions de piastres.

L'importation des tissus de coton de Damas et d'Alep a principalement pour objet les robes Aladjas $^{16}/_{210}$" de 22 à 24 piastres la pièce. Il en entre environ 20.000, valant ensemble $4\,^{1}/_{2}$ millions de piastres.

Les affaires en tissus de coton présentent, selon les provenances les chiffres suivants:

Fils de coton anglais	28,000.000 p.
Tissus de „ „	71,300.000 „
„ „ „ suisse	13,000.000 „
„ „ „ americains	2,000.000 „
„ „ „ de Syrie	4,500.000 „
„ Jasmas de Constantinople	2,000.000 „
„ divers imprimés anglais etc.	1,200.000 „
	122,000.000 p.

ou 8,715.000 florins d'argent.

Les articles fabriqués en Anatolie étant confectionnés avec du fil importé, ne figurent point dans ce tableau.

Une grande quantité des fils importés sert aux usages domestiques.

Les produits manufacturés anglais se vendent habituellement à 2 ou à 3 mois, mais l'observation ponctuelle des échéances dépend essentiellement de la récolte. Quand les ventes ont lieu au comptant, on accorde un escompte de 1 à $1\,^{1}/_{2}$ % par mois.

Les importateurs d'articles de coton anglais du moins les principaux d'entre eux ont, sauf quelques exceptions, leur bou-

que dans le bazar même, et c'est dans ces boutiques qu'ils endent directement et par pièces aux acheteurs de l'intérieur. es Arméniens ont sur les négociants indigènes un avantage ssentiel: ils ont à Manchester des agences spéciales chargées e faire les achats. Du reste non seulement Smyrne mais ncore toutes les autres places du Levant, entretiennent à Manhester un représentant à demeure.

Les tissus de coton suisses sont, pour la plus grande artie, importés par des succursales que les fabriques helvéiques ont établies à Smyrne et c'est par l'intermédiaires de es dépôts que la marchandise arrive au bazar. Les ventes se ont habituellement à „six fois vingt huit jours“ de date mais es délais sont rarement observés.

Tous les prix du Bazar s'entendent en argent dit du Bazar, c'est à dire la lire turque comptée à 128 p., la lire anglaise à 140 p., le napoléon d'or à $112^1/_2$ p.

2. Draps et tissus de laine.

Ces articles sont, après les produits des manufactures anglaises, l'élément principal du commerce de Smyrne. Les emplacements spéciaux assignés à leur vente (les *bazars drapiers*) émoignent de l'importance qu'a conservée cette branche de industrie européenne, malgré les crises qui l'ont atteinte durant es dernières années. La draperie à Smyrne a un passé histoique. Beaucoup de magasins actuellement déserts dans le bazar ous disent que ce passé a cessé d'être brillant. Il n'y a pas ongtemps, les marchands de Smyrne, poussés par la concurence, entassaient étourdiment, sans songer au lendemain, des uantités formidables de draps ou d'étoffes qu'ils achetaient, oit en consignation, soit à termes de six et même de douze nois. Ce système a pris fin. Les ventes sont devenues moins onsidérables mais aussi plus sûres. Elles s'élèvent annuellenent à 1100—1200 balles, valant ensemble environ $1^1/_2$ millions e florins d'argent, dont la plus grande partie (approximativenent 850 à 900 balles), arrive via Trieste, le reste par Mareille et Liverpool. Répartie selon ses provenances, cette importtion donne pour:

L'Allemagne (Saxe, Silésie, Prusse Rhénane)	500	balles
L'Autriche (Bohème et Moravie)	400	„
La France (Elbeuf, Vienne, Sedan)	80	„
La Belgique (Verviers)	120	„
L'Angleterre (Belfast, Manchester, Londres) .	100	„
ensemble	1200	balles.

Les chiffres ci dessus prouvent que l'Autriche, qui, il y quelques années dominait tout le marché de la draperie, a ét distancée par l'Allemagne. Ce fait s'explique par la très granc variété d'articles qu'offre la draperie de la Saxe et de la Silés Prussienne, et par l'extrème facilité avec laquelle les manufa tures allemandes imitent les produits d'autrui, enfin par le constante recherche du nouveau. Certes, les fabricants aut chiens ont assez d'activité et d'initiative pour marcher de pa avec ceux de l'Allemagne, mais leurs entreprises sont tr souvent entravées par les fluctuations du change, qui, pour n' citer qu'un exemple, ont, à Smyrne et sur d'autres places Levant, fait hausser de 12%, en quinze mois de temps, le cou des traites sur l'Autriche.

L'Allemagne se distingue par les tissus de laine désign ci-après:

a) Les Saxonia, très aimés à Smyrne, tissu léger, bi apprété, couleurs vives, très variées. Prix de vente 26 à 30 (1 livre = 128 p.) le pic à 68 centimeters.

b) Deux-poissons et Masson, étoffe solide, de teinte ma le plus souvent bleu foncé. Prix 35 à 45 p. le pic.

c) Imitation Elbeuf et Sedan, leger, laine fine, bien appré couleurs diverses. 34 à 43 p. le pic.

d) Castor, Satin de laine, Cachemire de la Prusse Rhénan le plus souvent foncé. En raison de la grande varieté des qu lités, les prix ne peuvent être indiqués que approximativeme Ils sont de 50 à 75 p. le pic.

Les fabriques de l'Autriche livrent diverses qualités draps qui, en général d'un tissu plus fort, correspondent a trois sortes a, b, c. Notamment le Saxonia* fabriqué à Biel

* Les chiffres qui suivent donneront un aperçu de la remarquable acti des fabriques de drap de Bielitz. Ces fabriques produisent annuellement:

a réussi à ce point qu'il a presque entiérement supplanté l'article importé de Sommerfeld (Allemagne). Le Saxonia, se vend en quantités considérables au prix de 40 à 41 p. Nous citerons encore:

Le Uso-Masson, de Bielitz, bleu, 43 à 45 p. le pic.

Deux Poissons de Bielitz, bleu, prix au bazar 40 à 40 1/2 p.

Sayas, étoffe de couleur cochenille pour pantalons turcs; on en vend peu; prix au bazar 38 à 44 p. le pic, selon la qualité.

Imitation Sedan, tricolore, se fabrique également à Bielitz. Prix 34 à 38 p. le pic.

Reichenberg livre une qualité analogue à cette dernière, c'est à dire le Sedan, teint en laine, prix de Bazar 40 à 42 p. le pic.

Brünn ne vend à Smyrne que très peu de draps pour pantalon. La concurrence belge et française n'a laissé importer cet article que quand les cours du change sur l'Autriche étaient exceptionnellement bas.

La France expédie principalement des étoffes pour pantalons en dessins riches, le plus souvent en nuances claires mais variées. Vienne (Isère) se distingue depuis quelque temps par des draps pour pantalons, fort recherchés en raison de leur bon goût et de leur excellente qualité qui vaut celle des produits

---

1. Les Saxonia, en toutes nuances, 10.000 pièces (en deux moitiés à 18 aunes de Brabant; 14 pièces dans la balle). Les prix varient selon les qualités, depuis 1 fl. 85 kr. à 2 fl. 10 kr.

2. Draps uso Görlitz, 4 à 5000 pièces à 22 aunes de Brabant., 2 fl. 20 kr. v. a. l'aune; genre Elbeuf, laine de couleur, 4 à 5000 pièces à 22 aunes, depuis 3 fl. 10 kr. à 3 fl. 40 kr.

3. Drap Deux-poissons et Masson, bleu, 2 à 2500 pièces de 3 fl. 30 kr. à 3 fl. 70 kr. l'aune de Brabant.

4. Saya, 5 à 6000 pièces de 3 fl. 70 kr. à 4 fl. v. a. l'aune de Brabant.

5. Demi Saya, qui semblent remplacer peu à peu les Saya. 4000 pièces à 18 aunes de Brabant, 2 fl. 80 kr. à 3 fl. l'aune.

6. 2000 pièces en pièces 2/3 à 22 aunes de Brabant.

Draps Cachemire à 30 aunes de Brabant, 1000 pièces à 1 fl. 95 kr. l'aune. Les prix sont établis livrables à Vienne avec escompte de 10 % pour payement comptant.

anglais. Les fabricants de Vienne ont essayé de faire imprimer des draps clairs, notamment des rayés. Ces essais ont donné un résultat satisfaisant en ce sens qu'il est difficile de les distinguer des tissés. Ces étoffes imprimes se vendent bien dans l'intérieur de l'Anatolie et leur consommation s'accroît au fur et à mesure que les indigènes (surtout les Grecs et les Arméniens) abandonnent le costume oriental pour adopter les vêtemens européens. Les draps fins Elbeuf et de Sedan ne trouvent guères d'acheteurs. Ils sont d'ailleurs d'un prix très élevé, ce qui explique qu'ils ne peuvent triompher de la concurrence que leur font les imitations de l'Allemagne et de l'Autriche.

La Belgique a su assurer des débouchés importants à ses draps et à ses lainages, quoique en raison du frêt coûteux, ce pays soit, en somme, dans des conditions défavorables. Néanmoins Verviers a réussi à accaparer la plupart des magasins de draps et de confections de Smyrne et à leur vendre ses étoffes bon marché pour pantalons. Il est vrai que celles-ci ne sont pas d'un tissu très solide. D'année en année, ce produit belge gagne du terrain. Malheureusement la faveur dont jouit l'article de Verviers ne profite pas toujours aux producteurs, car ceux ci ont souvent affaire à des tailleurs insolvables. Ces étoffes se vendent en nombreux échantillons à des prix très variés; et avec des différences de 7 à 8 francs par mètre selon la qualité. Les sortes moyennes, de 10 à 14 francs, sont l'article courant. Verviers livre aussi un drap uni, noir ou bleu foncé, dit Drap-Masson qui coûte de 10 à 12 francs le mètre.

Nous citerons enfin, en fait de draps étrangers, les draps anglais qui par les *Union cloths* et par le *Saxony,* laine et coton, à très bas prix, puis par les qualités dites drap Pilote, Cachemire et Castor (dont la laine n'est pas des meilleures) ont graduellement pris une place sur les marchés de Smyrne. La vente de ces étoffes est, il est vrai, encore insignifiante et il est douteux qu'elle devienne très considérable dans l'avenir. Les bons draps épais anglais, notamment les draps pour pantalons, étant d'un prix relativement assez élevé, se vendent peu, car les européens seuls savent apprécier les avantages qu' offrent ces étoffes généralement fabriquées avec les laines de première qualité.

3. Toiles.

La consommation en toiles a été jusqu'à ce jour assez restreinte, parceque pour tout le linge de corps, on emploie presque exclusivement les calicots européens ou d'autres tissus de coton encore meilleur marché que le calicot ou Shirting. Les quelques pièces de toile importées à Smyrne sont de provenance anglaise. Ni la Hollande ni la France ni l'Autriche n'ont, jusqu'à présent du moins, réussi à lutter avantageusement contre l'article anglais. Pour que le commerce autrichien pût écouler ses produits avec quelque chance de succès, il faudrait que l'on installât à Smyrne des dépôts bien assortis dans lesquels l'acheteur trouverait non seulement la toile en pièces, mais aussi de la lingerie confectionnée. Cet article pour peu que les prix fussent modérés, se vendrait très bien, surtout à destination d'Odessa.

Les toiles qui se vendent le mieux à Smyrne sont les qualités moyennes et les fines de $^9/_8$ et $^4/_4$ de largeur, pour chemises, légèrement apprêtées, puis les services de table à grands dessins, avec petites serviettes. Les nappes pour douze personnes ne doivent jamais avoir moins de $^{10}/_4$ de largeur. De même des essuie-mains, mi-toile, écrus, de bas prix, se vendent bien. Les nappes et serviettes teintées (pour services à café) sont encore peu connus. Ces articles, à bon marché et de dessins bien compris, seraient certainement d'une vente facile. En fait de serviettes (essuie-mains) on ne tient que des *towels* de coton à franges, tels que l'Angleterre les fournit, c'est à dire de bonne qualité et à bas prix. Les mouchoirs de toile fine et de petites dimensions se vendent bien.

Les draps de lit, fins mais de grande largeur s'écoulent en quantités assez notables.

Lors de l'envoi de tous ces articles il est utile de leur appliquer des étiquettes élégantes, historiées et de les nouer avec des rubans. La marchandise ainsi préparée à la vente s'écoule en Orient bien mieux que si elle était empaquetée simplement. L'importation en toiles atteint approximativement 52.000 florins.

Les canevas pour la confection de la literie et des sacs,

notamment des sacs pour emballer le coton et d'autres articles d'exportation, arrivent de Dundee via Liverpool. On en vend les quantités et qualités énumérées ci-après:

5000 pièces ou 500.000 yards	Striped Baggings (à côtes) largeur 44 pouces, 16, 17, 18 onces $2^{33}/_{40}$ à $3^{6}/_{40}$ p. le yard en argent de change (L. t. à $118^{1}/_{4}$ p.) cette qualité sert aux emballages.
200 ,, ,, 20.000 ,,	Striped Baggings (à côtes) en diverses largeurs de 25, $25^{1}/_{2}$, 36 et 52 pouces anglais. Prix selon la qualité.
500 ,, ,, 50.000 ,,	Striped Hessians (à côtes) à 36, 40, 45, 50 et 52 pouces anglais en diverses qualités, le yard à 52" de geur $4^{1}/_{4}$ à $4^{3}/_{4}$ p. les autres largeurs en proportion.
1000 ,, ,, 100.000 ,,	Hessians à 36, 40, 44, 45, 50 et 52 pouces anglais en diverses qualités, le yard à 52 pouces de largeur, $3^{1}/_{4}$ à $3^{3}/_{4}$ p. les autres largeurs en proportion. Ces deux dernières sortes, les Hessians et les Stripped Hessians, sont employées pour la confection des matelas etc.
500 ,, ,, 60.000 ,,	Striped Sacking rayé, 50" à $4^{15}/_{04}$—$4^{35}/_{40}$ p., selon la qualité.
120.000 sacs tout confectionnés	en toile rayée 28—48 à $2^{1}/_{4}$ et $2^{1}/_{2}$ livres, au prix de 7 à $7^{1}/_{2}$ p. la pièce selon la qualité.
40.000 ,, ,, ,,	unis et rayés 28 et 48 à $2^{1}/_{4}$ et $2^{1}/_{2}$ livres au prix de 6 à $6^{1}/_{2}$ p. selon le poids et la qualité.
20.000 ,, ,, ,,	unis et rayés en diverses dimensions qualités et poids.

Valeur totale de l'importation 3,530.000 p. ou 271.550 fl. v. a. argent.

Des cordages de toutes espèces et de toutes qualités pour avires, emballages et autres emplois, s'importent annuellement our une somme de 40.000 fl. argent.

L'Autriche, dont la corderie est très estimée en fournit la ioitié, le reste se répartit entre:

l'Angleterre	pour	environ	10.000	fl. argent
la Russie	,,	,,	6.500	,,
la Turquie d'Europe	,,	,,	2.250	,,
l'Italie	,,	,,	1.250	,,

L'Italie, chose étrange, compte comme on le voit, pour ine part très minime. Eu égard à l'importance qu'à prise ce ays au point de vue de la fabrication des cordages, le chiffre nsignifiant de ses ventes en Orient a lieu de surprendre.

4. Soieries.

L'importation se partage en arrivages européens et indi-ènes, c'est à dire de provenance syrienne.

Les étoffes unies d'origine suisse ont autrefois tenu le aut du pavé à Smyrne. Actuellement la consommation en a eaucoup diminué. La plupart des soieries viennent de Lyon. e sont surtout les failles noires et de couleur, par conséquent es articles d'un prix assez élevé qui ont supplanté les lustrines les satins suisses, tissés selon le goût oriental.

Au reste, la consommation de ces diverses étoffes se modi-e en raison de la transformation qui s'opère graduellement ans le costume des populations. A mesure que les habitants, otamment les chrétiens indigènes, abandonnent les vêtemens ientaux pour adopter les modes européennes, le commerce es soieries se développe et cette augmentation s'effectue au rofit des articles de bonne qualité.

Toutes les soieries de Lyon ainsi que les velours de Gènes ont achetés directement par les marchands des bazars et ce est que pour les articles suisses, les velours allemands et les opelines mi-soie, qu'ils se servent d'intermédiaires Smyrniotes. es affaires en soieries sont assez coulantes en ce qu'elles ne se aitent qu'au comptant ou au moins à très courte échéance.

On consomme annuellement:

800 pièces de lustrines de couleur 48 cm. de 130 pics, fabrication suisse, de 2 fr. à 2 fr. 10 c. le pic de 68 cm.
150 „ satin noire et de couleur 48 cm. de 50 à 55 mètres, fabrication suisse, à 3 fr. 20 c. le mètre.
150 „ satin de couleur 95 cm. de 50 à 55 mètres, fabrication suisse de 6 fr. à 6 fr. 20 c. le mètre.
200 „ taffetas noir 48—80 cm. de 75 – 80 mètres. de 3 fr. 20 c. à 7 fr. le mètre, articles de Suisse, de Lyon et Come.
200 „ velours tout soie, de couleur 51 cm. vient de Gènes en pièces de 30 à 33 mètres à 15 fr. le mètre.
200 „ velours mi-soie, couleur et noir, et velours tout, noir 48 à 51 cm. de Lyon et Crefeld à 10, 12, 15, 18, 20 et 25 fr. le mètre.
400 „ faille noire 60— 65 cm., 75 - 86 mètres de Lyon, de 5 à 12 fr. le mètre.
400 „ faille, couleur, 60 cm., 75— 80 mètres de Lyon, de 6 fr. 50 c. à 12 fr. le mètre.
500 „ Dorures de Lyon diverses largeurs et qualités de 6 à 25 fr. le mètre.
800 „ moiré antique uni et façonné, taffetas brochés et nouveautés de Lyon, de 6 à 12 fr. le mètre.
600 „ popelines mi-soie unies et façonnées, 48 cm. articles anglais, allemands et français, de 3 à 4 fr. 50 c. le mètre.

La consommation totale en étoffes de soie et mi-soie s'élève donc à environ 4300 à 4400 pièces ou à peu près 280.000 mètres, représentant une valeur de 2 millions de francs ou 11,000.000 p. = 800.000 florins argent.

Quand aux étoffes de Syrie, l'importation consiste principalement en robes d'Aladja, mi-soie et en écharpes tout soie. Tous ces articles sont de bonne qualité et relativement bon marché. On importait aussi naguères des Aladja mi-soie, de Saxe, mais sans succès. On vend environ 100.000 robes Aladja par an dont les prix varient entre 80 et 150 piastres. On confectionne en outre, et bien entendu, selon le goût oriental, quantité d'articles de fantaisie qu'achètent les pélerins revenant de la Meque par Smyrne, ainsi que les touristes européens. La valeur totale de ces objets fabriqués en Syrie atteint, en moyenne, 1,000.000 florins v. a.

5. Nouveautés, étoffes pour modes.

Elles sont à ce point multiples et variées qu'il est difficile l'indiquer des chiffres exacts, surtout sous le rapport des quanités consommées.

L'Angleterre qui, comme nous l'avons déjà dit, a pris une ›lace considérable dans l'industrie des tissus, a donné à la fa›rication des nouveautés une extension non moins grande. Les :otons et les lainages jouent dans ce pays le rôle que la soie ;rège joue en France. L'Allemagne, abstraction faite du coningent industriel que lui a apporté l'Alsace, a, depuis la hausse |ui s'est produite dans le prix des salaires à l'Etranger, acquis ıne importance de bon augure pour l'avenir. Cependant en fait le tissus imprimés, l'Allemagne ne peut encore disputer la place la France, quoique la Saxe ait tout récemment obtenu dans ette branche d'industrie des résultats remarquables.

Enfin, quant aux manufactures de l'Autriche, qui le ›ng de la frontière de Bohème, s'occupent de cette même ıdustrie, nous constatons un progrès réel qui prouve que ces ıbriques tiennent à ne point se laisser dépasser par leurs concur:nts saxons. Ainsi par exemple, Reichenberg produit mainte ›écialité intéressante. Par contre, tandis que Vienne a perfeconné ses étoffes pour meubles, son industrie des soies a fait ı pas en arrière. Les causes de cette marche rétrograde méteraient d'être étudiées de près par des hommes compétens.

L'Italie confectionne des soieries solides, la plupart unies ːome) et des velours dont nous avons parlé dans le précédent ıapitre.

Nous aborderons maintenant les principaux produits im›rtés de préférence à Smyrne. L'importation des étoffes pour odes, de fabrication anglaise embrasse deux centres manufac.riers proéminents, Bradford et Manchester. *Bradford* fournit:
rléans, de coton et laine, uni et faconné,
lack line, espèce d'Orléans, de coton et laine, article ordinaire à petits dessins,
:ottels, espèce d'Orléans, coton et laine en nuances diverses,
rléans rayés, (Railway Cornes) coton et laine,
ummer Cloth, laine et coton, uni,

Union Cloth, laine et coton, uni,
Italian Cloth, croisé et lustré ou satiné, laine et coton pour doublure,
Princettas, croisé, laine et coton, noir,
Alpaca, bien lustré, laine et coton,
Mohair (poil de chèvre), de laine de mouton et de chèvre, uni et de nuances variées,
Mérinos de laine, uni et de nuances variées,
Popeline et reps, coton et laine; laine et soie; coton, laine et soie, uni, rayé et façonné en varietés très nombreuses,
Damas, pour meubles, laine et coton, de nuances variées,
Damas de laine, uni ou tissés à plusieurs couleurs,
Tabliers, coton et laine, et tout laine,
Jupons, c'est à dire étoffe pour jupons en pièce, tissus de coton-coton et laine, et tout laine uni et de couleurs.

Manchester envoie des:

Toiles d'Irlande pour manteaux de bain peignoirs etc.,
Victoria Lawn, de coton, uni,
Book-Mousseline imprimée (laine),
Velours de coton,
Velvets et Velvetine, espèce de velours uni, de laine et coton,
Soies de diverses qualités, unies et à carreaux.

Toutes les autres étoffes, notamment les cotons, calicots etc., ont déjà été mentionnées plus haut au chapitre des tissus de coton.

L'importation de *France* est infiniment plus variée; les étoffes d'une vente courante sont:

de *Paris*:

Etoffes imprimées en laine, façonnées, brodées et brochées,
Jaquards, en laine et soie,
Crèpe uni et tulle uni, brodé et broché,
Gaze unie et brodée,
Foulards imprimés pour robes, unis,
Fichus barège, unis et rayés,
Mozambiques et barèges en laine, et laine et coton,
Biarritz, étoffes en laine,
Satin grec en laine et soie,
Barbour en laine et soie;

de *Lyon:*
Etoffes en soie brodées, imprimées et brochées, unies et façonnées,
,, brodées en or,
Grenadines en laine, laine et coton, laine et soie,
,, en diverses nuances,
Satins, pure soie et soie et coton,
Moire antique,
Velours de Lyon;
de *Rheims:*
Mérinos, pure laine,
Draps d'été (espèce de thibet),
Satin de Chine en pure laine et laine et coton.

Passant maintenant à *l'industrie allemande*, nous trouvons plusieurs localités (Greiz, Gera et Oelsnitz), qui fabriquent des articles analogues à ceux de Rheims, savoir des thibets et mérinos de laine en diverses nuances et largeurs, puis du satin de Chine, de laine, laine et coton.

Après ces étoffes viennent les flanelles de laine, blanches, teintes ou imprimées tissées à Rosswein et à Haynichen. A quelques lieues de ce dernier endroit, nous rencontrons Frankenberg qui se distingue par ses articles-de poils de chèvre, de pure laine, de laine coton et soie, de toutes nuances.

Puis nous arrivons à Chemnitz, le Manchester allemand, et à Meerane et Glauchau, les deux villes soeurs, dont les étoffes pour nouveautés, célèbres dans l'univers entier, comprennent:
La mousseline de laine, unie et imprimée,
Cachemire, écossais, unis, imprimés et façonnés,
Popelines, unies, façonnés et tissés de couleur,
Poil de chèvre, laine, laine et coton etc. en toutes qualités,
Reps, en nuances diverses, laine, laine et coton et soie,
Reps imprimés, de toutes nuances,
Damas pour meubles, de toutes espèces etc.

L'industrie des nouveautés de la Prusse-Rhénane diffère essentiellement de celle de la Saxe, et ses produits ressemblent plutôt aux articles de Lyon. Elberfeld fournit comme on sait des soieries telles que les
Nouveautés en soie pour robes, unies, brochées et satinées,

Soierie avec or broché,
Satin de Chine,
tandis que Créfeld expédie à Smyrne des velours et des rubans de coton et soie en diverses qualités, nuances et dessins.

L'industrie alsacienne qui, en raison des transformations amenées par les évènements politiques, peut être considerée comme industrie allemande, s'accroitra sans doute encore dans l'avenir, car par la suppression des droits de douane, la consommation des imprimés de Mulhouse s'est sensiblement augmentée en Allemagne, et cette extension est également visible dans le Levant où l'industrie alsacienne est représentée par des
Mousselines en laine imprimées,
Cachemirs d'Ecosse en laine,
Indiennes en coton imprimées, couleur unie et fantaisie,
Madapolam,
Batiste,
Cretonne pour meubles.

En ce qui touche les ***produits autrichiens*** qui marchent de pair avec ceux de la Saxe, et qui s'importent en Orient nous citerons les:
Mousseline, imprimée (laine),
Cachemires écossais, unis et imprimés,
Popelines soie et coton, unis, de couleurs tissées et façonnées,
Poils de chèvres en diverses espèces, laine, laine et coton, et soie,
Etoffes écossaises de laine, laine et coton,
Mozambique } de laine, laine et coton de toutes espèces,
Barège }
Satin de laine,
Popeline, reps et damas de diverses espèces en nuances variées.

L'importation annuelle des étoffes pour modes de tous genres (non compris les soieries), répartie selon les provenances, donne les chiffres suivants:

L'Angleterre	y figure	pour	800.000	fl.
La France	,,	,, ,,	1,500.000	,,
L'Allemagne	,,	,, ,,	1,000.000	,,
L'Autriche	,,	,, ,,	450.000	,,
ensemble	à peu	près	3,750.000	fl.

6. Confections.

a) *Habillements; confections.* Les robes pour dames et les rticles accessoires du vêtement, tels que franges, passementeies, rubans, garnitures, corsets etc., viennent, pour la plus grande partie de France, puis de Berlin, Vienne et Londres. Berlin et Vienne vendent leurs confections, qui sont d'ailleurs d'un très bon goût, à meilleur prix que Paris, mais on ne les connait pas suffisamment à Smyrne ou bien on les y vend comme articles de Paris. Londres envoie des habillements tout confectionnés, notamment pour garçons.

Les vêtemens pour hommes sont importés de Vienne et de Livourne. Depuis quelques années Smyrne compte des magasins établis par des fabricants viennois. Lè prix d'un habillement d'été varie de 10 à 30 florins, celui d'un habillement d'hiver de 25 à 75 fl. La valeur totale de l'importation totale, comprenant les confections pour dames et les vêtemens pour hommes, est de 160.000 fl.

b) *Bonneterie de laine.* La ville d'Apolda en a, pour ainsi dire, le monopole, et vend surtout les jaquettes pour dames et enfans, jupons, jupes, capuchons, fichus, foulards, bonnets, abliers, chaussettes, souliers d'enfants. La bonneterie fine vient le Berlin, mais en petites quantités. Quant aux bas de laine, amisoles et caleçons, Apolda est distancé par la concurrence nglaise, saxonne et wurtembergeoise. L'Angleterre expédie des bas de pure laine, solidement fabriqués, des jupons et des aleçons.

Le Wurtemberg (Stuttgard et Calwe) envoie également es articles et est même arrivé à dépasser le chiffre d'affaires le ses rivaux anglais. Les bas et chaussettes s'importent prinipalement de Chemnitz. Le Bazar achète notamment l'article ordinaire de coton, fortement apprêté, que les clients de l'intéieur préférent aux bas anglais. La valeur totale de la bonneerie de laine importée annuellement, peut être évaluée à 275.000 lorins.

c) *Châles en laine et soie.* Par suite de la transformation survenue dans les modes, ces articles n'arrivent plus qu'en quantités minimes:

Paris livre des châles en pure laine, unis, imprimés,
,, en laine et soie,
,, en laine brodés sur cachemire d'Ecosse,
,, en laine imitation indienne (Hindou),
,, en crèpe, imitation crèpe de Chine.

Berlin livre des châles de laine, en laine fine, tissu solide, et des châles d'Astrakan imitation, article très demandé.

Reichenberg des châles en laine unis et imprimés et unis avec garniture imprimée.

Vienne des châles de satin,
des châles de cachemire imprimés,
des châles de tartan en laine et des châles de couleur, carrés, très légers, en soie à longues franges.

Courtrai des châles laine et coton, très bon marché, en dessins variés, principalement écossais, au prix de 2 à 5 francs la pièce.

Lyon des châles en pure soie, brodés en soie et or, en dessins élégants, de bon goût, et en diverses qualités.

Reste encore les châles de soie syriens ou *Kuffia* (foulards servant de coiffure) en soie épaisse, dessins rayés, couleurs éclatantes, au prix de 15 à 40 francs la pièce. On en importe annuellement pour 50.000 florins.

d) *Cravates*. La France en expédie la plus grande partie, notamment des cravates longues de couleur en satin. Vienne a fourni pendant quelque temps des cravates de soie et mi-soie à bas prix. Actuellement l'article de vente courante vient de la Prusse Rhénane (Neuss). La valeur totale de l'importation annuelle est de 7500 florins.

e) *Gants*. Paris, Grenoble (et Bruxelles et Aix la Chapelle pour une petite portion) livrent les très minimes quantités qui suffisent à la consommation des Européens et des quelques indigènes appartenant aux classes aisées. On en vend à peine pour 12.500 fl. par an, y compris les gants de fil et de laine dont Stuttgart et Chemnitz envoient des assortiments variés. On a essayé sans succès d'importer des gants de peau de Vienne et d'Esslingen; la clientèle préfère s'en tenir aux gants français.

f) ***Chapellerie.*** Les chapeaux de dames que l'on confectionne à Smyrne sont faits de toutes pièces avec des fleurs artificielles, rubans, garnitures velours, tulle de crépe, soieries et formes de Lyon et de Paris. Pendant la guerre franco-allemande, Vienne et Milan ont fourni les garnitures mais ces ventes n'ont produit aucun résultat durable. Les chapeaux d'homme viennent d'un peu partout, quoique Paris en livre le plus, surtout les chapeaux de soie et de feutre. L'Angleterre expédie d'assez bons feutres mais ils sont trop lourds de forme. Par contre les chapeaux anglais pour enfants se vendent en quantités. Les chapeaux de paille sont importés de Paris et de Livourne. La Bavière Rhénane (Kaiserslautern) et le Grand Duché de Bade (Furtwangen) expédient, en transit par la France, leurs chapeaux de paille et de fibres végétales, de même que les garnitures. La valeur totale des chapeaux d'homme et de femme, importés annuellement est d'environ 75.000 florins.

g) ***Fez.*** Les fez, ces bonnets de laine rouge, au gland de soie qui sont la coiffure presque exclusive des Orientaux, sont pour la plus grande partie, fournis par les fabriques autrichiennes (Vienne, Strakonitz). On en vend annuellement de 300 à 350.000 pièces, représentant une valeur totale de 300 à 350.000 florins ou 600 caisses à 550 florins chaque. Les prix varient selon les qualités (Medschidié, Azizié, Nizam et rossi ou ordinaires) de $2^1/_2$ à 10 fl. v. a. la douzaine. Dans ces derniers temps, l'importation a diminué par suite de la hausse survenue dans le prix des fez, qui en raison de la cherté des laines, de l'élévation de la main d'oeuvre, et de l'abaissement de l'agio, ont augmenté de 25 %. D'après les statistiques les plus récentes, l'importation de fez a atteint, en 1872, 400 caisses, valant 220.000 fl. v. a.

h) ***Chaussures.*** La cordonnerie de Smyrne marche de pair avec celle d'Europe, c'est à dire que les ouvriers grecs qui pour la plupart sont cordonniers, ne manquent ni de goût, ni d'habileté et confectionnent des souliers à la fois solides et élégants. Néanmoins l'importation européenne est restée assez considérable. Paris livre de grandes quantités de souliers de dames, montés sur étoffes ou sur peaux de chèvre parmi lesquels on préfère la marque Pinet. Le prix des souliers de Paris (pour dames)

varie de 15 à 25 francs, selon la qualité et la monture. Manchester expédie des bottines pour hommes. Ces chaussures anglaises (surtout l'article d'hiver) ont des semelles très fortes et des tiges épaisses. Leur prix varie de 1 livre à 1 livre 5 sh. Vienne expédie également des chaussures, mais ses produits quoique d'un prix inférieur à celui des articles décrits ci-dessus, n'ont pu trouver un débouché permanent, vraisemblablement parceque la chaussure viennoise a une coupe d'un goût douteux et manque de solidité. La valeur totale des souliers importés est de 30.000 fl.

7. Cuir.

Quoique la fabrication du cuir serait chose facile en Anatolie, ce pays étant, plus qu'aucune autre contrée, abondamment pourvu de matières premières, on n'y a jusqu'à présent, tanné que du cuir de mouton. Toutes les autres espèces s'importent. Les cuirs forts pour semelles viennent de France; les veaux cirés de Hesse et, à titre d'essai, de Graz en Styrie; les peaux maroquinées (veaux) de la vallée de la Nahe, les peaux teintes de Munich; les cuirs vernis de Mayence, Worms, Rissa et Munich, enfin les peaux fines de chevreau, d'Italie et d'Autriche. La valeur totale de cette importation est de 160.000 florins.

8. Quincaillerie.

a) Il ne saurait être question ici de décrire en détail les divers articles que le commerce désigne par le terme collectif „*Petite Quincaillerie*“. Nous signalerons simplement les objets plus spécialement appropriés à la vente dans ces contrées et nous indiquerons en même temps les perfectionnements à apporter à certains de ces articles, afin d'en accroître les débouchés.

Toutes les places du Levant, mais surtout celles, qui centralisent les expéditions, ont des bazars qui, constitués en foire permanente, dépassent, par la diversité des produits, la célèbre foire de Leipzig.

La vue d'un bazar de Stamboul ou de Damas suffit pour constater le fait. Quelle variété d'objets étalés devant les yeux de l'acheteur! Entrons dans un de magasins assignés à la petite

quincaillerie et nous y trouverons rangés dans les nombreuses cases, des articles dont les différentes étiquettes polyglottes peuvent seules révéler les origines. Les mots *Articles de Paris* ou *English fancy goods* qui apparaissent le plus souvent, bien que les objets auxquels ils s'appliquent proviennent évidemment d'un autre pays, prouvent que les fabricants étrangers, notamment les allemands et autrichiens ne reculent pas devant ces procédés qui affirment leur propre humiliation.

Après avoir cité, en passant, les divers articles qui font partie de la petite quincaillerie, depuis la bijouterie fausse jusqu'au cirage, depuis la corde à violon jusqu'aux soies des cordonniers, nous indiquerons les spécialités dont l'importation offre un bénéfice certain aux négociants. Nous commencerons par les produits autrichiens et allemands pour finir par les articles français et anglais.

Coutellerie: Couteaux de diverses espèces, fourchettes, ciseaux, notamment ceux des fabriques de Remscheid et de Solingen qui se vendent en grandes quantités dans les provinces de l'intérieur, puis les rasoirs et pierres à briquets de Styrie.

Les aiguilles à coudre se vendent par millions; les sortes les plus courantes sont celles de Schwabach; l'article fin vient d'Aix la Chapelle et d'Angleterre.

Nuremberg puis Berlin et Offenbach fournissent des chandeliers de bronze et de laiton. Nuremberg, célèbre par sa quincaillerie, expédie les articles suivants:

Epingles à cheveux et epingles; oeillets, brosses à habits, pinceaux de toutes sortes, peignes longs et fins de corne, ivoire et buis; lunettes d'acier et de corne, clés de montres, sonnettes, jetons de métal pour jeux, fil métallique, crayons, cire à cacheter, maroquinerie à bon marché, boîtes, nécessaires, coffrets, boîtes à rasoirs ordinaires, étuis à aiguilles, villeuses, tabatières et blagues à tabac, glaces rondes en cadres d'étain, paillon, étain en feuilles, clinquant d'or, métaux en feuilles, papier d'or et d'argent.

Fribourg (grand Duché de Bade) fournit des boutons de chemise en porcelaine et en nacre; les autres boutons (fournitures pour tailleurs) en drap, metal, corne et os, viennent de

Barmen qui approvisionne également Smyrne de toute la rubannerie commune, d'articles de gomme élastique, de fil à coudre en écheveaux et sur cartes. Créfeld vend ses rubans de velours noir et les fabriques d'Iserlohn et de Lüdenscheid, voisines de Créfeld, alimentent Smyrne de mille articles de petite quincaillerie, de fournitures diverses, ressorts, crochets, embrasses pour rideaux, boucles etc. Thuringe et la Bavière septentrionale expédient des ardoises pour les écoles etc.

Berlin se distingue par sa maroquinerie à bon marché, sa laine à tricoter, ses broderies, sa toile cirée, son imagerie, ses photographies et ses articles en plaqué. Annaberg et Buchholz sont connus par leur commerce de passementerie pour tailleurs et pour meubles. Offenbach n'a encore vendu qu'une minime quantité de portefeuilles et de maroquinerie fine. Par contre Vienne, qui rivalise vigoureusement avec l'Angleterre, a réussi à placer ses produits. Cette capitale expédie aussi ses tabletteries ses boites à tabac plaquées ou couvertes en peau, ses batteries de cuisine en tôle, ses coffres forts en fer, ses cartes à jouer etc

La Bohème (Gablonz) fournit de la verroterie, des perle en verre, des bracelets et des boucles d'oreille en verre, de bouts de Narghilé en verre. L'ambre brut, importé par Dantzi ou introduit en contrebande, s'emploie également pour bouts d narghilé.

La Thuringe et Bade fournissent de grandes quantités d perles. Le premier de ces pays expédie des perles de verre l'autre des perles de couleur en porcelaine.

Nous arrivons maintenant à cette série d'articles de luxe dont l'origine ne saurait être douteuse. Le parfum qui s'échappe des savons et des huiles si élégamment empaquetés, trahit la France que nul pays n'égale en fait d'objets de toilette. On admire à bon droit la très réelle habileté que les industriels français apportent dans ce commerce, qu'ils revivifient sans cesse en créant constamment et toujours du nouveau. Paris alimente l'Orient de tous ces articles de bijouterie fausse si bien conçus et si élégamment exécutés et dont le Levant est si friand; tels que peignes à chignon, broches, pendants d'oreille, épingles de cravate, bagues, boutons de chemise et de manchettes, fleurs artificielles, éventails, articles d'optique de tous genres, ombrelles

et parapluies (que la concurrence de Vienne et de Leipzig n'a pu supplanter) corsets, bandes d'acier, photographies, écritoires, buvards, enveloppes, registres pour copies de lettres, encres, presses à copier, poires à poudre, amorces, bourres de fusil, abat-jours, fils et soie à coudre, tentures, papiers peints, perles d'acier, cannes, épingles et surtout du plaqué d'argent.

La quincaillerie anglaise, quoique d'une fabrication plus solide mais par conséquent d'un prix élèvé, trouve à Smyrne moins d'acheteurs que l'autre. L'Angleterre expédie, comme la France, les articles de toilette les plus divers, puis encore des papeteries, fournitures de bureau, notamment des encriers à bonne fermeture, du papier et des plumes métalliques. La maroquinerie anglaise se reconnait au premier coup, même quand les armes du Royaume Uni n'en trahissent pas l'origine. Nous citerons ensuite les articles de sellerie etc., gibecières, harnais, cravaches, fouets, puis la coutellerie, fourchettes et couteaux avec manches d'ivoire, ciseaux, étriers, bridons, mors etc. mais que les européens seuls achètent. L'argenterie et le plaqué anglais sont, comparativement aux articles français, trop chers, mais leur forme est tout aussi élégante, et ils sont en outre, plus durables que ces derniers. En fait d'objets de gutta percha, la consommation est, en raison du climat, restreinte à deux articles, les paletots imperméables et les galoches. Finalement nous mentionnerons les diverses espèces de fils à coudre (sur bobines ou en écheveaux) crépin, semences de bois et le fil pour cordonniers. L'importation en quincaillerie de toute espèce atteint approximativement la somme de 1,200.000 fl. argent.

b) *Papiers*. On en importe annuellement 55.000 rames, représentant une valeur d'environ 264.000 francs, et comprenant des papiers pour écriture, impressions et emballages, d'Autriche, Belgique, France et d'Italie. La maison Smith et Meynier de Fiume livre les meilleurs papiers à écolier et pour impressions, environ 12.000 rames, d'une valeur de 32.000 fl. v. a. D'autres fabriques autrichiennes fournissent encore 8000 rames valant ensemble 18.000 florins.

La Belgique ne vend à Smyrne que des papiers à lettres très ordinaire, environ 3000 rames, valant 4800 fl. L'Italie expédie le papier commun connu sous le nom de Tre Capelli

a Mano, et qui dans les maisons turques de l'intérieur, remplace le carreau des fenêtres. On en consomme 2000 rames, représentant une somme de 48.000 fl. L'Italie livre encore annuellement environ 30.000 rames de papiers d'emballages bleus et blancs (val. 48.000 francs). La France (Lyon et Angoulême) se distingue par de bons papiers pelure pour copies de lettres et papiers pour impressions. Elle alimente exclusivement le marché en fait de papier à écolier réglé. Le carton s'importe annuellement par environ 50.000 quintaux (32.000 fl.) dont 2500 viennent de Belgique et 1300 d'Autriche. Les fabricants de Vienne ont, depuis ces dernières années, fait de grands efforts pour vendre en Orient du carton en feuilles qui est tout particulièrement propre à la confection des boites à figues, mais ces tentatives, en raison du prix élevé du transport de Vienne à Trieste, n'ont donné de bénéfices que pour le carton fort dont se servent les relieurs.

Papier à cigarettes. L'Autriche-Hongrie en expédie annuellement près de 5000 rames, représentant une valeur de 12.000 florins. La France et l'Angleterre fournissent 40.000 rames valant 100.000 fl. Les papiers importés d'Autriche sont en petits cahiers avec des étiquettes françaises. Depuis quelque temps on imite cet article avec assez de succès à Smyrne même.

Les papiers à cigarettes de France et d'Angleterre sont envoyés en feuilles. On les coupe et les façonne à Smyrne, d'où on les expédie dans les provinces de l'intérieur.

Les papiers de couleur qui servent principalement pour couvrir les boites à figues, s'importent en diverses qualités. Les sortes les plus courantes sont les papiers de Belgique et ceux du midi de la France qui ont complétement pris la place des papiers d'Aschaffenbourg, puis les marbrés et unis de Bavière, enfin les papiers dorés, gaufrés et autres de Vienne, qui par leurs dessins élégants méritent une mention spéciale.

c) *Allumettes*. Cet article exclusivement importé d'Autriche s'expédie en grandes quantités, de 3000 à 3800 caisses (à 200 à 300 douzaines) par an, soit une valeur de 110 à 130.000 fl.

On importe également 700 à 800 caisses d'amadou phosphorique, valant de 3900 à 4200 florins.

Les prix de vente de ces articles varient selon les appro-

visionnements, quoique les prix de revient restent ordinairement les mêmes. Le bénéfice réalisé sur ce commerce est fort restreint et est trop souvent absorbé par les variations du cours du change. Les meilleures marques sont celles de A. M. Pollak, des successeurs de S. de Majo, de B. Fürth, de Neuburg et fils.

Depuis un an on vend assez bien des allumettes fines empaquetées par mille, en boites de bois à coulisse, puis aussi des allumettes anglaises en étuis de bois élégants, à etiquettes jaunes. Ce dernier article, de très bonne qualité, menace de faire une concurrence sérieuse aux allumettes de fabrication autrichienne.

d) *Bijouterie.* Les articles les plus courants dans le Levant, sont les Bijoux légers de Pforzheim, polis, mat, ou émaillés, et dont le titre dépasse rarement 14 karats. On vend surtout des pendants d'oreille, boutons de chemise et de manchettes, épingles de cravate, croix, médaillons, broches, bagues, colliers, bracelets, breloques et clés de montres. La bijouterie fine de 18 karats, de Paris, Hanau ou Vienne trouve peu d'acheteurs.

Les chaines de montre longues de 14 karats (de Pforzheim) se vendent selon la façon, à 9, 10 ou 11 francs le Dram. Les giletières à peu près au même prix. Les chaines anglaises en argent ne se vendent plus depuis quelques années.

L'importation totale de la bijouterie est de 50 à 80.000 florins argent.

e) *Horlogerie.* Les pendules ordinaires, à barillet à ressort (sans poids) s'importent exclusivement d'Amérique et d'Angleterre. Leur bas prix, 12 à 30 francs, en assure la vente dans l'intérieur. Puis viennent les pendules à poids et longs balanciers que Paris fournit mieux et à meilleur marché que la Forêt Noire, abstraction faite du mouvement dont les rouages sont polis et bien travaillés. Ces pendules coûtent de 20 à 35 francs.

Les pendules de cheminée avec cylindre et cage dorée, s'importent uniquement de Paris au prix de 15 à 50 francs.

Depuis quelque temps on achète volontiers les pendules de Vienne, en cages de bois poli. Elles se distinguent par l'excellence du mouvement et par l'élégance du travail de l'ébénisterie. Prix de vente, selon la qualité, de 25 à 80 francs.

Montres. La Suisse suffit aux besoins de la consommatio
Les montres les plus courantes sont:

Savonette en métal d'or, ancre et cylindre, 18 et 21 lign
20 à 25 francs.

Savonette en métal argenté, 18 et 21 lignes, 35 à 40 fran

Savonette en argent ancre et cylindre, 18 et 21 lignes,
à 45 francs.

Savonette façon anglaise, ancre et cylindre, 18 et 21 lign
60 à 65 francs.

Savonette en argent d'or, ancre et cylindre, 18 et 21 ligne
70 à 120 francs.

Savonette en or à remontoir, ancre et cylindre 18 et 2
lignes 100 à 250 francs.

Savonette en or pour dames, ancre et cylindre 13 et 18 lign
sans ou avec remontoir, avec émail ou diamant 120 à 300 franc

Les montres de précision, de fabrication anglaise (simpl
ou chronomètres) sont d'une vente difficile.

Tout les cadrans des montres ou des pendules doive
porter des chiffres turcs. Valeur totale de l'importation 30
40.000 fl.

f) *Armes.* Le commerce des armes a sensiblement dimin
par suite du contrôle rigoureux exercé par l'autorité et de
prohibition qui pèse sur l'importation des munitions. Autref
on vendait par quantités considérables des fusils de chasse
un canon, fabriqués à Liége et qui valaient seulement de 7
15 francs. De même pour les pistolets et revolvers de pe
calibre qui, en raison de leur construction ingénieuse, sont f
appréciés des orientaux, en général grands amateurs d'arm
Les fusils de chasse de bonne qualité ne se vendent qu'a
Smyrniotes. Les fusils à bascule, de fabrication allemande, co
mencent à se répandre. L'Angleterre fournit la plus gran
partie des fusils à double canon (à baguette). La valeur tot
de l'importation atteint 30.000 fl. argent. Les armes de gue
ou celles qui par leur construction sont assimilées à ces derniè
ne peuvent être importées.

g) *Bimbeloterie.* Les jouets fins, que Smyrne ne conn
guère que depuis quelques dizaines d'années, ont pour client
principale les familles européennes. Le commerce indigè

Les jouets fins comprennent les poupées mécaniques parlantes à yeux mobiles et cheveux naturels, les petites poupées ou figurines en papier mâché, petites balances, boîtes de ménage en fer blanc, boîtes d'outils, toupies, soldats d'étain. Les jouets ordinaires comprennent les poupées de bois, toile ou peau, tabletterie en bois tourné ou découpé, animaux montés sur soufflet, trompettes de bois etc. La France n'a qu'une part minime à ce commerce; Sonneberg et Nurenberg suffisent presque à couvrir la consommation. L'importation totale ne dépasse cependant pas 7000 florins. Jusqu'à présent les classes moyennes de l'Orient n'ont guère admis le principe qui, en Europe, considére les jouets instructifs comme un excellent moyen de développer l'esprit de la jeunesse. Dans le Levant, l'adolescence, grâce à l'influence qu' y exercent les moeurs orientales, arrive rapidement; aussi les jouets n'y ont ils point pour la jeunesse l'intérêt que leur témoignent les enfans de nos contrées.

9. Filés d'or et d'argent.

Cet article dont on fait une très grande consommation vient de France et de Bavière. Les sortes fines, c'est à dire celles qui contiennent 990/1000es d'argent pur, et sont enroulées sur soie et coton, s'importent de Lyon et représentent un poids d'environ 2000 kilogr. soit une valeur de 520.000 francs. On les vend à Lyon de 200 à 300 francs le kilogr. comptant avec un escompte de 18%. La Bavière (Munich, Nurenberg et Weissenburg) expédie annuellement 4000 paquets de filés d'or et d'argent à 14½ onces poids de Vienne, et la consommation de cet article augmente graduellement. Les fabricants bavarois accordent un credit de 1 à 3 mois, à partir de la date des factures. Les prix varient de 1 fl. 10 kr. à 2 fl. 20 kr. v. a. l'once de Vienne et 10% d'escompte. La grande variété des prix ne dépend pas seulement de la finesse du filé mais surtout du titre de l'argent pur qu'il contient. Les bavarois emploient de l'argent à 750/1000es pour les soies et 500/1000es pour le coton.

Les Lyonnais, voyant que l'exportation de leurs filés diminuait d'année en année et que les concurrents allemands

étendaient la leur, ont essayé d'imiter l'article bavarois, ma jusqu'à présent ils ont seulement réussi à produire du fil . 750/1000es. C'est que ils ne s'entendent ni à dorer au fe comme les ouvriers de Bavière, ni à fabriquer les qualités or naires. D'ailleurs les prix d'établissement en France sont pl élevés qu'en Bavière.

L'importation de filés d'or et d'argent de provenance autrichienne, qui était autrefois assez considérable, est actuellement presque nulle. Cette diminution tient sans doute au causes suivantes:

1. Il est interdit aux industriels autrichiens de fabrique des produits dont le titre est inférieur à 990/1000es de fin.

2. Le tarif des douanes ottomanes frappe de $26^{50}/_{100}$^{es} p par paquet de 80 dr. ou $4^{1}/_{2}$ onces de Vienne les filés d'or e d'argent d'origine autrichienne, tandis que l'article français n paie que $8^{0}/_{0}$ du montant de la facture.

3. Les fabricants allemands et français, afin de donner au filés une teinte claire jaune d'or, emploient la pile, tandis qu' Vienne on se sert exclusivement de la dorure au feu, procéd beaucoup plus coûteux que la dorure galvanique.

Il est regrettable que cette industrie dépérisse actuellemen en Autriche et qu'il ne s'y trouve point, comme en France e en Bavière, des négociants assez intelligents pour monter de fabriques en grand. Par la production en masses, ils obtiendraient certainement les avantages que retirent de cette même industrie les français et les bavarois. L'insouciance des fabricants autrichiens explique la décadence de cette industrie dont ils tiraient autrefois de beaux bénéfices.

10. Meubles.

L'industrie indigène a fait de grands progrès car l'importation de meubles accuse d'année en année des chiffres plu bas que ceux de l'exercice précédent. En ce qui touche l solidité des meubles, question importante en raison des in fluences climatériques, nous dirons que les produits indigène sont pour ce même motif, généralement préférés aux meuble importés. C'est uniquement du manque des fournitures s

nécessaires pour la fabrication des meubles de luxe puis du prejugé qui, ici comme ailleurs, joue son role, dont le commerce a profité en continuant une importation d'ailleurs peu considérable. Paris tient la tête comme pour tous les autres objets de luxe et fournit des meubles de salon en garnitures complètes, consoles, toilettes, tables-bureaux, étagères, buffets, dressoirs, commodes, armoires, berceaux etc., tout cela à des prix fort élevés. Des chaises articulées à siège de jonc, monture bronzée laquée ou peinte, fabriquées en Amérique, arrivent de temps à autre, à bord des voiliers, de même que des chaises de Marseille en paille de couleur; ces deux articles au bas prix de 2 à 4 francs. Les chaises d'osier très solides telles qu'on les fabrique dans le Nord de la Bavière d'après des modèles fort élégants, n'ont guére trouvé d'acheteur, quoique ces meubles conviennent bien aux jardins. On leur préfère les lourds sièges de fer d'origine anglaise. Les produits de la maison Thonnet, de Vienne (bois courbé) facilement démontables et en même temps durables, s'achètent volontiers. L'importation des meubles d'Autriche s'accroîtrait evidemment si les frais d'expédition pouvaient être ramenés au tarif des transports français. L'importation totale atteint de 18 à 20.000 fl. argent.

Stuttgard et Vienne envoient des pianos à queue et des pianos droits. Ces deux villes ont incontestablement dépassé Paris et Londres. On achète notamment les pianos à queue de Stuttgard qui sont d'une construction fort élégante et d'une sonorité parfaite. L'importation annuelle est de 20 à 25 instruments valant environ 10.000 fl. argent.

Les coffres forts ou caisses en fer ne trouvent guère de clientèle. On n'achète plus les caisses belges, assez légères et peu solides, mais celles de Vienne, Magdebourg et Leipzig. Le nombre des caisses importées par an dépasse rarement 10 à 12 valant ensemble 3 à 3500 florins argent.

11. Verrerie et porcelaines.

Le commerce de la verrerie s'est sensiblement accru depuis que le pétrole est employé à l'éclairage et c'est aux industriels de la Bohème que revient le mérite d'avoir non seulement

abordé rapidement la fabrication des lampes et appareils de même nature, mais encore d'avoir perfectionné ces objets et d'avoir ainsi ouvert à leur industrie un débouché nouveau, plein d'avenir.

Haida, Steinschönau et d'autres localités de la Bohème sont occupés toute l'année à fabriquer les cages ou dessous de lampes décorés et les globes de couleur ou taillés, tandis que la Moravie et la Styrie confectionnent les cylindres de toute dimension et que les industriels viennois qui livrent le bronze et le mécanisme de la lampe, se chargent de monter les appareils et de les expédier.

L'Amérique qui a construit les premières lampes à pétrole a du cesser ses envois du jour où les fabricants de Bohème ont su s'emparer de cette branche d'industrie. Actuellement le Levant n'achète plus les lampes américaines informes et dont la verrerie offre toujours les couleurs les plus criardes. On préfère l'article de Vienne ou de Berlin, notamment ce dernier. (corps en fonte de fer) qui se distingue par l'élégance des formes et par des becs très intelligement disposés L'importation de lampes, cylindres, globes et autres accessoires a atteint dans ces dernières dix années une somme de 55.000 fl. argent par an, et il faut considérer que la consommation est limitée à la seule ville de Smyrne. En ce qui touche les globes et les cylindres, la France n'est plus en état de soutenir la concurrence autrichienne. En effet la verrerie légère, depuis l'application du traité austro-ottoman, entré en vigueur l'année dernière, paye selon le poids (environ 4 %) de la valeur) tandis que les produits français acquittent 8 % de la valeur estimée.

L'Autriche a également tenu la tête de l'importation des autres verreries dorées ou décorées, de même pour la cristallerie forte, les verres taillés, narghilés, carafes etc. Par contre, les articles mi-taillés de fabrication française se vendent mieux à Smyrne où on apprécie la perfection du travail et leur bas prix. La verrerie française est encore préférée pour ses articles moulés ou communs de toute espèce et qui ont entièrement écarté la concurrence des fabriques anglaises. Celles-ci, il est vrai, expédient encore une certaine quantité d'articles moulés et pressés mais de qualité supérieure et à un prix relativement élevé.

La Bohème n'a jamais tenu à fabriquer cette sorte de verrerie obtenue par pression car, indépendamment des prix plus élevés des transport, le verre de Bohème est trop cassant pour être pressé, et c'est pour cette même raison que la gobletterie fine et demi fine est importée principalement de France et d'Angleterre. Les verres français rendent un son plus pur et ont des formes plus élégantes que les verres anglais.

Les prix élevés des transports sur les chemins de fer autrichien, sont, pour la verrerie comme pour d'autres branches d'industrie, une entrave incontestable. Tandis que par l'application d'un tarif plus favorable, l'industrie styrienne trouverait sans doute en Asie-Mineure un débouché considérable, les quelques articles qu'elle expédie (verres et gobelets communs de Styrie) laissent à peine un bénéfice. La France et la Belgique profitent de cet état de choses, l'une, en envoyant à Smyrne des quantités énormes de bouteilles en verre vert, la Belgique en expédiant des vitres pour carreaux.

La même entrave pèse sur la poterie et les faiences autrichiennes, quelque minime que soit d'ailleurs le frêt des voiliers de Trieste. L'Angleterre a établi sa fabrication en grand et sur une échelle tellement vaste qu'aucun autre pays ne peut rivaliser avec la poterie anglaise. Du reste il y a à l'intérieur de l'Asie-Mineure des potiers indigènes qui produisent quantités d'articles nécessaires à la consommation locale.

En ce qui touche la porcelaine, l'importation se partage entre le France, l'Autriche et l'Allemagne mais ces pays n'envoient, en somme, que peu de produits. La France vend des services de table élégamment décorés, à bas prix. La Bohème est également très avancée dans cette industrie, seulement sa porcelaine est encore lourde et d'un goût souvent contestable. Le décor, c'est à dire la dorure, est plus durable que dans l'article français. L'Allemagne (la Bavière) envoie les petites tasses à café, dites tasses turques à dessins variés, et à très bas prix. Aux environs de Passau on a commencé à fabriquer des tasses de meilleure qualité, avec anses, et ces articles dont le prix est fort bas, se vendent en quantités; non seulement à Smyrne mais dans tout le Levant.

Les porcelaines de fantaisie que l'on fabrique depuis quelque

temps à Volkstädt près Rudolstadt et qui comprennent des statuettes bien modelées, des candélabres etc. sont d'un placement facile. La poterie fine (Siderolithe) de Bohème n'a guère d'acheteur.

La valeur totale de l'importation annuelle en verrerie et poterie peut être évaluée comme suit:

Verrerie d'Autriche	120.000	fl. argent
,, de France	60.000	,,
,, d'Angleterre	10.000	,,
,, de Belgique (verre à vitres)	70.000	,,
Porcelaine et poterie d'Autriche . .	35.000	,,
,, ,, ,, d'Allemagne .	15.000	,,
,, ,, ,, de France . .	25.000	,,
Faience et grés d'Autriche	5.000	,,
,, ,, ,, d'Angleterre . . .	100.000	,,
ensemble	440.000	fl. argent.

Glaces. La Belgique (Namur) et la France (Paris et Lyon tiennent la tête de cette industrie, notamment pour les grandes glaces épaisses bien étamées et n'offrant point les défauts qui ont fait disparaitre du marché les glaces de fabrication autrichienne. En effet, ces dernières sont restées inférieures aux produits français. Il y a dix ans, Vienne fournissait à l'Orient les miroirs de moyenne grandeur, encadrés (2, $2^1/_2$ et 3 pieds de haut); mais depuis que la France et plus récemment l'Allemagne (Mannheim, Fürth), se sont appliquées à confectionner cet article et à en étendre la vente, soit par des produits plus élégants ou par des cadres dorés et sculptés (Stuttgard), l'Autriche n'a plus guère eu de commandes. Pour reprendre son ancienne importance, il faudrait de longs et vigoureux efforts, et tout d'abord il faudrait aborder la fabrication des glaces coulées. Nuremberg et Fürth expédient des masses de petits miroirs à main à cadres de bois verni qui se vendent bien dans les provinces de l'Asie-Mineure. La valeur totale de l'importation en glaces, cadres et baguettes dorés, s'éléve à 56—60.000 florins v. a.

12. Métaux.

a) *Fer, aciers et quincaillerie.* Le fer forgé en barres et laminé vient presque uniquement d'Angleterre (Cardiff, New-

castle etc.). Le fer en bande marqué WF & C et LIC s'achète de préférence aux autres et on le paye même au dessus du prix courant du marché. De même que toutes les autres matières premières, le fer subit constamment des variations de prix. En 1870 on payait le fer anglais de 6 Lst. 5 sh. à 6 Lst. 16 sh. la tonne anglaise livrée à bord à Cardiff. Depuis lors, à la suite de la hausse survenue dans le prix du combustible, notamment de la houille, ce prix a augmenté de 50% et souvent de plus de 50%. Les fers en bandes laminés se vendent dans les dimensions de $1\,^1/_4$ pouces anglais de large sur $^4/_{16}$, jusqu'à $4\,^1/_2$ et $^5/_8$, et les fers en bottes de $^5/_8$ à 1 pouce anglais de diamètre. Le fer à clous se vend en bottes de 14 pieds de long et $^3/_{16}$ à $^1/_2$ pouce anglais de diamètre. Les fers de Suède étant plus chers, ne s'importent qu'en petites quantités par Londres et Liverpool. La valeur totale des fers forgés importés annuellement peut être evaluée à 40.000 fl. argent.

L'acier arrive d'Angleterre empaqueté en barres assez courtes, quadrangulaires, de 1 à 4 pieds de long sur $^1/_2$ à $1\,^1/_2$ pouces d'épaisseur. La consommation annuelle est de 30.000 fl. argent. L'Autriche s'occupe activement du placement de ses aciers dans le Levant où ses produits trouvent d'année en année plus d'acheteurs. Klagenfurt notamment s'est distinguée parmi ses rivales. En 1871 on a importé à Smyrne par Trieste 1000 caisses et l'année suivante 1240 caisses d'acier de Carinthie, représentant une valeur de 25.000 florins argent. L'augmentation du prix des houilles et de la main d'oeuvre a fait monter la valeur des caisses de 20 fl. 70 kr. à 22 fl. 50 kr.

b) *Plomb* en saumons demi cylindriques ou quadrangulaires. Il s'importe par Marseille, en quantités qui représentent une valeur totale de 125.000 fl. argent. La France qui n'a point de mines de plomb est simplement l'intermédiaire entre l'Espagne (Adra et Almeria) et Smyrna. L'Angleterre et l'Autriche participent à peine à ce commerce. Le plomb granulé dont on consomme d'assez grandes quantités, vient de France et d'Angleterre.

c) *Etain*. L'Angleterre fournit la presque totalité de ce métal; la Russie méridionale expédie le reste qui, d'une pureté extrème, est en barres longues et minces pesant de $1\,^1/_2$ à 2

quintaux. L'importation annuelle s'élève à environ 45.000 florins argent.

d) ***Zinc*** en planches carrées épaisses de $1 \frac{1}{2}$ pouces et en feuilles. L'importation qui est d'environ 75.000 fl. par an se répartit entre

l'Angleterre	pour	environ	35.000 fl.	argent
la France	,,	,,	20.000	,,
la Galicie et	,,	,,	10.000	,,
l'Autriche-Hongrie	,,	,,	10.000	,,

Comme Smyrne n'entretient point de rapports maritimes directs avec la Belgique et que ce royaume de même que le Nord-est de la Prusse-Rhénane produit du zinc en quantités, il faut croire que la plus grande partie de ce métal transite par l'Angleterre et la France pour arriver à Smyrne. On emploie le zinc pour les ouvrages de ferblanterie, puis aussi pour la toiture des édifices publics (minarets, mosquées) enfin pour doubler les navires.

e) ***Cuivre.*** Ce métal vient exclusivement d'Angleterre et est expédié en feuilles et en disques de 1 à 3 pieds carrés ou de 1 à 3 pieds de diamètre dont l'épaisseur varie selon les dimensions. On en fait des réchauds à charbon ***(Mangals)*** des ustensiles de cuisine, et des plaques pour doubler les navires. L'importation qui augmente constamment a atteint une valeur annuelle de 116.000 fl. argent.

Le fil de cuivre vient également d'Angleterre, mais en petites quantités, soit environ 5000 fl. argent par an.

f) *Tôles.* Nous mentionnerons la tôle de fer blanc puis la tôle noire non étamée. La première est d'un emploi fréquent pour batterie de cuisine, tuyaux, rigoles, caisses d'emballage etc. et arrive d'Angleterre en feuilles carrées emballées par caisses contenant 250 à 300 plaques de toutes dimensions. La tôle non étamée vient d'Autriche en petites parties de bonne qualité mais d'un prix plus élevé que les tôles anglaises.

Le zinc en feuilles, le plus souvent de qualité ordinaire et en plaques carrées, les tôles minces enroulées, s'importent exclusivement de Belgique. On les emploie aux mêmes usages que les sortes mentionnées plus haut, mais en moins grandes quantités que ces dernières.

La Prusse Rhénane, Iserlohn et quelquefois la Styrie, four-
ssent du cuivre jaune, mais leurs envois sont insignifiants, car ce
étal n'a guère d'emploi à Smyrne. Aussi la valeur des feuilles
diverses espèces importées ne dépasse pas 52.000 fl. argent.

Par suite des variations considérables qui se sont produites
irant ces dernières années dans les prix des métaux et notam-
ent du fer, du plomb et du cuivre, il est impossible de donner,
ême approximativement, les prix de vente du marché de Smyrne.

La Prusse Rhénane (Remscheid, Solingen) fournit depuis
ielques années exclusivement la grosse quincaillerie qu'elle
nd d'ailleurs à des prix assez élevés. La concurrence anglaise
rive il est vrai, à lutter pour certains articles avec les pro-
iits allemands, mais elle perd de plus en plus de terrain. Les
ijets les plus courants sont: les ferrures de malles, chaines de
non, limes de toutes qualités, lames de rabot, ferrures de
lousies, clous pour selles et malles, tire-bouchons, écrans,
tons, scies, boucles, éperons, étriers, clés, anneaux pour
ousseaux de clés, balustres ou écussons, toutes espèces de
rrures, étrilles, ressorts, mors, bridons, poignées de portes,
arteaux de tapissier, outils de tourneurs, d'ébénistes etc.
ileur totale de l'importation annuelle 400.000 fl. argent.

Pointes et clous. Les pointes de Paris, l'article le plus
mandé, viennent de Belgique (Namur et Bruxelles) qui en
pédie annuellement environ 600.000 kilogr. représentant une
leur d'environ 100.000 fl. argent. Le prix de ces pointes
haussé par suite du renchérissement du charbon dans la même
oportion que celui de tous les autres articles de quincaillerie,
s'est élevé aux lieux de fabrication de 45 à 53 francs les
o kilogr.

Les clous de fer se fabriquent à Smyrne et dans les pro-
ices; l'Autriche et l'Angleterre ne fournit que les sortes d'une
brication difficile.

. Drogueries, epices, produits chimiques et médicaments.

La liberté des métiers qui est absolue en Turquie s'etend
cessairement au commerce de la droguerie et des médicaments.
: premier venu peut, sans avoir la moindre notion de phar-

macie, ouvrir une officine et vendre des médicaments, du moment qu'il possède l'argent nécessaire pour installer sa boutique et remplir ses bocaux.

L'absence de tout controle officiel, puis la conscience fort élastique des droguistes de Smyrne expliquent que les produits d'un certain prix se falsifient le plus souvent et que la fraude se pratique sur une vaste échelle. Des milliers de flacons etiquetés: sulfate de quinine et ne contenant qu'un quart de quinine veritable mélangés de $^3/_4$ de magnésie on de salicine. s'expédient dans les provinces où on les achète comme ***Quinino di Solfato purissimo.*** Le poivre ayant augmenté, on y méle du cubèbe et on vend la substance à Smyrne comme poivre pur. Dans ces conditions on conçoit que les médicamens vendus dans les pharmacies de Smyrne aient le plus souvent une action incertaine et que les médecins, en prescrivant les remédes, fixent les doses de manière à tenir compte des fraudes que nous avons signalées.

Le commerce des drogues et des épices est assez considérable, cela tient à ce que les turcs se servent plutot d'herbes et de drogues que de médicaments composés.

Ce commerce est aux mains de quelques marchands de gros, qui tirent leurs produits de Londres, de Marseille, Vienne et Trieste. Les principales drogues importées sont:

L'aloës, l'alun, anis étoilé, baume de copahu, cacao, camphre, cire du Japon, coriandre, écorce de cascarille, écorce de quinquina (jaune royal), et de quinquina flava, feuilles de séné, macis (fleurs de muscade), manne, mercure, huile de ricin, racines d'acore ou calame, racines de curcuma, racines de galanga, racines de jalap, salsepareille, rhubarbe, cévadille, écorce de tamarin, safran, gingembre etc.

La valeur des drogues importées est d'environ 130.000 fl. En fait d'épices (poivre, piment, canelle etc.) on importe annuellement pour 120.000 florins.

La France, il y a peu d'années encore, fournissait exclusivement au commerce de Smyrne les produits chimiques et pharmaceutiques, mais depuis lors la concurrence allemande s'est frayé le chemin de l'Asie-Mineure et couvre actuellement une partie de la consommation de l'Anatolie.

L'importation totale en produits chimiques et pharmaceutiques ne dépasse probablement pas 80.000 florins.

Il serait à désirer que l'Allemagne abordat aussi la fabrication des spécialités pharmaceutiques, qui jusqu'à ce jour, s'achètent exclusivement à Paris. Ce commerce offrirait certainement de grands bénéfices.

14. Tabac.

Nous ne parlerons pas ici du tabac provenant des diverses provinces turques. Or, quant au *tabac étranger* consommé en Asie-Mineure, l'importation est à peu près nulle et ne comprend que la Virginie. Il en est de même des cigarres qui, payant un droit d'entrée de 75 %, du prix d'estimation, ne s'importent qu'en qualités ordinaires achetées en Hollande et en Allemagne.

Le tabac à priser qui se vend davantage, quoique les droits d'entrée soient les mêmes, vient de l'Angleterre et de Hollande. La consommation annuelle de tabacs étrangers atteint environ 40.000 fl. argent.

15. Soufre

en fleurs, s'importe de Sicile et en petites parties de Grèce. On en consomme d'assez grandes quantités; environ 20.000 sacs à 50 kilogr. (environ 39 okes) représentant une valeur annuelle de 180.000 fl. argent. Les contrées vinicoles, c'est à dire celles où l'on cultive spécialement les raisins et les sultanines (Vurla, Tschesmé, Kara Burun etc.) emploient le soufre comme prophylactique de l'oïdium et c'est en effet le seul remède qui ait été reconnu efficace contre ce fléau. Le prix de vente varie de 50 à 60 piastres le sac à 39 okes, la lire turque comptée à 118 1/4 piastres.

16. Soude.

Ce produit, important pour les savonniers est exclusivement tiré d'Angleterre. On en importe annuellement 2000 barils d'environ 2 quintaux, représentant une valeur totale de 200.000 florins argent. La soude anglaise ordinaire se vend de 110 à 120 piastres les 44 okes (la livre turque comptée à 118 1/4 p.)

17. Sucre.

On en importe de 18 à 20.000 barils, représentant 675.000 fl. argent, sur lesquels 17.000 viennent de France, et le reste de Belgique, de Hollande et d'Angleterre. Pendant la guerre franco-allemande les prix ont varié entre 285 et 330 piastres le quintal (le medschidié compté à 25 piastres.)

18. Café.

25.000 sacs à 120 livres (60 kilogr.), représentant une valeur totale de 1,300.000 fl. argent. On l'importe selon la situation du marché, de France (50 %), d'Angleterre (40 %) et de Trieste (10 %). D'ordinaire on n'achète que du Rio, en deux sortes à 103 et à 109 francs les 50 kilogr. et on les revend au prix de 16 à 17 piastres l'oke (la livre turque à 118 piastres). Les cafés fins s'importent d'Egypte, environ 500 sacs par an.

19. Riz

s'importe d'Italie (Gènes), d'Autriche, d'Angleterre et d'Egypte; 50 à 55.000 sacs au prix de 75 francs les 100 kilos ou 18 fl. le sac, soit une valeur totale d'environ 900.000 fl.

20. Farine de froment.

Provient de Russie (Odessa), d'Autriche (Trieste) et de France (Marseille) environ 2000 sacs à 75 kilogr. et 1500 barils à 88 kilogr. valant ensemble 56.000 fl. ou 22 fl. (55 francs) le baril et 11 fl. 75 kr. (29 francs) le sac.

21. Amidon.

L'amidon s'importe d'Angleterre et de France; 45.500 okes ou environ 1130 caisses, valant 26.000 florins. Le prix d'une caisse du poids moyen de 40 okes est de 231 à 234 piastres (livre turque à 118 p.) L'article anglais vendu sous le nom de *Amidon de riz de Colman & Co.* sert uniquement aux blanchisseuses, tandis que l'amidon français n'est employé que dans les cuisines. Dans ces dernières années le prix des amidons de riz a baissé de 12 à 14 %.

22. Bougies de stéarine.

Elles s'importent d'Autriche (Trieste et Vienne), puis de lelgique (Bruxelles, Anvers), de Hollande (Amsterdam) et de rance (Marseille). Les bougies de Vienne et de Marseille se endent le mieux. Une assez bonne sorte, imitation des „Bougies 'Appolon de Vienne" vient de Belgique; les autres pays n'expédient que l'article commun. On en importe annuellement 600 caisses ou 496.500 paquets représentant une valeur d'eniron 260.000 florins argent. Les paquets se vendent, selon la ualité de 3 à 7 p. La grande concurrence et l'usage toujours roissant du pétrole ont fait durant ces dernières années baisser e 18% les prix des bougies de stearine.

23. Provisions pour navires.

Ce commerce est pour le port de Smyrne la plus profitble en même temps que la plus loyale des sources de bénéces. Il comprend tous les comestibles et substances alimentaires icilement transportables et non corruptibles en mer, soit les gumes de toute espèce telles que fèves, pois, lentilles jue l'on cultive d'ailleurs à Smyrne) pommes de terre de 'rieste et de Marseille, légumes comprimés, puis les extraits de iande, viandes conservées, mixed pickles d'Angleterre et de ordeaux, chocolats de Neuchatel, fromages anglais, hollandais suisses, beurre fortement salé de la Haute-Italie, de Russie d'Angleterre, thé et caviar d'Odessa, Sardines de France, orue et autres salaisons de Hollande et de Norwège, du acaroni et autres pâtes alimentaires de Naples, Malte et myrne, enfin du biscuit d'Angleterre. Les viandes salées Amérique ne s'importent que très rarement. Par contre Graz le centre de l'Allemagne envoient de grandes quantités de andes fumées, de jambons et diverses sortes de saucissons.

Citons encore le goudron américain et la résine qui compnt dans les provisions pour navires. Depuis l'accroissement des nstructions navales, la consommation de ces articles a nécesirement augmenté. Il en est de même des cordages importés Angleterre. La valeur totale de l'importation en approvisionneent pour navires peut être estimée à 500.000 fl. argent par an.

24. Bière

importée d'Autriche puis d'Angleterre et de Bavière, partie en tonneaux (2000) valant 29 à 30.000 fl., partie en bouteilles emballées en tonneaux (environ 600 barils à 48 bouteilles) représentant une valeur totale de 14.500 fl. On vendrait bien plus de bière en bouteilles, si cette boisson pouvait être livrée en bonne qualité à Smyrne, au dessous de 18 francs les douze bouteilles.

25. Vin.

L'importation est insignifiante. Le vin indigène suffit aux habitants qui sont d'ailleurs fort sobres. On estime à environ 500 barriques et 1100 caisses à 12 bouteilles, soit environ 58.000 fl. la valeur de l'importation; les européens seuls achètent les vins du Rhin et de Hongrie, dont la consommation est dès lors, fort restreinte.

26. Alcools.

Avant la guerre d'Amérique, Boston expédiait des cargaisons entières d'alcool. A la suite de l'interruption survenue dans les arrivages, les fabricants de liqueurs-mastic ont peu à peu adopté l'alcool de fécule de pommes de terre provenant de Russie et d'Allemagne, et ces eaux de vie ont, depuis lors, été importées en quantités toujours croissantes, c'est à dire jusqu'à 1400 barriques représentant une valeur de 250.000 fl. argent, qui se répartissent comme suit:

700 barriques d'Allemagne (Berlin, Hamburg et Breslau) à 95 degrés, $17\frac{1}{2}$ à 18 piastres (livre turque = 118 piastres) le gallon (26 gallons = 100 litres);

350 barriques de Russie, à 95 degrés de 16 à $16\frac{1}{2}$ piastres le gallon;

175 barriques de France, à 92 degrés de 16 à $16\frac{1}{2}$ piastres le gallon;

175 barriques d'Autriche-Hongrie (Pest), de 90 à 95 degrés à $14\frac{1}{2}$—$15\frac{1}{2}$ piastres le gallon.

27. Liqueurs

s'importent pour la plupart d'Italie, de France et de Hollande. La consommation annuelle est d'environ 5 à 600 caisses à 12

bouteilles valant ensemble 10.000 fl. Depuis quelques années le vermouth de Turin et les Bitters de la Prusse Rhénane ont chassé du marché toutes les autres liqueurs.

28. Pétrole.

La consommation annuelle est d'environ 600.000 caisses ou 6,000.000 de gallons sur lesquelles 400.000 caisses viennent des Etats Unis* et 200.000 caisses (de qualité inférieure) de Valachie. Valeur totale 4 millions de florins.

Sur les 400.000 caisses de pétrole d'Amérique

Smyrne consomme	70.000	caisses
la Syrie	50.000	„
Salonique	25.000	„
le reste de la Turquie . .	255.000	„
total égal	400.000	caisses.

Chaque caisse contient deux bidons d'étain contenant chacun 5 gallons, soit 10 gallons. Les prix ont considérablement baissé depuis ces dernières années. En 1868 une caisse de 10 gallons de pétrole valait 15 fl.; actuellement (Mai 1873) on la vend 8 florins. Le pétrole importé de Valachie est de qualité inférieure et ne vaut que 4 fl. par caisse de 10 gallons. On l'emploie pour couper le pétrole d'Amérique.

29. Bois de constructions et autres.

L'importation annuelle de bois de toutes essences d'Autriche, d'Italie et de Roumélie etc. s'élève à 6 ou 700.000 planches représentant une valeur totale de 250 à 280.000 fl. argent.

La Styrie et la Carinthie qui fournissent la plus grande partie des bois importés expédient:

* Le pétrole américain se trouve notamment dans les régions Nord-ouest de la Pensylvanie puis dans les états de New-York, Ohio, Virginie et Kentucky.

Les Indiens connaissaient depuis longtemps les sources d'huile minérale situées dans le haut du fleuve Genissee (état de New-York) et dans le comté de Venango, en Pensylvanie. Ils s'en servaient comme médicament et il y a plus de 100 ans qu'ils appelèrent l'attention des blancs sur ce merveilleux produit. Le pétrole sous le nom de ***huile de Sénèque*** était connu comme remède efficace contre le rhumatisme, bien avant qu'on songeat à l'employer à l'éclairage.

100 à 120.000 planches de 9′ pieds de long, 1 1/2′ de large s
1 1/2″ pouces d'épaisseur, assorties au prix de
à 12 1/2 piastres la pièce.
25 à 30.000 planches dites Scurette de 9 pieds de long 1
de large et 2 1/2″ d'épaisseur à 6 1/2—7 1/2 piast
la planche.
14 à 15.000 Ponti de 9′ pieds de long, 1 1/2′ de large, 1/
3/4″ d'épaisseur à 12—20 piastres la planche.
28 à 30.000 Morali et mi-morali de 9′ pieds de long à 7
et 4 piastres la pièce.

On importe de Roumelie des bois très communs en planch environ 4 à 500.000, représentant une valeur totale de 120.000

30. Marbre

extrait des carrières célèbres de Carare et de Serravezza, empl pour le dallage des vestibules et les marches des escaliers. en importe annuellement environ 600 tonnes valant ensemble 10 à 12.000 fl. argent, qui arrivent via Livorne par des b ments spécialement affrêtés pour ce commerce.

31. Houille.

La houille exclusivement importée d'Angleterre (Cardiff Newcastle) représente une valeur de 6 à 700.000 fl argent, s 30 à 38.000 tonnes dont la consommation se répartit comme su

Les Bateaux du Lloyd Austro-hongrois	5000	à	6000	tonnes à 2240 livres.
Les Messageries Maritimes	8000	à	10.000	
Les Steamers russes	3500	à	4000	
Les Steamers anglais	2000	à	2600	
Marine Militaire Ottomane et étrangère	3000	à	3500	
Chemin de fer d'Aidin	2600	à	2600	
Chemin de fer de Cassaba	1800	à	1800	
Travaux du port de Smyrne	1000	à	1000	
Compagnie du Gaz	1500	à	1500	
Usines diverses / Maisons particulières	2500	à	3000	
Fabriques de sacs en Jute et laboratoires de suc de réglisse à Menemen, Cassaba, Aidin etc.	1700	à	2000	
ensemble	32.600	à	38.000 tonnes.	

XXII.

COMMERCE GÉNÉRAL.

La valeur totale des denrées et marchandises importées exportées durant la période décennale de 1863 à 1872 a eint les chiffres indiqués ci-après:

	Valeur des importation	Valeur des exportation	Total
1863	24.942.420 fl.	35.041.810 fl.	59.984.230 fl.
1864	25.382.280 „	38.422.850 „	63.805.130 „
1865	22.712.210 „	40.463.380 „	63.175.590 „
1866	37.625.300 „	36.062.400 „	73.687.700 „
1867	34.039.000 „	44.075.700 „	78.114.700 „
1868	33.536.250 „	46.322.700 „	79.858.950 „
1869	35.867.800 „	45.403.500 „	81.217.300 „
1870	30.703.400 „	36.204.500 „	66.277.900 „
1871	36.405.000 „	41.290.900 „	77.695.900 „
1872	34.738.232 „	48.668.376 „	83.406.608 „

Les tables qui suivent donnent l'état détaillé en quantités et valeurs de ces denrées et marchandises, d'après les statistiques recueillies durant la même période décennale:

Importation:

Désignation des denrées et marchandises	Unités	Quantités	Valeur en florins d'Autriche d'argent	Revenant à l'Autr Quantités	V flori
Alcools	barriques	1.350	240.000	200	
Bière	tonneaux	3.000	45.000	2.300	
Bois de constr. et d'ébénisterie	planches	indéterminée	650 000	indéterminée	
Bougies	balles	4.500	260.000	810	
Café	sacs	25.750	1,300.000	2.200	
Corderie	colis	1.800	38.000	380	
Couleurs et matières tinctoriales	"	1.300	230.000	78	
Cuirs	"	6.600	750.000	310	
Draps et tissus de laine	balles	800	2,750.000	510	
Drogueries	colis	1.250	175.000	320	
Epiceries	"	1.200	125.000	160	
Farines	sacs	3.500	56.000	20	
Filés d'or et d'argent	caisses	indéterminée	330.000	indéterminée	
Houille	tonnes	29.975	700.000	10	
Liqueurs et vins	colis	1.600	70.000	255	
Marbres	dalles	27.500	12.000	—	
Métaux et ouvr. en métaux: tôles	colis	2.800	72.000	—	
Plomb	"	1.500	125 000	60	
Fer	tonnes	3.500	450.000	500	
Clouterie etc.	colis	15.500	1,225.000	2.175	
Cuivre	"	475	116.000	—	
Acier	pet. caisses	875	25.000	650	
Etain	colis	575	45.000	—	
Zinc	"	280	75.000	15	
Meubles	"	470	35.000	115	
Modes: Confections	"	225	160.000	205	
Bonneterie de laine	"	680	275.000	20	
Châles de laine et de soie	caisses	35	50.000	7	
Cravates	"	indéterminée	7.500	—	
Gants	"	"	12 500	—	
Chapellerie	"	90	75.000	—	
Fez	"	480	220.000	460	
Chaussures	"	50	36.000	3	
Etoffes pour modes	colis	1.550	3,750.000	185	
Pétrole	caisses	70.200	585.000	800	
Poudre à canon	pet. barils	3.450	31.000	190	
Provisions pour navires	colis	indéterminée	1,750.000	indéterminée	
Beurre	barils	750	260.000	160	
Fromage	colis	2.100	72.000	65	
Pommes de terre	sacs	3.250	29.000	330	
Quincaillerie: En général	colis	"	2,050.000	"	
Bijouterie	"	"	125.000	"	
Papiers	"	6.500	136.000	4.350	
Jouets	caisses	75	7.000	—	
Horlogerie	"	indéterminée	75.000	indéterminée	
Armes	"	155	55.000	16	
Allumettes	"	2.800	150.000	2.750	
Riz	sacs	55.700	900.000	40	
Soieries et étoffes de soie	colis	420	2,050.000	17	
Soude	tonneaux	2.000	200.000	—	
Soufre	sacs	19.350	178.000	—	
Sucre	tonneaux	20.700	650.000	500	
Tabacs et cigarres	colis	250	40.000	—	
Tissus de coton	balles	9.000	8,700.000	225	
Toile de chanvre	"	2.900	270.000	112	
Verrerie, poterie	colis	3.500	575.000	1.850	
Marchandises diverses non autrement désignées	"	15.550	1,627.000	2.815	
			35,000.000		4
			florins argent		flori

Exportation:

Désignation denrées et marchandises	Unités	Quantités	Valeur en florins d'Autriche d'argent	Revenant à l'Autriche-Hongrie Quantités	Valeur en florins d'argent
ri (racines de garance) . .	balles	18.000	1,450.000	100	8.000
te des canaries	s. à 4½ kilé	2.500	40.000	—	—
les: orge*	kilé	240.000	275.000	1.600	400.000
froment commun .	„	62.500	80.000	—	—
froment blanc (dari)	„	30.000	30.000	—	—
maïs	„	25.000	33.000	—	—
re	balles	25	4.000	20	3.200
ne	tonnes	750	35.000	—	—
ns	balles	6.000	110.000		—
. . . .	sacs	1.100	225.000	600	122.500
s	sacs et caisses	480	85.000	150	27.500
stibles	barils	900	12 000	—	—
. . . .	balles	77.000	12,250.000	20.500	3,200.000
tissus de	„	2.000	500.000	1.600	400.000
. . . .	tonnes	3.500	165.000	—	—
es	colis	12.000	600.000	2.500	125.000
. . . .	kilés	35.000	37.000	—	—
ges	colis	800	35.000	20	900
: secs, figues	quintaux	150.000	2,000.000	22.500	300.000
raisins rouges	„	200,000	2,750 000	35.000	485.000
„ noirs	„	65.000	325.000	7.000	35.000
sultanines	„	120.000	1,800.000	53.650	868.000
e traganthe et gom. mastic	caisses	1.000	200.000	120	24.000
es oléagineuses: de coton	quintaux	160.000	325.000	—	—
de chanvre . .	s. à 4½ kilés	4.450	33.000	—	—
de pavot . .	quintaux	80.000	625.000		—
de sésame*	s. à 4½ kilés	24.350	517.000	100	2.500
es jaunes	sacs	2.750	50.000	275	50 000
*	barils	20.000	2,500.000	4.000	500.000
. . . .	balles	15.000	3,500.000	330	77.000
de galles	sacs	1.825	115.000	300	26.500
n	caisses	4.500	6,340.000	200	280.000
. . . .	tonnes	1.700	60.000	—	—
t	balles	5.500	1,000.000	—	—
ons salés	collis	950	25.000	—	—
se, suc de	caisses	5 500	300.000	70	4.000
monée	„	70	25.000	—	—
x	barils	100	9.000	90	8.100
:	balles	1.250	40.000	360	33.500
. . . .	„	1.550	650.000	200	103.200
(laine de chèvres) . .	„	420	100.000	20	4.750
èdes (Vallonées) . .	quintaux	600.000	4,800.000	150.000	1,200.000
. . . .	barriques	2.000	85.000	50	2.125
			45,000.000		7,900.775
			florins argent		florins argent

tation périodique dans les an-
de récolte bonne moyenne

XXIII.

MOUVEMENT DE LA NAVIGATION.

Il est entré dans le port de Smyrne durant l'année 1872 1545 navires de haut bord jaugeant ensemble 639.332 tonnes (y compris 595 bateaux à vapeur jaugeant 525.598 tonnes). Les sorties ont été de 1444 navires de haut bord jaugeant 612.231 tonnes, y compris 643 vapeurs avec 507.277 tonnes.

Réparti par pavillon, ce mouvement présente les chiffres suivants :

	Navires entrés								Navires sortis							
	Voiliers				Vapeurs				Voiliers				Vapeurs			
	chargés		sur lest		chargés		sur lest		chargés		sur lest		chargés		sur lest	
Pavillons	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage
Autriche Hongrie	27	7327	13	4727	164	159 220	—	—	29	8982	1	2350	164	159.258	—	—
Amérique	8	2696	3	980	—	—	—	—	11	3875	—	—	—	—	—	—
Allemagne	1	116	5	1081	—	—	—	—	6	964	1	328	—	—	—	—
Egypte	—	—	—	—	111	68.166	—	—	—	—	—	—	108	64 779	—	—
France	4	694	2	346	106	103 511		—	2	294	3	413	105	102.593	—	
Grèce	127	17 121	34	4871			—	—	68	8183	102	12.698	—	—	—	—
Gr Bretag.*	70	12.160	40	7260	84	69.189	44	37.116	101	17.885	6	1105	110	90.248	26	2572
Hollande	7	1074	2	211	—	—	4	2700	9	1318	—	—	4	2700	—	
Italie	26	5785	4	2959	15	11 241	3	2519	14	3335	14	3881	15	11.516	3	226
Russie	7	712	1	168	55	41 166	—	—	5	590	3	320	51	43.724	—	
Suède Norwège	13	2113	4	605	—	—	—	—	11	1658	5	816	—	—	—	—
Espagne	—	—	—	—	4	1020	6	1805	—	—	—	—	10	2700	—	—
Turquie **	522	39.195	30	2570	44	24 912	—	—	63	6901	337	29 028	37	21.478	7	3461
	812	88.920	138	25 811	583	481 458	57	44 140	319	53.985	482	50.969	607	498.996	36	828

* Y compris un steamer anglais de 202 tonnes qui fait tous les quinze jours le service des côtes entre Smyrne et Adalia en touchant divers ports de la province.

** Parmis les voiliers turcs il y en a 5 sous pavillon samosien et 5 sous pavillon valaque.

Indépendamment des navires désignés au tableau précédent, il est encore entré en 1872, 3652 petits bâtimens de moins de 30 tonnes sous pavillon ottoman et grec (ensemble 76.013 tonnes) qui, provenant du littoral de l'Asie-Mineure, de l'Archipel et de la Grèce, étaient chargés de bois, beurre, coton, huile, pommes dé terre, vélanèdes, etc. représentant une valeur totale d'environ 390.000 florins (975.000 francs), et qui ont exporté du fer, des objets manufacturés, du sucre, du rhum, du riz etc. pour une somme de 240.000 florins (600.000 francs) de telle sorte que le mouvement total de la navigation est de 5242 navires jaugeant ensemble 716.345 tonnes. La diminution du mouvement de la marine ottomane marchande a lieu de surprendre: tandis que 113 vapeurs sont entrés à Smyrne en 1858, nous n'en comptons plus que 58, et ce fait se produit précisément au moment où le commerce de toutes les autres puissances maritimes s'accroit dans des proportions gigantesques.

XXIV. TARIF

Désignation des denrées et marchandises	Par Bateaux à Vapeur		
	Angleterre	Marseille	Trieste
	Shillings	Francs	Soldi argent
Anis	6 à 7 le quart'	3 à 4 les 100 K.	52 les 50 Kil.
Céréales, Fèves	6 à 7 „ „	3 à 4 „ „ „	52 „ „ „
Orge	6 à 7 „ „	3 à 4 „ „ „	52 „ „ „
Froment	6 à 7 „ „	3 à 4 „ „ „	52 „ „ „
Chanvre	20 la T. M.	7·50 à 10 „ „ „	88 „ 4□'angl.
Cire	70 „ „ W.	10 à 12 „ „ „	124 „ 50 Ko.
Cocons	40 à 50 „ „ „	60 „ „ „	124 „ 4□'angl.
Coton	20 „ „ „	7·50 „ „ „	88 „ „ „
Ecume de mer	80 „ „ „	15 „ „ „	156 „ „ „
Emeri et pierres à aiguiser	10 à 15 „ „ W.	2·50 à 3 „ „ „	52 „ 50 Kil.
Eponges	30 à 40 „ „ M.	25 „ „ „	88 „ 4□'angl.
Fruits secs, Figues	40 à 50 „ „ W.	8 „ „ „	88 „ 50 Ko.
Raisins	40 à 50 „ „ „	3 „ „ „	88 „ „ „
Sultanines	40 à 50 „ „ „	3 „ „ „	88 „ „ „
Garance (alizari)	15 à 20 „ „ M.	5 „ „ „	88 „ 4□'angl.
Gomme mastix et gom. adraganthe	40 à 50 „ „ „	10 „ „ „	88 „ 50 Kil.
Graines jaunes	30 à 35 „ „ W.	10 „ „ „	88 „ „ „
Graines oléagineuses, de coton	6 à 7 le quart.	4 à 5 „ „ „	52 „ „ „
alpiste	6 à 7 „ „	4 à 5 „ „ „	52 „ „ „
de chanvre	6 à 7 „ „	4 à 5 „ „ „	52 „ „ „
de pavot	6 à 7 „ „	4 à 5 „ „ „	52 „ „ „
de sésame	6 à 7 „ „	4 à 5 „ „ „	52 „ „ „
Huile d'olive	40 à 50 la T. W.	6 à 8 „ „ „	88 „ „ „
Huile d'origan	60 „ „ „	15 „ „ „	124 „ „ „
Laines	20 „ „ M.	7·50 „ „ „	88 „ 4□'angl.
Noix de galle	40 „ „ W.	10 „ „ „	88 „ 50 Kil.
Opium	155 „ „ M.	20 „ „ „	156 „ „ „
Os	30 „ „ W.	— „ „ „	52 „ „ „
Peaux	15 „ „ M.	10 à 12 „ „ „	52 à 88 „ „ „
Réglisse, suc de	40 „ „ „	15 „ „ „	88 „ „ „
„ racine de	20 „ „ „	10 „ „ „	88 „ „ „
Salep	50 „ „ W.	10 „ „ „	88 „ „ „
Saponaire	30 à 40 „ „ „	10 „ „ „	88 „ „ „
Scammonée	170 „ „ „	20 „ „ „	156 „ „ „
Tapis	25 la balle	30 „ „ „	124 „ „ „
Vélanèdes (Vallonées)	35 à 45 „ T. W.	4 à 5 „ „ „	52 „ 4□'angl.

FRÊT.

. Vapeur	Par Voilier			
me et Hambourg	Angleterre	Marseille	Trieste	Brême, Hambourg et Hollande
Shillings	Shillings	Francs	Soldi argent	florins hollandais
9 le quart.	5 à 6 le quart.	2·50 les 100 K.	50 les 50 Kil.	50 les 2000 K.
9 „ „	5 à 6 „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
9 „ „	5 à 6 „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
9 „ „	5 à 6 „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
0 la T. M.	50 „ T. W.	5·— „ „ „	100 „ „ „	80 „ „ „
0 „ „ W.	50 „ „ „	5·— „ „ „	100 „ „ „	60 „ „ „
0 „ „ M.	— „ „ „	35·— „ „ „	600 „ „ „	— „ „ „
5 „ „ „	50 „ „ „	5·— „ „ „	100 „ „ „	100 „ „ „
— „ „ W.	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „
5 „ „ „	5 à 10 „ „ „	1 à 1·50 „ „ „	25 „ „ „	5 à 6 „ „ „
0 „ „ M.	60 „ „ „	10·— „ „ „	250 „ „ „	120 „ „ „
0 „ „ W.	40 „ „ „	2·50 „ „ „	75 „ „ „	50 „ „ „
0 „ „ „	40 „ „ „	2·50 „ „ „	75 „ „ „	50 „ „ „
0 „ „ „	40 „ „ „	2·50 „ „ „	75 „ „ „	50 „ „ „
0 „ „ M.	45 „ „ „	2·50 „ „ „	100 „ „ „	70 „ „ „
0 „ „ „	40 „ „ „	5·— „ „ „	80 „ „ „	100 „ „ „
0 „ „ „	40 „ „ „	3·— „ „ „	75 „ „ „	60 „ „ „
9 le quart.	5 à 6 „ „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
9 „ „	5 à 6 „ „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
9 „ „	5 à 6 „ „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
9 „ „	5 à 6 „ „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
9 „ „	5 à 6 „ „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	50 „ „ „
0 la T. W.	45 à 47½ „ „	3· „ „ „	80 „ „ „	60 „ „ „
— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „
30 „ „ M.	50 „ „ „	5·— „ „ „	100 „ „ „	80 „ „ „
50 „ „ W.	40 „ „ „	3·— „ „ „	75 „ „ „	60 „ „ „
70 „ „ M.	60 „ „ „	10·— „ „ „	125 „ „ „	100 „ „ „
50 „ „ W.	25 à 30 „ „ „	1·75 à 2·50 „ „	50 „ „ „	35 „ „ „
25 „ „ M.	40 à 45 „ „ „	5 à 6 „ „ „	65 „ „ „	45 à 50 „ „ „
60 „ „ „	30 à 35 „ „ „	2·50 „ „ „	75 „ „ „	50 „ „ „
30 „ „ „	40 à 45 „ „ „	3·— „ „ „	125 „ „ „	65 „ „ „
60 „ „ W.	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „
60 „ „ „	40 „ „ „	2·50 „ „ „	50 „ „ „	40 „ „ „
80 „ „ „	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „
35 „ balle	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „	— „ „ „
50 „ T. W.	35 à 40 „ „ „	3·50 „ „ „	65 „ „ „	60 „ „ „

Les frêts indiqués au tableau précédent sont soumis à des variations notamment en ce qui touche les tarifs des bateaux du Lloyd austro-hongrois.

La lettre *M (measurement)* désigne le poids par tonne anglaise calculé d'après 40 pieds cubes anglais.

La lettre *W (weight)* désigne, au contraire, le poids brut réel, par tonne anglaise *(gross weight in full)*.

APPENDICE.

I. ETUDE SUR LES INONDATIONS DU GÉDYSE, PAR C. MARGOSSIAN.
II. L'LLE DE MYTILÈNE, PAR LE DR. BARGIGLI.

I.

ÉTUDE SUR LES INONDATIONS DU GÉDYSE*

(ancien Hermos)

par

C. MARGOSSIAN,

[Ingé]nieur en Chef du Vilayet de Smyrne et ancien Elève de l'Ecole des Ponts et Chaussées de France

Les grands désastres occasionnés par les inondations des fleuves ont préoccupé tous les esprits. Législateurs et savants se sont demandé quels pouvaient être les moyens à employer pour prévenir le retour de tels fléaux. Malheureusement l'art, jusqu'à nos jours, n'a pu et ne pourra opposer que des moyens incertains en de certaines circonstances impossibles à prévoir.

Le but à atteindre, la configuration topographique, la législation du pays, l'importance des lieux à préserver, la valeur des terrains à défendre, l'examen comparatif des dépenses à faire avec le résultat à obtenir; enfin une foule d'autres considérations, peuvent et doivent seules guider dans le meilleur parti à prendre, dans un cas déterminé.

Nous indiquerons à grands traits en ce qui concerne le Gédyse:

1. La topographie générale des contrées traversées ainsi que les données du problème à résoudre;
2. les divers modes de défenses employés jusqu'à nos jours, nous réservant d'indiquer s'il y a lieu de les appliquer;
3. le travail le plus rationnel à exécuter, en vue de sauvegarder les intérets plus considérables.

Dans le présent mémoire nous limiterons nos indications à la vallée de Ménémen. Toutes les autres régions traversées par le Gédyse, sont précisées par la carte générale d'une portion du vilayet de Smyrne, annexée à ce livre.

En ce qui concerne la vallée de Ménémen, la planche Nr. 1 (carte à l'échelle de 0m. 0·000125 pour mètre) l'indique avec détails.

---

* Ce travail a été, dès l'origine, rédigé en langue française.

(Note du Traducteur.)

Le Gédyse passe de la vallée de Magnésie à celle de Ménémen, après avoir franchi le Boghaz (ou gorge) long d'environ six kilomètres.

A l'ouest du village de Ménémen, le fleuve forme un grand coude; là ses eaux sont augmentées de celles du Torrent Assarli (E), qui inonde d'abord le village, avant d'arriver au Gédyse.

C'est surtout à partir de ce grand coude que le fleuve a souvent changé de lit; actuellement il s'est rapproché de la ligne ferrée et non loin du Village d'Oloudjak (F) ses eaux sont presque arrivées aux rails.

Enfin, le Gédyse après avoir formé un Delta assez considérable, se jette dans la mer, presque en face du Chateau (K) qui défend l'entrée de la rade de Smyrne.

Comme nous l'avons dit plus haut, les vallées principales, ravagées par les eaux du Gédyse, sont celles de Magnésie et de Ménémen. Cependant malgré l'importance de ces vallées, leur inondation mérite moins la sollicitude du Gouvernement Impérial, que la rade de Smyrne envahie par les sables charriés par le Gedyse; grâce surtout à son tributaire le Koumtchaï. En effet, ces sables obstruent de jour en jour l'entrée de la rade. Déjà la passe navigable (indiquée par des feux placés en K et M), est assez étroite, pour que son accès soit rendu assez difficile aux navigateurs. L'on peut affirmer que ces dépôts sablonneux, dans une cinquantaine d'années, auront fini par obstruer complétement la rade. Cette obstruction entraînerait forcément la ruine de la ville, qui ne subsiste que par son commerce. Aussi, nous n'hésitons pas à déclarer que la question vitale n'est pas tant dans les inondations des vallées, que dans le prompt remède à porter aux ensablements qui, inévitablement fermeront la magnifique rade de Smyrne.

Détermination du volume d'eau débité par le Gédyse.

Cette détermination ne pouvait se faire directement que pour les basses eaux. Mais dans les crûes extraordinaires et les grandes crûes, l'usage du flotteur, pour obtenir la vitesse à la surface, par suite la vitesse moyenne, était rendu impossible. Il a fallu recourir à l'emploi de profils en travers dans des portions aussi rectilignes que faire se pouvait. Dans la carte (voir A) sont figurées trois sections (2. 2. 2.) dans la gorge du Gédyse, ainsi que en G, trois autres sections (2. 2. 2.) dans le Gédyse lui-même, après qu'il a reçu les eaux des deux torrents (B et C) situés à droite et à gauche de son cours. La planche Nr. 2 indique ces profils en travers; les trois premiers se rapportent à ceux de la gorge, les suivants à ceux du Gédyse. Ces profils en travers font connaître la surface des diverses sections du fleuve, ainsi que les périmètres mouillés correspondants, par suite le rayon moyen. Quant à la pente longitudinale, la planche Nr. 3 indique le profil en long, de kilomètre en kilomètre, du fond et de la rive du fleuve, à partir de A jusqu'à son débouché en mer. Dans les calculs on a pris une pente longitudinale égale à 0·00033513 par mètre, en l'admettant comme constante sur la longueur de ces profils. Ces divers éléments connus, la formule de

Prony, Eytelwein, de St. Venant, rectifiée ces temps derniers par M. Bazin, a permis de calculer les débits dans les trois états des crûes:

$\frac{RI}{V^2} = \alpha + \frac{B}{R}$ qui, après substitution des coefficients, et par le cas de parois en terre, devient:

$$\frac{RI}{V^2} = 0.00028 \left(1 + \frac{1.25}{R}\right)$$

R représente le rayon moyen $= \frac{A}{\psi}$: A est la surface de la section considérée, ψ le périmètre mouillé de cette même section, I la pente longitudinale par mètre; d'où l'on déduit de cette formule la vitesse moyenne V et par suite le débit $Q = A\ V$.

Nous allons actuellement passer en revue les divers systèmes de défenses mis en oeuvre jusqu'à nos jours, tour à tour préconisés et combattus, afin d'en retirer, s'il y a lieu, un enseignement utile qui puisse nous guider dans la défense à opposer aux inondations de l'ancien Hermos.

En 1711 furent construites sur la Loire, les digues de la Roche et de Pincey, à 33 kilomètres en amont de Roanne. Cette construction préconisée par un mémoire inséré aux *Annales des Ponts et Chaussées,* vulgarisée par M. Collignon, Inspecteur général des Ponts et Chaussées, à la suite d'une enquête faite au Corps Législatif en 1847, servit de point de départ à un système dit: *des bassins de retenue.* Il consiste en digues transversales placées sur le plus grand nombre d'affluents du fleuve principal, afin d'empêcher que les eaux d'inondation n'arrivent toutes à la fois dans la région inférieure.

Ce système s'attaque à la source même du mal. Si donc il devait réussir, sa simplicité et son emploi infiniment économique, par rapport à la création des digues longitudinales tout le long du cours d'eau, en ferait une solution merveilleuse. Mais un examen mûr et approfondi fait vite reconnaître que toutes les espérances qu'il a fait naître sont vaines et illusoires et l'on se retrouve en face des mêmes difficultés insurmontables.

D'abord trouvera-t-on des emplacements favorables à ces digues? Il faut, pour ainsi dire, que la nature ait désigné cet emplacement; il faut des localités exceptionnelles. D'ailleurs, si même l'on trouvait cet emplacement, il resterait à savoir si pour obvier à un mal, on n'en créerait pas un autre plus grand encore dans la nouvelle localité choisie. Il y aurait dans la plupart des cas une injustice flagrante à faire peser une menace perpétuelle sur une région jusque là à l'abri, pour favoriser une autre région que l'on veut soustraire aux inondations.

Ainsi, pour que ces retenues soient efficaces, il faudrait que la durée des crûes fut limitée, et que le volume d'eau ne dépassât pas un certain chiffre. Mais là n'est pas encore toute la question, car le but principal de ces barrages est d'empêcher que les eaux des crûes des divers affluents

n'arrivent toutes ensemble dans le cours d'eau principal. Mais alors quels sont les affluents que l'on doit barrer de préférence, ne pouvant songer à les barrer tous? Qui peut prévoir l'ordre de succession des crûes? La science météorologique ne possède aucune loi qui puisse servir de guide à cet égard. Enfin, qui peut certifier que tous les affluents ne subiront pas des crûes en même temps. Si donc le Koum-tchaï, le Palamout-tchaï, et d'autres tributaires du Gédyse, que l'on aurait barrés, subissaient tous à la fois une crûe extraordinaire, ces barrages seraient, il est vrai, pour un temps, utiles; mais la crûe se prolongeant lors du débordement, un véritable déluge en serait la conséquence; déluge qui dévasterait tout sous son passage. Ainsi donc le succès du système des retenues dépend de deux conditions: d'un certain ordre et d'une certaine durée dans les crûes des affluents.

On a proposé également de se servir de lacs comme modérateurs des crûes. C'est là une idée théoriquement admissible, mais qui, en pratique, présente le grave inconvénient d'un prix excessif. A ne citer que l'exemple du réservoir de Grobois, d'une capacité de 8,500,000 m qui a coûté trois millions six cent mille francs, et d'un autre sur le canal de Bourgogne, d'une capacité de 20,000.000 m, qui a côuté 12,000.000 de francs, on se persuade aisément qu'un réservoir créé pour le Gédyse, d'une capacité au moins égale à ce dernier, coûterait au moins autant, dépense par trop irrationnelle, vu la pauvreté des contrées à qui l'on imposerait de tels sacrifices. D'ailleurs, les réservoirs d'alimentation des canaux peuvent être placés dans les régions peu habitées; mais pour qu'une retenue ait de l'efficacité sur le volume des crûes, il faut qu'elle soit placée dans une région où le cours d'eau ait un débit considérable. Alors il faudrait des barrages à grandes dimensions occupant des champs d'une vaste étendue, là où se trouvent groupées habitations et cultures, ainsi que les voies de communication, en un mot les intérêts les plus considérables réunis. D'ailleurs pour arriver à soustraire les vallées des inondations, il faudrait par ce système des retenues, obtenir un abaissement d'au moins 2 à 3 mètres sur la hauteur des crûes, et toutes les études faites ont démontré qu'un tel résultat n'avait jamais été obtenu. Les plus grandes retenues que l'on ait faites n'ont jamais exercé sur le débit maximum et sur la hauteur des crûes qu'un abaissement moindre que celui qu'il serait nécessaire d'obtenir. Pour soustraire les plaines, il faudrait donc ajouter d'autres ouvrages dans les régions moyennes et inférieures, ce qui augmenterait le prix déjà trop excessif des retenues. Ainsi donc la difficulté de trouver un emplacement aux retenues, leur inefficacité, à moins d'un ordre régulier dans la marche des crûes des affluents, la capacité énorme qu'elles devraient avoir, placées dans les régions moyennes et inférieures des plaines, sont autant de raisons plus que préremptoires pour n'avoir plus à y songer pour le Gédyse. Seules les plaines situées dans la région supérieure des bassins des fleuves, peuvent éprouver des effets marqués par leur emploi. Dans ce cas l'atténuation des crûes a une véritable valeur, et l'on pourrait utiliser les retenues avec succès; mais on ne doit le faire qu'au cas où les intérêts à protéger auraient assez d'importance.

Des digues longitudinales.

Jusqu'à ce jour, le moyen employé pour défendre les plaines sub-
sibles, a été la construction de digues longitudinales. On peut avancer
:n thèse générale, ces digues ne doivent être employées que pour la
:nse de plaines à grande largeur et de grande importance. C'est donc à
le de digues que l'on pourrait obvier à de tels inconvénients, et même
ide de digues rendues insubmersibles. Il faut surtout, avant leur construc-
, ne jamais perdre de vue que l'endiguement produit une double aug-
ıtation dûe à la surélévation produite par le rétrécissement de section;
une autre dûe à ce que le débit maximum est plus grand, à cause de
diguement lui-même. Il est vrai, que l'espacement à donner aux digues,
peut être calculé mathématiquement; cependant à l'aide de certains
nnements, on arrive à avoir les idées fixées à cet égard. Nous ne nous
ıdrons pas plus longtemps sur l'emploi des digues insubmersibles, bonnes
ndispensables à employer dans des vallées aussi riches et aussi peuplées
celles du Pô ou de la Loire; mais employées au Gédyse, elles ne sau-
nt en rien être justifiables; les plaines ne sont ni d'une largeur assez
ıde, ni assez fertiles, ni assez peuplées; les moyens d'action des habitants
par trop bornés, pour songer un instant à une entreprise aussi colos-
que celle de la construction de digues insubmersibles. Nous ne les
ıs citées que comme mémoire et non pour conseiller leur emploi.

Il ne faut pas non plus perdre de vue que si les inondations sont un
elles sont également un bien par les limons fécondants qu'elles dépo-
. L'agriculture de ces régions n'est malheureusement pas assez prospère,
penser que les limons fertilisants seraient remplacés par des engrais,
ours coûteux et dont on ne fait pas usage généralement. Les inondations
uisent sans doute des richesses, mais cette destruction n'est pas con-
elle. Pour une récolte perdue, il en est d'autres qui sont rendues plus
pères, grâce à la terre végétale déposée par les eaux. Le sol des plaines
nous occupent est formé d'une couche d'environ 0m 80 de terre végé-
, la couche inférieure est presque partout exclusivement argileuse. Pour
, l'inondation de ces plaines est plutôt un bienfait quelle n'est un mal.
s ne prétendons pas cependant qu'il ne faille faire aucun travail de
nse; mais nous affirmons que les digues insubmersibles ne sauraient
tituer une solution admissible pour les plaines en question. Première-
t à cause des sacrifices énormes que l'on ne pourrait imposer à des
ulations pauvres; secondement parceque à tout bien considérer, les inon-
ons créent plus de richesses qu'elles n'en détruisent. Plus loin nous
ons occasion d'indiquer dans quelles limites doivent s'étendre les sacri-
s à imposer au pays, sacrifices en proportion avec ses forces avec la
ur des plaines à défendre et des effets à combattre.

Après avoir rejeté pour le Gédyse l'emploi de réservoirs de retenue,
s avoir démontré, par de nombreuses raisons, l'inadmissibilité d'employer
digues insubmersibles, nous allons parler d'un autre genre de digues,

s'appliquant plus spécialement à des vallées de faible largeur comme cel de Magnésie et de Ménémen.

Digues submersibles mais continues.

Lorsque les crûes sont assez fréquentes, il convient de défendre plaines environnantes, et cela à l'aide de digues qui laissent accès aux gr des crûes. La défense absolue exigerait, avons nous dit, des dépenses h de proportion avec les intérêts des plaines à sauvegarder, d'autant p qu'une construction de ce caractère exige de grands soins, partant, de gra frais; faute de quoi on s'exposerait à des ruptures fréquentes.

Les digues actuellement en cause doivent donner accès aux gran crûes, mais elles doivent s'élever plus haut que les parties les plus élev des plaines, de façon à les protéger contre les crûes nuisibles. Ce sont circonstances locales, qui peuvent guider dans la hauteur à assigner à digues. Ces ouvrages submergés dans les grandes crûes, n'empêcherai pas le limon fécondant de se déposer. Ils n'induisent pas les populati dans l'erreur funeste qu'elles sont à l'abri de tout danger, ils servent contraire d'avis. Tout en empêchant certaines inondations d'avoir lieu, n'empêchent pas les dépôts d'engrais naturel de se produire. Ces dig submersibles continues doivent d'ailleurs posséder des ouvrages particul remplissant un double but: celui de pouvoir arroser les plaines en cas nécessité, ainsi que de donner issue à l'eau, dans les grandes crûes, fau de quoi elles se rompraient. Mais à l'aide de ces digues, le débit maxim des crûes est augmenté. Si l'endiguement continu ne s'étend que sur u faible longueur, il n'en résulte qu'une faible surélévation d'eau. Mais l'endiguement continu se prolonge sur une grande longueur, l'augmentati du débit maximum va toujours en croissant au fur et à mesure que l' s'avance en aval. Il faudrait par conséquent donner à ces digues, soit u hauteur toujours plus grande, soit un espacement de plus en plus ouve Dès lors, ces digues offriraient de réelles difficultés de construction, car ell doivent être fort soignées, munies d'appareils spéciaux, soit pour l'arrosag soit pour laisser écouler l'eau aux grandes crûes, faute de quoi elles serai rompues. Elles sont coûteuses, trop coûteuses encore pour les plaines Gédyse; il faut donc également rejeter cette solution. Mentionnons actuel ment un mode de défense qui cadre mieux avec les nécessités des plai submergées et surtout avec les moyens que l'on pourrait mettre en oeuvr

Défense des plaines submersibles à faibles largeurs, l'aide de digues submersibles, mais discontinues.

Nous avons signalé le grand inconvénient qu'il y aurait à empêch les plaines d'être inondées. Cependant il n'en faut pas moins chercher diminuer les dommages causés aux récoltes par des inondations fréquen sans pour cela enlever aux plaines le limon qui les fertilise.

Si le Gédyse, bordé par des plaines de faible largeur, avait un lit fixe, le mieux serait de ne rien faire. Mais il a un lit mobile. Il est sillonné de dépressions par où l'eau s'étale dans les plaines, même au cas de petites crûes. Dans les plus grandes crûes, ces dépressions livrent passage aux eaux, qui finissent par s'y écouler d'une façon permanente et déterminent des corrosions, d'où résulte le changement de lit de la rivière. Ces dépressions occasionnent également des ensablements. Pour tous ces motifs, il faut éviter que les eaux ne s'échappent par ces dépressions. On arriverait à ce résultat par de petites digues fermant les issues de ces dépressions. Quant à la hauteur à leur donner, elle serait indiquée par les parties les plus élevées des plaines à défendre. De la sorte, ces plaines seraient dans le même état que si leur surface était régulière. Ces digues discontinues présentent ce caractère essentiel, qu'elles n'apportent aucune modification dans le débit maximum des crûes. Quant à l'augmentation de la hauteur des crûes, elle est presque insensible, de telle sorte que leur tracé n'est assujetti à aucune loi fixe. On les trace suivant les besoins de la localité. Le plus généralement on les place au bord même de la rivière. L'emploi de ces digues est donc très facile, relativement peu coûteux, tout en répondant suffisamment aux besoins de localités telles que celles qui nous occupent. D'ailleurs, quelque soit le genre de digues que l'on ait adopté; qu'elles soient insubmersibles ou submersibles, il est un autre travail, qui dans tous les cas est efficace, indispensable, c'est: la défense des rives. Nous ne nous étendrons pas sur le travail à effectuer, pour obtenir une bonne défense des rives. Les procédés employés sont bien connus. La solution à adopter dépend en général des matériaux que l'on a sous la main; c'est donc une question secondaire sur laquelle nous n'insisterons pas davantage. Mais au cas d'une riviere mobile, comme le Gédyse, si l'on n'a pas soin de compléter le travail de l'endiguement par celui de la défense des rives, peu à peu elles seront corrodées par les eaux qui finiront par attaquer les digues elles mêmes. Ces travaux des rives sont tellement efficaces, qu'au cas de rivières à lit mobile, à eux seuls ils peuvent apporter une grande amélioration dans le régime du fleuve et contre les sables qui s'accumulent.

Pour nous résumer et tirer une conclusion qui s'applique au Gédyse, nous rappelerons :

1. Que les réservoirs de retenue ne peuvent être employés : d'abord parcequ'ils ne déterminent qu'une faible diminution dans la hauteur des crûes; qu'ils demandent des emplacements impossibles à trouver; qu'ils entrainent à des dépenses hors de proportion avec les moyens qu'on pourrait consacrer; que leurs résultats ne sont efficaces que lorsqu'ils sont placés dans les régions où le débit est le plus considérable; qu'ils entrainent à des pertes énormes de terrains; qu'ils exposent les régions où ils sont construits à des désastres considérables, au cas où les crûes dureraient plus longtemps que les prévisions ayant motivé leur construction et qu'enfin ils ne peuvent être utiles que combinés avec un systeme de digues.

2. Que les digues longitudinales, bonnes, efficaces, indispensables dans

le cas de plaines submersibles de grande largeur, et de grandes richesse ne sauraient recevoir d'application plausible au cas de plaines comme cell de Magnésie et de Ménémen, qui sont de faible largeur, de peu d'importan comme centres d'habitations, qui sont peu prospères, à qui l'on enlèver leur richesse naturelle, les limons fertilisants. Enfin parceque la dépense faire serait excessive et bien au-dessus des forces du pays.

3. Que les digues submersibles, mais continues doivent également ét rejetées; elles apportent un changement notable au régime des eaux; ell créent par conséquent une difficulté sérieuse quant à la hauteur et large variables à leur donner au fur et à mesure que l'on se dirige en ava qu'enfin elles sont encore d'un prix trop élevé, tandis que les digues sub mersibles mais discontinues, spécialement applicables aux plaines de faib largeur sont d'une construction facile, en ce qu'elles ne changent pas régime des eaux; peu coûteuses, car elles ne sont pas hautes et ne s'étende que partiellement le long du cours du fleuve; que malgré cela, elles apporte un grand soulagement aux plaines dans le cas de petites crûes; qu'elles r leur enlèvent pas le principe fertilisant des limons au cas d'inondatio plus fortes.

Si, de plus, à ces digues discontinues et submersibles on ajoute d travaux de défense des rives, on produit sur un fleuve à lit mobile, comm le Gédyse, les plus heureux résultats; par celà même que l'on empêche corrosion de ses rives et le déplacement incessant de son lit.

Pour toutes ces raisons, c'est au système combiné de digues subme sibles discontinues et à la défense des rives, qu'il faut s'adresser pour garar tir les plaines arrosées par le Gédyse.

Sans doute cette solution ne donne pas satisfaction complète; l meilleure solution est celle, qui, tout en portant un remède, quoique partie tient compte de toutes les données de la question. Il nous eût été san doute agréable d'indiquer un topique radical, mais personne n'a pu trouve encore ce remède. Ce n'est donc pas nous qui aurions cette prétention, alo que les méditations des plus grands savants n'ont rien indiqué de préci nous entrevoyons le desideratum, mais nous ne pouvons le saisir; si mêm nous nous sommes à peu près dirigé dans ce dédale de difficultés sa nombre, que soulèvent les questions d'inondations, c'est grâce à l'étu minutieuse que nous avons faite de tous les écrits, malheureusement tr rares, sur cette matière. Nous signalerons néanmoins les mémoires des savan Ingénieurs Dupuit et Commoy, Inspecteurs généraux des Ponts et Chaussée qui nous ont servi de guides dans cette étude.

Nous devons également avouer que cette solution ne résout pas question la plus grave du problème, à savoir l'ensablement du golfe.

Nous avons un instant pensé qu'il serait possible de détourner Gédyse, pour le faire déboucher dans le golfe de Phocia, où l'accumulati du sable serait de peu d'importance. Malheureusement nous sommes aujour hui convaincu de l'impossibilité d'effectuer ce détournement, qui d'aille ne serait qu'un palliatif momentané. C'est qu'en effet toute la région

coule le Tchaouch-Asma-déré, a une pente presque nulle. Le Gédyse, auquel il faudrait autant que possible conserver son régime, arriverait à former du côté de Phocia une barre qui obstruerait son débouché et inonderait quand même la plaine de Ménémen. D'ailleurs en admettant même la possibilité de ce détournement, les sables amenés dans le golfe de Phocia seraient ramenés dans celui de Smyrne, grâce au courant marin qui règne dans cette direction. On prolongerait pour quelque temps, il est vrai, l'existence de la rade de Smyrne, mais on ne la mettrait pas complètement à l'abri de l'ensablement. Enface de tant de difficultés, ***nous proposons le dragage; c'est la seule solution rationnelle***, qui puisse être adoptée, si même il existait une solution technique rationelle.

II.

L'ILE DE MYTILÈNE*

par le

DR. BARGIGLI,

Vice-Consul d'Autriche-Hongrie.

Mytilène, anciennement Lesbos, est une des plus grandes îles de l'Archipel Ottoman. Située à mi-chemin entre Smyrne et les Dardanelles, elle semble placée comme une sentinelle à la distance de 12 milles en face des côtes productives de l'Asie. Sur le passage de tous les bâtiments qui sillonnent l'Archipel, elle se trouve presque à chaque heure, en communication avec toutes les villes maritimes de l'Empire. Elle a la forme d'un triangle, les angles se terminent par autant de caps: au nord, le cap Mativa; à l'ouest, le cap Sigri; à l'est, le cap Ste. Marie. La circonférence de l'île est d'environ 50 lieues; la longueur de 27 lieues sur 16 de largeur. Le sol très accidenté est exempt de grands marécages. Les plus hautes montagnes sont à la partie ouest de l'île. Le Mont Ordinus que l'on découvre de 15 à 20 lieues, et le mont St. Hélie, à l'extrémité orientale de la côte Sud, forment de hauts plateaux couronnés par le Mont Olympe, dont la hauteur est de 3080 pieds. La texture du terrain est en grande partie calcaire, mais au fur et à mesure qu'on avance vers le nord, la pierre calcaire est remplacée par le schiste. Les terrains argileux sont assez rares, et le basalt abonde dans le voisinage de deux volcans éteints situés, l'un entre Mandamado et Capi, et l'autre, à une petite distance de Polichnito. Voici, d'ailleurs, ce que le savant naturaliste françois M. Fouquet, envoyé en mission à l'île de Santorin, pour y étudier les phénomènes volcaniques et qui a passé quatre jours à Mételin, après le tremblement de terre, a dit par rapport à la nature de sol dans son rapport, écrit quelques instants avant son départ, sous la tente même où je me trouvais campé avec ma famille.

„Pendant le temps qu'a duré mon séjour dans l'île de Mytilène, j'ai visité la portion de l'île comprise entre Calonie et la ville de Mytilène. Dans la

---

* Ce travail a été, dès l'origine, rédigé en langue francaise.

(Note du Traducteur.)

première région, le sol est composé exclusivement de roches volcaniques plus ou moins altérées. Ces roches, connues sous le nom de trachytes, forment la chaine qui traverse l'île de l'est à l'ouest dans l'intervalle compris entre Molivo et Calonie.

„Les villages de Doulia, Achérona etc., situés au fond même de la baie, sont bâtis sur un sol d'alluvion de formation moderne.

„La seconde région que j'ai visitée est beaucoup plus variée dans sa composition géologique que la précédente. En partant des bords de la baie de Calonie, on marche sur un sol volcanique jusqu'au village de Vassilica; seulement les roches, d'origine ignée sont rarement inaltérées, et en beaucoup de points, elles sont même tellement modifiées, que leur origine et leur structure sont à peine reconnaisables. De Vassilica jusqu'à Ajasso, le sol est constitué par de la serpentine. La nature et la composition chimique de cette roche expliquent la sterilité de cette zone. Au delà jusqu'au près de Mytilène on trouve des schistes et des marbres. Le mont Olympe est lui-même formé de marbre dolomatique; enfin, les roches volcaniques reparaissent aux portes mêmes de la ville."

Si Mr. Fouqué avait pu visiter toute l'île, il aurait vu, qu'à part quelques rares exceptions de terrains argileux ou calcaires, partout le sol offre la même origine de roche ignée et semble composé de débris volcaniques.

Outre divers mouillages, l'île possède trois excellents ports sur la côte sud: Le Port Longon, le plus grand des trois; le Port Sigri, enfin, le Port Olivier, l'un des plus importants de l'Archipel. Le Port Olivier n'est qu'à six kilomètres de la ville de Mytilène; il s'avance à cinq lieues dans les terres sur une largeur de six kilomètres. De hautes montagnes l'encadrent entièrement et l'abritent contre la violence des vents. Les oliviers dont elles sont couvertes, forment au dessus du port une magnifique couronne, et lui ont donné son nom. Ce port pourrait contenir aisément une flotte de cent vaisseaux. On y entre par les vents du sud, on n'en peut sortir que par les vents du Nord.

Les montagnes situées à l'Ouest sont garnies de pins et de sapins de grande dimension, dont le bois alimente des chantiers de construction pour d'assez forts navires de commerce. Une douzaine de beaux villages sont assis sur la croupe adoucie des monts. Sa Majesté le Sultan avait eu l'idée d'y créer un vaste arsenal. Quel mouvement et quelle activité pour le pays, si ce projet avait été réalisé!

De toutes les îles de l'Archipel, Mytilène est, sans contredit, la plus saine. Aucun autre pays, dans le Levant, ne posséde autant d'éléments de salubrité: air riche en oxygène par la multitude des arbres dont elle est couverte, et embaumé, sans cesse, par les émanations des plantes aromatiques qui végétent, naturellement, dans toutes les saisons, sur le versant de ses belles collines. Eaux abondantes, limpides et fraîches; car de toutes parts sourdent des sources d'eau vive.

Le climat est tempéré, doux et agréable comme le climat de la belle et molle Ionie chantée par les poëtes.

Il est bien rare de voir en été, pendant les grandes chaleur le thermomètre s'élever au dessus de 28⁰ R. Ordinairement il se mai tient entre 26 et 27⁰ R. Il est facile de se rendre compte de cet ava tage naturel de la ville de Mytilène si l'on réfléchit à sa belle situatic sur le versant d'une colline exposée à tous les vents qui soufflent pre que toujours du côté de la mer. J'ai rarement observé le thermomètr après le coucher du soleil, dans les grandes chaleurs, au dessus de 25⁰ Il y a toujours une brise qui rafraîchit l'air.

On ne compte, en général, que deux saisons dans le Levant: L'hi et l'été; mais à Mytilène, on est presque certain d'observer, chaque ann un automne magnifique, des premiers jours de septembre jusqu'à la fin Novembre. Le printemps, par contre, est d'une très courte durée. L'hiv commence vers la fin de Novembre; quelque fois la neige tombe, fouett par le vent glacial du N. E.; les jours pluvieux surviennent avec le vent Sud; mais au bout de quelques semaines, les nuages se dissipent complète ment, un soleil brillant apparait chaque jour et, à partir de ce moment, nature s'embellit en se parant de tous les charmes d'une végétation vigoureus Alors le printemps, comme une coquette dans toute la splendeur de se attraits, se montre un instant, pour se faire admirer, et disparait aussitô annonçant ainsi le retour de l'Eté.

L'île est divisée en trois grands districts: Mytilène ou Castro, Moliv et Calonie.

Le gouverneur et le corps consulaire résident à Castro, chef-lieu d premier district.

La population de toute l'île, qui ne s'élevait, il y a trente ans, qu' soixante mille âmes, atteint, aujourd'hui le chiffre de cent mille, don 80 mille grecs, et environ 20 mille turcs. Elle occupe 64 villages, don les principaux sont: Castro ou Mytilène devenu dans ces dernières année par ses nouvelles constructions, une des plus belles villes de second ordr de l'Empire; Molivo, Calonie, Plumari, Mandamado, Ajasso, Erissos (patri de Sapho), Aïa-Paraskévi, Pafila, Moria, Loutra et Pétra, ainsi appelé à caus d'un monolythe gigantesque sur lequel la patience humaine s'est exercée en y creusant un sentier, pour atteindre au sommet, où l'on a érigé une petit chapelle avec une citerne.

Les trois quarts de la population étant propriétaires, les possessions rurales se trouvent morcelées à l'infini. Elles consistent, principalement, en oliviers et en vignes, dont les produits servent à l'exportation. En 1850. Mytilène a exporté trois cent mille quintaux d'huile d'olive, mais l'hiver extraordinaire de 1851 a attaqué les arbres, et la production avait été considérablement réduite. Cependant, peu à peu, les arbres ont repris, de nouvelles collines ont été défrichées, et actuellement, sous ce rapport, on peut croire que l'île se trouve dans de meilleures conditions qu'avant la congélation des arbres. On espère que la récolte de 1873 dépassera trois cent-mille quintaux.

L'île possède de nombreuses plantations de mûriers, et exportait

chaque année, environ 80 à 100 mille okes de cocons, mais depuis l'apparition de la maladie du ver-à-soie, cette industrie s'est beaucoup réduite.

Les champs de labour sont peu considérables, en sorte que la culture du blé, de l'orge etc., produit à peine la quantité nécessaire pour la consommation locale de trois à quatre mois. On pourrait cependant en obtenir plus qu'il n'en faudrait pour toute l'année, si, d'une part, le gouvernement plus soucieux des besoins du pays, faisait dessécher le grand marais de la plaine de Calonie, et si, d'autre part, les habitants, plus éclairés, reconnaissaient enfin l'erreur qui leur fait croire, que la culture du blé, dans les champs mêmes où se trouvent plantés les oliviers, est nuisible à ces derniers.

Les autres produits agricoles, bien que variés, et généralement d'une qualité supérieure, sont aussi plus ou moins absorbés par la consommation locale. On peut affirmer, d'ailleurs, que l'agriculture, sans être bien avancée, n'en est pas moins en voie de progrès. Dans ces dernières années, la culture des arbres fruitiers a tellement attiré les soins des propriétaires, qu'on en exporte actuellement des quantités considérables pour la Capitale et l'Egypte.

Les moutons sont très nombreux, la chair en est excellente; les boeufs sont conservés pour le labour; ceux qui servent à la boucherie, sont importés d'Asie, dont la côte n'est distante que de 16 kilomètres. Les chevaux indigènes sont très petits et semblables aux chevaux de la Corse.

Les mulets au nombre de 20 à 30 mille, qui servent au transport des produits, sont sobres et résistent à la fatigue. Durant la guerre de Crimée, Mytilène pût fournir plus de mille mulets, qui furent très appréciés par les armées alliées.

Le lait de vache est rare, mais celui de brebis et de chèvre affluent pendant 10 mois de l'année, et on en fait de très bons fromages. Les pommes de terre sont de très bonne qualité. Les citrons, les oranges abondent. Les poissons, dorades, mulets, rougets, sardines, homards etc., sont également très abondants.

Le vin est chaud, généreux, aromatisé avec des plantes labiées, ce qui, à mon sens, en affaiblit les qualités.

Les hommes ont, en général, les traits réguliers et beaux; ils sont robustes, musculeux et bien proportionnés de corps. Laborieux, intelligents et actifs, on leur reproche avec raison d'être vils, menteurs et ingrats.

Les femmes sont généralement belles, mais elles se fanent vite, et dès l'age de 30 ans, elles paraissent vieilles. Cela tient, sans doute, à ce qu'elles se marient très jeunes, qu'elles font beaucoup d'enfants et qu'elles passent ainsi toute leur jeunesse dans les soins pénibles de la maternité. Elles sont pourtant très habiles à filer du lin, de la laine, du coton, et s'en servent pour faire de très beaux tissus; elles excellent aussi a faire divers ouvrages de broderie, qu'elles destinent généralement à former la dot de leurs filles.

Les grecs de Mytilène, comme partout ailleurs, naissent avec l'amour du trafic. Acheter et vendre, pour s'enrichir, voilà leur premier rêve, qui ne les quitte plus, et qui devient la préoccupation incessante de leur esprit. l'unique mobile de leurs actions.

Sur vingt mille turcs qu'il y a dans l'ile, on trouve à peine vingt commerçants. Inactif, paresseux et indolent par nature et par système, turc, en général, passe sa vie à dévorer son bien, tout en se laissant aller à cette sorte de ravissement extatique qu'il nomme Kief. Par contre, sur les soixante dix mille grecs, au moins vingt mille font le commerce et trafiquent de toute chose, afin d'apaiser la soif de lucre dont ils sont tourmentés. Aussi toutes les richesses du pays sont entre leurs mains. Les gros propriétaires se contentent d'emmagasiner leurs récoltes, attendant ainsi l'occasion favorable de les vendre. Quant à l'huile, lorsque le prix en Europe est bas, ils nolisent des navires et l'expédient à quelque échelle de la Mer Noire, en échange de blé ou autre article qui offre des chances de bénéfice. Ils en emploient aussi une grande partie pour la fabrication du savon.

Il y a une vingtaine d'années que le commerce de Mytilène était fort limité. Alors que la navigation à vapeur n'embrassait encore que les communications des villes maritimes de premier ordre, l'ile de Mytilène, au point de vue commercial, était une place insignifiante, et son commerce, qui consistait exclusivement dans l'exportation de son huile, servait tout au plus à l'exhumer de l'oubli dans lequel elle se trouvait ensevelie. Cependant, favorisée par sa position géographique, qui lui procure l'avantage de se trouver sur le passage de tous les navires qui traversent la Méditerranée pour se rendre à Constantinople, elle a dû ressentir bien vite les bienfaits de la vapeur, l'agent civilisateur le plus actif de notre époque.

La grande Compagnie Maritime du Lloyd autrichien a été la première à mettre l'ile en communication régulière avec toutes les parties de l'Empire turc d'abord, et, bientôt après, avec les principales villes maritimes de l'Europe. Dès lors, le commerce de l'ile a pris un nouvel essor, et, aujourd'hui qu'elle est desservie par plusieurs compagnies à vapeur, elle peut être considerée, a juste titre, comme un entrepôt de marchandises.

Si d'une part, elle est devenue le débouché pour une grande partie des produits de l'Asie, elle est aussi, d'autre part, l'entrepôt des produits de l'Europe, pour la consommation des côtes de l'Asie, dont elle n'est séparée, que par un bras de mer de quelques kilomètres. En conséquence, plusieurs établissements de commerce assez considérables pour qu'ils aient pu établir des comptoirs à l'étranger, et particulierement dans la mer noire, à Constantinople, à Trieste, à Londres, à Marseille etc., s'y sont formés. Il est donc évident que le commerce de Mytilène, qui était naguère presque nul, est actuellement un des plus considérables de l'Archipel. Il est d'ailleurs facile d'apprécier l'importance de ce commerce par le tableau suivant, qui comprend l'exportation et l'importation approximatives de chacune de ces trois dernières années (1870—1872).

Exportation.

Huile. L'huile est le principal produit de l'ile. La récolte annuelle qui était reduite à 80 mille quintaux après le froid extraordinaire de 1850, est actuellement de 200 mille quintaux, dont un tiers est employé pour la

consommation locale et la fabrication du savon, et les deux autres tiers, pour être exportés à Constantinople, Smyrne, Trieste, Marseille, Londres et la Mer Noire.

Savonneries, poteries et tanneries. Il y a cinquante à soixante fabriques de savonneries, et cinq de poteries. Le savon est de bonne qualité, mais moins estimé que celui de la Cannée. Il s'en est exporté, pour chacune de ces trois dernières années, de 80 à 100 mille quintaux.

La poterie est très ordinaire, parceque les potiers de ce pays ignorent l'art de bien employer les substances vitrifiables qui composent un bon vernis.

Les tanneries, au nombre de deux, donnent des maroquins rouges d'une qualité supérieure, mais dont la quantité dépasse à peine la consommation locale.

Vallonées ou Vélanèdes. C'est la principale production au Nord de l'île. 30 à 40 mille quintaux ont été exportés à Londres et Trieste, pour chacune de ces trois dernières années.

Soie. Le ver-à-soie vient très bien à Mytilène, où le mûrier abonde. Il y a une dizaine d'années, on pouvait compter sur 80 à 100 mille okes de cocons, par an, et dont les $^3/_4$ étaient exportés pour Marseille. Depuis la maladie du ver-à-soie, cette industrie s'est réduite de moitié.

Bétail, laine et peaux. Depuis quelque temps le bétail s'est beaucoup multiplié, et on en compte, actuellement, 200 mille têtes, dont 5 mille boeufs, 175 mille brebis et 20 mille chèvres. Faute de grands pâturages, la racine bovine n'est pas susceptible d'une grande augmentation, en sorte que la plus grande partie des boeufs pour la boucherie est tirée de l'Anatolie.

La laine est de qualité inférieure; cela tient, sans doute, à ce que les propriétaires ne donnent aucun soin intelligent pour améliorer les races, l'exportation de 1871 s'est élevée à plus de 20 mille quintaux.

Dans ces dernières années, le commerce des peaux s'est beaucoup développé. Peaux d'agneau, de chevreau, de renard et de fouine sont toutes exportées pour l'Allemagne. Les grandes peaux servent à la confection d'outres à l'usage du pays.

Coton. Le coton qui n'était guère cultivé que pour les besoins du pays a attiré depuis quelques années les soins des cultivateurs, et l'année dernière on en a exporté plusieurs milliers de quintaux.

Fruits. Les fruits viennent bien à Mytilène, et on en exporte des masses considerables pour la capitale et l'Egypte.

Vin et eau-de-vie. Le vin de Mytilène a conservé son ancienne réputation; il s'en exporte une grande quantité pour Constantinople. Cependant, bien que naturellement il soit généreux et chaud, on l'affaiblit par l'habitude qu'on a de l'aromatiser avec des plantes labiées. L'eau de vie, réputée égale à celle de Chio, est aussi exportée pour la capitale.

Importation.

Autrefois mesurée sur les besoins de pays, l'importation était presque nulle; mais depuis que Mytilène est devenu un entrepôt qui alimente les côtes

de l'Asie Mineure, elle a acquis une certaine importance. Voici d'ailleurs en quoi elle consiste.

Sucre et café. Neuf mille sacs de café et onze mille barils de sucre ont été transportés en 1872 de Marseille. Il y a 20 ans, on recevait à peine pour la consommation locale 3 à 500 sacs de café, et autant de barils de sucre.

Riz. Le riz importé chaque année de la Roumélie de l'Egypte et de Gènes s'élève à environ dix mille sacs.

Rhum. Mille à deux mille barils de rhum sont importés chaque année, de Syra, Smyrne et Constantinople.

Manufactures. Environ cinq mille caisses de manufactures sont importées chaque année, de Trieste, Marseille, Syra, Smyrne et Constantinople. Les $^3/_4$ de ces manufactures sont en coton et en laine, et $^1/_4$ seulement en soie.

Cuirs. Environ 500 balles de Marseille et Syra.

Fer. Trois mille quintaux de fer anglais, et environ autant de la Russie.

Clous. Quatre à cinq mille barils de Venise et de Marseille.

Bois de construction. Une quantité considérable de planches de Venise, et de gros bois tels que poutres, traves etc. proviennent chaque année de Trieste, de la Roumelie, de l'Anatolie et du Danube. Bien que l'ile même en produise, cet article trouve toujours à Mytilène un écoulement facile et lucratif.

Quincaillerie, verrerie etc. De l'Allemagne, Trieste, Constantinople et Smyrne, huitcent à mille caisses.

Soude d'Angleterre, Terre de Vicence. Le natron d'Egypte qu'on employait autrefois pour la fabrication du savon, est remplacé depuis quelques années par la soude d'Angleterre et la Terre de Vicence. L'importation annuelle de ces deux articles est évaluée à plus de cent mille quintaux.

Salaisons. Des quantités considérables de poissons salés, environ dix mille barils, proviennent chaque année de la mer de Marmara et de Constantinople; mille barils de caviar de Russie, dont plus de la moitié est du caviar rouge. Cinq cent balles de morue de Marseille.

Blé et orge. Enfin comme la production locale de blé et d'orge ne suffit que pour trois à quatre mois de l'année, il en est importé, pour les besoins de l'ile, environ cent mille kilos, de la Roumélie, de l'Anatolie et de la Mer Noire.

Telles sont à peu près actuellement les transactions commerciales du marché de Mytilène, lesquelles, rendues par des chiffres, représentent en exportation un total de plus de 80 millions de piastres, soit 8 millions de florins, et en importation, plus de 50 millions de piastres, soit 5 millions de florins.

La population de Mytilène, ai-je dit, est disséminée en 64 villages, et s'élève à environ cent mille âmes, dont 80 mille grecs et 20 mille turcs. On compte à peine trois cents étrangers considérés comme européens,

et dont deux cents environ, sont des îles ioniennes. Il y a donc deux races distinctes: la race grecque et la race turque.

Le clergé grec est assez nombreux: il y a deux archevêques, l'un à Mytilène et l'autre à Calonie. L'archevêché de Mytilène est le plus lucratif, et par conséquent, le plus important. Son diocèse comprend l'île de Mosco-Nissi, toute la Troade et l'île de Ténédos.

La ville de Mytilène possède sept églises, dont l'une, dédiée à St. Athanase, est la Métropole et sert de résidence à l'Archevêque. On compte plus de cent églises grecques dans l'île, et environ 400 prêtres de differents ordres. Il y a trois couvents d'hommes (caloyéri) et un couvent pour les femmes.

Les archevêques ne reçoivent aucune paye fixe, mais leur bâton pastoral équivaut à une source inépuisable de richesses. Président d'un tribunal levant lequel viennent se débattre la plupart des mésintelligences intérieures les familles, l'archevêque perçoit largement le prix de ses sentences, prix u'il se permet d'estimer en raison de la fortune des dissidents. D'ailleurs, est superflu de dire que le plus riche dans une cause de cette nature a ujours raison.

L'archevêque perçoit, en outre, son droit pour les permissions de ariage, de divorce, d'enterrement et pour les émissions de lettres de blâme onymes. On connait l'usage et la portée de ces sortes de mandements. rsqu'un vol a été commis, le propriétaire dépossédé, au lieu de poser des ches qui ne seraient pas lues, ou de faire tambouriner un avis qui émouvrait personne, s'adresse directement à l'archevêque, et le prie, en ayant, de réclamer l'objet volé. Le prélat, pour l'amour de la justice et our une somme d'argent en rapport avec la valeur de l'objet volé, envoie toutes les paroisses de son diocèse, une circulaire foudroyante, où il fait euvoir les anathèmes sur l'auteur anonyme du délit. Cette circulaire proamée au pied des autels, ne manque jamais de produire un grand effet sur sprit grossier d'une population ignorante et superstitieuse. Si l'archevêque it foudroyer, le coupable s'empresse de restituer. Un grec fripon et supertieux ne craint pas d'offenser Dieu, mais il a peur des menaces de son rchevêque.

Le clergé inférieur n'est pas salarié. Il perçoit certaines redevances r les récoltes, et, surtout, il vit de l'autel: il marie, il baptise, il récite prières aux agonisants, il enterre, il exorcise moyennant finance, il conse les gens à domicile, pour une légère rétribution. Le métier de prêtre, de Papas, est donc assez lucratif, sans être pénible.

Les turcs possèdent 14 mosquées dans la ville; chaque mosquée a un an (prêtre); le Mufti (prélat) préside à la direction et à l'entretien de tes ces mosquées. Après cela, on compte à peine dix villages qui ont une osquée. Le clergé est entretenu par la Charité des croyants et par les ches possessions, les Vakoufs.

En Turquie il n'y a point de possessions rurales publiques ou munipales. Elles sont remplacées par les Vakoufs, qui représentent les immeus qui ont été légués aux établissements religieux ou d'utilité publique, tels

que Mosquées, Fontaines, Ecoles etc. Une des conditions essentielles, c privilèges exclusifs des Vakoufs, c'est d'être inaliénables, et cela, sans dout afin d'assurer à perpétuité les revenus afférents aux établissements public A Mytilène, où les Turcs ne représentent qu'un quart de la population, o calcule qu'un tiers environ des biens immeubles est Vakouf. Il est certai que, s'ils étaient placés sous une administration éclairée et intègre, ces va koufs rapporteraient des richesses immenses, après avoir même subvenu toutes les dépenses d'entretien des établissements d'utilité publique. Mai malheureusement, il n'en est pas ainsi, et il est vraiment affligeant de voir que ces fonds légués par une pensée aussi humanitaire, sont détournés pa la plus déplorable déprédation au profit d'indignes fonctionnaires.

Les catholiques, malgré leur petit nombre, possèdent une très jol petite église et un couvent. On compte à peine 80 catholiques dans tou l'île. Un prêtre et un frère laïque des Mineurs réformés de St. Franço composent tout le clergé.

La langue dominante est la langue grecque. Tous les Mytilènio savent le turc. Les Européens établis dans le pays, parlent habituelleme le français ou l'italien, mais presque tous aussi connaissent le grec et le tu

A Mytilène, parmi les grecs, l'éducation est abominable; les pare semblent n'avoir d'autre souci que d'apprendre à leurs enfants à gagner l'argent pour devenir riches, parceque c'est apparemment dans la posses de l'or qu'ils placent toutes les félicités de ce monde. Ainsi, à l'âge où impressions sont si vives et s'enracinent dans le coeur, on développe ch eux l'amour du lucre, en leur faisant accroire, que pour y parvenir, to les moyens sont bons. On comprend, dès lors, qu'élevés avec de pare sentiments, le coeur s'isole, pour ainsi dire, dans l'égoisme, se desséche et laisse plus de place aux sentiments nobles et élevés qui rendent l'hom supérieur à ses semblables. Patriotisme, honneur, gloire, droiture, loyauté sont pour eux des mots vides de sens et effacés à tout jamais de leur voc bulaire. Le seul sentiment louable que je connaisse chez les Mytilènio c'est leur constance pour assurer le bonheur de leurs filles. Un père empl tous ses moyens, toutes ses ressources à doter sa fille, afin de la b marier, ce qui ne pourrait avoir lieu sans une dot en rapport avec la f tune des parents.

Le père mort, c'est à ses fils qu'incombe l'obligation de pourvo la dot de leurs soeurs, et je dois dire, que dans ces conditions, il est rare voir un jeune homme se marier avant d'avoir établi ses soeurs. Du re il est sur que le sacrifice qu'il s'impose, en dotant la soeur sera remp par la dot qu'il recevra, à son tour, aussitôt qu'il se trouvera libre de co tracter mariage. De cette coutume, il résulte qu'à Mytilène, le mariage n plus un lien consacré par l'amour, mais simplement une spéculation, moyen de s'enrichir.

Au point de vue religieux, les enfants grecs puisent dans le sein de le mères ce sentiment de fanatisme et d'intolérance qui leur inspirera plus l'aversion qui les caractérise pour tout étranger qui professe un culte diffé

Quant aux musulmans, bien que fanatiques au point de vue religieux, sont tolérants et respectent les autres croyances. D'ailleurs, ils sont ·és dans des sentiments qui les honorent: Amour de la patrie, fidélité ers le chef de l'Etat, amour du prochain, droiture, loyauté etc., tels sont enseignements que les enfants turcs reçoivent dans le sein de leurs illes et qu'ils pratiqueront plus tard, dans le commerce de la vie. Ce rend pourtant stériles ces belles prérogatives qui devaient faire leur ıcipale force et établir leur supériorité, c'est l'indolence et la paresse dont :ontractent l'incorrigible habitude également dans le foyer domestique.

L'enseignement scolaire à Mytilène, est gratuit. Toutes les écoles sont etenues aux frais de la commune et par des legs plus ou moins géné- t. La ville possède une grande et belle école, qui ne le céde en rien à ɔle grecque justement renommée de Smyrne. On y enseigne, par des tres choisis et largement rétribués, le grec, le français et le turc; toire ancienne et moderne, la géographie, l'arithmétique, la littérature que etc., en sorte que, l'éléve qui termine ses études à la grande école Aytilène, peut être reçu en seconde au Lycée d'Athènes.

Chaque village possédant une école, pour l'instruction primaire, tous enfants mâles des villageois savent plus on moins lire et écrire.

Dans la ville, il y a aussi une excellente école pour les demoiselles, :lles apprennent à lire et à écrire correctement la langue maternelle et perfectionner dans l'art de coudre et de broder. Les maîtresses sont hènes.

Disons aussi, que depuis quelques années, beaucoup de Mytilèniotes, ıt fréquenté les pays les plus civilisés de l'Europe, la politesse et les ıes manières se propagent de plus en plus dans les familles.

Les turcs possédent aussi quelques écoles primaires, où les enfants ennent à lire et à écrire. Mais depuis cinq ou six ans, le gouvernement etient à ses frais une école spéciale pour les jeunes gens. Un professeur ›yé de Constantinople y est attaché, afin de préparer les éléves, pour leur sortie, ils puissent être reçus au Lycée.

Malgré la promulgation des Hats Impériaux et la création des fameux yets, les nouvelles modifications administratives mises à exécution en : île, comme dans tout l'Empire, ne semblent malheureusement pas r répondu au but au gouvernement.

En effet, en instituant les vilayets ou gouvernements généraux, le r du Sultan était de faciliter la prompte exécution des affaires dans les inces; aussi des pouvoirs très étendus ont été conférés aux gouverneur :raux.

Toutefois, soit que le concours d'hommes éclairés et probes ait qué jusqu'à présent à ces hauts dignitaires, soit toute autre cause, les res référées aux gouverneurs généraux reçoivent rarement une solution ıitive, et sont pour la plupart, appelées au grand Conseil de Justice à stantinople. De là, on le conçoit, double perte de temps, et augmenta- de frais. Il en est de même de la récente division des pouvoirs admini-

stratifs et judiciaires, autrefois concentrés en la personne du gouverneur de l'île, aidé d'un conseil, et qui, aujourd'hui sont confiés à des tribunaux de première instance civils et de commerce, et à divers conseils ou commissions administratifs.

Cette organisation, excellente par elle même, et qui promettait les meilleurs résultats, a cependant produit le contraire en cette île, et n'a point répondu, par conséquent, au but que s'était proposé le gouvernement. Jamais les affaires n'ont traîné tant en longueur; le plus petit procès, le différend le plus insignifiant, soumis au jugement ou à l'examen de ces tribunaux ou conseils, est renvoyé d'une semaine à l'autre, et il arrive souvent, que les parties intéressées se retirent lasses d'une attente infructueuse. Il semble que cette déplorable situation est due, en grande partie, au défaut de contrôle. Des inspecteurs sévères et une presse libre et indépendante, seraient, peut-être, les seuls moyens de porter reméde à cet état de choses.

Pour toutes ces raisons, je n'hésite pas à affirmer, que les sujets du grand Seigneur, en cette île, regrettent généralement l'ancien régime.

Jetons maintenant un coup d'oeil rapide sur les divers impôts qui pésent sur les populations de l'Empire turc et particulièrement sur la population de l'île de Mytilene.

Contributions Directes.

1. *Bédélate Askérié :* Contribution militaire sur les chrétiens.
2. *Verghi :* Contribution sur les revenus et les bénéfices présumés.
3. *Esnaf Teskéré :* Patente de corporation.

Contributions Indirectes.

1. *Uchur :* Dîme. Cette contribution est une veritable ruine pour les petits propriétaires à cause de la manière arbitraire avec la quelle elle est appliquée par les Uchurgi (dîmiers) qui trouvent toujours moyen, au lieu de la dixième partie des produits du sol que cette contribution comporte, d'en percevoir 15 et même 20 pour cent.
2. *Gumbruk :* Douane.
3. *Intissap :* Octroi.
4. *Aguenam :* Droit sur le bétail.
5. *Baluk-Roussoumati :* Droit sur la pêche.
6. *Tahmisse* „ „ „ le café.
7. *Hassap* „ „ „ la boucherie.
8. *Kilé-ve-Kantar* „ „ „ le mesurage et pesage.
9. *Djanavar* „ „ „ les porcs.

En outre, il faut mettre en compte la contribution pour les routes laquelle sous la dénomination de prestations, n'en est pas moins une taxe réelle de 4 journées par an, pour tout homme âgé de 20 à 60 ans. La journée est évaluée à 8 piastres, ce qui équivaut à 32 piastres par an, pour chaque contribuable. En deux mots, la population de Mytilène, depuis 10 ans

paye chaque année pour la construction de ses routes la somme énorme de 6 à 800.000 piastres. A ce prix elle devrait posséder les plus belles routes de l'Empire, et pourtant, elles sont si mal entretenues, que presque tout est à refaire!

Voulant maintenant préciser le montant de tous ces droit réunis, on peut l'évaluer à 30 pour cent sur les produits du sol. En d'autres termes, le montant des sommes que l'ile de Mytilène a versées dans le trésor, pour chacune de ces deux dernières années (1871—1872), a été de 15 millions de piastres environ, soit 1,500.000 florins.

Quant aux eaux minérales, nous dirons que des sources chaudes sourdent presque à chaque pas, et les vestiges d'anciens thermes que l'on rencontre auprès de quelques unes de ces sources, prouvent évidemment que ces eaux étaient en grande faveur chez les anciens. (Voir page 168.)

Privé d'instruments et de réactifs nécessaires à l'analyse des eaux minérales, je me trouve dans l'impossibilité de préciser leur nature. Je ne puis, par conséquent, qu'exposer sommairement tout ce que j'ai eu l'occasion d'observer sur ce sujet, pendant 25 années de pratique médicale.

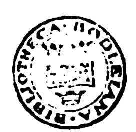
Les habitants de l'île y ont recours d'une manière traditionnelle, et s'en servent indistinctement pour toutes les maladies chroniques et rebelles aux traitements empiriques. Il s'en suit naturellement que, pour certains cas, l'usage irréfléchi de ces eaux, loin d'être salutaire, aggrave au contraire la maladie, et précipite le terme fatal.

L'action la plus salutaire que j'ai eu à constater par l'usage de ces eaux thermales est celle qu'ont éprouvée, en général, les sujets atteints de rhumatismes et d'affections chroniques des organes abdominaux.

Je ne doute pas qu'avec une civilisation plus avancée, et un gouvernement plus soucieux des choses utiles au pays, ces sources minérales mieux connues, jouiraient d'une réputation égale à celle des établissements d'eaux thermales les plus renommées de l'Europe.

Cette île possède aussi de riches mines d'antimoine, de belles carrières de marbre et même de charbon de terre, qui ne sont pas encore exploitées.

INDEX.



Imprimerie de Carl Fromme à Vienne.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

…ale de 1863 à 1872.

…Balles (… Octobre, Novembre, Décembre)

1871. Exportation 52078 Balles — Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre

1872. Exportation 77857 Balles — Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre

Prix franco à bord à Smyrne au cours moyen de 127 — par Livre angl. Pence	200 — par 50 Kilogr. Frcs	440 — par Quint. de Vienne fl. v. aut	Prix en piastres à 100 rotoli
23	265.—	135.—	1350
22 1/8	255.50	130.25	1300
21 2/8	246.50	125.50	1250
20 3/8	237.—	120.75	1200
19 4/8	228.—	116.—	1150
18 5/8	218.50	111.—	1100
17 6/8	209.25	106.25	1050
17	200.—	101.50	1000
16 5/8	195.—	99.	975
16 2/8	190.—	96.50	950
15 7/8	185.—	94.—	925
15 3/8	180.—	91.50	900
15	175.—	89.—	875
14 5/8	170.—	86.50	850
14 1/8	165.—	84.—	825
13 6/8	160.—	81.50	800
13 4/8	158.—	80.50	790
13 3/8	156.—	79.50	780
13 2/8	154.—	78.50	770
13 1/8	152.—	77.50	760
13	150	76.50	750

… 1863 à 1872.

1871. Exportation 684521 Quint. de Vienne	1872. Exportation 739740 Quint. de Vienne
Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre	Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre

Novembre, Décembre (… Quint. de Vienne)

Prix franco à bord à Smyrne au cours moyen de 127 par tonne £.	200 par 100 Kilogr. frcs	440 par Quint. de Vienne fl. v. aut.	Prix en piastres à 100 rotoli
21 7/8	54.75	14.—	140
21 ½	53.85	13.75	137 ½
21 1/8	53.—	13.50	135
20 6/8	52.—	13.25	132 ½
20 3/8	51.—	13.—	130
20 —	50.—	12.75	127 ½
19 5/8	49.—	12.50	125
19 1/8	48.—	12.25	122 ½
18 7/8	47.—	12.—	120
18 5/2	46.—	11.75	117 ½
18 1/8	45.—	11.50	115
17 6/8	44.—	11.25	112 ½
17 3/8	43.25	11.—	110
17 —	42.30	10.75	107 ½
16 5/8	41.35	10.50	105
16 1/4	40.50	10.25	102 ½
15 7/8	39.50	10.—	100
15 1/2	38.50	9.75	97 ½
15 1/8	37.50	9.50	95
14 6/8	36.50	9.25	92 ½
14 3/8	35.50	9.—	90
14 —	34.50	8.75	87 ½
13 5/8	33.75	8.50	85
13 1/4	32.75	8.25	82 ½
12 7/8	31.75	8.—	80
12 4/8	31.—	7.75	77 ½
12 1/8	30.—	7.50	75
11 6/8	29.—	7.25	72 ½
11 3/8	28.—	7.—	70
11 —	27.—	6.75	67 ½
10 5/8	26.—	6.50	65
10 1/8	25.—	6.25	62 ½
10 —	24.—	6.—	60
9 5/8	23.—	5.75	57 ½
9 1/4	22.—	5.50	55

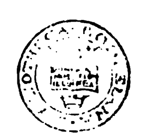
dressé par J. M. Storckel.

à 1872.

). Caisses	1871. Exportation 5991 Caisses	1872. Exportation 4343 Caisses
Septembre, Octobre, Novembre, Décembre	Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre	Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre

Prix franco à bord à Smyrne au cours moyen de 127 par Livre anglaise	200 par ½ Kilogr.	440 par Livre de Vienne	Prix en piastres à 100 rotoli
52 _ d	fr 75 _	fl 40.25	440.
50 10 d	„ 73.25	„ 39.25	430.
49 7 d	„ 71.50	„ 38.35	420.
48 4 d	„ 69.85	„ 37.50	410.
47 2 d	„ 68.20	„ 36.50	400.
46 _ d	„ 66.50	„ 35.60	390.
44 10 d	„ 64.75	„ 34.70	380.
43 8 d	„ 63. _	„ 33.75	370.
42 6 d	„ 61.35	„ 32.85	360.
41 3 d	„ 59.65	„ 32. _	350.
40 1 d	„ 58. _	„ 31. _	340.
39 _ d	„ 56.25	„ 30.10	330.
37 9 d	„ 54.50	„ 29.15	320.
36 7 d	„ 52. _	„ 28.25	310.
35 5 d	„ 51.15	„ 27.35	300.
34 2 d	„ 49.40	„ 26.40	290.
33 _ d	„ 47.75	„ 25.50	280.
31 10 d	„ 46. _	„ 24.50	270.
30 8 d	„ 44.25	„ 23.70	260.
29 6 d	„ 42.60	„ 22.75	250.
28 4 d	„ 40.90	„ 21.80	240.
27 1 d	„ 39.15	„ 20.90	230.
25 11 d	„ 37.50	„ 20. _	220.
24 9 d	„ 35.75	„ 19. _	210.
23 7 d	„ 34. _	„ 18.15	200.
22 5 d	„ 32.35	„ 17.25	190.
21 3 d	„ 30.65	„ 16.25	180.
20 _ d	„ 29.	„ 15.35	170.
18 10 d	„ 27.25	„ 14.50	160.
17 8 d	„ 25.50	„ 13.50	150.
16 6 d	„ 23.75	„ 12.60	140.
15 4 d	„ 22.10	„ 11.70	130.
14 2 d	„ 20.40	„ 10.75	120.
12 11 d	„ 18.75	„ 9.85	110.
11 9 d	„ 17. _	„ 9. _	100.
10 7 d	„ 15.25	„ 8. _	90.
9 5 d	„ 13.50	„ 7.10	80.
8 3 d	„ 11.85	„ 6.15	70.
7 1 d	„ 10.15	„ 5.25	60.
5 10 d	„ 8.50	„ 4.35	50.

dressé par J.M. Stoeckel.



3 à 1872.

D. — 35 Balles

1871. Exportation 17992 Balles

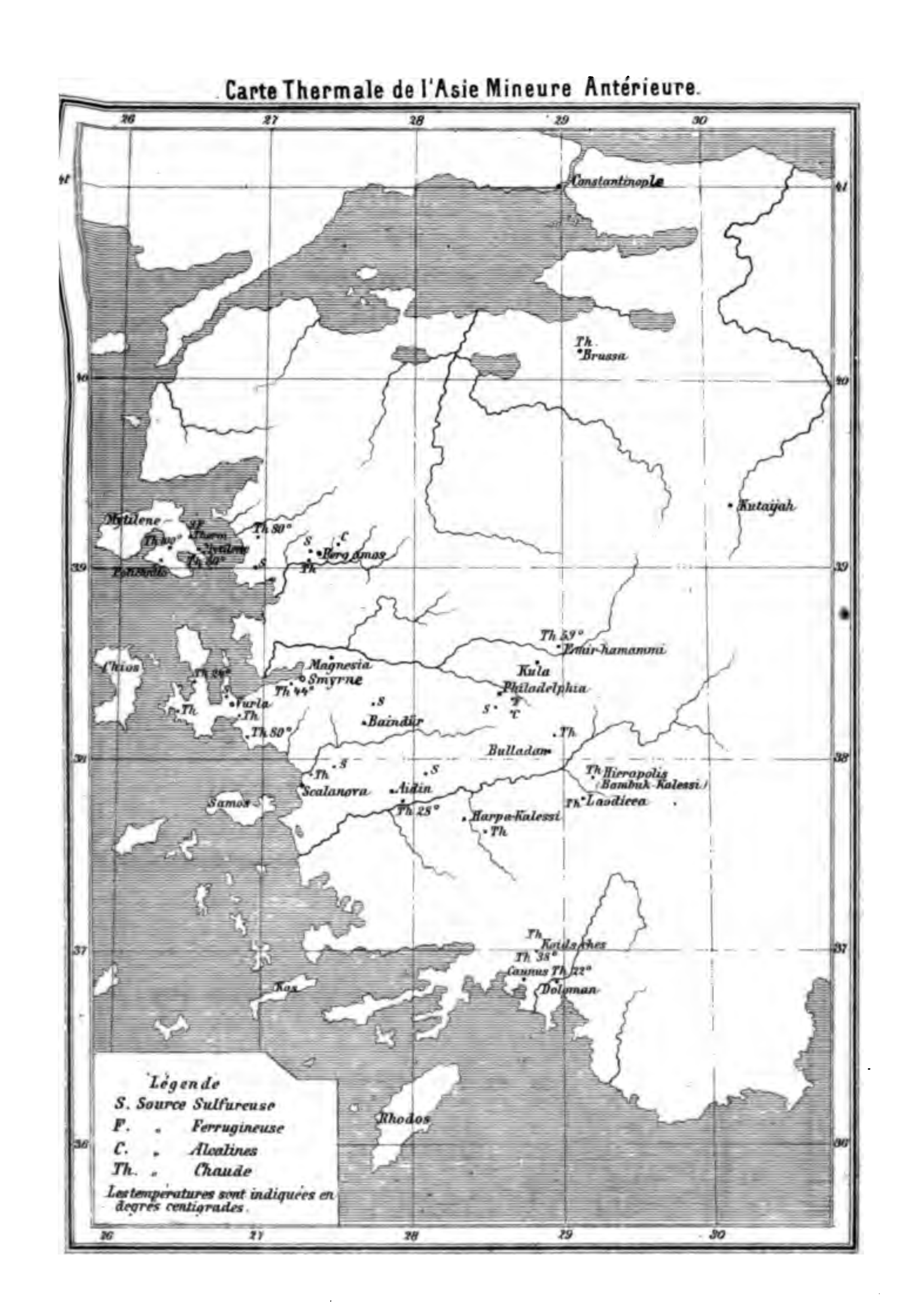
1872. Exportation 13989 Balles

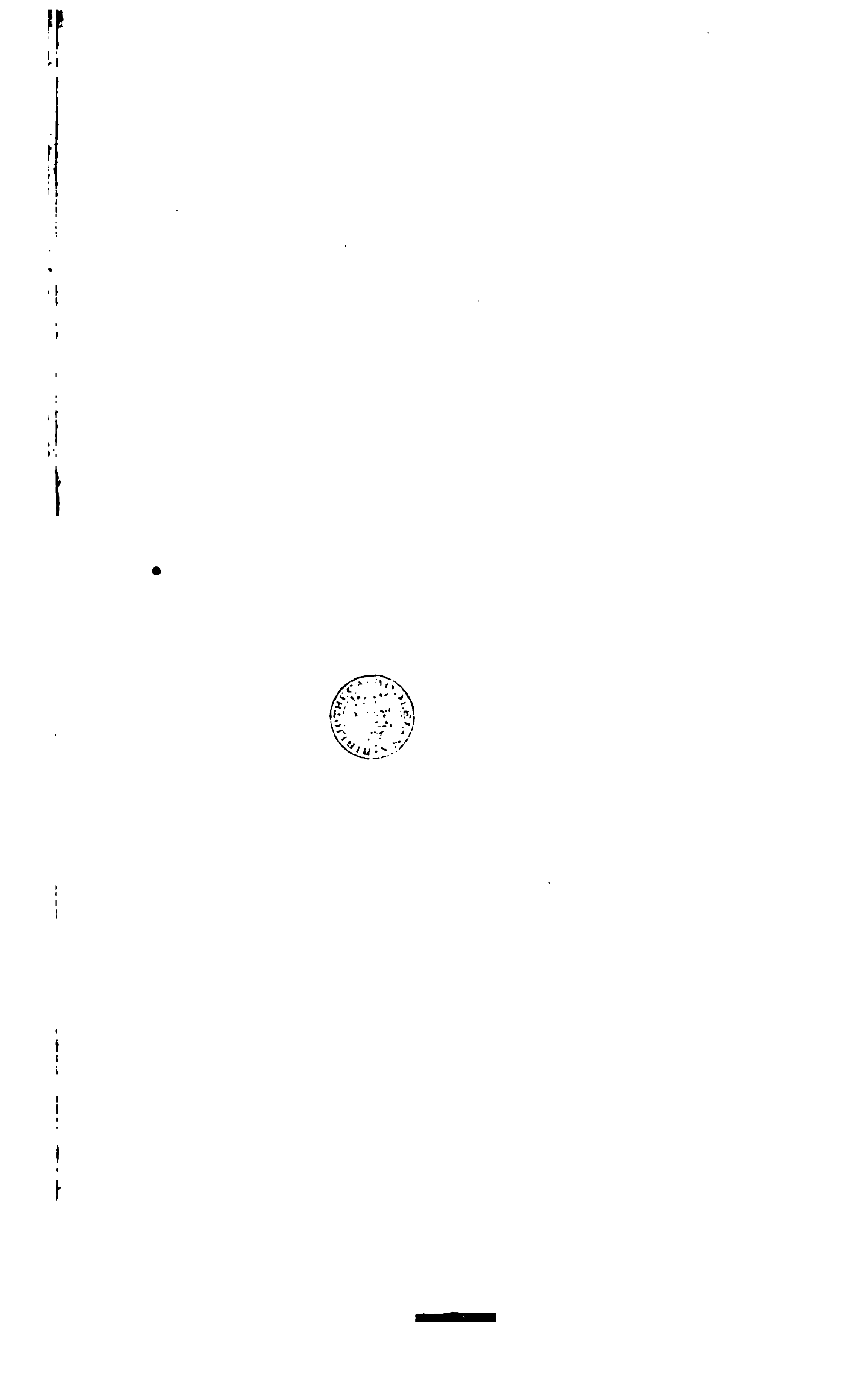
Septembre, Octobre, Novembre, Décembre | Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre | Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre

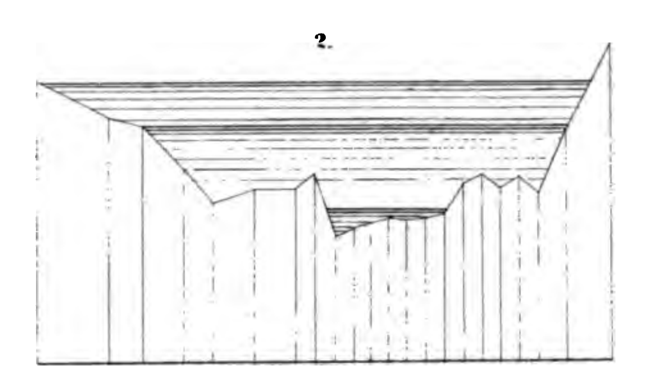
Prix franco à bord à Smyrne au cours moyen de			Prix en piastres à 100 rotoli
127	200	440	
par Livre angl. Pence	par 50 Kilogr. Frs	par Quint. de Vienne fl. v. aut.	
13 4/8	160 – c	82 –	800
13 3/8	158.05 c	81 –	790
13 2/8	156.10 c	80 –	780
13 1/8	154.15 c	79 –	770
13 –	152.20 c	78 –	760
12 7/8	150.25 c	77 –	750
12 6/8	148.30 c	76 –	740
12 5/8	146.35 c	75 –	730
12 3/8	144.40 c	74 –	720
12 2/8	142.45 c	73 –	710
12 1/8	140.50 c	72 –	700
12 –	138.55 c	71 –	690
11 6/8	136.60 c	70 –	680
11 5/8	134.65 c	69 –	670
11 4/8	132.70 c	68 –	660
11 2/8	130.75 c	67 –	650
11 1/8	128.80 c	66 –	640
10 7/8	126.85 c	65 –	630
10 6/8	124.90 c	64 –	620
10 5/8	122.95 c	63 –	610
10 3/8	121 – c	62 –	600
10 2/8	119.05 c	61 –	590
10 1/8	117.10 c	60 –	580
9 7/8	115.15 c	59 –	570
9 6/8	113.20 c	58 –	560
9 5/8	111.25 c	57 –	550
9 3/8	109.30 c	56	540
9 2/8	107.35 c	55	530
9 1/8	105.40 c	54	520
8 7/8	103.45 c	53	510
8 6/8	101.50 c	52 –	500
8 5/8	99.55 c	51 –	490
8 3/8	97.60 c	50	480
8 2/8	95.65 c	49 –	470
8 1/8	93.70 c	48	460
7 7/8	91.75 c	47	450
7 6/8	89.80 c	46	440
7 5/8	87.85 c	45	430
7 3/8	85.90 c	44 –	420
7 2/8	83.95 c	43 –	410
7 1/8	82 – c	42	400
7 –	80.05 c	41 –	390
6 6/8	78.10 c	40 –	380
6 5/8	76.15 c	39 –	370
6 4/8	74.20 c	38 –	360
6 2/8	72.25 c	37 –	350
6 1/8	70.30 c	36 –	340
6 –	68.35 c	35 –	330
5 6/8	66.40 c	34 –	320
5 5/8	64.45 c	33 –	310
5 4/8	62.50 c	32 –	300
5 2/8	60.55 c	31 –	290
5 1/8	58.60 c	30 –	280
5 –	56.65 c	29 –	270
4 6/8	54.70 c	28 –	260
4 5/8	52.75 c	27 –	250

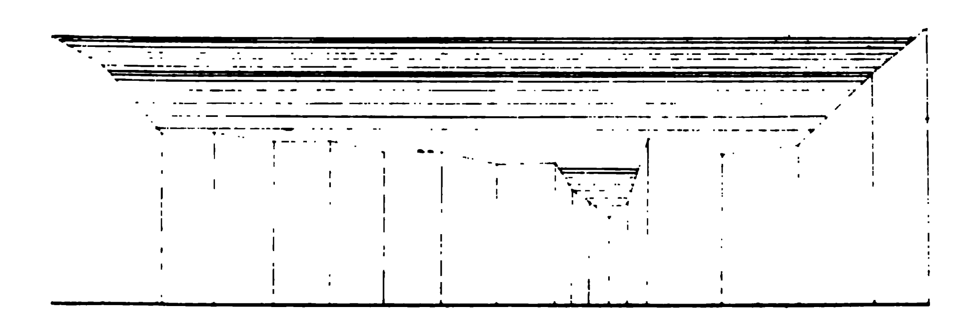
dressé par J.M. Stoeckel.




Carte Thermale de l'Asie Mineure Antérieure.
26
27
28
29
30
41
40
39
38
37
36
Constantinople
Th.
Brussa
Kutayah
Mytilene
Th 80°
S
C
Bergamos
Th
Th 59°
Emir-hamammi
Chios
Magnesia
Smyrne
Th 44°
Vurla
Th
Th 80°
Kula
Philadelphia
S
Baindir
Bulladan
Scalanova
Aidin
Th 28°
Harpa-Kalessi
Hierrapolis
(Bambuk-Kalessi)
Laodicea
Samos
Koidsches
Th 38°
Caunus Th 22°
Doloman
Kos
Rhodos
Légende
S. Source Sulfureuse
F. " Ferrugineuse
C. " Alcalines
Th. " Chaude
Les températures sont indiquées en degrés centigrades.

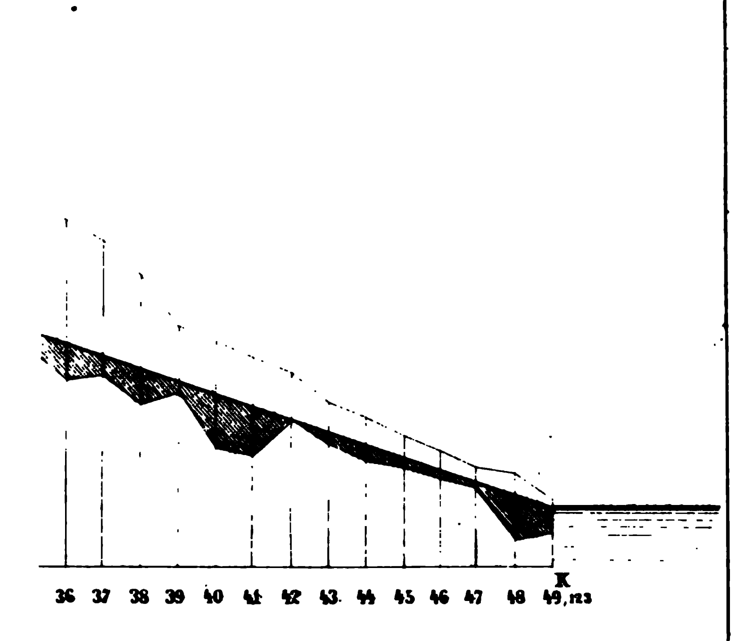




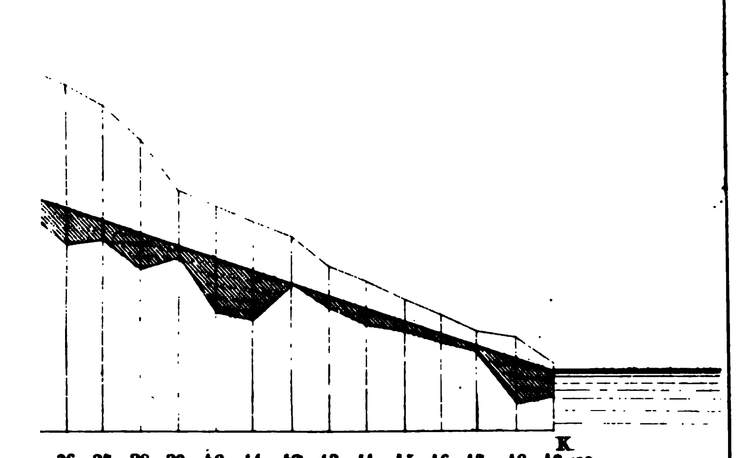


Lith. Appel & Comp. a Vienn

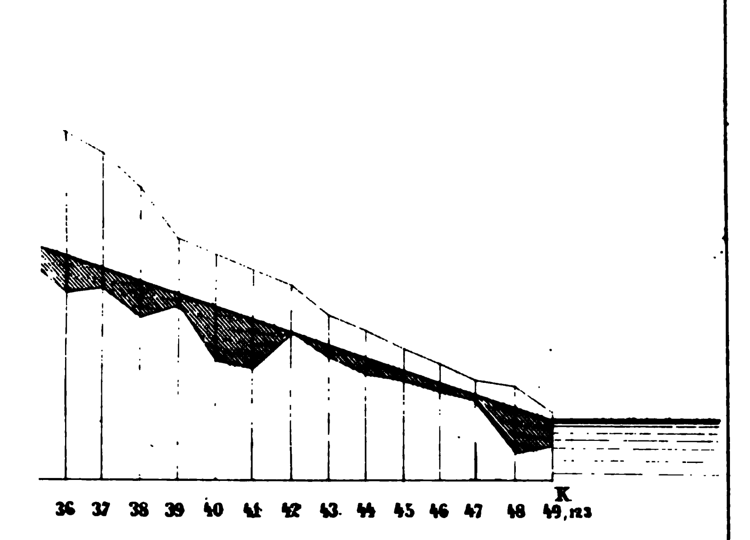
Lith. Appel & Comp.'s Vienne



Lith. Appel & Comp. à Vienne



Lith. Appel & Comp. à Vienne



Lith. Appel & Comp. à Vienne

Verlag von **Alfred Hölder**, Beck'sche Universitäts-Buchhandlung,
Wien, Rothenthurmstrasse 15.

LEBEN, SITTEN
und
GEBRÄUCHE DER SÜD-SLAVEN,
von
BARON RAJAČSICH.

ÜBERBLICK
der
Urgeschichte des Menschen,
von
PROF. DR. JOH. N WOLDRICH.

Mit 48 in den Text gedruckten Abbildungen.

Geologische Uebersichtskarte
der
ÖSTERREICHISCH-UNGARISCHEN MONARCHIE
nach den Aufnahmen der
K. K. GEOLOGISCHEN REICHSANSTALT
bearbeitet von
FRANZ RITTER VON HAUER.

12 Blätter mit Text, welche theilweise auch einzeln abgegeben werden.

Skelett der Karte:

I. Titel	Prag **II.** Wien	Krakau **III.** Kaschau	Lemberg **IV.** Czernowitz
Innsbruck **V.** Mailand	Graz **VI.** Triest	Pest **VII.** Arad	Klausenburg **VIII.** Kronstadt
IX. Farben-Erklärung	Zara **X.** Spalato	Belgrad **XI.** Cattaro	**XII.** Erklärungen



VIENNE.
TYPOGRAPHIE DE CARL FROMME
1873
Droits de reproduction et de traduction réservés.



